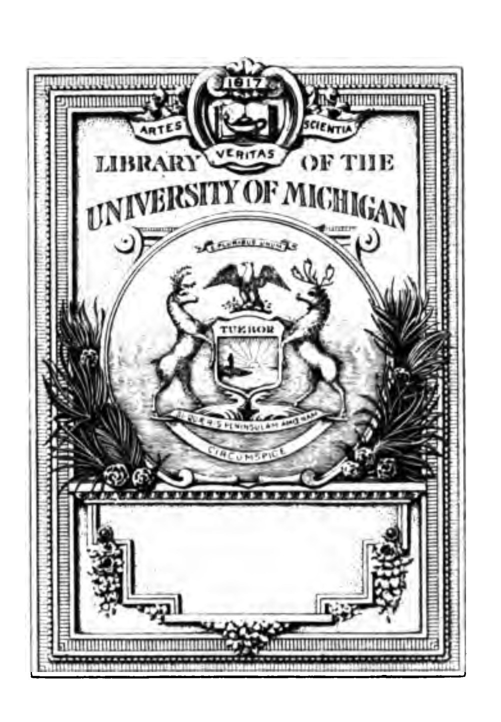
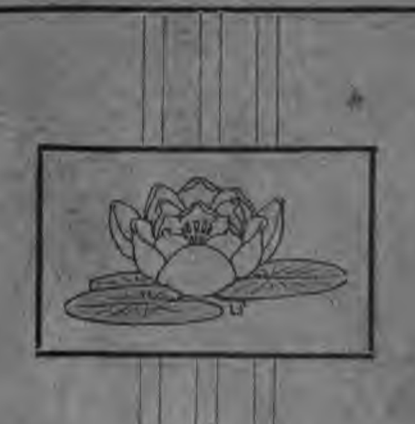

ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

HENRY ROUJON

LA GALERIE des BUSTES



J. RUEFF, Editeur
6 et 8, Rue du Louvre, 6 et 8
PARIS





LA

alerie des Bustes

Du même auteur :

Au milieu des hommes.

HENRY ROUJON



LA

GALERIE
des
BUSTES



J. RUEFF, Editeur
6 et 8, Rue du Louvre, 6 et 8
PARIS

1908

A M. Adrien HÉBRARD,

Directeur du *Temps*

Cher Directeur et Ami,

C'est sur un ordre de votre amitié que la plu-
rt de ces pages ont été écrites. Permettez-moi
vous les dédier, comme un faible hommage
ma fidèle et reconnaissante affection.

H. R.

GUY DE MAUPASSANT

En février 1876, arrivant à la *République des Lettres* pour y remplir les fonctions, dont j'étais très fier, de secrétaire de la rédaction sous les ordres de mon maître et ami Catulle Mendès, je vis le patron me tendre un manuscrit d'un air intéressé.

« Lisez cela », me dit-il.

C'était un poème qui s'appelait *Au bord de 'Eau.* Deux amants quelconques, un canotier et ne blanchisseuse, qui s'aimaient à en périr ; ne idylle, brutale et sensuelle, qui débutait en ait-divers et se terminait en cauchemar. J'étais lors un tout jeune apprenti, fort ignorant et ourvu de convictions intransigeantes, ainsi qu'il vient aux débutants. Insatiable lecteur de poé- es, j'avais en méfiance les vers qui n'étaient pas iselés selon la formule, et je renchérissais volon- iers sur les théories du Parnasse. Tout me cho- qua d'abord dans ce manuscrit ; la vulgarité du ujet, le caractère facile des métaphores, le égligé du rythme, la dispersion des rimes, le tyle à la diable. Ces vers étaient selon le type ue je croyais devoir réprouver. Toutefois, par essus ce gros bruit que menait le conteur autour n accouplement fort banal éclatait le don prême de la vie. Je relus *Au bord de l'Eau.* A deuxième lecture, si j'aimai l'œuvre peut-être oins encore, je désirai être renseigné sur son teur. Si léger et si tranchant que je fusse

alors, je sus pressentir quelqu'un. Le manuscrit portait cette signature : Guy de Valmont.

« Qui est-ce ?

— Un protégé, un ami de Flaubert, me répondit Mendès. Flaubert envoie lui-même le manuscrit, en me pressant de le publier. »

Gustave Flaubert, au lendemain de la *Tentation de saint Antoine*, était pour nous une idole. Il réalisait à nos yeux le type achevé de l'homme de lettres, l'écrivain exemplaire, héroïque et parfait. Un inconnu qui se présentait en son nom revêtait par cela même un caractère sacré. Mon devoir élémentaire était de relire une troisième fois les vers de M. Guy de Valmont. L'auteur étant un ami de Flaubert, je cédai à mon désir de les admirer.

Cependant Catulle Mendès, équitable et paisible, docile aux principes d'hospitalité littéraire qui ont dirigé sa vie, envoyait sans retard à l'imprimerie cette copie de conscrit, illustrée du patronage d'un maréchal.

« Guy de Valmont, ajoutait-il, est un pseudonyme. Flaubert m'explique que son jeune ami est employé au ministère de la Marine, sous les ordres d'un homme qui n'aime pas les vers. Le vrai nom du poète est Maupassant. D'ailleurs, il va venir nous voir. Dès aujourd'hui, il est de la maison. »

Au bord de l'Eau parut dans le numéro suivant de la *République des Lettres*, parmi de nobles vers de Léon Dierx, des *Marginalia* d'Edgar Poë, et un extrait d'une féerie, alors inédite, de Flaubert. Soit dit sans blasphème, ce fragment, *Le Royaume du Pot au feu*, ajoutait médiocrement à la gloire du maître. On lut les vers du nouveau venu ; quelques parnassiens, qui ne badi-

ıaient pas sur les questions de facture, firent eurs réserves. Mais on s'accorda généralement ı penser que l'auteur était « un monsieur ».

Cependant Guy de Maupassant était devenu :rès vite des nôtres.

J'ai le souvenir très précis de ma première 'encontre avec lui, à l'un de ces charmants dîners que donnait Catulle Mendès, rue de Bruxelles. Autour de cette table fraternelle, s'asseyaient habituellement Léon Dierx, Jean Marras, Léon Cladel, Villiers de l'Isle-Adam, Stéphane Mallarmé. Flaubert était venu en personne présider quelquefois ce cénacle de disciples passionnés. On n'y parlait que des choses de l'art ; Hugo et Wagner étaient nos dieux.

Maupassant vint s'asseoir parmi nous, souriant et courtois, comme un homme qui se trouve en on milieu naturel.

Son aspect n'avait rien de romantique. Une nde figure congestionnée de marin d'eau douce, e franches allures et des manières simples. J'ai om « mauvais-passant », répétait-il, avec une onhomie qui démentait la menace. Sa conversaion se bornait aux souvenirs des leçons de théoogie littéraire que lui avait inculquées Flaubert, ux quelques admirations plus vives que proondes qui constituaient sa religion artistique, à ıe inépuisable provision d'anecdotes grasses et de sauvages invectives contre le personnel du nistère de la Marine. Sur ce dernier point, il e tarissait pas. A vrai dire, il parlait peu, ne se rait guère, ne disait rien de ses projets. Il conıuait à faire des vers, ni meilleurs ni pires que premiers, des vers en marge de la poésie, ısuels et verbeux, des vers de prosateur de e. Si on le sommait d'écrire autre chose, il

répondait simplement : « Rien ne press j'apprends mon métier. »

On l'aimait pour la bonne grâce de ses faç et pour l'égalité de son humeur. Il était né moins profondément différent de la plup d'entre nous. Nous étions d'incorrigibles Pa siens, prisonniers des bureaux de rédaction des théâtres. Le plus clair de notre existence s allait en papier noirci. Nous habitions, au mo en rêve, cette demeure si joliment décrite raillée par Sainte-Beuve : « à l'extrémité d'ı langue de terre réputée inhabitable et par d les confins du romantisme connu, un kiosc bizarre, fort orné, fort tourmenté, mais coq et mystérieux, où on lit de l'Edgar Poë, où l récite des sonnets exquis, où l'on s'enivre haschich pour en raisonner après, où l'on pre de l'opium et mille drogues abominables da des tasses d'une porcelaine achevée ».

Nous nous imaginions volontiers que l'insc nie, la dyspepsie et certains troubles nerve faisaient partie de la dignité de l'écrivain. M passant, le Maupassant d'alors, n'avait aucu ment la mine d'un névrosé. Son teint et sa pe semblaient d'un rustique fouetté par les bris sa voix gardait l'allure traînante du parler ca pagnard. Il ne rêvait que courses au grand a sport et dimanches de canotage. Il ne vou habiter qu'au bord de la Seine. Chaque jour, il levait dès l'aube, lavait sa yole, tirait quelq bordées en fumant des pipes, et sautait, le p tard possible, dans un train, pour aller pei et pester dans sa geôle administrative. Il buv sec, mangeait comme quatre et dormait d somme ; le reste à l'avenant.

Pour jouir vraiment de lui, il fallait passer

dimanche en sa compagnie, à Argenteuil, à Sar-
›uville ou à Bezons. Il changeait volontiers de residence, sans quitter la berge. Auréolé d'un reste de chapeau de pêcheur à la ligne, le torse dans un tricot rayé, ses gros bras de rameur nus jusqu'à l'épaule, il attendait les amis à la gare. Il ne manquait jamais, s'il apercevait à proximité des personnes renommées pour leur pudeur ou occupant dans l'Etat des situations considérables, de prononcer d'une voix retentissante des propos de bienvenue immodestes. De même que certains de ses camarades se croyaient, par respect de l'art, obligés à la neurasthénie, il considérait qu'un artiste devait, sous peine d'abdiquer, mystifier le bourgeois. Il a été le dernier Bixiou.
ıis, les rites de ce sacerdoce une fois accomplis, .upassant devenait le plus prévenant des hôtes. ıı mettait aussitôt à la voile et vous promenait deux heures, en racontant tantôt des histoires de noyés, tantôt des aventures de magistrats ou de hauts dignitaires surpris en des poses indécentes. Il en riait à faire chavirer le bateau. Si la brise tombait, il ramait ferme ou bien tirait lui-même la corde sur le sentier de halage ; il portait les dames ou les maladroits au débarquement, raccommodait les objets cassés, pansait les écorchures, toujours un couteau dans la poche, et de la ficelle, au besoin des taffetas et des baudruches, plein de recettes et de remèdes, hygiéniste, rebouteux, guérisseur, menuisier, charron, cuisinier, — bon garçon.

Une heureuse après-midi de 1878, je vis entrer ıs mon bureau de la Direction de l'enseignement primaire, qui ? Maupassant en personne, la mine rayonnante :

« Vous !

— Moi-même. J'ai lâché la Marine. Je deviens votre camarade. Bardoux m'a attaché à son cabinet. »

Et il conclut par cette formule, qui résumait pour lui l'idée de joie : « C'est assez farce, hein ! »

Nous commençâmes par danser un pas désordonné autour d'un pupitre, élevé à la dignité d'autel de l'amitié. Après quoi, nous louâmes, comme il convenait, Bardoux, ministre protecteur des lettres. Il me semble bien que Maupassant crut devoir terminer par une bordée d'injures, envoyée en manière d'adieu à ses anciens chefs de la Marine.

Flaubert et Bardoux étaient liés depuis longtemps. Il avait suffi au grand écrivain de dire un mot à l'homme politique pour que Maupassant fût libéré et pourvu.

D'aucuns pensèrent qu'au ministère de l'Instruction Publique, Maupassant allait faire scandale. Il fut un employé exemplaire. Il était bien noté ! Tant pis si cela gâte une légende. Rien de moins surprenant d'ailleurs : très souple et confit en finesse, il avait trop de fierté vraie pour s'attirer l'humiliation des remontrances. Sa besogne lui semblait facile : il l'expédiait proprement et vivait tranquille.

Voisinant, nous voyant chaque jour, de bons camarades nous devînmes amis. Nous bavardions de tout et de tous, échangeant nos vues d'avenir, nous grisant d'espoirs et de théories.

Jamais il ne fut plus et mieux lui-même, pour la joie de quelques intimes qu'en ces années 1878 et 1879, où, inconnu encore, il méditait, se documentait sur la vie et se traçait sa voie. On devi-

nait en lui une ambition patiente, mais résolue, une confiance tranquille dans sa force.

Son idéal était borné et précis : arriver à bien écrire. Bien écrire lui apparaissait comme le but suprême. En outre, et cela à l'état de dogme, le mépris du succès pour le succès. L'artiste, exposait-il, fait son œuvre pour sa propre satisfaction d'abord, ensuite pour le suffrage d'une élite. La foule le suit ou ne le suit point, peu importe. Le vulgaire est grossier, incompétent, injurieux et stupide. L'écrivain qui se préoccupe *à priori* de lui complaire est perdu pour l'art. Il n'en est pas moins d'un excellent exemple, au point de vue social, qu'un véritable littérateur parvienne à la fortune. Maupassant louait grandement Hugo d'avoir fait d'heureuses entreprises de librairie. Il me semble encore l'entendre dire, en s'efforçant de donner à son franc visage une expression néronienne : « J'aimerais à ruiner un jour quelques éditeurs. » Et de rire aux larmes.

Les souffrances des écrivains, leurs déboires, leurs misères, les tortures des forçats de la copie l'indignaient et l'exaspéraient. Il abondait en anecdotes navrantes et savait par cœur le martyrologe de la pensée à travers les âges. C'était fois inexact, toujours sincère et généreux. Il se jurait d'échapper à cette loi de souffrance. Il préparait et prévoyait sa carrière : volontaire, ordonnée, indépendante.

Obéir lui était impossible. Il n'aurait jamais pu servir. S'enrôler, se discipliner lui semblait un supplice. D'où le dédain le plus absolu, le plus enfantin et le plus superbe, des choses de la litique. Avoir une opinion politique, il jugeait cela une infirmité pénible, que la bonne éducaon commande de cacher. Je le soupçonne d'avoir

été, en dépit de son nihilisme, à base de légitimisme terrien. A certains adages qui lui échappaient, à ses propos sur le passé, on devinait au fond de lui des vestiges de préjugés nobiliaires. Il eût répété volontiers, après le président Secondat de Montesquieu : « Je fais faire en ce moment une assez sotte chose, ma généalogie. » Mais, puisqu'il en avait une et qu'elle était faite, il ne lui répugnait pas de s'y résigner. Très dédaigneux de la démocratie, il penchait vers une oligarchie vague, où le gorille dont parle Taine, le gorille faiseur de barricades et dynamiteur, était maté par le gorille gendarme, afin que les gens de lettres pussent travailler en paix. A ces vues aristocratiques il joignait l'indignation la plus chaleureuse contre le parjure, l'oppression, la routine, l'injustice. Il eût mis, comme Hamlet, au nombre des amertumes de la condition humaine « l'insolence des gens en place et les lenteurs de la loi ». Il professait l'horreur de la guerre et raffolait de Napoléon.

En devisant ainsi, en ayant l'air de flâner et de passer ses loisirs à canoter sur la Seine, il édifiait tout doucement sa vie. Un jour, il nous annonça qu'il venait d'écrire une longue nouvelle, destinée à paraître prochainement. Il nous parla de ce projet d'un volume où quelques écrivains camarades devaient publier chacun une histoire sur l'année terrible. Et il nous raconta, nous récita presque *Boule de suif*, debout devant la cheminée du bureau.

Les *Soirées de Médan* parurent. La publication de *Boule de suif* fut un triomphe. On trouverait difficilement, dans l'histoire des lettres contemporaines, un pareil exemple de l'entrée subite d'un écrivain dans la renommée. Les profession-

nels dressèrent la tête ; le public fut dompté, du premier coup.

Du jour au lendemain, ce fut la célébrité, avec tous les biens qu'elle comporte, et le premier de tous, la liberté.

Quelques mois après *Boule de suif*, Maupassant, qu'un traité avantageux avec un journal affranchissait désormais de tout souci, quitta le ministère de l'Instruction publique. Toutefois l'avisé Normand gardait au fond de lui-même un coin de méfiance en l'avenir. Il demanda un congé d'une année, avec la faculté de reprendre son poste si besoin était. Le plus aimable des directeurs, mon confrère et ami Xavier Charmes, se chargea, de concert avec moi, d'expliquer la question Maupassant à notre ministre Jules Ferry. M. Alfred Rambaud, alors chef du cabinet, très tendre aux hommes de plume, appuya cordialement. Jules Ferry était aussi bienveillant qu'intrépide ; il avait toute la bonté des forts. Il signa tout ce qu'on voulut. Parmi toutes les joies que m'a données le service de ce chef incomparable, j'aime à me rappeler qu'un papier signé de son nom a rendu à lui-même et aux lettres un des premiers écrivains de notre âge.

Maupassant, se voyant libre, eut un moment de joie débordante. Il contemplait le bienheureux arrêté ministériel en répétant : « Ça y est ! » Il fermait les yeux comme un gourmet qui savoure une friandise. Là-dessus, il quitta le ministère en homme de bonne compagnie, sans faire claquer les portes, déposant les cartes et faisant les visites de rigueur. Quelques vieux chefs de bureau ayant cru devoir le prémunir contre les dangers de la vie littéraire, il les écouta avec la plus par-

faite déférence. Tout au plus prit-il *in petto* quelques notes.

Qu'il fût promis à la gloire, nous n'en doutions pas. Mais qui eût pu prévoir cette éblouissante et tragique carrière de météore ?

Heureux, célèbre, fortuné, Maupassant resta le bon camarade des années d'apprentissage. Sa plus grande joie était de convier, pour un fin dîner, en tête-à-tête, quelques témoins de ses débuts. Je n'oublierai jamais le soir où il me fit part des derniers moments, de la mort et des funérailles de Flaubert. Que son récit était simple et douloureux ! Je me maudis de n'avoir pas pris le lendemain quelques notes. Sa dévotion, ce séidisme à la fois intellectuel et sentimental, lui inspiraient des paroles et des actes d'une réelle noblesse.

Il avait lavé de ses mains le corps de son maître et présidé à sa dernière toilette, sans phrases, sans pose, sans cris, sans pleurs, le cœur inondé de respect. Il l'aimait filialement, comme un disciple qui admire, mais aussi comme un coquin de neveu chérit l'oncle qui l'a gâté et grondé. Je l'ai vu pleurer presque de douleur et de colère lorsque Flaubert, dont la fin fut attristée par des embarras pécuniaires, dut se réfugier à Croisset pour y vieillir pauvrement. « Figurez-vous, disait-il, qu'il n'a pas eu un mot de regret, pas une plainte ! Il relit sans cesse cette fin de la lettre que lui a envoyée Mme Sand : j'espère bien, mon vieux, que tu ne vas pas regretter ton argent, comme un bourgeois ! »

Flaubert mort, Maupassant s'occupa pieusement de la publication des œuvres posthumes, surtout de ce *Bouvard et Pécuchet* dont le maître lui avait déclamé toutes les périodes, j'allais dire

ous les versets, sous les frondaisons de Croisset, devant le décor ensoleillé de la Seine normande. Il eut la gracieuseté, dans son petit appartement de la rue Clauzel, de me montrer le volumineux dossier que Flaubert, en patient historiographe, avait constitué pour écrire cette bible de la bêtise. Nous passâmes une partie de la nuit à promener notre curiosité à travers ce chaos. Il y avait de tout là-dedans, des anas, des boutades, des lueurs, des fadaises, des drôleries, même des pensées.

Dans ces matériaux d'une construction mal conçue, on surprenait les dessous d'un génie puissant, étroit et magnifique. C'était imposant et puéril. Il va sans dire que Maupassant s'interdisait, à l'égal d'une impiété, la moindre critique. Il s'attendrissait, à la vue d'une mention telle que celle-ci : « Aneries d'hommes d'Etat », — qu'accompagnait un dossier compact. Il riait à gorge déployée devant une feuille de papier à lettre, du papier bleu quadrillé des paysans, sur laquelle Flaubert, de sa droite et fine écriture, avait noté cette observation : « Choses qui m'ont embêté : les plumes de fer, les waterproofs, Abd-el-Kader. » Maupassant attachait un prix inestimable à cet autographe.

Cependant le succès allait grandissant ; Maupassant devenait un homme à la mode. Il fut recherché, adulé. Les journaux se disputaient sa copie. Il donna des dîners somptueux dans des appartements trop riches. Il avait toujours eu la manie du bric-à-brac, s'improvisant, au hasard de ses villégiatures, tapissier ou ébéniste, avec plus de zèle que de goût. Il finit par acheter des bibelots, dont les plus remarquables étaient faux, on l'usage. Toujours selon l'usage ce furent

ceux en qui il prisait surtout l'authenticité. « Voyez-vous, répétait-il avec complaisance, décidément Zola ne s'y connaît pas. »

Pour mener de front la vie mondaine et ses besognes d'écrivain haut coté, il se livra à des débauches de travail. Les contes succédaient aux contes, les volumes aux volumes. Il fléchit sous le fardeau. Des malaises lui vinrent, d'invincibles insomnies, d'incessantes douleurs à la tête. La mélancolie l'envahit. Avant de la maladie une peur maladive, il nous fit sur sa santé des confidences sinistres. Il lut des livres de médecine, s'infligea des régimes cruels et se bourra de drogues ; il ne parlait plus guère que de remèdes et de panacées. Sa figure s'allongea ; ses yeux, jadis humides et rieurs, devinrent vitreux. Il vieillit en quelques mois de dix années. Une de nos dernières rencontres fut un dîner intime, à bord de son yacht, au vieux port de Nice. Il ne mangea rien et causa microbes.

Il me reconduisit quelques instants, par une soirée d'étoiles, sur la route de Beaulieu. « Je n'en ai pas pour longtemps, me confia-t-il. Je voudrais bien ne pas souffrir. »

On sait le reste. Les premiers désordres, annoncés par ce conte du *Horla*, d'un occultisme absurde, si étrange dans son œuvre ; puis la crise, le coup de fureur, la rage du suicide, l'internement, l'enlisement dans l'animalité, la nuit noire, enfin la délivrance, si lente à venir. Il avait quarante ans.

Nous sommes quelques-uns qui l'ont un peu connu. Le bien connaître n'était pas chose facile. Se connaissait-il lui-même ? Des préjugés d'éducation, des attitudes professionnelles, un besoin singulier de scandaliser la galerie l'amenaient à

commettre sur son propre compte quelques méprises.

Il était entré dans les lettres à la façon d'un Eliacin tapageur, nourri derrière l'autel par ce pontife, fanatique à la Joad, que s'amusait à paraître Flaubert. Le visionnaire de *Salammbô*, peu compris des Rouennais, par rancune et par coquetterie, promenait au milieu de la civilisation utilitaire l'ennui furieux d'un fauve en cage. Il définissait par le mot « muflisme » tout effort humain qui ne tenait pas à la recherche du vrai ou à la création désintéressée de la beauté. Sous sa tutelle, Maupassant avait sucé avec le lait deux ou trois pseudo-principes : le respect né du littérateur, prêtre d'un culte suprême et persécuté, la haine de la tourbe impure qui ignore l'art, et, pour tout dire d'un mot, l'horreur du muflisme. Qu'était-ce au juste que le muflisme? Il importait peu ; l'essentiel était de le honnir. En fidèle disciple, Maupassant se croyait le devoir de répéter les anathèmes du Maître. A l'entendre, l'Ecrivain, traqué dans la société contemporaine comme une bête malfaisante, entouré d'ennemis acharnés à sa ruine, devait mener une existence d'outlaw, ruser sans cesse, faire peur au besoin, mordre pour n'être point mordu. Il exposait cette théorie féroce et nigaude, d'une voix mélodieuse, les yeux mi-clos et sans quitter le ton de la plus irréprochable politesse. Une minute après, il se livrait, avec souplesse et gaîté, à tous les exercices que comporte la condition sociale et se mettait en atre pour rendre service à son méprisable et odieux prochain. En toutes circonstances, je l'ai vu agir à peu près comme tout le monde, je veux dire comme agissent ceux de « tout le monde » qui ont du cœur et de l'esprit. Les seuls sacrifi-

ces retentissants qu'il ait faits, au cours de sa carrière, à ses principes d'attitude, furent de refuser la croix au bon Spuller qui le pressait gentiment de l'accepter et de ne point se présenter à l'Académie, alors qu'Alexandre Dumas se faisait fort de lui en ouvrir la porte. Ce n'était pas bien méchant. Il y mit d'ailleurs toutes les formes. Déjà, il avait fait le tour de bien des choses et particulièrement le tour de lui-même. Mais il avait, pendant tant d'années, ressassé sur tant de modes qu'un écrivain qui se respecte n'est pas décoré, n'est pas de l'Académie et même n'écrit pas dans la *Revue des Deux Mondes* — (pourquoi ?) — qu'il eût craint de se parjurer. Seul avec lui-même, il prenait, j'imagine, de pareilles bourdes pour ce qu'elles valaient. En public, il les proférait comme des sentences. Je rappellerai une lettre de Flaubert qu'il reçut un jour et qui se terminait par cette phrase : « les honneurs déshonorent, le titre dégrade, la fonction abrutit ». — Est-ce assez profond ! » nous disait-il. Il trouvait cela profond, que voulez-vous ? Derrière ce masque de parade, Maupassant dissimulait un fonds très riche de bon sens.

En morale, il aimait à inspirer l'indignation. Il affectait l'éthique d'un apache, contempteur de tout, ne croyant en rien, niant la famille, incapable d'une tendresse, inapte à aimer. Sous cette cuirasse de carnaval, se cachait un excellent cœur. Il s'interdisait comme une inélégance de jamais parler de ses proches. Nous savions de quelles attentions délicates il entourait une mère, éternellement malade, femme d'une sensibilité suraiguë et d'une culture raffinée, qu'il adorait. Il perdit un frère, dont il recueillit et éleva l'enfant. Tout cela s'accomplissait en silence et clan-

destinement. Maupassant n'eût jamais toléré que quelqu'un osât lui dire en face qu'il était bon. Sans doute il lui suffisait de l'être.

Et si serviable camarade, ami si sûr ! A ses débuts d'employé pauvre, il obligeait au premier appel. Quand vint l'aisance, il fut généreux. Dès qu'il eut de l'influence, il aida les confrères maltraités par la vie ; on le vit dans les antichambres ministérielles solliciter pour les vaincus.

Quand il parlait de l'amour, il se plaisait à dire des énormités. Ses propos sur les femmes étaient d'un misogyne, gourmand des beaux fruits de chair fraîche. Sur le plaisir il s'était renseigné de bonne heure, complètement, trop complètement. Ses souvenirs de jeunesse manquaient de candeur ; il n'avait effeuillé avec aucune cousine la marguerite des seize ans. Auprès de ses théories sur la femme, celles de l'Ecclésiaste sont des madrigaux de collégien. Instrument de volupté, mesure d'hygiène, la mauvaise voisine, l'éternelle ennemie, telle il voyait la femme et la maudissait. Il parvenait à force de verve à rajeunir ces vieilleries. Un de nous, que ces fanfaronnades irritaient, lui prédit un jour qu'il serait « pincé », à son heure, comme les camarades, bonnement et bêtement amoureux, y compris tout ce que l'état exige, soupçons, attentes, jalousies, ivresses, fleurs séchées, rubans volés, lettres baisées, extases et douleurs. Il faillit se fâcher : « Jamais de la vie ! criait-il. C'est trop bête. » — Soit dit en passant, il n'est pas du tout démontré que ce soit bête, et puis, comme dit l'autre, on n'a pas le choix. Il me parut que Maupassant se fâchait trop. Payait-il dès lors sa dette à la vieille idylle ? Je l'ignore, et si je le savais je me tairais, ayant peu de goût pour les commérages d'outre-tombe.

Mais je songe aux nombreuses silhouettes féminines qui traversèrent l'existence de cet ennemi de la femme. Je me souviens des façons flatteuses qu'il affectait dans ses rapports avec « l'éternelle adversaire ». Si les femmes lui inspiraient de la haine, il s'appliquait à le leur cacher. Je me rappelle encore avec quelle complaisance ce contempteur des lois et des mœurs se pliait aux élégants supplices de la vie mondaine. Il prenait part aux bureaux d'esprit et siégeait dans les dîners-conférences, entre de blanches poitrines de penseuses. Annexé, domestiqué, dompté par ces exquises et redoutables Parisiennes qui témoignent leur déférence aux illustres en les empêchant de travailler, il a dîné en ville, ce révolté. Il a même eu sa petite crise de snobisme, et, lui qui n'était bien qu'en vareuse, on l'a vu croire à certains tailleurs. Qui sait si la femme, dans une revanche secrète, n'a pas eu sa dernière méditation, sa dernière énergie ? Il a dû vivre le vieux Lai d'Aristote. Peut-être y a-t-il passé comme les autres, à l'âge où l'on ne peut plus qu'en souffrir.

Au vrai, ce fut un homme peu différent de beaucoup d'autres, un Normand de bonne race, avisé, pratique, maître de lui, vaillant, cordial, ambitieux, volontaire, un gentilhomme campagnard qui, se croyant gendelettre jusqu'au bout des ongles, écrivit pour vivre, et qui produisit des chefs-d'œuvre de la meilleure qualité, de ceux que l'on ne fait pas exprès, parce qu'il avait un don natif et génial de conter.

Aucun document, aucune confidence ne vaudront ses livres pour nous expliquer sa nature. En lui l'œuvre et l'homme ne font qu'un.

On a pris en mauvais gré depuis quelque

temps, et non sans motifs, deux mots dont la critique d'hier se servait jusqu'à l'indiscrétion, parce qu'ils étaient d'un usage commode : le mot « gothique » pour l'appliquer à toute une époque d'art, le mot « gaulois » pour définir tout un genre d'esprit. Je me garderais de n'avoir pas contre ces deux termes les préjugés de ma génération. Mais, après tout, si le mot gaulois ne veut rien dire historiquement, il n'en a pas moins pris, sous la plume de Taine, par exemple, un certain sens littéraire et même un sens certain. Il sert à définir une tendance très ancienne, une humeur accoutumée des aïeux qui persiste chez la plupart de leurs descendants, le trait le plus caractéristique et le plus durable, sinon le plus noble, du génie même de notre race.

C'est un fait incontestable que la France a attendu jusqu'au second quart du XIXe siècle pour avoir une poésie lyrique, d'ailleurs incomparable, — ce qui ne veut point dire que les Français soient devenus pour cela des lyriques de tempérament. Qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'en afflige, nous sommes, en dépit de toutes nos révolutions, tant politiques que littéraires, malgré les croisades ou le romantisme, un peuple de sens rassis et d'imagination courte, raisonnable, ›orieux, économe et railleur. Si j'avais encore à subir la joyeuse corvée des examens et si l'on me demandait en Sorbonne de « citer le poète national », je m'inspirerais de Sainte-Beuve et je nommerais sans hésiter La Fontaine. Je penserais fournir ainsi une bonne réponse, comme ferait un étudiant d'Allemagne en citant Wagner. Lamartine, en sa qualité de grand seigneur du lyrisme, s'indignait qu'on formât avec les *Fables* l'esprit des enfants. Les mamans et les maîtres

d'école ne font en agissant ainsi qu'obéir à l'instinct héréditaire. Les Français aiment les contes par-dessus tout, et peut-être n'aiment-ils profondément que les contes, leur amour du théâtre n'étant encore que le goût du conte dialogué. Certes, d'autres genres peuvent naître chez nous et y prospérer, la France étant la patrie de tous les tempéraments comme elle l'est de tous les contraires, de tous les paysages et de toutes les cultures. Nous dirons seulement qu'en tout Français persiste un amateur invétéré d'histoires courtes et claires, des leçons de sagesse moyenne données sans pédantisme, propres à être comprises et retenues sans effort, des petits récits qui donnent à réfléchir en égayant. C'est ce qu'on appelle, faute de mieux, l'esprit gaulois. Gaulois ou non, il a opposé, oppose et opposera aux métamorphoses infinies de la mode une invincible résistance. Petit bonhomme non seulement ne mourra jamais, mais il verra ses concurrents les plus fêtés mourir autour de lui, un à un. En pleine féerie romantique, le sournois Béranger s'obstinait à rimer ses ponts-neufs à la mesure des bonnes gens ; le même public qui s'écrasait aux aventures de cape et d'épée fredonnait les refrains de Lisette à la sortie. Et aujourd'hui, à une époque qu'on peut sans malveillance qualifier d'hétérogène, qui voyons-nous triompher, entre une comédie à thèse sociale et quelque drame lyrique bourré de symboles ? L'imperturbable et charmant Courteline, dont le rire est une consolation.

Deux époques, d'apparence bien différente, demeurent éminemment caractéristiques du tempérament français dans son essence. D'abord, cet heureux XIIIe siècle, où la nationalité prit cons-

cience d'elle-même, âge des souverains appliqués, des preux vaillants, des artisans habiles, des architectes logiques, des maîtres-imagiers et des francs conteurs. Ce furent ensuite les années qui s'écoulèrent de la mort de Louis XIV à la veille de la Révolution, la période qui va de Watteau à Beaumarchais, où les contes de Voltaire se laissaient lire en des intérieurs de Chardin. Sous Philippe-Auguste et sous Louis XV, deux souverains pourtant bien dissemblables, la bourgeoisie se sentit tranquille et puissante. Au lendemain des Communes libres aussi bien qu'à la veille des Etats de 1789, elle jouissait de sa force et s'épanouissait. Les deux fois, elle eut son art à elle et aussi sa littérature, qui répondaient fidèlement à son idéal de caste remuante et prospère. Au XVIIIe siècle, elle se plut à *Candide*. Au XIIIe, elle fit ses délices des Fabliaux.

Le Français moyen du XIIIe siècle abandonnait aux barons, aux chevaliers, à leurs femmes surtout, le goût exotique et artificiel des poésies courtoises importées de Provence. Tandis qu'on psalmodiait au donjon de subtils dits d'amour, composés selon le rituel de la théologie galante, le bon bourgeois, au retour de la foire, l'estomac satisfait, l'escarcelle pleine, envoyait quérir un jongleur. Le trouvère effronté, polisson, gouailleur, arrivait avec sa vielle, et commençait. Le in compère, désireux de gagner sa place au souper, servait à l'hôte un divertissement à sa portée. Il le provoquait à l'irrespect des choses que l'usage prescrit de révérer, en multipliant brocards contre le bas clergé et les ordres mendiants. De tout temps la bourgeoisie a réclamé une religion pour la canaille et réservé à ceux qui possèdent le droit au blasphème *inter*

pocula. Le jongleur narrait encore des aventures d'ordre domestique, bagages perdus, bestiaux malades, marchandises dérobées, des tours d'intendants infidèles et de valets fripons. Il parlait de bons plats, d'oies grasses, de jambons fumés, de larges brocs, de beuverie et de goinfrerie. Il disait longuement du mal des femmes, notait leurs perfidies, leurs artifices, toutes leurs ruses d'être faible et dominateur. « Femme est faite pour décevoir. » Le plus souvent le larron d'honneur en était pour ses frais, ce qui permettait à un public de maris de se gausser des amants. L'auditoire aimait à voir les farces galantes tourner à la confusion des amoureux. Et puis, comme cet auditoire manquait de noblesse, il demandait au chanteur de descendre dans les sentines de la gaieté, dans ces laides drôleries scatologiques dont tant de gens, encore aujourd'hui, s'amusent après boire et les portes closes. Puis venaient les grosses paillardises et, pour les appeler par leur nom, les obscénités. La boutique se vengeait par de sales rires de la solennité dolente des cours d'amour. De satire véritable, peu ou point. Le bourgeois, déjà frondeur et conservateur déjà, prétendait se divertir tout son saoûl sans se brouiller avec les puissances. Tout cela, miel et poison, parfums et relents, a créé un genre de littérature, précis, borné, monotone, parfaitement adapté à la vanité, à la malignité et à l'égoïsme de sa clientèle, une manière d'art spontané, brutal et vivant.

Sur ce gras humus de sauvageons ont poussé à travers les siècles bien des fleurs exquises : la sagesse de Rabelais, la malice de Marot, la tolérance de Montaigne, le patriotisme des bourgeois de la Ménippée, la grâce de La Fontaine, l'ironie

de Voltaire. Toute une famille d'esprits a pris là naissance, depuis le diseur primitif de gobets jusqu'au journaliste d'à présent, famille innombrable et variée qui compte de mauvais garçons et des sots, mais aussi de gentilles créatures et de beaux êtres pleins de sève.

Guy de Maupassant vient d'elle en droite ligne. Il apparaît dans notre temps comme un trouvère attardé. L'histoire, artistique ou littéraire, aime à se répéter en certains types. N'avons-nous pas vu hier cet admirable Puvis de Chavannes refaire le songe candide des Giottesques aux murailles de nos hôtels de ville ? Maupassant, opprimé par une éducation livresque, élevé dans la serre chaude d'un grand lettré, adopté par les cénacles, hantant les salons, se croyant de bonne foi un professionnel de l'écriture, s'évada de toutes ces entraves pour revenir au type ancestral. Il réincarna les dons d'expression, l'humeur, la philosophie, les formes, les talents et la mentalité d'un jongleur, oublié dans le Paris d'aujourd'hui.

D'un trouvère médiéval il avait le goût inné des sujets joyeux. Nous rappelions plus haut qu'il se vait constamment du mot « farce ». L'emploi constant de certains mots trahit une nature. — L'exquis Mallarmé traçait le mot « Palme » à tout propos. « Pourquoi, Stéphane, lui disions-nous un jour, avez-vous mis « Palme » au bas de cette page ? — Pour évoquer l'idée de gloire », répondait-il. Allez donc objecter quelque chose à cela ! — Maupassant a écrit cette ligne : « C'étaient de grosses dames avec des toilettes farces. » Cette phrase est strictement de la même provenance qu'un vers de fabliau ; il n'y manque que le mètre octosyllabique. Les formules, sommairement descriptives, brusques et ramassées, plus expres-

sives que pittoresques, toujours bien venues, coulaient de sa plume. Elles sont la parure de son style, qui fut, comme parle Montaigne, « le même au papier qu'à la bouche », de son style dru, solide et clair.

Maupassant, tel un trouvère, se montrait peu exigeant sur la qualité des sujets. Il en a traité délicieusement de puérils jusqu'à la niaiserie. Quand la veine est riche, il donne (*Ce cochon de Morin*), l'exemple achevé du fabliau moderne, une gaudriole puissante où l'injustice du sort est encensée comme une divinité farceuse. L'humanité qu'il décrit est celle des vieux conteurs : petites gens, employés paresseux, marchands avides, pochards endiablés, matelots en bordée, héritiers convoiteux, paysans retors, filles subornées, femmes mal mariées, épouses perfides, maris encornés, tous vilains et très vilains. *Bel ami* se pousse dans le monde à la façon du Sansonnet de *Richeut*, le polisson sinistre et séduisant, fils d'une ribaude, que sa mère a formé aux bons tours.

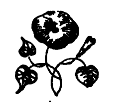
D'un trouvère, Maupassant avait encore le parti pris de ne se fâcher ni contre les hommes, ni contre les choses. Il prend l'humanité pour ce qu'elle est, ne l'aimant guère et ne la haïssant point, se défendant surtout de vouloir la changer en rien, la peignant de son mieux pour rire et faire rire. C'est un comique, avant tout. Les grands drames qui bouleversent le monde du moyen âge semblent ignorés des fabliaux ; un jongleur demande à la Croisade des histoires de femmes coquines, surprises par des retours imprévus d'époux. Maupassant, au lendemain de 1870, ayant à raconter un épisode de la guerre, ne trouve que le conte gras de *Boule de suif* ;

l'invasion se résume pour lui dans l'ingratitude de quelques pleutres, la paillardise d'un reître, et la veulerie bonasse d'une fille. Et voilà le monde. Il est ainsi fait. Bien fou qui cherche à le changer. Bien sot qui ne sait pas le voir.

Tel est Maupassant d'après ses Contes. Quant à ses romans, si dignes de respect qu'ils puissent être, j'y vois des œuvres d'application, d'une veine moins sincère, presque en déviation de sa nature. A la fin, d'ailleurs, il changeait d'âme, hélas ! on sait pourquoi. Parti de la parodie à outrance, il glissait à la pitié. Il s'amollissait ; ses derniers livres ont quelque chose d'estompé et d'attendri. Le ton n'est plus le même : dans *Notre cœur* et *Fort comme la mort*, la voix hésite et tremble par moments. Le jongleur avait été mandé dans les manoirs : il brillait maintenant « ès chambres des dames ». Il prenait en gré les belles personnes dont il disait les amours souffrantes ; sa main, pour montrer leurs plaies, se faisait légère. Il tombait insensiblement dans le péché, tout provençal, de miséricorde envers les enfants de son esprit.

Le vrai Maupassant, c'est le rude conteur qui s'en alla vieller aux foires et aux ripailles pour peindre les vilains en folie. Celui-là fut un maître. Il a parlé définitivement la langue du conte. Ses meilleurs récits semblent anonymes. « Il y a des chansons, disait Gautier, qui ont l'air de n'avoir été faites par personne. » Ces chansons-là sont les plus belles. Maupassant est un auteur ami. Aux heures d'anémie ou de digestion difficile, on va chercher dans le bon coin de la cave aux livres ce vieux vin du terroir. Ce n'est pas pour dire du mal des Russes, ni des Scandinaves, et je ne dédaigne pas la névrose slave,

mais, après tout, c'est bon aussi, du beau « de chez nous », de temps en temps. Quelques tonifiants conviennent après les toxiques. *Litterarum intemperentiâ laboramus*, nous crevons de littérature, disait déjà le vieux romain. On en a vu bien d'autres depuis Sénèque. Nous en verrons encore.



L'OMBRE DE GIRARDIN

Aux jours les plus troublés de 1848, Mme Emile de Girardin offrait de fins dîners aux poètes, aux politiques et aux jolies femmes. La veillée se prolongeait en causeries vibrantes autour du trône de la dixième Muse. Certain soir d'émeute, les propos s'étaient faits sombres et l'avenir se peignait en noir dans tous les cerveaux. Girardin, ayant pris congé de la compagnie, était monté dans son cabinet pour écrire un article de plus contre le général Cavaignac. L'éternel refrain des Français, leur vieux mot, toujours nouveau : « Où allons-nous ? » scandait les angoisses et les prophéties. Un des convives, qui rêvait d'un sauveur, s'écria soudain :

— Qui nous tirera de là ?

La belle Delphine leva sa blanche main de madone romantique dans la direction du ciel :

— Celui qui est là-haut ! soupira-t-elle.

— Dieu ? fit quelqu'un.

— Mais non : Emile !

***

Les hôtes de Delphine Gay, légèrement surpris, s'offrirent la petite revanche d'un sourire. La formule les avait égayés discrètement. Quant à l'idée elle-même, elle ne leur paraissait point inacceptable. Girardin était alors tout-puissant. Il semblait capable de tout, même du providentiel. La prédiction de sa charmante femme se réalisa,

au surplus. Emile « nous tira de là », en facilitant l'Empire.

Que cet homme ait agi souverainement sur l'opinion et tenu quelques-uns des dés de la France sur la table où se joue son destin, c'est un fait d'histoire. On ne s'en serait guère douté, l'autre soir, lorsque sa silhouette traversa le beau conte picaresque et lyrique de Catulle Mendès. De quelle planète sombrée dans les espaces, de quelle lune éteinte tombait parmi nous ce revenant d'un monde oublié ? Il n'y a que vingt-cinq ans, quelques jours, que Girardin est mort. Parmi les spectateurs de l'Odéon, plus d'un quart avaient eu l'occasion de le voir et de lui parler. — Personne ne le connaissait plus.

Pourquoi ce délaissement total d'une renommée qui fut retentissante ? D'où vient ce déni de justice ? Pourquoi Girardin est-il de ces hommes qui, après avoir mené grand bruit sur la terre, ne laissent derrière eux qu'un nom ?

Comment expliquer cela à un interlocuteur ingénu, à un étranger par exemple ? Lui dirons-nous que les choses que représentait Girardin sont abolies ? Ce serait mentir. Un des plus grands individus du dix-neuvième siècle, il a prévu et défini les conditions dans lesquelles va se livrer, au vingtième siècle, la bataille des idées et des intérêts. Ce calculateur, si froidement positif, avait de l'espace et de l'avenir dans l'esprit. Il voyait par delà les besoins et les passions du jour. Il fut un des prophètes de nos mœurs. Nous le renions en mangeant son pain.

Dans le roman de l'énergie nationale, quel chant héroï-comique que cette vie de combat !

Où naquit-il ? à quelle date ? Peut-être ne le sut-il jamais bien lui-même. Un grand seigneur,

d'un style Louis XV attardé, séduit la femme d'un robin, une jolie mondaine qui avait posé pour Greuze la « Jeune fille à la colombe ». L'enfant adultérin grandit dans un mystère humiliant. La honte de sa naissance, le berceau sans sourire, les premiers pas sans caresses, les jeux sans joie lui font à vingt ans une âme de révolte et de désespoir. La maladie de René le guette. Ses mélancolies remontent plus haut encore : il est né en Jean-Jacques. Le père de son père a été l'hôte et le confident de Rousseau. Les nostalgies d'un Saint-Preux soufflent sur son cœur, à travers la plainte des aulnes d'Ermenonville et la belle musique des phrases haineuses. Sous cette dictée, il écrit un roman qu'il appelle *Emile*, à l'exemple du maître, livre décousu, naïf, manqué, peut-être absurde, généreux, douloureux, éloquent. Cette première lueur fumeuse révèle un incendie d'ambitions. Ce sacrifié ne sera pas un vaincu. Dans cette confession première, il ensevelit et il embaume toutes ses tendresses inassouvies. Il liquide en une fois son trésor d'amour; il dit doucement adieu à la douceur. Ecoutez ce prélude à une destinée qui sera toute de convoitise, d'audace et de ruse : « A l'âge où les facultés sont usées, où une expérience stérile a détruit les plus douces illusions, l'homme, en société avec son égoïsme, peut rechercher l'isolement et s'y complaire ; mais, à vingt ans, les affections qu'il doit comprimer sont une fosse où l'on est enterré vivant. Cette proscription, qui désole mon existence, ne cessera que lorsque j'aurai des enfants. » — Est-ce là du style ? En tout cas, c'est le son d'une âme. « Il paraît difficile de conquérir le nom de Girardin aux lettres », devait plus tard écrire Sainte-Beuve. C'est vrai, sans doute ;

c'est toujours vrai, pour une moitié, ce que dit Sainte-Beuve. Girardin rêvait plus et moins que la gloire littéraire. Il voulait s'emparer de la vie comme d'une proie défendue. Il convoitait tout.

Pour commencer, il confisqua, au mépris des lois et des mœurs, le noble nom que son père avait négligé de lui donner. L'ancien grand veneur du Roi jugea hasardeux de protester. Les Trois Glorieuses venaient de créer une France nouvelle. Le petit bâtard obscur, Emile Delamothe, devenu M. Emile de Girardin, se jeta dans la mêlée avec une furia réfléchie. Il avait au cœur une force, sa colère, et une arme aux mains, sa rude plume de scribe. — Je n'ai pas osé dire « d'écrivain ».



Scribe vaillant, effronté, disputeur, intrépide, ne craignant aucune idée ni aucun homme, infatigable, curieux de tout le présent, amoureux de tous les avenirs ! Comment avons-nous fait, l'autre soir, pour feindre si bien de ne le point reconnaître ? Notre modernité, dont nous sommes si vains, vit de ses miettes infimes. Il a deviné à peu près tout des institutions, des forces, des vertus et des vices dont nous subsistons.

Son premier journal crée l'industrie de la reproduction et contraint la foule à la lecture ; les magazines, qui pullulent aujourd'hui, sont nés du *Journal des connaissances utiles* et de ses cent cinquante mille exemplaires ; il fonde la *Mode* et lance Gavarni ; il donne des prospectus à rédiger à Victor Hugo ; Gautier, Gozlan, Dumas, George Sand reçoivent l'hospitalité de son feuilleton. Il est le père du journalisme à bon marché, le pré-

curseur des traités de publicité, le voyant de l'annonce, le prophète de la réclame, le pilote, le pionnier, le conquérant. La royauté du journal est son œuvre. C'est le patron.

Carrel, c'est le Saint ! Ne dites pas que cela vaut mieux, j'avais hâte de le dire. Quand Girardin fonda, au milieu de l'ébahissement universel, « la presse à quarante francs », Armand Carrel, pur, hautain, étroit, superbe, raidi dans sa doctrine comme dans une tunique de demi-soldier, regarda cette nouveauté du haut de toute sa vertu. Ce mariage des idées et des affaires lui parut un accouplement sacrilège. Il le dit, comme il savait dire, avec sa manière cruelle de plébéien grand seigneur. L'autre releva le gant. C'était le duel de deux mondes. Le passé et l'avenir s'alignèrent sous les arbres de Saint-Mandé. On sait cette tragédie. Deux pensées s'étaient battues là, plutôt que deux créatures humaines. Ces deux hommes ne se haïssaient point. Girardin avait reçu une balle dans la cuisse. — « Souffrez-vous beaucoup, monsieur ? » lui dit Carrel, tandis qu'on l'emportait lui-même, blessé à mort. Girardin aussi avait de la race. Cette atroce situation d'involontaire meurtrier d'un grand homme de bien, il parvint à la porter sans bassesse ; il força le pardon. Huit ans après la journée fatale, comme il enterrait un de ses collaborateurs. mort à la suite d'un duel, il osa devant tous parler de ses regrets, « placé, s'écria-t-il, entre la tombe que j'ai sous les yeux et celle qui demeure ouverte et cachée dans mon cœur ». Tout jeune, il écrivait, dans son *Emile :* « Les soins, les précautions, les apprêts du duel, le secret qu'il faut garder, tout cela ressemble aux préparatifs d'un crime. » Ce sceptique implacable était foncière-

ment humain. Le remords et l'épouvante du duel ont rempli la vie de cet homme sans peur.

Il eut encore d'autres courages. En mars 1848, la *Presse* fut bloquée par une foule furieuse qui voyait dans le dur critique un réactionnaire et avait juré d'avoir sa peau. Celui que Henry Bulwer appelait « l'Orphée des Barbares » tremblait d'apprendre que Girardin venait d'être égorgé, et Lamartine se désespérait. Il ne disposait d'aucune force armée ; il pria Cabarrus d'aller voir si le journaliste investi était mort ou vivant. L'envoyé d'Orphée trouva Girardin, souriant et stoïque, dans son bureau de rédaction, au milieu de quelques amis. On lui fit espérer que la troupe allait intervenir.

— Ce n'est pas mon affaire, fit-il observer avec courtoisie, mais celle du pouvoir. J'ai dit que je sortirais à huit heures ; à huit heures, je sortirai. Vous me ferez honneur, monsieur, en daignant m'offrir votre bras.

A huit heures, il sortit et traversa tranquillement les rangs houleux de ceux qui voulaient sa tête.

— Ils ne vous ont pas reconnu ! lui glissa Cabarrus à l'oreille.

Girardin fit une réponse de Plutarque :

— En ce cas, présentez-moi à ces messieurs.

Il se nomma. La foule applaudit.

***

Valons-nous mieux ? — Oh ! je sais ! que de contradictions, que d'erreurs, que de palinodies, que de fautes ! Guizot traqué, Cavaignac honni, Louis-Napoléon encensé, puis combattu, le faux exil, l'opposition complaisante, l'habit de séna-

ıcheté à la veille de 1870, le journalisme pro-
e, le fils de Jean-Jacques devenu Mercadet,
fférence politique posée en principe de con-
, la religion du succès, des milliers de li-
et pas une page ! Certes, tout n'est pas vé-
tout n'est pas beauté dans cette existence,
il y a du vrai et il y a du beau. Après tout,
un nom sonore. Les manuels de littérature
ent le négliger ; l'histoire de tout un siècle
ourra le passer sous silence. Nous avons
ıent le détachement facile. La cause de Gi-
n n'est-elle pas la nôtre ? Nous cherchions
ıisons de l'abandon où s'étiole sa mémoire.
ra lui, qui a dit tant de choses, qui nous
era le mot de l'énigme ; nous en médite-
la mélancolie : « Que sont tous nos articles
ıurnaux ? A peine les grains de poussière
tourbillon qu'abat le vent même qui l'a sou-
Le vrai nom de la presse, c'est l'oubli. »



STÉPHANE MALLARMÉ

Un monsieur, petit, infiniment doux, aux manières d'autrefois, d'une souriante dignité, d'une grâce parfaite, correct, discret, ponctuel, affable, avec un front noble et des yeux d'enfant, parlant peu mais comme un livre ; voilà le Stéphane Mallarmé que tous pouvaient voir.

L'homme intérieur, caché derrière une pudeur jalouse, était un poète, souverain et tranquille, qui prenait la fonction lyrique non seulement au sérieux, mais au divin, dissimulait sous une courtoisie seigneuriale son mépris de l'erreur vulgaire, habitait au sein de la certitude et cherchait, de la meilleure foi du monde, à élaborer le Chef-d'œuvre.

Ces deux êtres contradictoires et juxtaposés faisaient une sorte de mage, qui traversait en veston et petit chapeau le monde des apparences. Subtil en enchantements, il feignait d'accomplir son destin mortel sous la forme d'un professeur d'anglais.

Et c'était surtout un des hommes les meilleurs et les plus dignes d'être aimés qui aient vécu.

***

Il sortait d'une souche très bourgeoise. Dans sa famille, comme en vertu d'un vœu, on servait de mâle en mâle l'Enregistrement. Plusieurs

générations de bureaucrates avaient précédé sa venue. Il avait grandi doucement, dans un milieu de médiocre effort. Mallarmé parlait peu de son enfance ; il disait seulement avoir été tendrement élevé. Comme toutes les bonnes gens qui ont la superstition des emplois publics, ses parents croyaient à la vertu sociale du baccalauréat. Ils eurent à cœur de lui faire donner l'enseignement secondaire. Encore aujourd'hui il est établi qu'un emploi de surnuméraire doit être précédé de quelque commerce avec la muse antique. On choisit le pensionnat de Passy le plus voisin du logis. C'était une maison que hantait la noblesse, au dire du prospectus. Le directeur, soucieux de ne point déroger, amenait les familles bourgeoises à d'innocents subterfuges qui, à défaut de gentilshommes authentiques, lui en assuraient d'imaginés. Le nouvel élève se trouva, bon gré mal gré, affublé du nom, plus allèchant pour la clientèle, de « marquis de Boulainviliers ». Sous ce titre, illégal et sonore, le petit Stéphane s'entendait, avec ahurissement, hèler par un portier qui clamait des noms des croisades dans un cornet à bouquin. Une bonne gaieté restait à Mallarmé de cet avatar à la Dickens, seule étrangeté d'une enfance exempte d'aventures.

Ce fut un écolier timide, qui ne jouait point et saluait les maîtres. Les enfants de cette sensibilité souffrent des promiscuités du collège et des ébats brutaux. Nous gardons tous, au fond du souvenir, de ces figures d'effarouchés qui refusaient les parties de barre et s'isolaient dans un coin d'exil. Il me semble voir ainsi notre ami, à douze ans, avec une casquette bien brossée et un joli pantalon trop propre, attendant la fin

de la récréation comme une délivrance. Il devait ne jamais causer en classe et écouter patiemment le professeur, surtout s'il parlait d'une voix discrète. J'imagine que ses cahiers étaient très nets, vêtus de papiers suaves et calligraphiés avec des rehauts d'encres de couleurs. De mois en mois, de vacances en vacances, le sage bambin se transforma en un adolescent, de santé délicate, qui avait lu d'innombrables livres et aimait à se taire. Il mit une ténacité douce et inflexible à ne point rentrer dans l'Enregistrement. C'était pour les siens une apostasie ; ils frémirent. Le jeune homme aggrava ses torts en n'accusant, pour vocation sociale, qu'un irrésistible besoin de faire des vers. Il y eut brouille, sinon rupture.

Sans appui, sans subsides, Mallarmé entra dans la vie avec une audace ingénue. Il lui fallait vivre. Au service de sa passion d'indépendance il avait d'inépuisables ressources de courage stoïque. Il savait quelque peu d'anglais. Le voilà parti pour Londres, s'y improvisant professeur, trouvant quelques élèves, leur enseignant sa langue, apprenant la leur. Il vécut de rien, mais, dans cette période de dure misère, conquit un gagne-pain. Ayant rencontré une douce jeune fille, aussi vaillante que lui et aussi pauvre, il l'épousa bravement. Pour échapper au professorat nomade, il se munit d'un certificat universitaire et s'enrôla dans l'enseignement officiel. On lui confia une chaire d'anglais au collège de Tournon. Il préférait l'exil en province et cette demi-servitude à la geôle administrative, cauchemar de son enfance. Ayant un foyer, une famille, un métier maigre mais digne et sûr, il se résigna à cette secrète et double

existence qu'on pourrait définir : la poursuite, dans la paix domestique, d'un rêve éperdu.

Son rêve se bornait tout d'abord au ferme propos de bien écrire en vers. Il se mit en apprentissage chez les maîtres, anciens ou modernes, vivants ou morts, qui avaient parlé la langue sacrée. Dans son coin de rochers baignés par le Rhône, il se fit une compagnie de tous les poètes et les fréquenta à travers leurs livres. C'était l'heure des métriques habiles et des rythmes parfaits. La grande voix blessée de Musset venait de se taire avec un hoquet d'agonie. Dans le luth éploré de Lamartine, suspendu aux saules du rivage, l'araignée du chagrin tissait sa toile. Le Père, artiste métamorphosé en apôtre, siégeait trop loin et planait trop haut, là-bas dans l'île. La génération des Gautier, des Leconte de Lisle, des Baudelaire, des Banville succédait aux trois mages dont l'un était mort, le second vaincu, le troisième proscrit. Un collège de prêtres, à la fois ignorés et illustres, entretenait le feu sur l'autel. Plus de larges fêtes en plein azur, plus de sacrifices montant vers le ciel, plus de prophéties criées à la foule ; mais un culte rigide, hautain, presque nocturne, avec des rites et des mystères savants. Une jeunesse appliquée, volontaire, écœurée jusqu'à la nausée des fadeurs du lyrisme personnel, s'initiait à cette religion ésotérique, par dégoût des élégies pleurnicheuses et mépris des chansons à boire. Une confrérie corporative, d'accès un peu étroit, s'était constituée qui exigeait de ses adeptes le vœu professionnel, et en outre l'obéissance aux lois de la prosodie, la science des rythmes délaissés, le respect superstitieux de la forme. Elle imposait des épreuves difficiles de compagnon-

nage et voulait le chef-d'œuvre pour qu'on passât maître. Il fallait aussi avoir fait son tour d'Extrême-Orient, erré aux pays de l'opium, revécu les civilisations mortes, pénétré les mythes oubliés. Il est facile de sourire de ces coutumes d'antan, aujourd'hui qu'une effrénée liberté les remplace. En dépit, ou mieux, en raison de leurs exigences, elles ont sauvé des hontes d'une débandade l'armée des lettres, qui lâchait pied. Ce fut la seconde fois, dans l'histoire de notre littérature, qu'une élite ronsardisa pour la « défense et illustration de la langue française ». Les vaillants de cette nouvelle pléïade reçurent, comme un sobriquet d'abord et depuis comme un titre de noblesse, le beau surnom de « parnassiens ».

Un peu partout, de coquettes revues, qui naissaient pour mourir, éditaient des stances d'une grammaire parfaite et des sonnets subtils. Entre deux corrections de thèmes anglais, le jeune professeur de Tournon dégustait comme une friandise défendue ces délicates nourritures. Nostalgique et ennuyé, il recherchait de préférence les liqueurs qui grisent, les parfums qui ensorcellent, et les musiques qui font oublier. A force de s'essayer au jeu des syllabes sonores, il y devint d'une jolie adresse. Tout d'abord, selon la loi commune, il imita les préférés de son esprit. Les *Fleurs du mal* servaient alors de livre de chevet aux jeunes névrosées. Une pointe de satanisme devait parfaire le dandy de littérature. Mallarmé fut spléenétique, pervers et damné, selon la stricte observance. Il fit du Baudelaire, d'abord à peu près, puis aussi bien, enfin presque mieux. Ecrivain né, ayant le nombre, la diversité, la souplesse, d'imitateur il devint capable de chanter avec un son de voix qui n'était qu'à lui. Ses premiers

vers, diaphanes, mélodieux, impondérables, gli saient en équilibre instable sur une corde tendı à hauteur de vertige. Poésie souffrante et captiv qu'un souffle de Shelley délivre, qui cherche s'évader des serres chaudes et veut s'envole Ceux qui aiment à trop demander à l'art des ve ont en dilection quelques-unes de ces pages a ciennes :

BRISE MARINE

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux,
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe,
O nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que sa blancheur défend.
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature !
Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
Sont-ils ceux que le vent penche sur les naufrages
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots...
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

Citons encore ce suave nocturne :

APPARITION

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.
— C'était le jour béni de ton premier baiser.
Ma songerie, aimant à me martyriser,
S'énivrait savamment du parfum de tristesse
Que même sans regret et sans déboire laisse
La cueillaison d'un rêve au cœur qui l'a cueilli.
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli,
Quand, avec du soleil aux cheveux, dans la rue
Et dans le soir, tu m'es, en riant, apparue.
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
Qui, jadis, sur mes beaux sommeils d'enfant gâté,
Passait, laissant toujours, de ses mains mal fermées,
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

A vingt-cinq ans, Stéphane Mallarmé avait écrit un millier de vers de cette harmonie.

Un beau jour, il profita d'une semaine de vacances et, muni d'une lettre d'introduction, s'en fut à Paris voir Catulle Mendès. Le jeune directeur de la défunte *Revue Fantaisiste* occupait dans l'armée poétique la situation d'un prince héréditaire qui, à l'âge où les autres sont pages, est colonel de son régiment. Sur un petit calepin de voyage, Mallarmé avait recopié, de sa belle écriture de scribe soigneux, ceux de ses essais dont il doutait le moins. Mendès, déjà docteur ès-lettres françaises et expert-juré, dès qu'il eut lu les premiers feuillets, discerna dans cet inconnu, presque épeuré, un frère d'armes, un maître de demain. Mallarmé aimait à évoquer cette heure presque solennelle de sa jeunesse, où il épiait l'impression produite sur le visage de l'aîné. Suis-je des leurs ? se demandait-il. La réponse, cordiale, encourageante, enthousiaste, fut donnée dans un bel élan de sincérité généreuse et d'amitié subite. Cette minute-là unit ces deux hommes pour toutes les années qu'ils devaient vivre. Heureux temps où la littérature était portée comme une arche d'alliance par ses lévites extasiés !

Mallarmé repartit pour Tournon dans la joie de se sentir enrôlé.



Parmi les poèmes soumis au verdict de Catulle Mendès, il en est un, *Les Fleurs*, qu'on ne peut relire sans une sorte d'angoisse.

Ce sont des strophes encore délicieuses et Gautier avait raison d'y noter « une extravagance un peu voulue, traversée de brillants éclairs ». Mais

n'est-il pas vrai qu'ici le poète se trouve à proximité dangereuse de cette frontière, si difficile à discerner, qui sépare la terre de la pensée du paradis des sons ? Au delà s'ouvre à perte de vue un éden interdit à l'écrivain. A aller plus loin, il y a danger.

Mallarmé franchit le seuil défendu.

Ici, je préférerais me taire. Nous sommes quelques-uns qui avons souffert de trouver chez l'ami disparu l'expression inférieure à l'idéal qu'il rêvait d'atteindre. Nous le savions si vrai, si sincère, il nous paraissait si digne de la gloire que nous étions offensés, comme d'une iniquité du sort, que le génie se dérobât sous lui. Nous avons été affligés qu'on osât le railler, et stupéfaits qu'on l'adulât. Mais rappelons-nous la profonde parole d'Anatole France et prenons garde « d'outrager la beauté inconnue ». Sommes-nous si sûrs, après tout, d'avoir eu raison contre ces jeunes disciples qui, à la fin, entouraient Mallarmé d'une sorte de cour et saluaient en lui l'inventeur d'un Beau ? Qui se trompait, d'eux ou de nous ? Que savons-nous du beau de demain ? Pour ma part, serviteur attardé, prisonnier peut-être, du beau d'hier, je désire me contenter de ce que j'entends, mais sans morgue, en toute humilité. Au delà de ma conception, je me récuse. Je comprends vaguement qu'on a voulu immatérialiser le style poétique, alléger le vers et, comme l'a édicté Verlaine, « le rendre soluble dans l'air », chercher « la nuance encore, rien que la nuance ». J'entrevois ce qu'on a tenté de réaliser, mais cela s'appelait la musique, quand j'étais petit. J'ai pris de bonne heure l'habitude grossière de ne pas confondre les deux arts et je m'y tiens, par veulerie d'esprit. Je res-

te donc boudeur et réactionnaire, avec autant de honte que d'obstination.

Ceci avoué, je me sens plus à l'aise pour déclarer que si je me flatte de ne point ignorer de quelle noblesse fut chez Mallarmé l'œuvre rêvée, j'ose m'arrêter, dans l'admiration de son œuvre écrite, aux vers du premier *Parnasse*, perles rares d'un durable orient. Ce n'est pas offenser son ombre chère que de choisir, au gré de secrètes préférences, dans les livres qu'il a laissés, certaines pages, celle-ci par exemple :

LE PHÉNOMÈNE FUTUR

« Un ciel pâle, sur le monde qui finit de décrépitude, va, peut-être, partir avec les nuages ; les lambeaux de la pourpre usée des couchants déteignent dans une rivière dormant à l'horizon submergé de rayons et d'eau. Les arbres s'ennuient, et sous leur feuillage blanchi (de la poussière des temps plutôt que de celle des chemins) monte la maison en toile du Montreur de choses passées. Maint réverbère attend le crépuscule et ravive les visages d une malheureuse foule vaincue par la maladie immortelle et le péché des siècles, d'hommes près de leurs chétives complices enceintes des fruits misérables avec lesquels périra la terre. Dans le silence inquiet de tous les yeux suppliant là-bas le soleil qui, sous l'eau, s'enfonce avec le désespoir d'un cri, voici le simple boniment : « Nulle enseigne ne vous régale du spectacle intérieur, car il n'est pas maintenant un peintre capable d'en donner une ombre triste. J'apporte, vivante, et préservée à travers les ans par la science souveraine, une Femme d'autrefois. Quelque folie, originelle et naïve, une extase d'or, je ne sais quoi ! par elle nommée sa chevelure, se ploie avec la grâce des étoffes autour d'un visage qu'éclaire la nudité sanglante de ses lèvres. A la place du vêtement vain, elle a un corps ; et les yeux, semblables aux pierres rares ! ne valent pas ce regard qui sort de sa chair heureuse ; des seins levés comme s'ils étaient pleins d'un lait éternel, la pointe vers le ciel, aux jambes lisses qui gardent le sel de la mer première. » Se rappelant leurs pauvres épouses, chauves, morbides et pleines d'horreur,

les maris se pressent : elles aussi, par curiosité, mélancoliques, veulent voir.

« Quand tous auront contemplé la noble créature, vestige de quelque époque déjà maudite, les uns indifférents parce qu'ils n'auront pas eu la force de comprendre, mais d'autres navrés et la paupière humide de larmes résignées, se regarderont. Tandis que les poètes de ces temps, sentant se rallumer leurs yeux éteints, s'achemineront vers leur lampe, le cerveau ivre un instant d'une gloire confuse, hanté du Rythme et dans l'oubli d'exister à une époque qui survit à la Beauté ».

Etre ce prosateur là, et ce poète, suffirait à plus d'un. Cela n'a pas suffi à Mallarmé, et ce fut le seul péché de sa vie.



De Tournon, il fut envoyé à Avignon. Parnassien classé, commensal de Mistral et de Roumanille, cité dans le rapport de Gautier, allait-il, en heureux virtuose,

Imiter le Chinois au cœur limpide et fin
De qui l'extase pure est de peindre la fin,
Sur ses tasses de neige à la lune ravie,
D'une bizarre fleur qui parfume sa vie.

Il semble qu'il ait songé un moment à se borner aux joies tranquilles du métier de ciseleur de mots.

Peut-être que si Stéphane avait vécu dans notre Paris frivole et vaillant, en contact quotidien avec les pratiquants de l'art pour l'art, au milieu des distractions du siècle, il eût évité le piège démoniaque. Mais les tentations les plus dangereuses sont au désert. Livré tout entier, et trop longtemps, à la méditation solitaire, Mallarmé abusa

de l'extase et de l'oraison. Toujours replié sur lui-même, il fut hanté de ce problème insoluble : Qu'est-ce que le poète et que vient-il faire ici-bas ?

Chez le bon éditeur Lemerre, plus d'un camarade lui eût répondu : « il vient faire des vers, le mieux possible, pour sa propre joie et pour le plaisir des autres. Et c'est une manière charmante de se divertir, en attendant la mort. »

Il s'agissait bien, pour Stéphane Mallarmé, de se divertir ! L'orgueil est le péril des cénobites. Avec tous les dehors de la modestie la plus aimable, cet homme, d'une conscience droite et d'une logique meurtrière, en vint à concevoir de ses facultés et de son rôle une idée souveraine. Il était de ces songeurs, aux mœurs monacales, qui refont le monde à la mesure d'un système. Il savait peu et rêvait trop. Mal informé des hommes, assez ignorant de l'histoire, il s'était fait dans ses insomnies, non pas seulement une esthétique, mais une morale, un code, une politique, une physique, une chimie, une biologie, toute une théorie ordonnée de la paix, de la guerre, de la liberté, de la vertu, de la justice et du travail. Il avait abouti à une vérité. La vie cessa dès lors de lui apparaître comme un drame dont le spectacle étonne et amuse, et dont le dénouement reste une énigme. Il se prit à chercher l'humanité à travers la cohue des hommes et à vouloir la cité parfaite. Son intelligence questionna, anxieusement d'abord, puis avec une sérénité hermétique, le secret du Sphinx. Il découvrit une leçon de sagesse, qu'il crut lire à livre ouvert. Dans la confuse mêlée des énergies, chacun, depuis l'inventeur ou le penseur génial jusqu'au dernier chemineau, apporte son assise, bloc ou

grain de poussière, à un édifice dont les constructeurs ignorent le pourquoi. Le Poète intervient pour pénétrer et révéler le sens, caché aux autres créatures, de l'universel effort. En ce sens, il est l'Ange, l'interprète, le messager de lumière, celui qui devine et qui comprend. Jamais le vieux mot *vates* ne fut pris plus terriblement au tragique que par ce joaillier des paroles, qui s'échappait d'un atelier d'orfèvre pour se perdre aux altitudes. Un jour, il dit à un ami stupéfait : « J'invente un monde ! » Il avait fait de ces sentences : « L'univers est fait pour aboutir à un beau livre. » Ce livre définitif et révélateur, cette Bible dernière, où la Vérité, en une blanche robe de symboles, flamboierait pour illuminer l'horizon, Mallarmé a rêvé de l'écrire. Jusqu'au jour de sa mort, il a fermement cru qu'il l'écrirait; et c'était d'une troublante candeur.

A son existence, il donna ce but : devenir un homme de génie.

D'intention, il fut un grand poète. Il le fut, hélas ! à l'expression près. D'un grand poète, il avait la sensibilité frémissante, la clairvoyance panthéistique, la divination, surtout le zèle et l'amour. Il semblait qu'il disposât, pour voir, sentir, toucher, entendre et goûter la vie, d'organes multipliés, des « douze ou quinze sens » du Satyre de la *Légende des siècles*.

« Qu'était-ce que ce faune, on l'ignorait », dit Victor Hugo. Mallarmé fut semblable au chèvre-pieds mystérieux que le père du romantisme jette effaré sur l'Olympe, parmi les dieux qui ne peuvent le comprendre. « Rictus ouvert aux vents, tête éblouie », il feint l'épouvante. Autour de lui ricane bruyamment la troupe des démiur-

ges de l'erreur. Le faune dédaigne leur rire insultant ;

> Sa paupière était close, on eût dit qu'il dormait;
> Mais ses cils clos laissaient passer de la lumière.

Mais le faune de Hugo est écrivain ; il est même orateur, et bien lui en prend. Il ne se contente pas de savoir le mot de l'énigme, il dispose pour le révéler d'une puissance verbale qui tient du prodige. C'est un faune de lettres, qui jongle avec les métaphores. Il lance les antithèses comme Zeus ses foudres. Il est prophète et conférencier. Dans une réunion publique contradictoire, surtout devant un auditoire du Midi, il aurait raison contre Apollon. Il a, comme dit la foule, la langue bien pendue. Aussi lui suffit-il d'un discours pour confondre et précipiter les anciens dieux.

Les victoires de l'esprit, — il y a peut-être là une iniquité, mais qu'y faire ? — semblent appartenir à ceux-là seuls qui commandent au Verbe. Mallarmé ne lui commandait point.

Il s'était juré d'être l'archer qui frapperait au but, souvent visé, jamais atteint. Il possédait un carquois de flèches acérées et dédaignait de s'en servir comme d'un jouet puéril. Longuement, iemment, en des veilles fiévreuses, il se fabriqua un arc géant, l'arc de l'antique légende qu'on ne pouvait manier sans se briser les bras. Il les tendit vers l'Infini et voulut tirer. Ses muscles se rompirent, et le trait ne partit pas.

Où donc voulait-elle aller, la flèche d'or ?



A dire vrai, ce fut un saint. Les saints se font rares et j'ai bien peur de n'avoir connu que ce-

lui-là. Aussi ne me lassais-je pas de l'adı avec une curiosité attendrie. Mais c'était un d'une catégorie particulière, sans raideur, anathèmes, qui avait pour le commun de: cheurs tous les pardons. Ce n'est pas lui qu rait craint de compromettre par des amitiés ticulières l'œuvre de son salut. Il eut le cu: le génie de l'amitié. On a perdu en lui l'assi toujours prêt, le conseiller loyal, le sûr (dent, l'hôte au souriant accueil. Aucun défi rait lassé sa patience. A toute heure du jo de la nuit, il était au service de ceux qu' mait.

Cette inépuisable obligeance prit, une fois mille, un aspect comique et touchant.

Mallarmé, très informé de la pensée ang occupait à Paris, du moins quant aux cha le poste d'ambassadeur des poètes de la Gr Bretagne. Il correspondait avec Swinburı recevait à sa table, plusieurs fois l'an, des que d'outre-mer, sympathiques et étranges, nous admirions sans les avoir lus, de conf et par discipline. Stéphane, inlassable, les menait dans la capitale, leur montrait Ma les maîtres illustres et les grands magasins. ques-uns, qui se confièrent étourdiment à passant, eurent à en souffrir dans leur pu En général, ils préféraient Mallarmé pour l cence de ses discours et la clarté de ses ex tions. L'un d'eux, une manière de Silène, c pour vociférer des toasts dans toutes les gues qu'il ignorait, avait fait sa chose du Stéphane ; avec le sans-gêne britannique, il sait cette délicate complaisance comme le c d'un de ses grogs. Une nuit, entre deux et heures, un carillon d'incendie retentit dans l

meure paisible. Mallarmé saute du lit, prend un bougeoir et, demi-vêtu, va voir à la porte. C'était son gigantesque et cordial Anglais. En quelques phrases gutturales, celui-ci explique qu'il a détourné de ses devoirs une dame de haute lignée ; la dite dame est en bas, dans un fiacre, en proie aux douleurs de l'enfantement. Ne connaissant pas particulièrement de sage-femme, le séducteur a pensé que M. Mallarmé, toujours si aimable, se chargerait de conduire deux amants, criminels et embarrassés, dans un lieu propice aux naissances clandestines. — Mallarmé, pudique et silencieux, son bougeoir à la main, ne fit pas un geste. L'idée de jeter l'Anglais par la fenêtre ne traversa pas son cerveau. Impassible, il abaissa ses yeux, en signe dé servage, et proféra ces mots : « Je suis à vous. »

En gestation du livre des livres, il restait d'une adorable bonhomie. Lorsqu'il connut une sorte de gloire et vit venir à lui tant d'admirations juvéniles, il accepta ce sort très simplement, avec une joie paisible et sans se draper. Comme il était fin critique et subtil juge de l'art des autres, fit-il mentalement quelques réserves sur la valeur de tel ou tel de ses disciples ? Nous devons affecter de l'ignorer. Il se fût reproché comme une vilenie de concevoir le plus léger doute sur le talent du moindre d'entre eux. Il fut chef d'école comme il était grand seigneur, les mains dans les poches de sa vareuse. Tous les mardis, autour d'une théière, sous la lampe, il réunissait ses jeunes amis. On fumait, on causait, on disait des vers toujours harmonieux, quelquefois clairs, on prévoyait dans l'avenir prochain des lettres françaises de considérables changements. On remplaçait par des renommées

nouvelles celles qui duraient depuis trop longtemps. On s'étonnait, avec respect, que le Maître persistât à admirer Victor Hugo. Mallarmé écoutait tout cela, le regard au plafond, un peu surpris, indulgent toujours, quelquefois absent. Sa pensée s'envolait bien au-delà. Toutes choses égales d'ailleurs, et le point de vue intellectuel mis à part, j'imagine qu'il y eut des veillées à peu près semblables chez le comte de Chambord. Dans le home du poète comme au cottage du prince, d'innocents conspirateurs disposaient d'un trône. Ni l'un ni l'autre des deux prétendants ne devait régner.

Il n'y avait pas seulement de la sainteté dans cette existence, mais surtout,ce qui vaut mieux,de la tendresse et de la vertu. Ceux dont le royaume n'est pas de ce monde ont facilement l'âme sèche et évitent de gaspiller leur ardeur en sentiments particuliers. Etre femme ou enfant de prophète impose souvent un cruel honneur. Mallarmé fut un père de famille.

Sa vie était exemplaire. Curieux de tous les raffinements, ayant des sens aiguisés, des goûts fastueux, un besoin inné de luxe, des organes de volupté, tout ce qu'il faut pour souffrir soi-même et faire souffrir autour de soi, il a vécu de pauvreté heureuse. Il avait en horreur le désordre, le lendemain hasardeux, la créance injurieuse, toutes les servitudes chantées par Mürger. Son atavisme de bourgeoisie raisonnable, si par ailleurs il éprouvait des surprises, ici retrouvait ses droits. La courageuse femme qui l'accompagna dans l'existence lui avait fait un foyer coquet, plein de grâce et de paix décentes. Il s'est mesuré trente ans, avec la Chimère, dans un joli

intérieur tranquille, au milieu d'objets familiers qui reluisaient, près d'armoires bien rangées d'où flottait un parfum de lavande. Ce bien-être élégant, que la vaillance de la mère recréait chaque jour, était dû aussi au rude labeur du père, levé dès l'aube pour courir à la besogne infligée, s'acquitter du métier qui l'excédait, et cela sans une défaillance, des rancœurs dans l'âme et le sourire aux lèvres. Ce fut très simple et d'une jolie dignité.

L'ingéniosité de ce chimérique pour s'accommoder des contingences défiait l'admiration. « Il faut composer avec le sort » était un de ses adages familiers. Avec un salaire d'ouvrier, il sut donner aux siens tout le nécessaire et leur offrir des joies.

Passionnément avide de grand air, il poussa le faste jusqu'à avoir une maison de campagne. Il avait découvert à Valvins, sur les bords de la Seine, en face de la forêt de Fontainebleau, un entresol de ferme, avec un puits et un potager. Un bail lui assurait la jouissance de cet ermitage, qui rappelait les *Charmettes* de Jean-Jacques. Quelques toiles de Jouy aux murs blanchis à la chaux, de bons vieux fauteuils, les livres des amis, quelques kakèmonos, une pendule de Saxe digne d'un musée donnaient à cet asile champêtre une grâce d'aristocratie. Ceux-là seuls ont bien connu l'homme qui l'ont vu dans ce coin de verdure, où il s'épanouissait. Actif, adroit, bon ouvrier, un peu menuisier et tapissier, en vieux Parisien qui sait tout faire, il avait embelli de ses propres mains son home campagnard. Jamais châtelain n'aima son manoir comme Stéphane aimait son logis des bois. Le voisinage du fleuve le rendit canotier. Il inventa des besognes

supplémentaires, fit des bouquins scolaires, grammaires, lexiques, mythologies, pour acquérir une flottille complète : voilier, yole et périssoire. Ah ! les inoubliables heures passées avec lui sur la rivière où se miraient les chênes ! La corde en main, le béret sur les yeux, la pipe aux dents, Stéphane, bon enfant et hiératique, tout en veillant à la manœuvre, disait des choses sibyllines et péremptoires. Il interrompait une théorie métaphysique pour lancer un cri de marinier. A propos d'un bruissement de libellules, d'un vol de martin-pêcheur, d'un barbillon qui cabriolait, il corrigeait l'œuvre de l'Eternel. Après une dizaine de bordées, en attendant le savoureux déjeuner arrosé de piquette, il avait fait le tour de la pensée humaine et reconstruit le grand tout. On jouissait encore pleinement de lui en l'accompagnant dans ses courses à travers cette forêt royale, dont il aura été le dernier sylvain. Nous nous y sommes perdus plus d'une fois, lui vaguant au hasard d'une rêverie parlée, le compagnon ne l'interrompant que pour fournir à sa fantaisie, par quelque réplique, un tremplin qui lui permît de rebondir. Le charme de sa causerie était infini. Il abondait en dires imprévus, proférés d'une voix mélodieuse, dans une langue nette, claire et châtiée. Quand il avait asséné à l'interlocuteur quelque sentence stupéfiante, il la ponctuait d'un geste japonais, l'index dressé au ciel, après avoir abaissé des paupières condescendantes sur ses prunelles de voyant. Tout lui était image. Un de nous gémissait de se promener en forêt avec un chapeau haut de forme, Stéphane le consola ainsi : « Songez qu'il commence la colonne d'atmosphère que chacun de nous doit supporter. » Et ces choses-là, il les disait sans

rire, comme de banales et utiles vérités. La minute d'après, s'il venait à passer un pochard comique ou quelque tapissière gonflée de grosses dames en dimanche, il trouvait des saillies d'écolier. Son commerce, léger, varié, capricieux, tour à tour grave et ironique, jamais tendu, était un délice. Que n'a-t-il pas dit ? Sur quelle fleur des jardins du monde son rêve errant ne s'est-il pas posé ?

Parfois, il tirait de sa poche un petit carnet et prenait une note. Il venait de surprendre entre les idées et les choses quelque rapport nouveau. Il se documentait pour le Livre. Comme son satyre de *L'Après-midi* cherche des nymphes, il chassait au symbole à travers bois. Ces notes, griffonnées en promenade, remplissent des tiroirs. Il serait passionnant de les consulter. Ce doit être un répertoire de fiches sur les correspondances mystérieuses que sa subtilité découvrait, le dossier de la sensibilité la plus personnelle qui ait vibré de notre temps. Une analyse de ces notations nous donnerait-elle le mot de l'énigme ? Mais non. Lui seul savait éclairer la lanterne magique qui projetait tant d'images merveilleuses sur l'écran constamment tendu de sa vision. Nous ne saurons jamais comment les fantômes se faisaient idées et la réalité poésie dans la chambre enchantée de son cerveau.

Ce que nous savons, c'est qu'il fut, dans sa jeunesse, un artiste exquis, ensuite un grand rêveur, et toujours un homme délicieux. Il suffisait de le voir une fois pour subir son charme vainqueur.

Quand nous l'avons couché dans la mousse du joli cimetière de Samoreau, près du petit être chéri qui l'y avait précédé, les sanglots mon-

taient au ciel d'automne avec un beau bruit de musique funèbre. De tous ceux qui étaient là, artistes, écrivains, paysans, cantonniers de la route, bateliers du rivage, chacun avait joui de sa grâce et éprouvé sa douceur.

Tous versaient des larmes : les vieux, ceux des années d'apprentissage, les compagnons des premiers espoirs, les confidents des impossibles projets ; les jeunes du mardi soir, les séïdes de celui que Mendès a si bien nommé « le prophète d'un messie sans avènement ». Jamais on ne reverra tant de gens de lettres pleurer ensemble comme des petits enfants.

Baudelaire racontait dans les cafés une anecdote qu'il est sage de ne pas croire authentique, mais dont il sied d'entendre la leçon. Il prétendait s'être confessé un jour à un curé de campagne. Il l'avait choisi bien borné, bien humble, pour en triompher sans trop de gloire. Son mauvais plaisir avait été de l'envelopper de questions captieuses et de lui soumettre des doutes sur les mystères. Il espérait l'avoir troublé. « Mon cher fils, lui aurait répondu le brave curé, tout cela vient de ce que vous vous faites du bon Dieu une idée trop grande. »

Qui sait si Stéphane Mallarmé n'a pas été empêché d'être un grand poète parce qu'il se faisait une idée trop haute de la poèsie ?

COLLECTIONNEURS ET AMATEURS

C'eût été un geste bien moderne que celui de ce milliardaire transatlantique achetant en bloc, pour la somme rondelette de vingt-huit millions, une collection de peintures. On dément le fait, à la dernière heure et cela sèche des larmes. Depuis qu'ils avaient appris le prochain départ de cette galerie fameuse pour le pays des dollars, beaucoup de gens affectaient des mines désolées. Voulaient-ils indiquer par là qu'ils préfèrent voir nos richesses d'art demeurer en France ? Parbleu, oui ! Mais, pour une fois, on ne saurait s'en prendre au gouvernement. M. Poincaré n'aime s moins les tableaux que ne les aiment toutes ces personnes si bruyamment affligées. Le malheur des temps veut que notre ministre des finances n'ait pas sur lui vingt-huit millions d'argent de poche. Les rois des trusts les ont, eux ; ils n'ont ni dégrevé les bouilleurs de cru, ni créé le timbre à deux sous. La Providence les récompense justement de leur sagesse. Il faut nous accoutumer, peu à peu, aux déboires de ce genre. Sur les champs de bataille des enchères, la vieille Europe est vaincue d'avance. La création d'un musée était, jadis, l'œuvre de plusieurs siècles ; aujourd'hui, une galerie surgit d'un coup de marteau ; cet accessoire de commissaire-priseur remplace le talisman des enchanteurs. Il sied de le déplorer, mais sans exagération de désespoir.

Après tout, il nous reste le Louvre. Dussions-nous renoncer à l'enrichir, il demeurera quand même le réservoir de beauté le plus merveilleux qui soit au monde. Bonnes gens qui vous attendrissez si fort sur la misère du Louvre, êtes-vous sûrs de le bien connaître ? Avant de pleurer sur les richesses qui nous échappent, tâchez de savoir et de comprendre celles, innombrables, que nous possédons : peut-être sortirez-vous de là presque consolés.

***

C'est irritant, tout de même, et l'on comprend qu'il y ait dans le public un vague sentiment de mélancolie. Ces gestes d'Américains opulents n'ont rien de poétique. On a l'impression que ce n'est pas de jeu. Une caricature d'autrefois montrait un ivrogne appréhendé sans aménité par un sergent de ville : « La force brutale, alors ! » s'écriait le doux captif. Nous sommes un peu comme cette innocente victime de l'ordre social. Du moment qu'on emploie les moyens violents, nous dédaignons de résister. Un chèque de vingt-huit millions ressemble trop à un coup de casse-tête. On a envie de s'écrier : « Voulez-vous ma montre ? » Le phénomène n'a pourtant rien de nouveau dans l'histoire de la civilisation. Qu'est-ce que le conquérant moderne, sinon le milliardaire ? La collection est une fille de la conquête.

L'idée de rassembler dans un lieu spécial des œuvres d'art de tous styles, pour le besoin, le plaisir ou l'orgueil de les posséder, naquit de la violence et de la guerre. Un Grec n'eût jamais songé à une chose pareille ; sous le ciel de l'Attique, les fleurs restaient aux buissons et les

papillons sur les fleurs. Périclès, Alcibiade ne pensaient pas plus à s'acheter des statues qu'à se faire jouer des dionysies dans leur appartement. La rage malsaine d'accaparer de la beauté est venue de cette Prusse du monde antique qui fut le pays des Macédoniens. Ce que Flaubert appelait énergiquement « l'esprit mufle » date du lendemain de la chevauchée d'Alexandre. Les Ptolémées, les Attales, toutes ces dynasties hélléniséées de barbares voleurs inventèrent les musées et les collections. Les pillards romains en firent le signe même de la victoire. Leur Mummius, qui déménagea Corinthe, devrait avoir son buste à Drouot, en qualité de patron des grandes ventes. Verrès fut le collectionneur bourreau et martyr. « Dans la riche Sicile, lui disait Cicéron, il n'y a pas un bronze, un marbre, un vase, un tableau que tu n'aies enlevés. » Ce fonctionnaire a créé la concupiscence du bibelot. Il en mourut. Antoine lui avait fait des offres pour l'achat de sa vaisselle d'or ; Verrès ne voulut rien savoir et, par son entêtement, obligea le triumvir à le comprendre dans une fournée de proscriptions. C'était déjà féroce, un ami des arts. Aujourd'hui les mutations dans la propriété artistique s'opèrent sans effusion de sang. La conquête du beau ne procède plus par la violence physique ; elle ne confisque plus, elle ne tue plus, elle « mise ». Elle enchérit comme jadis on égorgeait. Les mœurs se sont tant adoucies !

« Il y a, disait Louis La Caze à Reiset, trois sortes de collectionneurs. Ceux-ci achètent des tableaux pour les avoir ; ceux-là, pour que les autres ne les aient pas ; les troisièmes pour en jouir et pour en faire jouir. »

Cette définition nous agrée, parce qu'elle nous

venge. Ces grands acheteurs à l'encan n'en ont après tout que pour leur or. Il ne suffit point de posséder un harem de Circassiennes pour connaître la douleur et la joie d'aimer : Roméo en sait plus long là-dessus que le plus abondamment pourvu des pachas. Un musée qui vous arrive, tout emballé, par train spécial, ce n'est qu'une cargaison de belles esclaves. Devant tant de voluptés payées comptant, l'âme du possesseur demeure indifférente et ses sens restent glacés. Le châtiment du thésauriseur est d'avoir assassiné en lui le désir.



On devient collectionneur quand on veut ; question de milliards. Amateur, on l'est de naissance et par un don de la Grâce pure. « Collectionneur » veut dire celui qui entasse. L'amateur est l'homme capable d'aimer. Pourquoi donc les deux termes sont-ils employés indifféremment ? Cela ne saurait se tolérer dans un pays dont la langue est subtile. Les amateurs dignes de ce nom ont été le plus souvent des pauvres. Il y en eut toutefois parmi les riches ; la haute finance elle-même en a produit.

Le banquier Evrard Jabach n'avait pas seulement de beaux tableaux « pour empêcher les autres d'en avoir ». Ce directeur de la Compagnie des Indes orientales se glorifiait de fréquenter Van Dyck et de lui commander son portrait. « Son nom, a dit Mariette, subsistera longtemps en honneur dans la curiosité. » Il était malin. ayant Cologne pour berceau. Mais s'il avait su se trouver à Londres pendant les illustres enchères de la vente de Charles Ier qui durèrent trois ans

— il n'est pas défendu d'avoir du flair, — il aimait, pour des raisons toutes spirituelles, son incomparable cabinet de la rue Saint-Merry. Ce fut le premier potentat, non couronné, qui ait réuni des richesses d'art. (Richelieu, Buckingham et Mazarin furent quasiment des rois). La collection Jabach a servi de type. Les contemporains la citaient comme une des merveilles du monde. Pour la décrire congrûment dans son *Livre des peintres et des sculpteurs*, l'abbé de Marolles devient lyrique et a recours à la langue des dieux !

> De tous ceux-là chez nous on peut voir des modèles ;
> L'on en voit beaucoup plus chez le libre Jabac,
> Enrichi du païs d'où nous vient le tabac.

Il se ruina, le libre Jabach, comme un banquier qu'il était. La Couronne s'enrichit un peu cyniquement de ses dépouilles. Colbert le traita de Turc à More. Ce ministre bourgeois, devinant les méthodes de M. Poirier, concluait les affaires en convoquant le vendeur à l'heure du dîner. Jabach, aux abois, offrait ses cent tableaux à leur prix d'achat, cent cinquante mille livres. Les experts nommés par Colbert lui en firent allouer quatre-vingt mille. *Le Christ au tombeau* de Titien, le *Saint Jean* de Léonard, le *Concert* de Giorgione, l'*Erasme* d'Holbein nous sont venus de ce marché féroce. L'Etat faisait alors de bons coups.

Amateur encore, dans le sens élevé et exquis du mot, ce Fréart de Chantelou, maître d'hôtel ordinaire du Roi, qui s'en alla, avec son frère Chambray, curieux de géométrie et de peinture, réclamer Poussin à l'Italie : sa galerie de la barrière du Trône ne contenait que des merveilles lentement et amoureusement recueillies. — Amateur, Roger de Gaignières, écuyer des Guises,

qui achetait des tableaux en économisant sur ses pensions. — Ou encore, cet André Boulle, premier ébéniste de Sa Majesté, qui, malgré le succès prodigieux de ses marqueteries, mourut, à quatre-vingt-dix ans, misérable pour avoir trop aimé les ouvrages des autres. — Amateurs, les érudits du dix-huitième siècle, Crozat, Mariette, Julienne, Caylus, Choiseul-Gouffier, « conseillers honoraires » de l'Académie royale, salués comme des frères par les sculpteurs et les peintres, et aussi artistes que les producteurs pour la ferveur de leur piété. Exemplaires accomplis de la race, vrais types de gentilhommerie intellectuelle et de grandeur française.

Les plus touchants, les plus dignes de notre gratitude furent encore des hommes du siècle dernier, des morts d'hier. Ainsi ce pauvre Sauvageot, le plus souriant des chercheurs, tantôt violon à l'Opéra, tantôt commis des douanes, qui, dans sa mansarde poussiéreuse du faubourg Poissonnière, préservait de la mort une civilisation ; il donna tout à son pays, par générosité, par désintéressement, par patriotisme, et aussi pour épargner à son trésor le tapage ignominieux des enchères. — His de La Salle, l'ancien garde du corps de Louis XVIII, que l'Italie avait rendu idéaliste, et qui fut un parfait grand seigneur de la Curiosité... Ceux-là, cités entre cent autres, eurent la vraie passion, l'enthousiasme, la patience, le génie de la trouvaille et ce grain de folie que donne l'amour. Ils n'achetaient point la gloire au tombereau.



Pour bien sentir ce qui distingue du collection-

neur l'amateur d'art, c'est encore au cher vieux Louvre qu'il faut se rendre. Au bout de l'escalier Henri II, un portrait austère et doux vous accueille. C'est celui de cet admirable père La Caze plusieurs fois cravaté de satin noir, à la mode des médecins d'autrefois. Homme de vérité, l'amour de la nature le guida par la main jusqu'à l'Art. Toutes ces merveilles perdues, retrouvées une à une, ce *Gilles* aperçu dans une boutique borgne, ce Tintoret payé sept francs dans le chaos de la vente Despinoy, ces Watteaux, ces Fragonards, ce Velasquez, ce sont les étapes glorieuses d'une longue course obstinée à la poursuite du beau. Ici, mieux que partout ailleurs, se comprend la parole profonde de Vauvenargues : « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût. » La vie, constamment noble, de La Caze s'écoula dans les hôpitaux et dans les musées. Il allait de la beauté à la souffrance. Ce médecin, qui ne croyait guère à la médecine, ne soignait bien que les pauvres ; à l'hôpital, on l'appelait « le Volontaire ». En 1832, pour prouver le caractère non contagieux du fléau qui terrorisait Paris, il se coucha dans le lit d'un cholérique. Héroïque et bon enfant, Louis La Caze était un grand cœur.

Un Louvre, cela ne s'improvise pas. Il y faut du génie et de la vertu. Ce temple est plein d'âmes. A la suite des créateurs, de modestes ombres glissent dans la lumière : ce sont les braves gens qui, à force d'amour, ont sauvé de la beauté. Entre les deux barbaries, celle d'hier qui brisait, celle d'aujourd'hui qui emballe, ils ont représenté quelque chose qui ne se verra plus : du zèle sans orgueil et la naïve tendresse de l'esprit.

ARCHIVES D'AMOUR

Rien de plus lourd à porter qu'un veuvage illustre. Soyons indulgents aux pauvres femmes qui ont à soutenir le fardeau de certains deuils. L'on n'a pour elles que sévérités. Si elles se drapent dans leur douleur, le monde les accuse de manquer de réserve ; se taisent-elles, leur silence est pris pour de l'ingratitude ou de la niaiserie. Nous en voulons particulièrement à celles qui choisissent la librairie pour consolatrice ; elles sont guettées au tournant de chacune des pages qu'elles publient. Passe encore pour les épouses que le nom glorieux suffit à protéger ; malgré tout, le mariage conserve un certain prestige. Mais les autres, les morganatiques, les irrégulières, que de perfections nous leur demandons ! Le public, qui espère d'elles des aveux, ne les leur pardonne point dès qu'elles les ont faits. Et pourtant, si elles n'étaient point bavardes, et un peu vaines, nous qui voulons tout savoir, nous ne saurions rien ! C'est à ces veuves-là surtout qu'il convient d'accorder miséricorde. Toute une moitié, la plus amusante peut-être, de l'histoire serait perdue, si elles ne succombaient point au péché d'orgueil.

***

Avouons que nous attendons tous impatiemment la levée des scellés qui protègent contre

notre curiosité la correspondance politico-amoureuse d'un tribun célèbre. La personne à qui furent adressées ces lettres (qu'on dit innombrables) ne saurait être accusée de s'être montrée importune. On serait tenté plutôt de lui reprocher un excès de mystère. Alors qu'elle tenait une si grande place dans une des plus grandes vies du siècle, nul ne savait rien d'elle. Une forme entrevue derrière le grillage d'une loge de théâtre, un nom chuchoté, voilà tout ce que devinèrent de cette femme les familiers d'un homme qui commandait à une armée d'amis. Quand elle mourut, il y a quelques semaines, on n'apprit sur son compte que bien peu de chose. Aujourd'hui voici qu'on nous révèle que son esprit n'appartenait plus depuis longtemps aux idées de son compagnon d'existence. Cette veuve, avait, paraît-il, divorcé avec la pensée dont elle gardait le dépôt. C'était son droit. Ce droit, elle l'eût excédé en anéantissant le chapitre d'histoire où elle figura. S'il est vrai qu'elle ait reçu trois mille lettres, ce monceau de documents nous appartient, et nous le réclamons. A dire vrai, nous ne tenions pas outre mesure aux lettres où il n'est question que d'amour ; celles-là, nous les avons lues déjà, dans toutes les langues. Chose singulière ! nous n'avons que ce butin-là, jusqu'à présent. Seul, le coffret, qui pouvait demeurer caché, s'est entr'ouvert. Mais du coffret nous n'avons que faire ; ce qui nous intéresse, c'est le dossier. Que contient-il, ce dossier ? Nous le verrons bien.

Mais le verrons-nous ? Trois mille lettres, en moins de dix ans, plusieurs pages par jour, une heure de recueillement et de solitude dérobée quotidiennement à la vie publique par un puissant acteur du Forum qui semblait n'avoir vécu

que publiquement ! Tout un coin de pénombre dans cette carrière de plein air et de grand jour ! Le roi des parleurs devenu, par besoin de s'épancher dans un cœur de femme, un plumitif inlassable ! Tant de papier patiemment rempli par un orateur, n'est-ce pas un miracle de l'amour ? Il nous faut ces feuilles, il nous les faut toutes, ne serait-ce que pour nous édifier une fois de plus sur la vanité des psychologies.



Mais de quoi vous étonnez-vous donc ? dira-t-on. Celui qui fut ici-bas le verbe lui-même, le modèle, l'aïeul, Mirabeau, n'a-t-il pas écrit plus encore que parlé ?

Sans doute. Mais Mirabeau, lui, ne devint un professionnel de l'éloquence que par accident miraculeux. Le génie de la parole qui dormait en lui aurait pu, après tout, ne s'éveiller jamais. Son procès au parlement d'Aix le fit avocat ; les Etats généraux le révélèrent tribun. Mais, avant, il se croyait apte à noircir d'idées beaucoup de pages blanches. Il était né « plumier », comme disait son terrible père. Capitaine de dragons, lorsqu'il fait la guerre, entre un duel et une galanterie, il compose une *Histoire de la Corse*, pour le plaisir, parce qu'il ne conçoit pas la vie sans écrire. Sur les bancs de l'école, il rimait des tragédies. Il est passionnément barbouilleur de pages, écrivassier, épistolier, comme un frère enragé de Saint-Preux. Il a besoin d'écrire, partout et toujours, à tous et à toutes, à son père pour le honnir, aux magistrats pour les attendrir, à ses créanciers pour les mystifier, à sa jeune femme frivole et bornée pour la ramener ou la

maudire, à l'humanité pour lui enseigner l'évangile nouveau.

En toute occurrence, il saute sur sa plume comme sur son arme et sur son outil. Sa femme le trompe-t-elle avec un gamin d'officier ? il lui pardonne, à la mode Louis XV, mais il noie le séducteur dans un flot d'encre. Sa lettre au jeune Gassaud naît d'un accès de délire plumassier. « Barbare ! qui sacrifie à un désir brutal et effréné toutes les vertus de la plus innocente de toutes les femmes ! » Peu lui importe ce qu'il écrit, pourvu qu'il écrive et qu'une ligne chasse l'autre. Le scribe déchaîné traverse une crise de manie furieuse. « Eh ! qui t'avait donné le droit de me priver de la douceur d'être encore père ? » Le jeune Gassaud, qui exerçait la profession rêveuse de mousquetaire, sentit-il toute la juste sévérité de ce reproche ? Bientôt les munitions de Mirabeau sont épuisées : plus rien dans l'écritoire ; désarmé, il écrase l'adversaire de sa clémence. « Votre père et votre famille vous sauvent la vie. Mais ne paraissez pas devant mes yeux, car puisse la foudre m'anéantir si je ne vous extermine pas ! » Voilà dans quel style, en 1778, un époux outragé se vengeait d'un amant heureux... On a dû rire dans le corps des mousquetaires. Et cet époux s'appelait Mirabeau ! Que voulez-vous ? Il était capable de tout, même de devenir bête, plutôt que de renoncer à filer des mots..

Ce fut un martyr et un bourreau de la copie. Il a écrit autant que Voltaire. Des mémoires, des dialogues, des contes, des brochures, des volumes, des lettres et des lettres encore, de vastes pamphlets et de petits vers, des gravelures et des magnificences, du polisson et de l'austère, de la sagesse et de l'ordure ! — Nous avons

souhaité quelquefois qu'un éditeur, qui serait un héros, entreprît, aux frais de l'Etat patron de l'héroïsme, une édition nationale des Œuvres complètes de Mirabeau. Nous lui promettons une vente médiocre. Mais il serait décoré, cet éditeur. Et au moins aurions-nous, quelque part, conservé dans sa plénitude, « le plus grand génie politique que les temps modernes aient enfanté ». La préface de cette publication, qui n'aura point lieu, a été écrite d'avance par Lamartine.



Lorsque Mirabeau se révéla orateur, avec l'univers pour auditoire, il ne renonça point aux joies du papier. Il écrivait froidement ses discours de feu. La copie, toujours la copie, volupté et torture à la fois, la seule de ses maîtresses à qui il soit demeuré fidèle jusqu'au tombeau ! Les autres, celles de chair et de sang, n'eurent guère de lui que des mots alignés. L'inconsciente Sophie en fut accablée. Il était captif, alors, et muré dans l'inaction. Sous prétexte d'amour, il passait la revue des philosophies, en tournant dans sa cage et en mordant les barreaux. Il n'a jamais, lui qui parla de tout, parlé que de lui et qu'à lui-même.

Les amours profondes ne sont point verbeuses. Une fois peut-être Mirabeau essaya sincèrement d'aimer. Le meilleur de son cœur infâme et sublime, il l'abandonna à cette douce Henriette-Amélie de Nehra qui tenta de sauver ce damné. Yet-Lie, comme il la nommait, était une fraîche blonde des plaines du Nord, avec deux bluets sous les sourcils. Il la vit pour la première fois au parloir grillé d'un couvent mondain. Il ne

l'attaqua point, à la dragonne, comme il avait fait pour son oiselle de femme ou pour la boulotte et veule marquise de Monnier. Elle, Henriette, gardait toute sa raison dans la folie qu'il lui plut d'accomplir. « Je le préférais, a-t-elle avoué, à tous les hommes, mais je n'étais pas amoureuse. » Lui, dès qu'il s'agit d'elle, n'emploie plus son style de libelliste phraseur. Plus de Rousseau, plus de Cicéron, plus d'oripeaux déclamatoires autour de l'aveu. Il écrit à Chamfort : « J'ai une compagne de mon sort, aimable et douce. » C'est simple et suave comme le sourire triste d'Henriette-Amélie. « Je vous jure, mon ami, dans toute la sincérité de mon âme, que je ne la vaux pas et que cette âme est d'un ordre supérieur par la tendresse et la bonté. » Voilà enfin le son du vrai, le beau bruit du cœur ! — Dans le ménage infernal de ce prodigue, l'amie faillit mettre de l'ordre et de la paix. Elle chassait les usuriers, vendait les chevaux, s'occupait du linge et, quand Gabriel lui apportait un bijou, le rendait en cachette au fournisseur. Les témoins de cette union, les gens d'Angleterre et de Prusse, s'étonnaient de l'attachement de cette créature tranquille à cet homme de tempête. « Elle a, disait l'Ecossais Elliot, le mérite de rester fidèle à l'un des coquins les plus laids et les plus misérables qui soient en Europe. » Il la lassa pourtant, moins par ses débauches que par ses violences. Après une scène, plus cruelle que toutes, elle céda la place à la femme du libraire de Joy, et sortit, sans tapage, de cette destinée interdite au bonheur. « Vous êtes en d'exécrables mains ! » tel fut son adieu. Moins d'un an après leur rupture, il confessait : « Je n'ai été heureux qu'un jour dans ma vie, celui où je vous ai connue ! »

A celle-là, Mirabeau dut écrire très peu. Mme de Nehra, élevée dans la religion protestante, se convertit au catholicisme et trépassa en oraison. Avant de mourir, effarée et repentante, elle brûla ce qu'elle avait gardé du monstre. Mais elle était femme et ne voulut pas avoir été aimée d'un pareil homme, ne fût-ce qu'une heure, sans que le monde en sût quelque chose. Elle avait remis à Lucas de Montigny plusieurs lettres copiées de sa main. Elle nous a légué un Mirabeau intime et libéré des phrases. Nous croyons bien que la politique l'intéressait peu.

Il sied d'admirer les Egéries, mais notre tendresse va de préférence aux humbles compagnes. Les dames à qui l'on a beaucoup parlé de la chute du ministère et du budget ont pris trop d'arrhes ici-bas sur leur part de gloire. « On vous a déjà donné, madame », leur répond volontiers la postérité. Un dossier d'archives d'Etat semble un attribut un peu pesant entre les deux ailes du dieu d'amour.



ROME PRÉFECTURE FRANCAISE

Notre jeune école historique prodigue les livres où le souci de l'érudition s'allie à la divination du passé. M. Louis Madelin, ancien élève de notre Ecole du palais Farnèse, avait brillamment débuté par la monographie de Fouché ; dans cet ouvrage, qui valut à M. Madelin son grade de docteur ès lettres, nous avions goûté déjà un sens très fin de la politique, une rare pénétration psychologique et le don naturel de l'équité. Voici un nouveau livre, du même auteur : *la Rome de Napoléon* (1), où ces qualités s'affirment et se concentrent avec une véritable maîtrise. M. Madelin, en dédiant son œuvre à M. Albert Sorel, « notre maître à tous », proclame de quelle méthode et de quelle doctrine il se recommande. Il est bien de cette génération, à la fois passionnée et savante, qui veut être scrupuleuse jusqu'à la minutie sans s'interdire ce pouvoir de recréer qui vivifie l'histoire. Il a appris, aux meilleures écoles, à classer les documents, à les interroger sans parti pris, à ordonner en fiches les résultats d'une enquête sérieuse ; mais il sait aussi, la tâche préparatoire accomplie, se servir de tout ce labeur analytique pour la construction d'une synthèse. Un savant au service d'un artiste, tel doit

(1) Louis MADELIN. — *La Rome de Napoléon.* — Paris, Librairie Plon, 1906.

être l'historien véritable. Nul ne songe plus à nier que l'histoire ne soit une science aux procédés rigoureux ; mais qui oserait lui interdire d'être, en même temps et avant tout, le plus noble et le plus captivant des arts ?

On ne saurait rien créer sans amour. Il est arrivé à M. Madelin, condamné par un bienveillant verdict universitaire à deux années de vie romaine, de s'éprendre de Rome profondément. Comment un jeune esprit, curieux et enthousiaste, pourrait-il habiter sans la chérir cette ville où la gloire et la beauté sont partout éparses ? Nous entendons parfois des gens, dont l'unique fonction est de détruire, s'apitoyer sur le sort des savants ou des artistes envoyés à Rome et prononcer à ce propos l'absurde mot d'exil. Le délicieux et cher exil ! Il est des vieillards illustres qui s'en souviennent, après plus d'un demi-siècle, avec un orgueil attendri. La vie romaine, pour celui qui sait la vivre, confère à la pensée une noblesse spéciale. A Rome, l'idéalisme souffle du large. C'est le milieu même de l'exaltation spirituelle, le plus spacieux cabinet de travail que puisse imaginer une intelligence de poésie et de vérité. M. Madelin s'est laissé envahir tout entier par ce charme invincible. Historien, il s'est plu à évoquer du passé dans le cadre où ce passé avait été de la vie. Il a replacé quelques heures d'autrefois en cet espace saturé d'immortalité. Après les patientes stations aux archives, après les austères tête-à-tête avec les dossiers, dans la poussière des chancelleries, il allait chaque jour, sur le Pincio ou le Janicule, prendre un bain d'air et de lumière : de ce perpétuel contrôle du document de l'herbier par l'étude directe de la plante vivante est sorti un livre véridique, loyal,

ardent, généreux, exact et vivant, — un livre vrai, un vrai livre.

Le sujet choisi par M. Madelin était bien fait pour tenter le patriotisme d'un Français ami de l'Italie. « L'histoire des événements qui ont préparé et amené l'annexion de Rome à l'Empire français a été écrite, l'histoire de la domination de Napoléon à Rome ne l'a jamais été. » Nous avons reçu de la destinée de dures leçons qui ont rendu bien lointain de nous le rêve entrevu par nos pères de l'hégémonie du monde. Ce songe n'en a pas moins été réalisé pendant quelques années de folie sublime. Il serait désastreux que nous crussions avoir à en rougir. Il y a eu une heure de notre passé où la carte de France comprenait cent trente départements. Rien n'empêchera que cela n'ait été. Admettons qu'il faille le regretter comme une erreur et l'expier comme un péché ; nous ne pouvons pourtant point le désavouer comme une honte. A quelque parti politique qu'il appartienne, il semble qu'un Français ait le droit, et le devoir aussi, d'une certaine solidarité avec Napoléon. Il suffit de passer la frontière pour sentir cette piété particulière vous envahir et vous réconforter. Les étrangers ne s'y trompent point : un Français qui dit du mal de Napoléon devant eux leur paraît sans tact et sans fierté. Une certaine dose de bonapartisme fait partie de notre costume et de nos munitions de voyage. En ce sens, nos jeunes historiens, qui ont des lecteurs dans toutes les langues, jugent élégant de garder la tenue napoléonienne en face du public mondial. C'est sans danger pour la paix de l'univers, et cela réchauffe et console.

Après MM. Albert Sorel, Frédéric Masson, Henry Houssaye, Vandal, M. Madelin a fait de la

figure de l'Empereur le centre de ses méditations, de ses recherches. Cette figure, il la contemple dans un esprit filial qui n'exclut point la clairvoyance. Il reste indépendant et équitable, en étant séduit. A force d'aimer Napoléon, il est parvenu à lire dans son âme ; cette lecture-là ne s'apprend pas en un jour.

Que Napoléon ait été latin jusque dans les moelles, le surhomme même de la latinité, cela est devenu, en psychologie historique, d'une vérité banale et courante. Ce que M. Madelin a mis en lumière avec autant de sagacité que de force, c'est la hantise de la grandeur romaine chez ce Charlemagne des pays du soleil. Le souverain moderne avait Rome en lui : il en était possédé et éperdu. Chateaubriand dit dans les *Mémoires d'Outre-Tombe :* « Il fallait à Napoléon un département du Tibre ; on dirait qu'il ne peut y avoir de conquête complète que par la prise de la ville éternelle. Rome est toujours la grande dépouille de l'univers. » Le regard du poète plongeait ainsi au plus profond de l'âme impériale. Pour Napoléon, Rome seule pouvait conférer l'Empire ; le Sacre était là. Sans la domination de Rome, on n'était que campé dans l'omnipotence. Le rêve de sa vie fut d'entrer en maître dans la seule ville où il pût respirer de l'éternité.

Tradition carlovingienne ? atavisme italien ? Evidemment. Mais aussi, mais surtout, inévitable conclusion logique de cet « esprit classique » dont Napoléon fut l'individualité rayonnante. Il y avait quelque chose d'appris et de livresque dans cette volonté prodigieuse. La Rome qu'il aimait d'amour était moins celle de la réalité que celle d'une certaine littérature. Les lectures de jeunesse de Napoléon le marquèrent pour toujours : Tite-

Live, Plutarque et Corneille furent les nourriciers de ses premiers rêves et ses éducateurs d'énergie. C'est de leur Rome tout idéale qu'il eut la vision et le désir. La terre de Scipion, de Paul-Emile, de César et d'Auguste, devenue la proie d'un gouvernement de flamines, lui paraissait une divinité profanée.

Il était de son temps, à base de jacobin, illusionniste avec des systèmes, d'un bon sens génial dans la pratique courante des choses, capable aussi des pires entêtements et des plus décevantes chimères, une fois lancé sur une idée préconçue. Le peuple romain est d'essence héroïque et de prédestination souveraine ; il souffre et se meurt dans l'esclavage théocratique ; le dominer pour le délivrer est par excellence la tâche du héros : ce fut là pour Napoléon tout un programme politique, et le but suprême de son effort. Là a été la grande illusion de sa vie.

Les fils de la Révolution française ignoraient tout de la Rome papale. Les soldats de Berthier avaient pris au sérieux cette mascarade de la République de 1798, carnaval de quelques mois, qui fut cynique, sinistre et stérile. Vingt ans après, l'ancien général en chef de l'armée d'Italie, métamorphosé de premier consul du Concordat en Empereur d'occident sacré par Pie VII, demeurait convaincu, — nous allons dire naïvement, — que la descendance des Gracques frémissait sous le joug ignominieux des prêtres. Le préjugé révolutionnaire et le préjugé scolaire exaspéraient chez Napoléon la croyance au dogme impérial du couronnement romain. Une fois seigneur et libérateur de la ville éternelle, il voulait parfaire un chapitre de propagande républicaine en achevant de se césariser.

M. Madelin a exploré l'arrière-fond des mœurs romaines pour montrer à quel point tout était erreur dans cette conception de César jacobin. Le 10 juin 1809, après que le drapeau tricolore eût été hissé sur le Pont Saint-Ange, les représentants de l'Empereur des Français, avec une grandiloquence candide où il y a encore quelque chose de la rhétorique du Directoire, s'exprimaient ainsi dans leur proclamation : « Romains ! en vous associant à son empire, Napoléon le Grand n'a voulu que la gloire de vous donner, après tant de siècles d'oubli, un sort plus digne de vos antiques destinées ! » Pour la tourbe transtévérine ce pompeux programme était une énigme. Ne gardant des « antiques destinées » qu'une morgue de parade, la plèbe romaine végétait dans un état d'abjection béate. Quel homme était-ce que son blanc souverain, successeur de Pierre ? Le bénédictin Chiaramonte était un saint, avec toutes les vertus négatives de la sainteté : la sobriété, la charité, la douceur, la promptitude au pardon, l'innocence. Sur une population qui n'existait plus qu'à l'état de clientèle, il exerçait, avec des gestes d'une grâce suprême, une autorité solennelle et débile. Adoré comme une idole, jamais obéi comme un maître. Le patriciat vivait des miettes de sa table en domesticité dorée ; la populace se prosternait à son passage, selon un rite séculaire, et, à peine relevée de son agenouillement, courait au « Pasquino » bafouer cette souveraineté qui ne savait que bénir. Les trois vertus qui font les nations : travailler, combattre, obéir, cette cohue les avait désapprises. Qu'était devenu le Romain antique depuis quinze siècles de dominations et d'épouvantes ? Où la cendre des Paul-Emiles sous ces épaisses

poussières gothiques, grecques, lombardes, normandes, franques, espagnoles, germaniques qui cachaient le vieux sol ? Où la fierté quirite après la longue habitude du servage et le consentement unanime aux facilités d'un honteux bonheur ?

Obéir ? — Pour être digne de le faire et capable de le vouloir, il faut à un peuple une conscience collective cultivée par l'effort, une âme entraînée, le sentiment d'une utilité plus haute que le bien-être de chacun, l'absorption des intérêts individuels dans la religion de la grandeur commune. Ce doux prêtre, encensé et moqué, qui traversait la cité des ruines, le pardon aux mains et le sourire aux lèvres, eût redouté d'être craint. Il laissait tout faire, menaçait quelquefois, ne frappait jamais. Chez ses ouailles respectueusement indociles, il tolérait l'indiscipline, le désordre, la moquerie, l'indolence, affectant de prendre leurs génuflexions pour du loyalisme et leurs simagrées pour de la foi. Entre ce souverain désarmé et cette plèbe grouillante, il était tacitement convenu qu'on se dispenserait mutuellement du devoir de servir et de celui de commander.

Travailler ? — A quoi bon ? A quoi d'ailleurs ? Un sol ingrat, pauvre, hostile à l'homme, un air chargé de fièvres, une atmosphère lourde de paresse, peu de besoins, l'habitude de la pauvreté, le goût du haillon. L'obole quotidienne ne saurait manquer. A-t-on faim ? Il y a les aumônes. Est-on cupide ? La loterie est là, *le Lotto* vénéré comme un dieu lare, dont le caprice bienfaisant distribue la richesse en dispensant de toute fatigue. Pourquoi peiner, sous ce ciel de flânerie, quand la charité et le hasard se chargent d'empêcher l'homme de mourir ?

Combattre ? — C'est un art qui s'oublie vite et

depuis des siècles il ne s'enseigne plus. La violence innée de la race se satisfait avec de courtes émeutes et les sports tapageurs du carnaval. On crie, on joue du stylet, on rosse la gendarmerie papaline, on s'agite pour se dispenser d'agir. Tout entraînement militaire a disparu. Les corps ne connaissent plus de gymnastique ; les âmes sont devenues flasques autant que les muscles.

Un gouvernement qui consent aux vices, un peuple qui jouit de se sentir affranchi de tous devoirs, telle était la Rome de 1809.

A cette multitude, heureuse de sa honte, voici qu'un conquérant, inconnu, absent et lointain, vient déclarer qu'il envoie le bonheur, qu'elle croit posséder, et l'orgueil, dont sa vanité la dispense.

Les recettes infaillibles pour rendre les nations prospères et fortes, quelques fonctionnaires expédiés de Paris les ont apportées dans leurs bagages. Les joyeux mendiants du Transtévère vont connaître ces félicités sociales : le fisc, l'enregistrement, la voirie, le service des pompiers, les réverbères, la vaccine obligatoire, les sous-préfectures, les travaux publics, les impôts. « Romains ! vous n'êtes pas conquis, vous êtes réunis ! » Apprêtez-vous à apprendre les devoirs et à pratiquer les vertus d'un grand peuple ! Que veulent ces garnisaires barbares venus de l'Occident ? A peine campés entre les sept collines, ils mettent la main sur l'oint du Christ. Le gendarme Radet a forcé le Quirinal et enlevé de nuit le pontife. Pour la deuxième fois, la soldatesque française est sacrilège. Pie VII a pris le même chemin que Pie VI ; il traverse l'Italie, entre des hussards, et les populations, consternées, prosternées, frémissantes, aperçoivent derrière les vi-

tres du carrosse deux blanches mains tremblantes qui font encore le geste de bénir. A ce bruit sinistre « le Saint-Père est captif », en succède un autre, dont l'odieux, pour être de qualité différente, n'excite pas moins d'horreur : « les Français veulent supprimer la loterie ». Plus de papauté, plus de *Lotto*, c'est la fin du monde !

Voici le pire. De blanches affiches, collées sur les ruines, parlent de service militaire et de conscriptions. *La Leva !* Un même cri de révolte et d'épouvante court de Pérouse à Terracine. Les départements du Tibre et de Trasimène, sourds aux exhortations patriotiques de leurs préfets, se couvrent de réfractaires. Le paysan du Latium et de l'Ombrie se fait bandit par peur de mourir. Aux menaces de la *Leva* répond le brigandage.

Ajoutez à cela le système fiscal. la fermeture des couvents, l'expulsion des religieuses, le refus du serment par le clergé ; après l'émeute des moines, celle des curés, l'impopularité des « prêtres jureurs », toutes les exigences et tous les refus, toute l'uniformisation à la française se heurtant aux habitudes, aux préjugés, aux paresses, aux vices d'une multitude qui ne veut pas substituer le despotisme à la douce anarchie où elle croupissait.

Et l'auteur de tout cela, le Maître, où est-il ? L'a-t-on vu seulement ? Celui qui veut épouser Rome de force lui a-t-il au moins montré son visage ? Napoléon, et ce fut une des amertumes de sa destinée, ne vit jamais la ville de son rêve. Il songeait à y entrer en vainqueur ? Le temps lui manqua : il s'en fut à Moscou.

Quand on lut sur la place du Peuple le 29e Bulletin de la Grande Armée, les mères des petits conscrits du Transtévère qui étaient morts dans

les steppes slaves poussèrent un cri de haine joyeuse et de délivrance. Murat, fourbe et avide, conçut le projet effronté de reprendre à son compte le personnage de Charlemagne. Ne pouvant avoir sa Rome pour lui, Napoléon eut horreur qu'elle devînt la proie d'un autre. Il la rendit au captif de Fontainebleau. Le 24 mai 1814, Pie VII rentra dans la ville des Papes, en planant sur un peuple agenouillé. Le Saint avait vaincu le Héros. Dans tout Italien, eût-il l'âme d'un pontife et le cœur d'un martyr, il y a un ironiste et un politique. En rentrant au Quirinal, Chiaramonte y trouva des changements. Le gouvernement des Français avait préparé des appartements pour la visite toujours attendue de l'Empereur. Des déesses profanes couvraient les murs. Le Pontife sourit : « Nous en ferons des madones », conclut-il... « Tout Rome est dans ce mot », ajoute M. Madelin qui connaît son Italie en vrai psychologue. Pie VII termina la journée en passant la revue de sa garde-noble ; il négligea d'y reconnaître plusieurs sous-préfets de Napoléon.

Ce fut une colossale erreur. Elle reste belle, après tout, et d'une absurdité généreuse. Si nous n'avons point à en rougir, l'Italie n'eut pas à s'en plaindre. En dépit de tout, l'âme de la Révolution française avait palpité dans l'air romain. Ces délégués de Napoléon, campés en pleine haine, firent en braves gens et en gens de bien. M. Madelin leur rend hommage en leur rendant justice. Miollis était humain, patient, lettré ; de Tournon habile et gracieux ; Rœderer laborieux et ferme ; Daru appliqué ; tous irréprochablement probes. Si un peuple pouvait s'accommoder des vertus d'un autre, ils eussent mérité de réussir.

Miollis sortit de Rome le dernier : il ne fuyait pas, il se retirait avec les honneurs de la guerre. Pas un outrage ne monta jusqu'au visage balafré du vétéran de la guerre d'Amérique, qui était venu sur les bords du Tibre appliquer le code civil et restaurer Scipion.

La moralité de l'aventure a été contée à M. Madelin par un gouverneur de Carniole. « Vers 1820, l'empereur François II vint visiter les provinces illyriennes rendues à son sceptre par les traités de 1815, il s'informait : « Beau palais ! qui donc l'a construit ? — Ce sont les Français, sire. — Belle route ! qui l'a fait faire ? — Ce sont les Français, sire. — Bon collège ! qui donc l'a organisé ? — Ce sont les Français, sire. » L'empereur d'Autriche promenait son regard sur tant d'autres choses qui restaient à faire, et ne se feraient point, rendues au chaos administratif depuis 1814. « Ces diables de Français, dit-il, auraient bien dû rester quelques années de plus ! »...

Dans les anciens départements du Tibre et de Trasimène, comme en Illyrie, notre souvenir s'appelle civilisation. Nous pouvons nous dire cela. Tout en concluant mélancoliquement, avec M. Louis Madelin : « Napoléon, qui avait Rome dans le sang, ne vit jamais Rome, pour l'avoir trop et mal aimée. »



LECONTE DE LISLE

Certaine soirée de 1876 fut, pour quelques camarades et moi, une date mémorable. Humble enfant de chœur d'une grande paroisse, je dînais à la table de Victor Hugo, le jour où Leconte de Lisle s'y asseyait pour la première fois. On me faisait, en vérité, trop d'honneur ; mais veuillez croire que je m'en rendais compte. J'étais gonflé et confus. Heureux surtout d'assister, témoin chétif, à la conjonction de deux astres également adorés.

Dès le potage, Hugo prit à partie son nouveau convive :

— Cher et illustre confrère, lui dit-il, je viens de passer la semaine entre Eschyle et vous.

C'était poli. Nous en convînmes de bonne grâce et Leconte de Lisle tout le premier. Il revint dîner.

Ce fut ainsi que la glace se rompit entre l'auteur de la *Légende des siècles* et celui des *Poèmes barbares*. Il y avait eu du froid entre les deux poètes. Ce malentendu, si c'était un malentendu, provenait de diverses causes, les unes contingentes et un peu mesquines, d'autres assez profondes.

Je ne voudrais à aucun prix manquer de respect au demi-dieu qui daigna accueillir mon enfance. Mais l'admiration, si pieuse qu'elle soit, peut faire bon ménage avec la liberté d'esprit.

En principe, Hugo n'aimait les autres grands poètes que s'ils avaient le tact d'être morts. Le partage lui paraissait inutile en matière de gloire. Absorbé par son œuvre colossale, il n'avait guère lu les écrits modernes, et seulement pour se documenter. Il connaissait ses contemporains par ouï-dire, et les classait de confiance en deux catégories sommaires : la première, chargée d'anathèmes, allait de Désiré Nisard à Mérimée, en comprenant Armand Carrel, groupe des réprouvés ; puis la phalange des élus, où Gautier bénéficiait avec Garibaldi d'une bienveillance cordiale et niveleuse.

Paradis peints où sont harpes et luths
Et un enfer où damnés sont boullus.

Ces deux vers de Villon résument, méthode et doctrine, la critique olympienne. Depuis son retour de l'exil, Hugo s'entendait répéter quotidiennement qu'il incarnait le siècle et l'absorbait, que toute beauté et toute vérité venaient de lui pour se perdre en lui ; il le crut, et on l'eût cru à moins. Nous admirerions qu'on s'en étonnât. Le monde est plein de gentils garçons qui, à peine nommés sous-préfets, se transforment *ipso facto* en petits Nabuchodonosors. Cela excuse les ivresses du génie.

Depuis plusieurs années un bruit vague, lointain, un sourd murmure était venu mourir au pied du rocher d'Olympio. Cette rumeur disait qu'une génération de poètes, jeunes, ardents, hautains, combatifs, s'était serrée autour d'un Aîné, en qui elle saluait un chef. Un des familiers de Victor Hugo, l'excellent Pelleport, un enfant terrible, fécond en méprises généreuses,

avait déclamé, à Guernesey, un poème que, dans son zèle imprudent, il n'avait pas craint de qualifier de « sublime ». C'était *Midi*. Hugo avait trop de courtoisie royale pour contredire un hôte; en outre, il s'entendait aux beaux vers et pour cause. Il se rangea à l'avis de Pelleport. Mais l'idée qu'en son absence quelqu'un pouvait être chargé de son intérim ne lui plut qu'à demi. Les nouvelles de Paris demeuraient rassurantes :

> Gautier parmi les joailliers
> Est prince, et Leconte de Lisle
> Forge l'or dans ses ateliers.
> Mais le Père est là-bas, dans l'île.

Toutefois, le Père trouva une fois de plus son île un peu lointaine. J'imagine qu'en ses propos du soir il fit payer cher à Napoléon III et à ses ministres la nouvelle qu'il se formait dans le passage Choiseul une seconde Pléïade, qui s'inspirait d'un Ronsard nouveau.

La divination de Victor Hugo ne le trompait point. Quelque chose d'insolite venait de se produire dans la Littérature. Depuis 1852, un poète s'était affirmé, puis imposé à la dévotion d'une élite, poète singulier en ce qu'il semblait indifférent, pour ne pas dire relaps, au credo romantique. Une sorte de satan de lettres, dont le premier cri avait été ce « non serviam », qui, depuis la céleste révolte, sonne mal aux oreilles des tout-puissants. En vingt ans, ce prophète hérétique avait fait souche de disciples : son schisme prenait des aspects de religion, religion clandestine et inavouée, encore dans la période des catacombes, mais abondante en zélateurs et déjà en route vers le dogme. — Qu'était-ce à dire ?

Oui, le fils d'un planteur de Bourbon, nourri

de Jean-Jacques, était venu, vers 1843, habiter Rennes sous le prétexte d'y prendre la licence en droit. Il y avait pris l'habitude de la recherche scientifique, le goût de l'histoire, la passion de la justice, un impérieux besoin de vérité. Dans cette fournaise d'idées en fusion qu'était la pensée française à la fin du régime de juillet, Charles Leconte de Lisle avait trempé son esprit. Il s'était forgé une intelligence d'insurgé perpétuel, tranchante et dure comme un acier. Revenu quelque temps sur la terre natale, oisif, inquiet, désheuré, il s'était grisé de nature dans son île de volcans et de parfums. Le contraste entre la féerie du monde extérieur et les crimes de l'âme, la laideur et la sottise du drame humain dans la splendeur de son décor, l'avaient saturé de mélancolie. Non pas de cet élégant ennui à la René, broderie d'apparat qui se laissait porter au besoin sur un uniforme d'ambassadeur, mais d'une tristesse d'ecclésiaste moderne, amère, consciente et impie, en révolte contre la vie même. Nihilisme et pessimisme, voilà les viatiques que portait dans son bagage cet arrière-neveu de Parny, quand il entreprit son second voyage au pays de la libre pensée.

D'abord, il s'était cru doué pour l'action. A la veille de 1848, les esprits généreux faisaient tous les rêves, surtout celui d'un monde meilleur à fonder par les lois. Un des plus candides et des plus sincères réformateurs de l'humanité qu'il y eût alors, Victor Considérant, avait expliqué à Leconte de Lisle que les errements de la bêtise et de la méchanceté pouvaient s'admettre avant la publication des livres de Fourier, mais que depuis ce phénomène de librairie l'univers était sans excuse de persévérer dans l'iniquité. Un

journal s'était fondé, la *Démocratie pacifique*, où quelques hommes de bonne volonté prenaient la peine d'exposer à leurs semblables, en des articles généralement longs, ce qu'il convenait d'exiger des pouvoirs publics pour que l'espèce humaine s'évadât de l'injustice et de la douleur. Jeune, créole et mécontent de Dieu, que pouvait Leconte de Lisle devant une prédication si persuasive ? Il se fit phalanstérien.

Louis-Philippe n'était pas insensible aux misères de l'humanité. Mais, pour en arrêter le cours, il crut suffisant de proposer, au moins à titre d'essai, de remplacer le ministère Guizot par un cabinet Odilon Barrot. Par malheur, il mit trois jours à s'aviser de cet expédient. Le remède étant intervenu trop tard, on ne peut dire s'il aurait suffi à guérir le malade. Tous les médecins de toutes les Facultés, depuis les plus suaves docteurs jusqu'aux pires empiriques entreprirent la cure à qui mieux mieux. Le club des clubs surveillait les panacées. Leconte de Lisle fut désigné par ce Sanhédrin pour aller enseigner les Bretons. Il marcha vers l'Erreur, les bras étendus, la Vérité dans sa poche. Il n'eut même pas le loisir de l'en sortir : ses ouailles l'accueillirent à coups de pierres et parlèrent incontinent de le baigner dans la mare voisine. Le délégué du club des clubs revint à Paris pour voir sombrer ses derniers espoirs au bruit des fusillades de juin. Louis-Bonaparte acheva de l'éveiller de son rêve. Nous comprendrons toujours imparfaitement, nous les tard venus, ce que le coup d'Etat a représenté d'écroulement dans la nuit pour la génération qui avait pensé saluer une aurore. Il faut avoir vécu cette faillite pour en mesurer tout l'opprobre. Cette « opération de police » a tué des

âmes. Leconte de Lisle n'avait été qu'un comparse dans le drame qui se terminait en palinodie ; il fut épargné, parce qu'ignoré. Sans amis, sans ressources, sans lendemain, tombé de la hauteur de ses songes, il se trouva, le cœur saignant, le cerveau crevé, la foi morte, seul et nu sur le pavé de l'empereur.

Que faire ? Rejoindre ceux de là-bas, conspirer hors frontières ? Il avait vu de près les politiques et sondé le vide de leurs querelles. Il commençait à se juger lui-même : nerveux, indolent, audacieux d'idées, mou dans l'action, aristocrate d'habitudes et d'instinct, inapte à la lutte. Son époque lui donnait la nausée ; il voyait toutes les forces sociales se ruer au Serment, toutes les énergies naguère si vibrantes, courber l'échine et tendre la main. Pas assez viril pour prendre le fusil de l'insurgé, il alla demander la paix et l'oubli aux temples écroulés de l'ancien monde.

Son esprit émigra dans le passé.

Puisque la vérité lui avait menti, il se voua au culte de la beauté pure. Ce ne fut pas, ainsi qu'on a feint de le croire, un vœu égoïste, un caprice de paresse monacale, mais un coup de désespérance, un suicide rageur de la volonté. Il y eut chez Leconte de Lisle, après le Deux-Décembre, comme une griserie de renoncement succédant à une folie de colère. Cette extase de damné dura jusqu'à son dernier jour. Certains indices physiques trahissaient, pour les familiers du poète, les rancœurs dont était fait son nirvanisme : le front dévasté, le rire amer, l'œil de visionnaire caché derrière la grimace agressive du monocle, et, demeurant creusées aux coins des lèvres, deux rides de sarcasme mauvais.

L'émigré commença par vêtir sa pensée au

rebours des modes de son temps. Les rhétoriques, auxquelles la gendarmerie venait d'imposer silence, l'avaient assourdi de leurs bruits vains ; il se fit sobre de paroles, s'imposa un style ramassé et concis. Les littérateurs étaient alors expansifs ; facilement indiscrets sur leurs histoires d'alcôves, ils traitaient le lecteur en camarade de fête et le tutoyaient. Leconte de Lisle se fit un dogme de la pudeur du moi. La subjectivité de l'écrivain débordait ; il s'appliqua à se rendre impersonnel, jusqu'à l'affectation de l'indifférence. Quand parurent (1852) les *Poèmes antiques*, tout, dans ce livre, heurtait le goût du jour et provoquait l'hostilité. Par une préface, sèche et dédaigneuse, le poète aggravait son cas. On ne lit guère aujourd'hui ce manifeste que Leconte de Lisle, amolli sinon apaisé, a retranché des éditions ultérieures. Bien curieux à reprendre est ce « discours » : point sympathique, dépourvu de clarté, œuvre d'un homme qui s'est juré de tout oser et s'y prend gauchement, parce qu'il ne se sent pas chez lui dans la prose. On a fait depuis beaucoup de chemin, et dans bien des sens. Mais, encore à présent, au lendemain des débauches de reportage auxquelles on s'est livré autour de la table de nuit de George Sand et de Musset, nous pouvons relire avec profit cet aphorisme : « Il y a, dans l'aveu public des angoisses du cœur et de ses voluptés non moins amères, une vanité et une profanation gratuites. » Alors, cette phrase tombait comme un coup de trique sur les lyriques à confidences, dont le plus noble était allé jusqu'à dédier des strophes « à une jeune fille d'origine polonaise qui lui avait demandé de ses cheveux. » Avec une superbe irritante, le nouveau venu rayait d'un trait de plume vingt

siècles d'art : « Depuis Homère, Eschyle et Sophocle, la décadence et la barbarie ont envahi l'esprit humain. » Ailleurs : « La langue poétique n'a plus ici d'analogue que le latin barbare des versificateurs gallo-romains du cinquième siècle. » Plus loin, à l'adresse des camarades : « O poètes, vous êtes destinés, sous peine d'effacement définitif, à vous isoler d'heure en heure du monde de l'action pour vous réfugier dans la vie contemplative et savante comme en un sanctuaire de repos et de purification. » Les confrères firent à ce nouveau un accueil réservé. Leconte de Lisle s'attendait à pis et à mieux. Il s'était voué d'avance aux foudres vengeresses. « Le supplice est toujours sacré », avait-il écrit. Il espérait secrètement être lapidé. — On le blagua.

Et encore la blague, féroce, outrageante, qui lui donna l'avant-goût acide de la renommée, n'éclata-t-elle que longtemps après ! Les *Poèmes antiques*, à leur apparition, ne furent que sinistrement ignorés. La vente en resta de plusieurs degrés au-dessous de Mme Tastu. Il fallut Magnard pour donner à cet inconnu qu'était Leconte de Lisle la joie austère d'être méconnu. Avec de rares facultés et le don de juger son époque, Magnard, au moins à ses débuts, n'avait rien de çakyamounique. Il prit à tic Leconte de Lisle et ses vers ; ce fut bête, avec beaucoup d'esprit dépensé. Vingt ans après, le poète, en plein triomphe, en restait frémissant.

C'était le salut, pourtant. A force d'entendre bafouer cet homme, quelques jeunes poètes pressentirent en lui quelqu'un. Ils allèrent vers celui qui prêchait dans le désert et l'admiration les enchaîna.

Sacré chef d'école par ses leudes, Leconte de

Lisle se crut-il en droit d'égratigner dans ses propos le romantisme et son souverain banni ? Certaines paroles, plus ou moins grossies, firent-elles le voyage du boulevard des Invalides à Hauteville house ? Hugo, fidèle à la *Préface de Cromwell*, n'éprouvait pour la poésie française aucun besoin d'évolution. Le 4 septembre mit fin à une Régence qui n'avait que trop duré.

Voilà pourquoi, à ce dîner de 1876, nous nous réjouissions de voir le Roi et le Prince des beaux vers échanger le pain et le sel. Ce soir-là, et toujours depuis lors, Victor Hugo se conduisit avec son rival en souverain d'une politique supérieure, comme un Capétien envers un baron. Il annexa au domaine royal le seigneur rebelle et son fief. Leconte de Lisle, bon gré mal gré, signa l'hommage-lige. Ceux qui, perdus dans un coin du salon, exerçaient leur clairvoyance à regarder Hugo jouer du sceptre, trouvèrent à ce sceptre une semblance de toise. C'était un puissant et habile monarque ; il fit d'un prétendant à la couronne son successeur à l'Académie.

Leconte de Lisle contestait-il donc le génie de Victor Hugo ? Nous serions au regret qu'on le crût. Il était lui, voilà tout. Si aveuglant qu'ait été le rayonnement du Poète-Soleil, deux autres poètes ont allumé leur flambeau à d'autres feux que les siens : Alfred de Vigny et Leconte de Lisle. — Et nous ne parlons pas de Lamartine, non seulement pour cette raison qu'il fut le premier en date, mais parce que ce météore exceptionnel plane hors des temps, dans l'espace pur, loin des formules, au-dessus des écoles. — Le lyrique profond des *Destinées* tend la main au conteur épique du *Caïn* par-dessus ? non, disons derrière le trône de Victor Hugo. Philosophes et

tueurs de dieux, l'un par intuition géniale, l'autre à force de méditation scientifique, ils ont donné aux modernes les chants qui conviennent le mieux au vide de leur foi, à leur soif de connaître, à la révolte de leur orgueil, à leur fureur de négation, à leur besoin éperdu de vérité. Il ne s'agit point ici de distribuer des prix d'honneur, mais simplement de comprendre en quoi des maîtres diffèrent les uns des autres, pour les aimer davantage en les admirant mieux. Et, d'ailleurs, nous aurons beau dire, Hugo n'en restera pas moins la plus miraculeuse puissance verbale de la littérature de tous les temps.

C'était l'avis de Leconte de Lisle. S'il ne tenait pas à le répéter, il en convenait au premier appel. Il racontait, et dans quel style ! le ravissement où l'avait jeté, à Bourbon, une première lecture des *Orientales*. Grâce à la magie de ce livre, il avait vu, des yeux de l'artiste, la splendeur de son île, les palétuviers, les fontaines, la mer d'améthyste, tous les plumages qui volaient dans les feuilles. Les *Orientales* lui avaient révélé la beauté du monde.

L'hommage n'est pas médiocre. Leconte de Lisle le rendait de bon cœur à son grand devancier. Mais il n'était point de ceux qui s'enrégimentent.

C'était un homme farouche par timidité, ombrageux, impressionnable, plus épris de philosophie que philosophe, qui avait mis dans le respect de son art toute sa vertu. Il se livrait pourtant devant un petit cercle d'intimes. Causeur éblouissant, il jouissait d'exprimer, en une langue châtiée, des jugements passionnés, étroits et sévères. Etait-il partial et injuste ? Parbleu ! Nous en parlons à notre aise, nous autres ama-

eurs, qui n'avons pour souci et pour devoir que d'être intelligents. Les prisonniers d'un grand idéal s'inquiètent peu de justice distributive. Quand Leconte de Lisle passait la revue de ses contemporains, il lui arrivait de manquer d'indulgence. Certains de ses mots sont demeurés célèbres. Il en avait de meurtriers, qui marquaient l'adversaire comme un fer rouge et le laissaient saignant. Mais il pardonnait très vite, et de la meilleure grâce du monde, à ses victimes ; si, d'aventure, il écorchait quelque Marsyas, il demeurait sans rancune à son égard, ainsi qu'Apollon. Il eut aussi d'exquises railleries. Pendant la Commune, il dut se ranger précipitamment sur un trottoir pour n'être point foulé aux pieds par un général fédéré qui caracolait dans une rue étroite, suivi d'un état-major excessif. Cette vision équestre lui ayant inspiré quelque trouble, Leconte de Lisle le communiqua à l'ami qui l'accompagnait en ces termes, d'une sévérité courtoise : « Que diraient Boëce et Cassiodore ? » On ne saurait prétendre qu'il allait trop loin ; en ces limites, une certaine ironie est permise au sage.

On a passé d'inoubliables soirées chez lui, le samedi, dans son grenier pauvre et propret. Très liseur, toujours informé, curieux de tout, il dirigeait et vivifiait la causerie, avec une souplesse surprenante, venant d'un esprit qui se donnait la coquetterie de l'absolutisme. Se défendant de la gaieté comme d'un reniement de son œuvre, il lui arrivait, néanmoins, après une anecdote bouffonne, de rire largement. Il n'était jamais plus séduisant que quand il donnait la réplique aux vieux compagnons de ses années de misère. Citons parmi eux, au premier rang, Louis

Ménard, son maître en hellénisme, Louis Ménard, érudit, linguiste, peintre, chimiste, historien, surtout poète, homme unique et génialement doué, encyclopédique comme un Alberti. Ménard excellait à dégager chez Gœthe une congénitale vulgarité d'esprit ou à exalter dans la Commune de 1871 le seul événement fécond de l'histoire depuis la destruction de la Cité grecque. Tout à coup surgissait, avec un bruit de tonnerre, un être imposant et falot qui s'écroulait en avalanche sur un fauteuil. C'était Bermudez de Castro, un grand d'Espagne, successivement condamné à mort par tous les régimes politiques de la Péninsule, et dont les sympathies intellectuelles se partageaient entre Blanqui et Platon. Bermudez que nous vénérions pour son savoir, sa ferveur idéaliste et sa bonhomie tonitruante, parlait toutes les langues du globe avec une égale volubilité, et c'était toujours de l'ibérique. Il pouvait causer toute une nuit. Nul n'a mieux justifié la sagesse de cette parole de Castelar : « On ne peut pas se taire en espagnol. » Il possédait cette supériorité sur Castelar qu'il était incapable de garder le silence en aucun idiome. Esthète rigoureux, Bermudez souffrait jusqu'au martyre de certaines fautes de goût dans l'ordonnance du système planétaire. Il nous émut un soir, en s'écriant : « Avez-vous jamais songé qu'il nous faut vivre sur une planète qui est aplatie aux pôles et renflée à l'équateur ? Cette idée me dégoûte ! Et vous autres ? » Nous disions oui par lâcheté. Cependant Leconte de Lisle, le béret relevé sur son front de prophète, se renversant contre un canapé, riait de toutes ses dents cruelles, en roulant des cigarettes ; il en oubliait le Nirvâna.

La vie de Leconte de Lisle ne se raconte point.

On interrogera avec profit le volume de Fernand Calmettes, livre consciencieux et documenté, d'une sincérité parfaite encore qu'un peu âpre. Mais le vrai livre à écrire sur Leconte de Lisle serait une histoire de son esprit. A partir de 1850, son existence fut toute de méditation et de travail, sans événements, sans péripéties, sans aventures. Il a passé ici-bas en faisant des vers.

Ah ! je sais ! Une heure de sa vie serait à rayer... Dans un moment de faiblesse, il se laissa donner par l'Empire, qu'il haïssait et dont il souhaitait la chute, un subside qui se renouvela. Ce fut un tort. Quand le fait fut divulgué, pendant le siège, il y eut scandale ; depuis nous en avons vu d'autres. Certains cafés se montrèrent sévères ; je ne les en blâme pas, j'aime mieux ne rien dire. Le métier de justicier m'intimide, il exige trop de vertu. Quand on a passé près de trente ans dans les couloirs de la vie publique on est devenu *volens nolens*, un petit vase d'iniquités, et cela vous incline à l'indulgence. Si Leconte de Lisle a péché, il l'a expié de tout son remords. Passons donc. Puisqu'il s'agit de questions pécuniaires, racontons une autre anecdote.

Au lendemain de février, les créoles républicains se groupaient à Paris autour de Leconte de Lisle. Il les réunit, les harangua et les provoqua à la signature d'une adresse qui réclamait du gouvernement provisoire l'abolition immédiate de l'esclavage dans les colonies ; ils signèrent tous. C'était la ruine avec l'honneur. Les planteurs de Bourbon, peu flattés de cette philanthropie qui s'étendait au bois d'ébène, répondirent en supprimant la pension dont Leconte de Lisle subsistait. Il paya de vingt années de misère

l'élan le plus généreux de sa vie. J'aime mieux ce trait-là que l'autre.

D'aucuns ont prétendu qu'il était méchant. Calomnie pure. Il n'eût pas écrasé une mouche, ni un inquisiteur, pas même un romancier naturaliste. Au surplus je voudrais nous y voir. Avoir assisté à trente ans au naufrage d'un rêve de justice, avoir été le témoin impuissant du meurtre des libertés, s'être réfugié dans le plus noble idéal pour en être récompensé par de basses railleries, se savoir l'édificateur d'un temple pour rester obstinément ignoré, se sentir à toute minute en discorde avec les choses de son temps, demander son pain quotidien à des besognes de scribe, porter un deuil inconsolable d'illusions évanouies et d'espoirs perdus, et, pour finir, cacher un regret, presque une honte, sous ses cheveux gris, — tout cela, en vérité, ne donne-t-il pas droit à quelque amertume ? On dira que la gloire lui vint, tardive mais sûre, et le succès aussi avec son cortège de corvées et d'honneurs. Mais rien depuis longtemps ne lui était plus. Que de fois je l'ai accompagné des yeux, mon aimé maître, quand il faisait, autour de l'Odéon et sur les terrasses du Luxembourg, sa promenade de flamine exilé ! Il allait, languissant et lassé, pareil à un de ces fauves nostalgiques qui bâillent aux barreaux. Bien loin, au fond d'un passé qu'il se plaisait à parer de toutes les beautés qui manquent au siècle, sa pensée s'abîmait, libre et ravie. Lui aussi, il suivait du regard le songe intérieur qu'il devait mourir sans achever.

Le monument nous reste ; il est de marbre, de porphyre et d'or. Leconte de Lisle a réalisé l'œuvre que Vigny rêvait : « Un livre tel que je

le conçois doit être composé, sculpté, doré, taillé, fini, limé et poli comme une statue de marbre de Paros. » A-t-il tenu son défi d'une poésie impersonnelle, sereine, impassible, où le poète ne trahit rien de son âme ? Assurément non, puisqu'une telle œuvre est inimaginable, qu'il n'est de littérature que subjective, et qu'on ne peut jamais chanter que soi. Quand sa thèse lui pesait, il la mettait de côté ainsi qu'une armure trop lourde. Çà et là, entre un paysage des tropiques et une scène de tueries, après quelque appel désespéré à ce néant dont il souhaitait l'heure, il murmurait l'aveu d'un amour ancien, ineffaçable, évoquait le fantôme adoré descendant en palanquin les rampes de la colline, et ces vers-là, tant il y a de vanité dans les théories, demeureront peut-être les plus durables de tous ceux qu'il martela dans sa forge. Mais les autres aussi, par milliers, défleront le temps : vers homériques, eschyliens, védiques, bibliques, scandinaves, vers barbares et sauvages, vers français surtout, les plus plastiques, les plus sonores, les plus somptueux, les plus longs, les plus larges, les plus hauts de la langue. Les esprits qu'il a enseignés de précepte et d'exemple peuvent être sans inquiétude au sujet de son immortalité. Depuis les manuels scolaires jusqu'au deux centième volume de l'*Histoire littéraire des Gaules*, les annales de notre génie célébreront en Leconte de Lisle un irréprochable hiérophante des Mystères du Beau.

GAITÉS CAPÉTIENNES

Un roi et une reine de France vont faire leur rentrée au palais de la monarchie. Ce petit coup d'Etat inoffensif est dû à M. Georges Berger, le vaillant président des Amis du Louvre. Sans son dévouement toujours en éveil, les effigies de Charles IV le Bel et de Jeanne d'Evreux allaient émigrer au pays des dollars. Leur place était marquée d'avance dans la salle de billard de quelque milliardaire de là-bas. Certes, elles y auraient figuré avec avantage. Elles seront mieux encore au musée de la sculpture française. Grâce aux Amis du Louvre, quelque chose du vieux patrimoine nous sera, une fois de plus, conservé. C'est œuvre pie. Du passé qui déserte emporte toujours avec lui un peu de notre âme. Merci à ceux qui, sans tapage, parviennent à sauver du naufrage moderne les précieuses épaves de l'autrefois.

***

Ces deux statues, de pur style français, nous arrivent en bon état de conservation et munies de tous leurs papiers. On peut nommer leur auteur : elles seront inscrites au catalogue sous le nom de Hennequin de Liège. De la sculpture du moyen âge que l'on puisse attribuer sûrement, c'est pour les archéologues une rare fortune. Hennequin ou Jean de Liège, « ymaginier faiseur de

tumbes », faisait partie de la corporation parisienne des artistes flamands. Son nom apparaît à plusieurs reprises dans les comptes. Il était en faveur à la Cour des Lis. On sait qu'il exécuta dans l'église de Senlis le mausolée du fou de Charles V ; il avait représenté « le fol du Roy nostre Sire », coiffé du bonnet à houppe et la marotte en main. Il dut, cette fois, faire œuvre d'imagier réaliste. Mais nous est-il permis de voir des portraits documentaires dans les statues de Charles IV et de Jeanne d'Evreux ? Les deux souverains, endormis dans le marbre, ne montrant sur leurs faces placides qu'une impersonnalité de convention. Ils sont dignement et froidement royaux, selon la formule officielle. Comment Jean de Liège eût-il pu donner une effigie fidèle de Charles IV ? Lorsque cette statue funéraire lui fut commandée, le Roi était mort depuis presque un demi-siècle. L'artiste le vit en beauté d'apparat. Quels furent les traits caractéristiques des deux époux ? Le vieil artisan de Flandre n'essaye même pas de nous le dire. Nous devons consentir à ne jamais connaître la réalité de ces visages, comme nous ignorerons toujours ce qu'étaient ces âmes.

Au sujet des trois rois, fils de Philippe le Bel, qui tous moururent jeunes, les savants nous préviennent loyalement qu'ils savent peu de chose. Ils n'eurent point de Joinville, dit M. Langlois. Mais avouerai-je mon faible pour les princes mal connus ? Leur obscurité permet aux ignorants de leur reconstituer, sans trop de remords, des destins de fantaisie. Après tout, les travaux de M. Léopold Delisle, les recherches de MM. Couderc et d'Herbomez nous fournissent encore de quoi rêver à loisir aux dépens du roi Charles IV.

S'il faut nous résigner à ne rien connaître de définitivement certain sur ce prince, ce que les maîtres de l'érudition ont arraché à l'inconnu nous permet toujours de médire de lui. N'est-ce pas l'essentiel, au point de vue de la chronique mondaine ?



Nous ne voudrions rien dire de blessant pour les derniers Capétiens directs, mais ils furent malheureux en ménage. Un épisode de leurs infortunes conjugales a été effrontément exploité par Dumas père et Gaillardet. Les princesses de la maison de Bourgogne jouissent d'une réputation égrillarde, depuis *la Tour de Nesle.* On accepte volontiers l'idée qu'un mélodrame ait calomnié des dames du quatorzième siècle. Mais voici que l'érudition leur est plus sévère encore que le Romantisme. Ce digne Charles IV, qui sommeille si majestueusement dans la robe aux plis droits que lui a sculptée Jean de Liège, aurait été un Ménélas médiéval. Il ne fut pas marié moins de trois fois, dont la première est à regretter.

Tant il y a que Philippe le Bel, alors qu'il faisait retraite à l'abbaye de Maubuisson, apprit que ses brus se conduisaient immodestement. Les trois sires des fleurs de lis avaient tous à se plaindre de leurs épouses. Ces renseignements douloureux, le Roi les tenait de sa propre fille Isabelle, reine d'Angleterre. Isabelle, ayant fait don d'une riche bourse à sa belle-sœur Blanche de Bourgogne, fut surprise de voir cet objet suspendu à la ceinture d'un jeune chevalier de

l'Hôtel, Gautier d'Aunai. Elle fit part au Roi de ses soupçons. Mêmes dénonciations à l'égard de ses deux autres belles-sœurs, Marguerite et Jeanne. Nous tenons à circonscrire ce scandale ; aussi ne parlerons-nous que de Blanche, femme de Charles, alors comte de la Marche (un nom prophétique.) Le Roi fit arrêter toutes ses brus. Depuis que j'ai lu cela dans des livres austères, mon opinion sur Philippe le Bel s'est modifiée. Sur la foi des manuels scolaires, j'aimais à le considérer comme un souverain dénué de scrupules, mais non sans sagesse. En cette circonstance, il se conduisit comme un homme qui a peur de la Presse. La crainte de l'opinion le rendit féroce et gaffeur. C'est bien de sa faute si nous savons tous que ses trois fils furent ce que vous savez. Il nomma une commission d'enquête pour faire toute la lumière.

Cependant Blanche protestait de son innocence. On interrogea Gautier d'Aunai, comme alors on interrogeait. Il avoua tout, le pauvre, et même qu'il avait commis le péché aux jours d'abstinence. On le mena sur la place du Martroy, de Pontoise, où il fut successivement écorché vif, écartelé, décapité et suspendu au gibet public. On pendit force manants, convaincus de complicité. Un dominicain, accusé d'avoir facilité l'adultère en usant de philtres, eut, seul, la vie sauve : il est vrai qu'il était cardinal. Blanche, maintenue en captivité, pendant plusieurs années, au Château-Gaillard, obtint, après répudiation, de se retirer au cloître de Maubuisson. Elle y mourut saintement, devons-nous croire, puisqu'elle fut inhumée dans le chapitre. Quant à Isabelle, la justicière, elle retourna dans son royaume d'Angleterre et ne tarda pas à y tromper son mari

abondamment. — Cette histoire est bien capétienne.



Nous ne reprocherons point à Charles le Bel d'avoir essayé d'un second mariage. Il épousa la fille de l'Empereur, qui mourut en couches sans avoir fait parler d'elle. Nous n'avons également que du bien à dire de la troisième femme, qui fut Jeanne d'Evreux. N'objectez point qu'elle ne resta mariée que quatre ans. Plaisons-nous à imaginer que son veuvage fut exemplaire ; notons qu'il dura quarante-quatre ans. Cette princesse aimait les manuscrits. Elle enrichit la Librairie du Louvre, elle fit écrire une Bible « hystoriée toute à images et toute figurée ». Le beau bréviaire franciscain, du Musée Condé, a été exécuté pour son plaisir. Enfin, ce fut elle qui commanda à Jean de Liège le mausolée d'elle-même et de son époux.

Les volontés dernières de Charles IV étaient précises. Il avait obtenu du Pape que sa dépouille mortelle pourrait être divisée. Il demanda donc que son corps fût porté à Saint-Denis et son cœur au couvent des Prêcheurs. « Quant à mes entrailles, je eslis leur sépulture au couvent des nonnains de Maubuisson, jouxte Pontoise. » Il ne gardait point rancune à l'abbaye de Notre-Dame la Royale d'avoir abrité le repentir de l'amie coupable de Gautier d'Aunai. C'est d'un brave homme.

Il usait, à l'exemple de son père, d'ingénieux stratagèmes financiers, mais il était pieux et croyait au diable. Toutefois il haïssait ses frères ; d'aucuns le soupçonnèrent d'avoir usé de sorti-

lèges pour hâter leur fin. Mais faisons paix à sa mémoire. Il n'aura jamais, malheureusement, les Cadets de Gascogne pour lui. Lorsqu'il alla à Toulouse, il ne manifesta qu'indifférence aux luttes de gaie science des troubadours. Il agit plus mal encore. Un gentilhomme gascon de pure race, le seigneur de Casaubon, Jourdain de l'Isle, fut pendu à Montfaucon par son ordre. Sire Jourdain faisait, dit-on, empaler les sergents du Roi avec leur bâton fleurdelisé. Nous ne nions point le fait, qui est blâmable, mais Jourdain n'en était pas moins le neveu du Pape. On ne lit pas assez *l'Art de vérifier les dates:* c'est un écrin de perles. Nous y trouvons la traduction d'une lettre adressée en latin au Saint-Père, par Thomas, curé de Saint-Merri, après le supplice du seigneur de Casaubon. « Père très saint, dès que je sus que le mari de votre nièce allait être pendu, j'assemblai mon chapitre. Je lui représentai qu'il convenait de profiter de cette occasion pour témoigner à Votre Sainteté notre tendre attachement et notre profonde vénération. A peine votre neveu était-il pendu que nous allâmes, avec grand luminaire, le prendre à la potence, et nous le fîmes porter dans notre église, où nous l'avons enterré honorablement et gratis. » Que voilà donc un curé parisien !

Ce règne de Charles IV est plein d'imprévu. Imagine-t-on la statue d'un roi pareil dans un hôtel de Chicago ? Et dire qu'il passe pour un prince ... l connu ! Encore quelques soutenances de thèses et nous en apprendrons de belles sur son compte !

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

y avait, aux environs de 1840, un seigneur breton qui portait le nom grandiose de mar-Joseph de Villiers de l'Isle-Adam. Il descen-du Grand-Maître qui défendit Rhodes contre man ; ses armes étaient *d'or, au chef d'azur 'gé d'un dextrochère vêtu d'un fanon d'her-es.* Si ce gentilhomme portait d'or, il man-t d'argent. Il vivait noblement et de misère ; une maisonnette de Saint-Brieuc, avec sa ie compagne, née de Carfort. Le marquis ;ph était vain de sa race, cassant, agressif, itique et homme d'affaires. Trop pur légiti-te pour accepter une obole de l'usurpateur ippiste, qui négligeait d'ailleurs de lui rien ir, il ne voulait demander la fortune qu'à la ıerche des nombreux trésors que les nobles Basse-Bretagne avaient dû, pendant la Ter-r, enfouir dans leurs potagers. Il fouillait ; une candeur héroïque, et ne cessait point ıe rien trouver. La hantise de l'or avait fait de un inguérissable maniaque, inoffensif pour ; autre que pour lui-même et les siens. Ce der-• des Villiers buvait plus d'eau claire que de 'e, en rêvant au jour où serait redorée et enri-; de gemmes la couronne des aïeux.

Il eut un fils, ce fut une ineffable joie

Cet enfant, que Mgr de Saint-Brieuc baptisa de ses mains épiscopales, était élu pour illustrer encore sa race et surtout l'enrichir. Il unirait le génie de la guerre et de la politique à celui de la spéculation. Ayant pour devise : *Va oultre* ! il irait, Dieu seul pouvait mesurer jusqu'où.

Philippe-Auguste Mathias, un blondin agité et rieur, après avoir polissonné dans les landes, fit ses classes au collège de Saint-Brieuc, puis au lycée de Laval. Dès l'âge le plus tendre, il manifesta une inaptitude congénitale à toutes les entreprises d'ordre budgétaire, nul instinct guerrier, le goût de la musique et la passion des lettres. A quinze ans il dérogeait avec ivresse et noircissait ses cahiers de lignes rimées ; à dix-sept ans, il avait écrit quelques drames et projeté un roman philosophique en trois parties. Nerveux, trépidant, débraillé, sauvage, il secouait sur un front de penseur une crinière de lionceau ; tous les songes s'allumaient dans le bleu clair de ses yeux. Le marquis Joseph était lettré comme un métayer ; il conçut des doutes sur la destinée du petit Mathias, au point de vue de la spéculation. Cela l'attrista, sans le décourager. Au moment où son fils achevait ses premières poésies, il nourrissait une équipe de tâcherons qui fouillaient les souterrains de Quintin. La douce marquise, semblable à la châtelaine épeurée de Combourg, en s'interdisant de juger son époux, avait cessé depuis longtemps de s'affliger qu'il découvrît si peu de millions. Enveloppée d'un tourbillon de démence, elle s'était blottie dans l'amour maternel. Son délicieux et singulier fils la remplissait d'admiration, de trouble et d'espoir. Une vieille marraine, comme il en est dans les contes de fées, partageait l'orgueil de la mère et sa foi

dans l'avenir du jeune homme. Ces pieuses dames parvinrent à se persuader qu'il importait peu que la terre d'Armorique s'obstinât à refuser au marquis de lui livrer d'autre or que celui de ses genêts. Puisque Mathias avait du génie, la gloire et la fortune devaient arriver infailliblement. Toutes deux donc soumirent au chef de la famille un plan de conduite qui aboutissait à l'opulence, en partant de la littérature.

Si peu sensible que fût le marquis à l'agencement des syllabes sonores, il vit seulement dans ce projet qu'il était absurde, et cela suffit pour le décider. Par mesure de prudence, il doubla l'équipe des fouilleurs, puis il vendit ses derniers lopins. La bonne marraine réalisa son avoir ; on monnaya une somme rondelette, et tous quatre, le père, la mère, la marraine et l'enfant sublime, vinrent s'échouer à Paris, pour en faire la conquête. Comme munitions de guerre, ces conquistadores d'un nouveau genre dissimulaient dans leur bagage un volume de vers.

Ce fut ainsi que notre Villiers de l'Isle-Adam entra dans la vie, vers 1860, à l'époque où Cochinat était montré en exemple aux jeunes écrivains, non pas seulement parce qu'il était nègre, mais parce qu'il vivait de sa plume. Pense-t-on que Renan se soit trompé en disant de la race bretonne qu'elle garde au cœur une source intarissable de folie ?

***

Auguste-Mathias, enveloppé de fourrures et les poches gonflées de manuscrits, s'en fut voir Girardin et Villemessant. Soit dit sans offenser leurs ombres, ce n'étaient pas des créatures

humaines de complexion mystique. S'ils goûtaient tous deux la poésie lyrique, ils s'y entendaient imparfaitement. Ni l'un ni l'autre ne manifesta la moindre intention de publier les poèmes de ce bizarre étranger, des poèmes qui s'appelaient *Hermosa* et le *Chant du calvaire.* Un éditeur de Lyon, nommé Perrin, leur infligea une leçon sévère en consentant à publier le volume aux frais du jeune auteur.

Mais tandis que les grands journaux sacrifiaient aux seuls dieux de la prose, un tout jeune homme, Catulle Mendès, était venu de Toulouse pour venger les poètes, en fondant *La Revue Fantaisiste.* Les bureaux de ce joli recueil, satiné et rose, offraient un asile aux servants du beau. Villiers y vint, naturellement, en vertu d'une force irrésistible, comme le papillon vole à la fleur, parce que là était son air respirable. Il fut accueilli et fêté. Tous ceux qui le connurent alors ont gardé l'éblouissement de son apparition première. Ingénu et satanique à la fois, candide et pervers, tour à tour bredouilleur et éloquent, bon garçon et aristocrate, naïf et madré, la mémoire débordante de beaux vers, intarissable narrateur de contes bleus, plein de projets qu'il livrait au premier venu, gouailleur, grimacier, mystificateur, caressant, généreux, exquis, lointain, la séduction même, il s'imposa. On raffola du nouveau venu en ce cénacle, où un peu de désordre mental n'était pas pour déplaire. Dans les yeux amis où lui riait sa bienvenue, Villiers devina cette même confiance dont les regards de sa marraine et de sa mère étaient illuminés. Il se crut marqué pour un grand destin.

Les autres le crurent aussi. Les témoignages demeurent unanimes sur l'être d'exception qu'il

était alors. Mendès, qui fut pour Villiers, et pour tant d'autres, le compagnon fidèle et l'ami toujours prêt, définirait mieux que personne le charme vainqueur que tous subirent. Stéphane Mallarmé, qui vénérait en Villiers le type princier de l'écrivain, disait un jour à un ami qui écoutait avec délices bruire les pierreries de son discours : « Le mot d'infini ne peut être proféré dignement que par un jeune gentilhomme, au type Louis XIII, en fourrures et cheveux blonds. » Et comme un timide geste de surprise ponctuait cette sentence, le bon poète qui redoutait par-dessus tout que sa pensée semblât obscure, ajoutait, par amour de la clarté et pour couper court à toute objection : « C'est ainsi que j'ai entendu Villiers prononcer ce mot devant moi pour la première fois. » — Léon Cladel, d'une exactitude farouche, répétait volontiers : « Villiers à vingt ans était prodigieux ». Même impression chez les aînés : chez Gautier, si olympien d'indifférence ; chez Leconte de Lisle, facile au dédain ; chez Dumas, cuirassé de méfiance. On ne laisse pas indûment un tel et même souvenir à tant d'hommes d'une sensibilité avertie. Le début de Villiers de l'Isle-Adam eut l'allure d'une entrée dans la gloire. Ce fut conquérant, magnifique, — et meurtrier pour lui.

Il a payé ces quelques mois d'enivrement de vingt-huit années de déboires. C'est une histoire picaresque et douloureuse.

Un cousin du poète, M. du Pontavice de Heussey, a narré le martyre de son parent dans un généreux et gentil livre, où se retrouvent toutes les grâces des bollandistes, et aussi leurs erreurs coutumières. Les méchants s'y liguent contre le Saint et le supplicient sans lui faire perdre

un atome de sa foi. Ce naïf récit, où la Vérité, par décence, revêt sa nudité de quelque parure, est à consulter, à titre d'exemple de ces admirations fanatiques que Villiers eut le don d'inspirer. Le bienheureux Jacques de Voragine ne touche pas d'une main plus légère aux chers fantômes de sa Légende dorée. Par contre, une tradition diabolique fait de l'auteur d'*Axël* un impuissant, un flâneur, hagard et fiévreux, le prince des ratés, le dernier bohème. Une fois de plus, le vrai siège au centre, à distance égale de ces deux légendes. L'homme était autrement complexe, non moins fuyant pour les hagiographes que pour les reporters. Il avait en lui cent personnages contradictoires. Le tout donnait un être unique, comme on n'en verra de longtemps, un homme peut-être du passé, mais à coup sûr point du présent, en incompatibilité d'humeur avec la vie moderne, qui passait, méprisant et effaré, dans notre société utilitaire comme on traverse un marché de bestiaux, haïssant son époque et prétendant tout obtenir d'elle, le plus décevant, le plus chimérique, le plus divers et le plus amusant des mortels.

Si nous étions condamné à dégager les traits caractéristiques de cette insaisissable figure, nous dirions que, nourri de préjugés nobiliaires sucés avec le lait, né poète et poète jusqu'aux moëlles, plus vain que Lucifer de sa naissance et de son génie, gendelettre féodal, baron livresque, Villiers cultivait en lui la dupe, la victime, le créancier perpétuel et toujours exploité des fils grossiers de la Révolution. Chateaubriand, joignant ses colères d'émigré à l'orgueil d'apporter un Beau nouveau dans sa valise, attendait de ses contemporains moins d'homma-

ges et de profits que Villiers n'en exigeait d'avance, quand, le 2 juillet 1862, il donna le bon à tirer de son roman *Isis* à l'éditeur Dentu.

Souffrit-il de voir ses premiers oracles tomber dans un silence de désert ? Certes, et nul ne sondera les colères qui traversaient parfois son œil de voyant. Mais à peine renversé de son trépied, il y remontait, inconscient, intrépide. L'espoir était intarissable en lui. « On verra l'hiver prochain ! » est la phrase qu'il a le plus prononcée. Comme son père, il ressembla jusqu'à sa mort à ce citoyen d'Athènes dont parle Elien, un heureux halluciné qui croyait posséder toutes les galères du Pirée et venait chaque jour sur le port assister au déchargement de ses richesses imaginaires. L'atavisme, la race, l'égotisme, le parti pris de se soustraire aux contingences, le commerce habituel de la chimère maintinrent Villiers dans une longue enfance. Il vécut dans un songe incessant de fortune et de gloire. Ce fut un somnambule ignorant du vertige, le dormeur enchanté que rien n'éveille. Et de quel sommeil il a dormi cinquante ans ! La réalité hurlait à ses oreilles, le secouait brutalement, le meurtrissait, il songeait toujours.

De ses illusions la plus tenace, parce qu'elle était native et foncière, fut la foi au triomphe littéraire. Jusqu'au dernier soupir, il a espéré qu'un drame ou un livre mettrait le siècle à ses pieds. Après les *Premières poésies*, après *Isis*, il publie *Elën*, *Morgane*, drames hyper-romantiques ; il fonde à son tour une *Revue des lettres et des arts*, dont les quatre ou cinq numéros, introuvables aujourd'hui, sont remplis de sa prose.

Il y donne, pour la première fois, l'*Intersigne*, une nouvelle de cauchemar, dont le début annonce un chef-d'œuvre. Tout ce beau bruit s'éteint dans le vacarme frivole du Paris du second empire. Cependant sa famille, ahurie et confiante, voit s'épuiser le trésor de guerre. On vend encore quelques clos ; le marquis, élargissant le cercle de ses opérations financières, augmente la meute hurlante de ses créanciers. Près de dix années s'étaient gâchées ainsi, de projet en projet, d'espoir en espoir. En 1870, Villiers et les siens comptaient sur un acte en prose : *La Révolte*. Fargueil et Delannoy jouèrent au Vaudeville cet ouvrage que patronnait Dumas. Cette pièce irritante, emportée, cruelle, se trompait d'époque : quinze ans plus tard, et scandinave, elle serait allée aux nues. On ricana. Cette fois, Villiers eut un instant de réveil : seul avec un ami éprouvé, il éclata en sanglots.

On l'a dit paresseux, c'est admirable ! Le paysan qui, au lendemain d'une nuit de grêle, remet les bœufs à la charrue, n'a pas plus de stoïque vaillance. Villiers besognait, à ses heures et à sa manière, sur une table de brasserie, dans un bureau de rédaction, sur l'impériale d'un omnibus, dans un garni, à la ville, à la campagne, la nuit, même le jour, partout où une plume lui tombait sous la main, mais son labeur était considérable. Cet artiste, qui ciselait les mots un par un et les sertissait comme des pierres, a laissé dix volumes. Il en a rêvé cent.

L'incroyable est qu'il ait pu autant produire dans le désordre de sa vie. De 1861 à 1870, il avait fait le tour de ses aspirations et épuisé ses stratagèmes de conquête. Aux amertumes de la littérature, il s'était ingénié à ajouter des mé-

comptes, aussi incroyables que variés. Il avait visé et manqué bien des buts.

D'abord, en descendant logique d'un chercheur d'or, il conçut toute sa vie le projet du mariage fastueux et opulent. Sans relâche, il était en quête de la fiancée adorable, quoique millionnaire, à qui quelque prince de l'Eglise l'unirait, sur le coup de minuit, dans un nuage d'encens. Des agents matrimoniaux, prosaïques espèces, ayant connu son dessein, lui proposèrent de vieilles actrices ou des fruitières retirées. Il eut horreur. Se prêta-t-il, comme on l'assure, à de hasardeuses rencontres ? On ne le saura jamais. Resté provincial en certains travers, on le rencontrait parfois endimanché et frisé outrageusement ; c'était signe de mariage. Une tradition veut qu'il ait vogué jusqu'à Londres, sous la conduite d'un marieur de profession, qui l'avait pourvu, pour la circonstance, de vêtements fashionnables et d'une montre à répétition. Ainsi vêtu et orné, il aurait eu avec une demoiselle anglaise, orpheline et richissime, une entrevue dans une loge de Covent-Garden. Toujours selon la tradition orale, il fut imprécis et tumultueux. Il récita son prochain livre à l'étrangère, la noya de lyrisme, l'épouvanta ; elle le prit pour un évadé de Bedlam. Le soir même, la jeune miss, encore frissonnante, déclarait préférer le célibat éternel, et même le cloître, à la couronne comtale de l'Isle-Adam. Le marieur, déçu et furieux, rompit avec son client, lui reprit la montre, l'abandonna dans l'immense Londres. Après le premier moment d'effarement, Villiers, dont le donquichottisme gardait des roueries de Sancho, parvint à découvrir dans la ville la moins poétique du globe

un sollicitor qui faisait des vers. Le jurisconsulte, amant des muses, le rapatria à titre de confrère.

Les entreprises matrimoniales n'absorbaient pas son activité. Quand les Hellènes remercièrent leur dynastie bavaroise, Villiers se laissa persuader, par quelque railleur à froid comme il s'en trouve dans les cabarets de nuit, que sa race avait des titres indiscutables à la succession d'Othon. Pendant plusieurs semaines, il ne fut question, au café de Madrid, que de la candidature de Villiers au trône de Grèce. Le prétendant obtint une audience de Napoléon III. Au jour fixé, impénétrable et frisé, il se présenta aux Tuileries. Le souverain s'était fait suppléer par le duc de Bassano. On ne s'entendit pas. Les détails manquent sur les propos qu'échangèrent l'héritier des Grands-Maîtres et le chambellan ; et c'est grand dommage. Nous estimons plus regrettable encore qu'il n'y ait pas eu mélange de vues entre le plus rêveur des potentats et le plus princier des parnassiens. Villiers avait préparé quelques phrases, dont une seule devait suffire à magnétiser l'empereur. Une des scènes qu'il a le plus rêvé d'écrire mettait aux prises le Vieux de la Montagne et saint Louis ; deux souverainetés, celle du glaive et celle de l'esprit, s'y mesuraient à armes égales. Napoléon III aurait-il joué suffisamment le rôle de saint Louis, je n'ose l'espérer. Mais il en eût entendu de sévères. Il y a eu là du comique et du beau perdus.

Villiers, en général, ne fut pas heureux avec les têtes couronnées. En allant voir Richard Wagner, il pensa se lier d'amitié avec le grand-duc de Weimar. Ce fut Liszt, si je ne me trompe,

qui le présenta. Le grand-duc était de loisir et d'aimable humeur. Il trouva divertissant cet étrange écrivain français qui lui disait des scénarios ; il l'écouta toute une soirée. Villiers se vit premier ministre. La situation de Gœthe, demeurée vacante, lui convenait à merveille. Le lendemain, à la promenade, nouvelle marque de faveur. Villiers salue de loin le grand-duc, celui-ci l'appelle et le prend sous le bras ; on cause de plus belle. Tandis que le poète expliquait le premier acte d'*Axël* à son auguste compagnon, pour l'amener insensiblement à lui offrir la présidence du conseil, voici qu'un camarade de voyage, nommé Lorbach, qui joignait la critique musicale au commerce des vins de Bordeaux, s'approche du groupe, et, sans préambule, propose sa bachique marchandise. Le Grand-Duc en oublie Villiers, s'absorbe dans une pensée unique, accepte des cartes d'échantillons, choisit vingt caisses de cachet rouge. Lorbach, homme de décision rapide, l'entraîne dans le palais des aïeux pour prendre la commande. *Nolite confidere principibus.* « Ce jour-là, disait Villiers, j'ai manqué ma vie ! » Il n'aimait pas Lorbach.

Pour varier la chance, il essaya des demi-rois. On le vit assidu auprès de cet excellent M. de Tonneins, avoué défroqué, roi détrôné d'Araucanie, un souverain libéral et farceur, qui décorait les camarades à tour de bras et signait des commanderies sur toutes les tables de la brasserie des Martyrs. Auprès de ce monarque débonnaire et pince-sans-rire, Villiers dut remplir deux ou trois charges théoriques, qui ne l'absorbèrent pas au point de lui interdire de faire de la copie. Tel, le vicomte de Chateau-

briand, chargé par Louis XVIII, pendant l'exil de Gand, du ministère de l'intérieur, en profita pour relire Virgile.

Il eut commerce aussi avec Naundorff et se plongea, par loyalisme, dans les grimoires du faux dauphin. Sa puérilité, toujours en éveil, s'amusa de ces histoires d'enlèvements où la logique se mêle à l'absurde. Il parut quelque temps un naundorffiste de la stricte observance. Comment conciliait-il cette foi schismatique avec sa fidélité à Henri V, c'est le secret de sa conscience. Il rompit un beau jour et s'exprima sur son prince en termes amers. Pourquoi ? Certains propos qui lui échappèrent indiquent que l'incompétence littéraire de Naundorff l'avait choqué jusqu'à la nausée. Qu'ils soient authentiques ou truqués, les Bourbons ne sont pas gens de littérature.

Mais le plus beau coup de gong qu'il frappa jamais, ce fut quand il s'avisa d'envoyer du papier timbré aux héritiers de Lockroy et d'Anicet-Bourgeois sous prétexte que, dans le drame *Perrinet Leclerc*, son aïeul le maréchal jouait le rôle d'un traître. Jusqu'à quel point se mystifia-t-il lui-même, nous mourrons sans le savoir. D'abord, il se plongea, à la Bibliothèque nationale, dans toutes les histoires de France qui lui tombèrent sous les yeux, ne parla que Bourguignons, Armagnacs, Cabochiens, découvrit le quatorzième siècle et s'en divertit comme un enfant. On le vit courir d'avoué en avoué, des généalogies sous le bras. Ce fut une pluie d'ancêtres. L'idée qu'un officier ministériel « occupait » pour lui le ravissait. « Je te quitte, disait-il : je n'ai que le temps d'aller voir le procureur qui occupe pour moi. » La partie ad-

verse avait cru d'abord à une espièglerie de mauvais goût. Quand elle comprit que Villiers entendait plaider pour de bon, elle se fâcha rouge. Les hommes de loi qui « occupaient » pour les défendeurs firent fouiller les archives de Bretagne ; ils contestèrent à Villiers ses aïeux. Il bondit sous l'outrage. Mais en ces matières la vérité est une courtisane ; nous ne saurions penser, avec M. du Pontavice de Heussey, que « la généalogie est une science exacte, qui n'admet pas plus d'erreur que l'algèbre. » Villiers connut les amertumes de cette science. Je le rencontrai, d'aventure, dans le passage des Panoramas, comme il sortait de chez son avoué. Il était verdâtre et présentant des symptômes de phobie. Un clerc familier venait de l'accueillir d'une claque sur l'épaule, en lui disant, sans nul ménagement, et semi-gouailleur : « Dites donc ! On assure que nous ne descendons pas. » Ce « nous » avait paru à Villiers, peu au courant de la langue du palais, une fétide gaîté de basochien. « Ah ! criait-il, en brandissant ses liasses, on va bien voir si nous descendons, oui ou non. » On ne vit rien du tout. Le tribunal s'égaya une heure de ce conflit, s'abstint de sonder la conscience du feu maréchal et débouta son pieux héritier. « J'aurais dû plaider moi-même », conclut le vaincu.



On ferait une épopée héroïque, du genre burlesque, des coups d'estoc et de taille qu'il distribua à tous les moulins à vent du chemin. Pendant le siège, il crut devoir prendre le titre euphonique de « Capitaine général des Enfants-Perdus de la Villette » et s'orner de quelques

galons. Eperdu de Rouvière, il s'était fait broder un costume d'Hamlet, et donna à souper aux Aïssa-Houas de l'Exposition de 1867 déguisé en prince de Danemark. Il nous entretint aussi de sa résolution, inébranlable, d'entrer dans la cage de lions qu'on exhibait alors aux Folies Bergère, et de déclamer ses vers mollement étendu sur les fauves. Dans les grandes circonstances, il tirait d'une malle qui l'accompagnait en ses pérégrinations, une brochette, éblouissante et illégale, d'ordres abolis. Témoin avec Leconte de Lisle du mariage d'un ami, il arriva, ainsi constellé, chez l'auteur de *Caïn.* Celui-ci, épouvanté à l'idée de se montrer en public avec ce carême-prenant, employa tour à tour la persuasion et la violence, la menace et la prière, pour que son compagnon remît dans sa poche ses diverses toisons d'or. Villiers céda par respect pour les faiblesses du génie.

On le vit candidat aux élections municipales dans le 17ᵉ arrondissement. En retraite à Solesmes, chez dom Guéranger, où il rencontre Veuillot, et glosa d'exégèse avec lui sans que ces deux docteurs pussent se comprendre. Hôte, à Puy, de lord Salisbury, dont il avait exalté l'aïeul dans le *Nouveau-Monde.* A ce propos, tout un plan de fortune avait surgi dans son cerveau. Le pair d'Angleterre ébloui, fasciné, reconnaissant, devait lui donner à gérer quelque colonie peuplée d'éléphants et de houris. Il passa une soirée chez le noble lord et lui infligea ses œuvres complètes. Villiers admira le flegme seigneurial que l'héritier des Cecil gardait en l'écoutant. Il n'apprit que le lendemain que son illustre auditeur était sourd. « Et voilà ma veine ! » disait-il, comme si lord Salisbury

se fût plu à perdre l'ouïe subitement, par magie noire.

Tant d'aventures d'un comique cruel avaient aiguisé en lui l'ironie. J'imagine que, seul avec lui-même, il a dû pleurer plus d'une fois. Devant les autres, il raillait toujours. Quand cessait-il de se moquer de vous pour se moquer de lui-même ? Il était malaisé de le deviner. Sa raillerie, sans être méchante, lançait parfois des flèches dangereuses. Il a donné de certains de ses contemporains des définitions sommaires qu'il est inutile de rappeler ; les victimes ont encore le trait dans la chair. Il avait de qui tenir, ayant intimement fréquenté Baudelaire dès son arrivée à Paris. L'auteur des *Fleurs du mal* affectait une perversité qui nous paraît aujourd'hui un peu nigaude, mais qui passait alors pour une incomparable élégance. Très sensible aux hommages, sous sa cuirasse de mépris, il se laissa complaisamment aduler par ce jeune poète, d'un enthousiasme discipliné et d'un dandysme extravagant. Villiers, frais émoulu de sa province, candide néophyte en cruauté, admirait et redoutait dans Baudelaire un moine damné aux blasphèmes subtils. Tous deux se plaisaient l'un à dire, l'autre à écouter, des propos sans charité sur les hommes et les choses. Leur plaisir préféré consistait à aller ensemble, à l'Opéra, voir *Robert le Diable*, qui occupait alors la situation de chef-d'œuvre. Le diabolique de cet ouvrage les attirait. Ce génie du mal, incarné sous les traits bourgeois de Dulaurens, ce diable qui met son orgueil et dépense son fluide à méduser une petite paysanne, les plongeait dans la joie. A l'idée que les abonnés concevaient ainsi le satanisme, tous deux se sentaient rassurés.

Après des années, Villiers gardait la hantise des plaisanteries féroces de Baudelaire, et comme le remords d'une mauvaise rencontre. Il me revient à l'esprit une folie que je lui ai entendu dire ; elle aide à comprendre le mystificateur à demi-mystifié, tourmenteur et victime, dont la double nature s'agitait en lui.

Il possédait, en indivision avec Charles Cros, un chien nommé Satin. Satin, ratier hybride, était noiraud, bancroche, hideux, trahissait la race la plus vile et dégageait des miasmes fâcheux. Villiers le chérissait. Aux termes de son traité avec Cros, chacun des deux maîtres jouissait du commerce de Satin une semaine sur deux. Villiers, qui manquait tous les rendez-vous, arrivait ponctuellement tous les quinze jours prendre livraison de son humble ami. Il l'emmenait dans toutes ses courses ; il le caressait avec tendresse, couchait avec lui, le regardait longuement dans les yeux et lui prêtait des pensées lointaines. Un jour que j'avais baigné Satin contre son gré dans les eaux de Croissy, Villiers me dit mystérieusement : « Méfie-toi de ce quadrupède. C'est un chien hasardeux, un saturnien. On ne saura jamais ce qu'il cache de démoniaque. » Quelques jours après, nous déjeunions dans le jardin d'une maison amie. Le gros chien favori de la maîtresse du logis, tristement vautré dans sa niche, agonisait lentement. Villiers, tout attendri, regardait ce bel animal mourir avec douceur. Soudain, Satin, empressé et guilleret, s'approche du malade et lui renifle effrontément dans l'oreille. A partir de ce moment, le moribond, jusqu'alors résigné et paisible, s'agita en des contorsions frénétiques et trépassa comme le mauvais larron. « Tu

vois Satin ! s'écria Villiers. Il lui a soufflé le Doute ! J'ai toujours soupçonné qu'il servait d'habitacle à l'âme de Baudelaire ; maintenant j'en suis sûr ! »

Au demeurant, cet ironiste infernal était le meilleur fils du monde. Ce dédaigneux, cet outlaw de lettres, brouillé avec le siècle, mécontent de tout et de tous, ce passant perdu parmi la société moderne comme le Petit Poucet dans les futaies de l'Ogre, cet anarchiste à base féodale avait le nihilisme bon enfant. Les brutalités, les cruautés, tous les gestes de la force le remplissaient d'horreur. Quand il voyait un bambin pleurer dans la rue, il s'informait, au risque d'inspirer à la mère ou à la nourrice les préjugés les plus injurieux sur son équilibre mental ou sur la pureté de ses intentions. Il a été plus d'une fois conduit au poste pour avoir voulu évangéliser un de ces couples qui, après minuit, sur les boulevards extérieurs, discutent sans grâce des intérêts temporels de l'amour.

J'en appelle à ceux qui l'ont vraiment connu, ce fut une aimable créature et le plus divertissant des compagnons. Il épandait la joie. Après des disparitions de plusieurs mois, il faisait dans les milieux amicaux de brusques rentrées, d'une diplomatie coquette et savante. On n'avait pas le courage de le quereller. Il entassait excuses sur excuses, invoquait des alibis de romans-feuilletons, annonçait pour la semaine suivante des changements extraordinaires dans sa vie, parlait de millions prochains avec détachement, s'écriait : « Maintenant, vous allez voir ! » et tirait de sa poche un manuscrit.

Quand il daignait s'en donner la peine, il lisait merveilleusement, en évocateur. Les grandes

phrases aérées et sonores s'amplifiaient de passer dans sa voix. Il magnifiait tout, parce qu'il créait autour de lui une atmosphère féerique, parce que ses propos, ses gestes, ses contorsions, ses grimaces, ses rires, ses attendrissements, ses élans, ses colères, ses bouffonneries et ses extases s'évanouissaient en poésie. Eloquent à ses heures comme un apôtre, s'il lui plaisait de vous cacher sa pensée, il usait d'une sorte de balbutiement qui vous obsédait. Tout d'un coup, il repartait de plus belle, s'envolant en plein ciel, absurde, prestigieux, insensé, magnifique. On l'écoutait une nuit entière parler d'art, de son art à lui surtout, de ses projets, de ses plans, du livre qu'il faisait, de celui qu'il allait faire, de ceux qu'il ne ferait jamais. Tout lui était sujet de vaticination. Tout aussi lui était auditoire : les scribes du Mont-de-Piété connaissaient ses poèmes pour les avoir entendus de sa bouche. Fertile en ruses ingénues, il considérait la révélation d'une de ses œuvres comme un stratagème infaillible. Il espérait bien au jour suprême, dans un coin ombragé de la vallée de Josaphat, lire le *Vieux de la Montagne* à son Créateur et lui subtiliser une entrée de faveur pour le Paradis en l'ensorcelant de littérature.



Il se croyait bon chrétien et n'entendait pas le badinage sur les choses saintes. Au vrai, il avait gardé, tant bien que mal, la foi bretonne de son enfance, non sans laisser des lambeaux de dogme à tous les buissons de l'hérésie. Les bons recteurs du pays natal lui avaient enseigné le catéchisme, qu'après trente ans de noctambulisme il savait encore imperturbablement.

« C'est un livre excellent, répétait-il. Il contient toute sagesse et ne coûte que deux sous. » Son catholicisme était celui des curés de campagne, celui des Pardons et des Calvaires, des cantiques villageois, des soirées claires du mois de Marie. Il logeait dans sa mémoire de vieilles litanies qui y voisinaient avec les poèmes d'Edgar Poë. A la longue, Raymond Lulle, Hégel, Eliphas Lévy, l'Occultisme, Allan Kardec exercèrent bien quelques ravages dans ses croyances, mais l'humble foi subsistait. Avant Verlaine, il a dit la prière du pécheur, toujours coupable et toujours confiant. Serait-il sauvé ? La peur de l'enfer le lancinait par moment. Mais en réfléchissant bien, il ne voyait voués au feu éternel que Lorbach, quelques éditeurs et tous les directeurs des théâtres. Il pensait de lui-même ce que le garde de son confrère La Fontaine disait du bonhomme : « Dieu n'aura pas le courage de damner une si inoffensive créature. » Toutefois, il se préparait soigneusement aux surprises du grand interrogatoire. Face à face avec l'Eternel, il lui faudrait parler théologie, comme avec Dom Guéranger, comme avec Veuillot, et l'Adversaire serait formidable. Une de nos espiègleries coutumières consistait à lui demander de nous révéler les bottes secrètes qu'il avait réservées pour le terrible duel. « Riez, jeunes railleurs ! répondait-il. Vous y passerez à votre heure. Je vous souhaite de vous en tirer comme moi. » Une chose le troublait pourtant. La discussion suprême se développerait-elle en ce latin qu'il savait mal, ou en ce français qu'il avait passé une vie entière à s'efforcer d'apprendre ? Son idée de derrière la tête était qu'on parlait au Paradis la langue de ses poèmes ; toutefois, le latin

est idiome d'église. A tout hasard, il s'était muni de quelques citations des Pères, jugeant avec raison que cela ne pouvait nuire. Lactance, qu'il tenait en dilection particulière, lui avait paru de bonne prise ; il en disait de longs passages. Son érudition chrétienne demeure suspecte, et j'imagine qu'il y ajoutait de son cru. Une de ses sentences favorites, qu'il déplorait de ne pouvoir appliquer à son cas particulier, et qu'il aimait à psalmodier, entre trois et quatre heures du matin, au retour des parlottes poétiques, était ainsi conçue : « *Quoniam non cognovi litteraturam introïbo in potentias Dei.* » L'authenticité, sinon la sagesse, de cette parole sacrée m'inspire des doutes.

La compagnie des hommes d'église lui plaisait fort, il recherchait la société des prêtres et s'affligeait d'être mal payé de retour ; à peine était-il avec un ecclésiastique qu'il lui posait des questions captieuses et, sans attendre la réponse, fournissait de monstrueuses solutions d'hérésiaque ; naturellement, l'interlocuteur ripostait par un exorcisme. Et comme il avait à l'orthodoxie la plus stricte des prétentions d'inquisiteur, il souffrait de ce malentendu. Il gémissait aussi de constater chez les ministres du culte une certaine nonchalance à manier la langue du romantisme. Un brave abbé, dont il fut voisin de table à quelque dîner de province, lui avait laissé un souvenir. Comme ils causaient, bon gré mal gré, de littérature, et que Villiers incitait le digne prêtre à lire *Salammbô*, celui-ci s'écria : « Avez-vous lu Beaumarchais ? » Et sur une réponse affirmative, l'abbé s'était cru en droit d'ajouter : « Mais l'avez-vous compris ? » Villiers, réserve faite du respect qu'il devait au caractère sacré de ce questionneur, ne désirait pas renouer l'entretien.

Nous croyons superflu d'ajouter qu'il n'était pas républicain. La Révolution française, dont il ignorait l'histoire à un point qu'on ne saurait imaginer, l'ayant apprise de quelque Loriquet bas-breton, lui apparaissait comme une de ces émeutes qui passaient de temps en temps devant la terrasse du café de Madrid, et que M. Pietri apaisait avec quelques horions. Il en voulait cruellement à M. de Launay, gouverneur de la Bastille, d'avoir composé avec la canaille. Tout le mal, selon lui, venait de cette faiblesse. A partir de cette déplorable sottise, l'évolution humaine n'était plus qu'une descente de Courtille, affolée, hideuse, empestée. Cette conception simplette de l'histoire nationale lui permettait de juger les hommes politiques de sa génération avec sévérité.

Mais c'est assez considérer l'extérieur de cette captivante et exceptionnelle figure et trop s'attarder aux traits pittoresques. C'est la spiritualité de cet homme si rare, la qualité de son imagination, le sens et la portée de son œuvre qu'il conviendrait surtout d'examiner.



L'homme, en Villiers de l'Isle-Adam, si multiple, étrange jusqu'à l'extravagance, peut un instant prêter à sourire. L'écrivain commande le respect.

C'était un esprit de la plus haute aristocratie poétique. Nous n'oserions qualifier de chef-d'œuvre aucun de ses livres, ni dire de lui qu'il fût un génie. Mais quelques-uns de ses écrits sont de la grande lignée, et le feu sacré brûlait dans son âme.

Comment ce rare artiste s'était-il formé ? Pourquoi cet oiseau de haut vol ne pouvait-il respirer que sur les cimes ? Qui lui avait appris à planer ?

Sa famille ? — Il se glorifiait, nous l'avons dit, de son origine. Il voyait les ancêtres en un vitrail incendié par l'adieu du soleil, où ils siégeaient, le glaive au poing et la croix au cœur, avec le haubert des preux mystiques ou la cape des moines guerriers. Tous ses aïeux, routiers pillards, bandits des grandes compagnies, abbés pansus, agronomes en sabots, devenaient autant de Lohengrins ou de Wolframs dans le miroir magique de son rêve. « Je sens, s'écriait-il, que je porte dans mon âme le reflet des richesses stériles d'un grand nombre de rois oubliés. » C'est à merveille. Mais là ceux de jadis reçoivent tout de leur petit-fils et ne font rien pour lui ; ils rayonnent de la lumière qu'il dégageait. D'ailleurs, chacun de nous ne remarque-t-il pas, en déjeunant à son cercle, d'authentiques fils de croisés qui, très avertis des choses hippiques, sont médiocrement férus de poésie ? Et puis, en matière de descendance, sait-on jamais ? Les chevaliers de Rhodes sont pour bien peu dans l'ivresse lyrique dont leur arrière-neveu fut possédé. Ne compromettons point leurs nobles ombres dans une enquête de psychologie littéraire. Au demeurant, le propre père de Villiers qui, lui aussi, se piquait de « descendre », n'était qu'un bonhomme rural, d'une assez mesquine démence. Sa mère, il est vrai, fut exquise, une couveuse tendre et toujours craintive, avec un cœur fier et un esprit d'humilité. Mais ici encore rien d'extraordinaire. C'est une loi biologique que tout homme d'exception sort d'une femme d'élite. Ne cherchons point sur un arbre généalogique le germe de la fleur

empourprée, un peu vénéneuse, trop lourde pour sa tige, qui resplendit aux derniers jardins du romantisme, se fana vite, et dont le parfum mérite de survivre.

Son milieu ? — Il était quelconque, ce milieu, voire un peu falot. Des hobereaux désheurés, des marguilliers, des béguines, des marchands de biens, des cousins quémandeurs, toute une potinière de bourg-pourri, oisive, rageuse et sournoise. Pour pâture intellectuelle, ce pauvre monde, après quelques souvenances de chouannerie, se nourrissait de la *Semaine religieuse*, du récent mandement de Monseigneur, de la dernière lettre où le comte de Chambord précisait ses droits. Ce fut à l'église que la sensibilité de l'enfant s'éveilla : aux grand'messes, à l'office des Ténèbres, aux litanies murmurantes des veillées, aux glas funèbres, aux cantiques des Rogations, aux cloches de Pâques. Villiers, vieilli, cultivait fidèlement dans son cœur désert le souvenir des pompes chrétiennes; il en chérissait le doux sortilège. La vue d'une procession l'enchantait ; il suivait d'un regard attendri les humbles enterrements de la campagne, et il eût aimé, comme Racine, à pleurer aux vêtures. Sa première initiation artistique lui était venue à travers les spectacles de la Foi.

Son éducation ? — Il avait été un écolier peu correct, mais avide d'apprendre, subtil à deviner les formes de la beauté antique sous la lourde bâche de pensums. Il jouissait d'une mémoire d'enfant-phénomène, dont la réceptivité tenait du prodige. Son cerveau, sans le moindre effort, s'emplit à en éclater de vers et de proses. « J'ai su Boileau par cœur ! », disait-il avec un

bon rire de pardon. Il apprit un peu de tout et rêva le reste. Nulle discipline ne pesa sur lui.

La fée souveraine de sa jeunesse, et qui resta sa consolatrice en dépit de tout, malgré la vie, ce fut la Musique. Il en était éperdu. Il posséda en propre, au cours de sa nomade existence, souvent un lit, quelquefois une table de travail, un piano toujours. La musique, il la savait mal et la sentait à miracle ; il l'aimait d'un amour ingénu de tzigane ou d'oiseau chanteur. On l'a vu passer des heures et des heures à promener ses doigts sur le clavier, au hasard du souvenir, jouant tout n'importe comment, à sa manière, les yeux noyés au paradis des sons.

Sa race ? — Il tenait de sa province, peuplée de Korrigans et de sorcières, le besoin de chimère et le goût de l'étrange. Les loups-garous et les revenants lui avaient appris à frissonner, les vols de corneilles à chercher des présages. Tout petit, il avait dû voir les fées danser sur la lande et s'évanouir avec le matin. L'espoir, l'invincible espoir breton, l'optimisme invétéré des gens de mer, l'obstinée confiance en une aurore meilleure firent de sa vie souffrante une marche à l'Etoile.

Tout cela, race, éducation, milieu, famille, ces causes secondes de la sensibilité d'un être ne suffiront jamais à expliquer pourquoi tels ou tels hommes deviennent des créateurs de beauté. *Spiritus flat ubi vult.* Villiers de l'Isle-Adam fut un poète, parce qu'il plut de le sacrer tel à la Grâce mystérieuse qui distribue la sottise ou le génie, le charme ou la hideur, la vertu ou le crime, au gré de son caprice cruel. D'aucuns naissent pour commander, certains pour servir,

les uns pour agir, d'autres pour chanter, — et c'est ainsi. Il ne pouvait, lui, que poésie.



La Femme exerça-t-elle une influence sur ce songeur farouche ? Des vers existent de lui, des vers d'enfant, trempés des larmes d'un premier amour, interrompu par la mort. Peu enclin, malgré son intempérance narrative, à conter ses enfances, il laissait deviner qu'un souvenir adoré lui saignait au cœur. Dans une de ses nouvelles le plus atrocement ironiques, *Virginie et Paul*, cet aveu lui échappe, qui a la mélancolie d'un regret :

« Alors que les seize ans vous enveloppaient de leur ciel d'illusions, avez-vous aimé une toute jeune fille ? Vous souvenez-vous de ce gant oublié sur une chaise, dans la tonnelle ?... Avez-vous connu le doux infini de deux yeux purs vous regardant avec une tendresse pensive ? Avez-vous touché de vos lèvres, les lèvres d'une enfant tremblante et brusquement pâlie, dont le sein battait contre votre cœur oppressé de joie ? Les avez-vous gardées, au fond du reliquaire, les fleurs cueillies le soir, près de la rivière, en revenant ensemble ?

« Caché, depuis les années séparatrices, au plus profond de votre cœur, un tel souvenir est comme une goutte d'essence de l'Orient enfermée en un flacon précieux. Cette goutte de baume est si fine et si puissante que, si l'on jette le flacon dans votre tombeau, son parfum, vaguement immortel, durera plus que votre poussière.

« Oh ! s'il est une douce chose, par un soir de solitude, c'est de respirer, encore une fois, l'adieu de ce souvenir enchanté ! »

Villiers était entré dans la vie sentimentale, à la façon d'un petit prince candide et gâté. Son premier déboire, odieusement cruel, lui vint du tombeau. Il embauma le cher fantôme au fond

de son âme, et nous croyons bien que ce fut tout. Son adieu à l'amour, infiniment douloureux, dut être définitif. Nous doutons que par la suite il ait recommencé. Inspirer à quelque improbable reine, Sémiramis ou Cléopâtre de notre temps, une passion de scandale, être adoré, au mépris de toute pudeur et à la honte des lois, ainsi qu'il arrive à d'heureux ténors, ce fut toujours une de ses manies favorites et son espoir secret. Mais cette inoffensive chimère, qui fut déçue, prouve à quel point il s'entendait mal aux batailles de l'amour. Quand il était en veine de vaillantises, il indiquait discrètement que de nombreuses dames avaient péché pour lui, jamais qu'il lui fût arrivé d'en payer une seule de retour. Lorsqu'il se trouvait dans une fête, parmi les nuques ambrées et les blanches épaules, devant l'insolent spectacle de la souveraineté féminine, sa revanche était d'appréhender un jeune homme, le premier venu, et de lui ricaner à l'oreille : « N'aimez jamais ! » Ce conseil prenait dans sa voix des lointains d'oracle farceur. Il y avait du dévot là-dessous, et surtout du moine de lettres qui tremblait pour l'intégrité de son vœu. Son anti-féminisme, quasiment théologique, a dû, quelques rares fois et s'il n'avait pas trop d'épreuves à corriger, condescendre à d'aimables aventures. Mais, ainsi qu'il l'a déclaré un jour, il ne « palpitait que par courtoisie. » La femme fut pour lui l'Ennemie, la tentation que l'on conjure, le mauvais piège à éviter. Il ne lui livra rien de son secret.

Une nervosité suraiguë, une imagination déchaînée, une mémoire semblable à un écrin gonflé de perles, un cœur neuf, des sens à peu près vierges, la coquetterie du bizarre et le goût du grandiose, un don miraculeux d'assembler les

mots, de la perversité cérébrale mêlée à beaucoup de candeur, tous les appétits, toutes les ambitions, tous les désirs et par-dessus tout la hantise de l'or et la folie de la gloire, — le voilà tel qu'il était à vingt ans. Le Moloch-Littérature mit trente ans à dévorer ce noble holocauste, et, à tout prendre, il s'y usa les dents.

Un de ses dons, peu commun chez ceux qu'un idéal tyrannise, fut le pouvoir d'admirer. Ses dédains étaient sans rémission, outrageants, cruels. Mais quand la beauté passait sur sa route, il mettait sa fierté à s'incliner devant elle, et il s'agenouillait. Dès le collège, il eut de ces admirations prosternées. Chateaubriand et Victor Hugo s'étaient partagé sa ferveur première. A Paris, deux génies lui furent révélés, qui firent sa conquête et le prirent tout entier.

Edgar Poë, d'abord. Baudelaire venait de le traduire. Villiers goûta, comme tout le monde, par curiosité, à cette liqueur nouvelle. C'était le breuvage de sa soif secrète ; il s'enivra. Le dandy virginien, égaré dans une démocratie où tout l'insultait, martyrisé par l'utilitaire, saturé d'amertumes, réfugié dans son orgueil de Satan, lui parut l'ange noir envolé loin du réel, au-dessus du rêve, au delà du beau. Le *Corbeau*, *Ligeïa*, *Morella*, *Berénice*, ces cauchemars savants devinrent son habituel sommeil. Il fut secoué dans tout son être spirituel par ce « frisson nouveau » que Victor Hugo avait salué d'un geste poli et à distance, bien que sa rouge santé de colosse n'en dût rien redouter. Chez Villiers, intoxiqué jusqu'aux moëlles et ravi de l'être, ce fut un cas d'envoûtement volontaire.

L'œuvre du poète américain, d'une perversité exquise et voulue, ressemble à cet arbre de la

légende dont l'ombre endormeuse faisait mourir. C'est un délice néfaste. « Pas la bonne espèce de livres », grondait Carlyle dans son langage sibyllin, quand il accordait son admiration en refusant son amour. Villiers se reput de ce poison subtil comme il eût fait d'un miel nourricier.

Coquetterie du bizarre, avons-nous dit. Besoin factice, et despotique à la longue, de chercher quand même dans l'irréel un abri contre l'ouragan des choses. Ce dandysme, aujourd'hui si loin de nous, exigeait de ses initiés qu'ils allassent rêver non pas seulement en dehors et au-dessus de la vie, mais au rebours de la vie même. Ils se détournaient de la nature, croyant que son sein maternel était tari ; comme s'il pouvait tarir ! Leur nourrice stérile ne leur donnait pas à boire une goutte de bon lait.

Par bonheur une autre admiration, « de la bonne espèce », arracha Villiers à l'atmosphère alourdie des serres chaudes et l'emporta sur les sommets. « O majesté des altitudes ! » s'écrie Siegfried lorsqu'il aspire pour la première fois l'air des monts. *Tannhæuser* venait de succomber sous la plus formidable coalition de préjugés et de sottises qu'ait connue cette histoire de l'Erreur, que nul n'écrira et que nous revivons tous les jours. Quelques pieux lévites, Villot, Gaspérini, Champfleury, Baudelaire, brûlaient devant l'autel renversé leurs derniers grains d'encens. Les morceaux de cet éventail de Mme de Metternich, brisé le soir de la première par de jolies mains indignées, étaient distribués entre les adeptes comme des talismans. Richard Wagner, tandis que la verve des parodistes jappait sur ses traces, semblait à la phalange de ses apôtres la statue vivante d'un dieu outragé.

Cette fois, le dernier Villiers de l'Isle-Adam eut un vrai geste de chevalier de Rhodes : il se croisa.

Certes, il admirait, respectueux et stupéfait, la miraculeuse puissance verbale et l'infinie charité de Victor Hugo. Contre les blasphèmes épeurés de Baudelaire il s'amusait à aiguiser sa foi ; il saluait en Gustave Flaubert le maître-ouvrier des formes parfaites ; Leconte de Lisle représentait pour lui le chef sans reproche qui tient l'oriflamme et éclaire la route. Mais de quel ciel descendait cet inconnu ! Tous les autres, y compris les plus illustres, étaient des confrères, de simples mortels, avec qui on luttait à égalité ; on prenait leur mesure en combattant auprès d'eux. La stature de celui-là était géante. Devant tant de grandeur, Villiers humilia sa superbe. Il se voua, et jusqu'au dernier soupir il tint son vœu.

Il se plongea dans cette musique de poète, dans cette poésie de musicien, comme en une source purificatrice. Ce fut la plus forte secousse de sa vie artistique, l'apparition de la beauté rêvée, une extase, mais saine et joyeuse, un sursaut de l'âme entière vers l'idéal accompli. Je ne sais rien de plus digne que cette abdication d'une intelligence hautaine, déposée ainsi qu'une offrande aux pieds du génie.

L'esprit de Villiers oscilla dès lors du dilettantisme satanique d'Edgar Poë au mysticisme wagnérien. Alors que son démon s'attardait aux sabbats de l'Artificiel, son ange aspirait à siéger, devant le Graal découvert, à la table de communion. D'où le double caractère de son inspiration, tantôt macabre et tantôt si noble. D'où sa desséchante ironie et sa soif de poésie pure. D'où les contorsions de damné et les élans célestes qui font le charme inquiétant de son œuvre.

Œuvre troublante et troublée, œuvre mêlée aussi, où il y a de tout, du meilleur et du pire, de l'absurde et du vrai, de la douleur et de la farce, du mensonge et de la sincérité, de la verroterie et du diamant. Œuvre considérable après tout, et qui témoigne d'un rude labeur. Plus d'un de nos littérateurs consacrés a moins travaillé que ce vagabond.

Ce furent d'abord, selon l'usage, des poésies diverses, des *juvenilia*, odes lamartiniennes d'une langue un peu molle, qui se fondaient en musique jolie. Un poème décousu et grandiloquent, le *Chant du Calvaire*, que parcourait un souffle biblique. Un drame, *Morgane*, d'un romantisme enragé, d'une affabulation amusante et puérile, où l'on entend deux femmes damnées, une comtesse de Poliastro morphinée de Baudelaire, une lady Hamilton plus scélérate que nature, exhaler avec un élégant cynisme leurs âmes de crime et d'amour. Un second drame, aussi peu dramatique que possible, *Elen*, aux prétentions de dialogue philosophique, œuvre hybride, brillante et confuse, qui semble en son obscurité traversée d'éclairs, une rêverie allemande dans le clair de lune de Shakespeare. Premières lueurs, encore fumeuses, d'un flambeau qui vacillait à tous les vents. Dès ces ébauches, dont Villiers eut le tort de prolonger en lui l'enfance, l'écrivain s'annonçait, l'écrivain de race, l'habile et savant ouvrier des mots, le joaillier du style.

Avec *Isis*, Villiers pensa soulever le monde. L'épigraphe liminaire, empruntée à Don Guéranger, disait ceci : « Tout semble annoncer que le siècle actuel est appelé à voir les luttes les plus ardentes et les plus décisives qui se soient jamais livrées sur les plus grands intérêts dont l'homme

ait droit de se préoccuper ici-bas. » Le lecteur était dûment et loyalement averti qu'il n'allait point être question d'amourettes. Villiers venait de lire Hegel, au moins dans les commentaires de Véra. Il s'en allait répétant partout, avec la joie d'un écolier qu'on vient de gratifier d'une arme dangereuse : « L'Etre et le Néant sont identiques dans le Devenir. » Les formules cabalistiques, pourvu qu'elles fussent concises et obscures, le prenaient à leur piperie. Il voulut écrire un grand ouvrage, en un nombre infini de volumes, un compendium de poésie et de vérité, où la sagesse hégélienne, accrue de sa sagesse à lui, se dresserait devant le siècle pour l'éclairer et le conduire. Ce sont là des tentatives comme on en ose à vingt-deux ans, quand on a autant d'ingénuité que d'orgueil et l'heureuse fortune de tout ignorer. L'auteur candide et audacieux d'*Isis* fait songer à un enfant touche-à-tout qui se serait introduit dans le laboratoire d'un chimiste et ferait la dînette avec des poisons. On sourit en relisant ce livre, quarante ans après son apparition. On admire que la raison du jeune imprudent soit sortie vivante du choc de tant d'idées explosives. Au fond, il se divertissait. Si entiché qu'il fût de métaphysique transcendante, il était artiste avant tout. Aussi, quand il voulut rendre tangible la vérité selon Hegel, lui imposa-t-il la forme voluptueuse de Tullia Fabriana, une princesse de l'Italie stendhalienne, mystérieuse comme une nuit de Florence. Villiers caressa toujours cette conception, au moins étrange et qu'on n'a connue qu'à lui, du génie incarné dans la beauté d'une femme. Ce misogyne, que la conversation des dames horripilait, n'imaginait la pensée suprême qu'abritée dans un corps parfait. Il voulait sans doute cor-

Œuvre troublante et troublée, œuvre mêlée aussi, où il y a de tout, du meilleur et du pire, de l'absurde et du vrai, de la douleur et de la farce, du mensonge et de la sincérité, de la verroterie et du diamant. Œuvre considérable après tout, et qui témoigne d'un rude labeur. Plus d'un de nos littérateurs consacrés a moins travaillé que ce vagabond.

Ce furent d'abord, selon l'usage, des poésies diverses, des *juvenilia*, odes lamartiniennes d'une langue un peu molle, qui se fondaient en musique jolie. Un poème décousu et grandiloquent, le *Chant du Calvaire*, que parcourait un souffle biblique. Un drame, *Morgane*, d'un romantisme enragé, d'une affabulation amusante et puérile, où l'on entend deux femmes damnées, une comtesse de Poliastro morphinée de Baudelaire, une lady Hamilton plus scélérate que nature, exhaler avec un élégant cynisme leurs âmes de crime et d'amour. Un second drame, aussi peu dramatique que possible, *Elen*, aux prétentions de dialogue philosophique, œuvre hybride, brillante et confuse, qui semble en son obscurité traversée d'éclairs, une rêverie allemande dans le clair de lune de Shakespeare. Premières lueurs, encore fumeuses, d'un flambeau qui vacillait à tous les vents. Dès ces ébauches, dont Villiers eut le tort de prolonger en lui l'enfance, l'écrivain s'annonçait, l'écrivain de race, l'habile et savant ouvrier des mots, le joaillier du style.

Avec *Isis*, Villiers pensa soulever le monde. L'épigraphe liminaire, empruntée à Don Guéranger, disait ceci : « Tout semble annoncer que le siècle actuel est appelé à voir les luttes les plus ardentes et les plus décisives qui se soient jamais livrées sur les plus grands intérêts dont l'homme

ait droit de se préoccuper ici-bas. » Le lecteur était dûment et loyalement averti qu'il n'allait point être question d'amourettes. Villiers venait de lire Hegel, au moins dans les commentaires de Véra. Il s'en allait répétant partout, avec la joie d'un écolier qu'on vient de gratifier d'une arme dangereuse : « L'Etre et le Néant sont identiques dans le Devenir. » Les formules cabalistiques, pourvu qu'elles fussent concises et obscures, le prenaient à leur piperie. Il voulut écrire un grand ouvrage, en un nombre infini de volumes, un compendium de poésie et de vérité, où la sagesse hégélienne, accrue de sa sagesse à lui, se dresserait devant le siècle pour l'éclairer et le conduire. Ce sont là des tentatives comme on en ose à vingt-deux ans, quand on a autant d'ingénuité que d'orgueil et l'heureuse fortune de tout ignorer. L'auteur candide et audacieux d'*Isis* fait songer à un enfant touche-à-tout qui se serait introduit dans le laboratoire d'un chimiste et ferait la dînette avec des poisons. On sourit en relisant ce livre, quarante ans après son apparition. On admire que la raison du jeune imprudent soit sortie vivante du choc de tant d'idées explosives. Au fond, il se divertissait. Si entiché qu'il fût de métaphysique transcendante, il était artiste avant tout. Aussi, quand il voulut rendre tangible la vérité selon Hegel, lui imposa-t-il la forme voluptueuse de Tullia Fabriana, une princesse de l'Italie stendhalienne, mystérieuse comme une nuit de Florence. Villiers caressa toujours cette conception, au moins étrange et qu'on n'a connue qu'à lui, du génie incarné dans la beauté d'une femme. Ce misogyne, que la conversation des dames horripilait, n'imaginait la pensée suprême qu'abritée dans un corps parfait. Il voulait sans doute cor-

riger ainsi la nature, qui semble se plaire généralement, et nous ne saurions lui en avoir trop de gratitude, à ne point cacher les cerveaux profonds sous les tresses blondes. Voilà bien une idée de solitaire, qui ignore la femme et la hait sourdement. Cette Tullia Fabriana est sublime et inépousable. « Elle était, dit Villiers en la présentant, du nombre de ces grands esprits, types supérieurs, constitués par la précoce expérience des événements, de la méditation et du monde. A force de reconstruire et de sonder les faits, elle s'était dégoûtée de l'action. » Fuir une telle dame est infiniment doux. Pourtant, « si dégoûtée qu'elle soit de l'action », elle se laisse présenter le comte de Strally d'Anthas, un chérubin d'une grâce accomplie. Elle lui parla longtemps, très longtemps, lui tient les discours d'une reine de Saba qui en sait plus que Salomon ; mais la leçon s'achève le mieux du monde, si nous en croyons les deux dernières lignes du livre : « Ce soir-là le comte de Strally d'Anthas s'anuita chez la marquise Tullia Fabriana. » A la bonne heure ! Mais que vient faire le bonhomme Hegel dans cette aventure ? Voilà, comme eût dit une de nos grand'mères, bien du non-être pour une coucherie. Cette histoire est absurde ! objectera-t-on. D'accord, mais il n'est pas donné à tous les débutants d'avoir des absurdités de cette allure. Dans ce fatras d'idées contradictoires, sous les oripeaux de ce carnaval idéologique, quelqu'un s'annonce et déjà s'affirme. Une lumière a jailli de ce chaos.

Nous n'allons pas dénombrer les œuvres de Villiers de l'Isle-Adam une à une, ni les analyser. Ce serait importuner ceux qui les ont lues, déflorer l'impression de ceux qui ont à les lire. Nous ne voulons qu'indiquer les plus importantes.

Cet acte de la *Révolte*, qui fut hué quasiment, c'est de l'Ibsen, avant l'ibsénisme, exprimé en cette prose française qu'il est permis de préférer au danois. Son grand poème dialogué *Axel*, l'œuvre qu'il remit sans relâche sur le métier, qu'il corrigeait toujours, qu'il voulait parfaite, débute magnifiquement par une prise de voile, sous les voûtes d'un cloître, dans les cantiques d'une nuit de Noël. Prologue superbe de ce conte magique, où deux amants, Axel et Sara, types suprêmes de beauté juvénile, appareillés pour l'idéale union, possesseurs d'un monceau d'or qui peut leur livrer la royauté du monde, préfèrent mourir de leur premier baiser. Le vent du large souffle à travers ce livre, décevant, incomplet, touffu, irritant, mal fait, — admirable.

Le meilleur de Villiers est dans certains contes, *Véra*, *l'Inconnue*, *l'Amour suprême*, *Sentimentalisme*, *Impatience de la foule*. Devenu maître de sa langue, il parvint à donner une expression parfaite aux idées maîtresses qui le dominaient : l'horreur de la vie contemporaine, le mépris des hypocrisies sociales, la malédiction de la bêtise, l'exaltation du sacrifice, la foi simple, le pur amour.

Dans cette orageuse mêlée de souffles contraires, après quelque ironie grimaçante ou d'obscurs délires, se produisent des accalmies délicieuses. Lisez ce début de l'*Intersigne*. Le poète, allant rendre visite à un curé villageois, s'arrête au seuil du presbytère et médite ainsi avant d'entrer :

« L'aspect champêtre de cette maison, les croisées et leurs jalousies vertes, les trois marches de grès, des lierres, les clématites et les roses-thé qui s'enchevêtraient sur les murs jusqu'au toit, d'où s'échappait d'un tuyau à girouette

un petit nuage de fumée, m'inspirèrent des idées de recueillement, de santé et de paix profonde. Les arbres d'un verger voisin montraient, à travers un treillis d'enclos, leurs feuilles rouillées par l'énervante saison. Les deux fenêtres de l'unique étage brillaient des feux de l'occident ; une niche, où se trouvait l'image d'un bienheureux, était creusée entre elles. Je mis pied à terre silencieusement ; j'attachai le cheval au volet et je levai le marteau de la porte en jetant un coup d'œil de voyageur à l'horizon derrière moi. Mais l'horizon brillait tellement sur les forêts de chênes lointains et de pins sauvages où les derniers oiseaux s'envolaient dans les bois, les eaux d'un étang couvert de roseaux, dans l'éloignement, réfléchissaient si solennellement le ciel, la nature était si belle, au milieu de ces airs calmes, dans cette campagne déserte, à ce moment où tombe le silence, que sans quitter le marteau suspendu, je restai muet.

O toi, pensai-je, qui n'as point l'asile de tes rêves et pour qui la terre de Chanaan, avec ses palmiers et ses eaux vives, n'apparaît pas au milieu des aurores ; après avoir tant marché sous de dures étoiles, voyageur si joyeux au départ et maintenant assombri, cœur fait pour d'autres exils que ceux dont tu partages l'amertume avec des frères mauvais, — regarde ! Ici l'on peut s'asseoir sur la pierre de la mélancolie. Ici les rêves morts ressuscitent, devançant les moments de la tombe. Si tu veux avoir le véritable désir de mourir, approche ! Ici la vue du ciel exalte jusqu'à l'oubli. »

Nous choisissons cette page entre mille, moins pour la grâce attristée de son style que pour le sanglot qu'elle exhale et le remords qu'elle avoue. Nous souhaitons qu'elle donne envie de connaître Villiers à ceux qui pourraient croire encore qu'il fut une manière de bouffon nocturne dont les cafés se divertissaient.

Deux colères lui venaient : l'une de ce que l'homme, vermisseau impie, prétendait domestiquer la création ; l'autre de voir de sottes ou méchantes âmes habiter d'adorables corps. Il jura de laisser un pamphlet vengeur contre ses deux ennemies préférées, la Femme et la Science.

L'*Eve future* le résume tout entier. Contrairement à son procédé ancien, il écrivit ce livre d'un jet, ayant fait retraite pendant un hiver. Il le conçut dans la joie, comme quelqu'un qui règle ses comptes et rembourse en une fois tous ses griefs.

Les découvertes de la physique l'avaient toujours plongé dans une sorte d'indignation épouvantée. En présence des inventeurs modernes, il redevenait un gars breton devant des sorciers. Quand son vieux camarade Charles Cros faillit découvrir le phonographe, il lui sembla que la plaisanterie passait la mesure. Le téléphone l'acheva ; c'en était trop. « *Eritis sicut dii* ! » grognait-il. La promesse menteuse du Serpent continuait, depuis l'Eden, à duper l'Homme. Les enfants d'Adam mâcheraient donc toujours le fruit acerbe de l'arbre de science ! Une rancune de curé de campagne l'envahit, vite changée en ivresse prophétique et en littérature achevée.

L'*Eve future* est l'histoire d'un jeune lord anglais, d'une pâleur byronienne et d'une mélancolie à la Shelley, qui, pour son malheur, aime une femme d'une beauté surhumaine et d'une épaisse sottise. Miss Alicia Clary désespère et ravit son amant. Dans la forme de la *Vénus Victrix* elle recèle une petite âme stupide et mauvaise. Lord Ewald s'en va conter sa peine à Edison, le sorcier moderne : « Qui m'ôtera cette âme de ce corps ? » s'écrie-t-il. L'inventeur, appelant à son aide toutes les ruses infernales de la néo-magie américaine, fabrique une Andreïde, de tous points semblable à Alicia, sauf en ceci qu'elle exprime, avec d'exquises paroles, des pensées fortes et des sentiments purs. Entre la femme et la poupée, le jeune Anglais vit un délicieux et affolant cauchemar. Il quitte New-York, ayant

loué une cabine du paquebot pour la vivante et caché dans une caisse scellée triplement l'idéale Hadaly. Un naufrage survient. Lord Ewald, tandis que se noie celle de chair, veut à tout prix sauver l'Andreïde. Il a la douleur de voir le coffret qui renferme Hadaly sombrer dans les flots. Edison reçoit de lui ce télégramme : « Ami, c'est de Hadaly seule que je suis inconsolable, — et je ne prends le deuil que de cette ombre. »

Cette pauvre analyse est une trahison envers ce livre, le plus insolite, le plus blasphématoire. le plus amusant et, par moments, le plus suave des livres. Grisé par son sujet, épris, comme le sculpteur de la fable antique, du jouet qu'il avait modelé, Villiers s'éleva très haut, cette fois, dans la poésie fantastique. Son Andreïde, exaspérée de sa demi-existence, entrevoyant en sa conscience ébauchée les joies interdites de la vie, Hadaly aspirant à l'Etre, dépasse de cent coudées les autres créatures de sa fantaisie.

« Hadaly se leva, puis, après un profond soupir, marcha vers un arbre et, levant la main contre l'écorce, s'y appuya, regardant le parc illuminé par la lune.

« Le pâle visage de l'incantatrice resplendissait :

— Nuit, disait-elle avec une simplicité d'accent presque familière, c'est moi, la fille auguste des vivants, la fleur de Science et de Génie résultée d'une souffrance de six mille années. Reconnaissez dans mes yeux voilés votre insensible lumière, étoiles qui périrez demain ; — et vous, âmes des vierges mortes avant le baiser nuptial, vous qui flottez, interdites, autour de ma présence, rassurez-vous ! Je suis l'être obscur dont la disparition ne vaut pas un souvenir de deuil. Mon sein infortuné n'est pas même digne d'être appelé stérile. Au Néant sera laissé le charme de mes baisers solitaires ; au vent, mes paroles idéales ; mes amères caresses, l'ombre et la foudre les recevront, et l'éclair seul osera cueillir la fausse fleur

de ma vaine virginité. Chassée, je m'en irai dans le désert sans Ismaël ; et je serai pareille à ces oiselles tristes captivées par des enfants, et qui épuisent leur mélancolique maternité à couver la terre. O parc enchanté ! grands arbres qui sacrez mon humble front des reflets de vos ombrages ! Herbes charmantes où des étincelles de rosée s'allument et qui êtes plus que moi ! Eaux vives, dont les pleurs ruissellent sur cette écume de neige, en clartés plus pures que les lueurs de mes larmes sur mon visage ! Et vous, cieux d'Espérance, — hélas ! si je pouvais vivre ! Si je possédais la vie ! Oh que c'est beau de vivre ! Murmures d'extase, vous entendre ! Amour, s'abîmer en tes joies ! Oh ! respirer, seulement une fois, pendant leur sommeil, ces jeunes roses si belles ! Sentir seulement passer ce vent de la nuit dans mes cheveux !... Pouvoir seulement, mourir !

« Hadaly se tordait les bras sous les étoiles. »

Notons que Villiers parlait cette langue-là, au plus fort du mouvement naturaliste, à l'époque heureuse où les jeunes écrivains aimaient à cueillir leur premier laurier en contant des histoires de cuisinières enceintes. En outre, il avait cru devoir offrir la primeur d'un ouvrage semblable à une feuille mondaine, aimée des grands cercles. On se désabonna. Le volume obtint le suffrage d'une élite, un peu plus nombreuse que de coutume. Quelques têtes se dressèrent à ce beau bruit.

Ce n'était pas la gloire, c'était au moins la joie de se sentir sincèrement admiré et un peu compris. Villiers ne devait pas aller plus avant dans le succès. L'*Eve future* fut son dernier défi, son testament, le témoignage le plus complet qu'il nous lègue des égarements de sa pensée, des envolées de son imagination, des splendeurs de son art.

Le soir de sa vie fut sombre. Usé, malade, désespérément las, il disputa quelques mois à la mort un corps dévasté où brûlait un reste de flamme.

Quelques camarades dévoués et discrets, de délicats artistes en amitié, Mallarmé, Hüysmans, Léon Dierx, Catulle Mendès, Jean Marras, Guy de Maupassant, Hervieu, ingénieux à obliger avec pudeur, adoucirent sa fin. Sa dernière énergie fut dépensée à assurer le sort d'un enfant. Depuis plusieurs années une humble femme partageait son sort. N'ayant plus rien à lui donner que ce nom dont il était si vain, Villiers lui en fit présent avec son adieu. Et l'acte suprême de ce révolté fut un geste de soumission à la loi écrite. — Qui dira jamais de quel fiel fut abreuvée cette agonie ?



Un poète aimé de notre jeunesse a chanté dans une heure de beau lyrisme la mort d'un danseur, qui faisait de son tréteau banal un tremplin pour bondir dans l'infini :

Enfin, de son vil échafaud
Le clown sauta si haut, si haut !
Qu'il creva le plafond de toiles,
Au son du cor et du tambour,
Et, le cœur dévoré d'amour,
Alla rouler dans les étoiles.

La vie et l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam ressemblent à cette acrobatie sacrée. De ses premiers rêves à son dernier râle, il a été hanté par ce délire, que Banville, en un magnifique langage, nomme le « vertige du gouffre d'en haut. »

Le monument qu'il voulait édifier jusqu'aux nues, sa Babel impossible, jonche le sol de débris grandioses. Nous convions à un pèlerinage vers ce temple écroulé ceux qu'attire la beauté des ruines.

AVANT LA REPRISE DE « NICOMEDE »

25 *mai* 1906.

Nous allons célébrer dans quelques jours la semaine de Corneille. Pour fêter dignement son troisième centenaire, la Comédie-Française prend le bon parti : elle jouera quelqu'une de ses tragédies abandonnées. Cet hommage-là vaut mieux que les plus belles statues et les plus éloquents discours du monde. C'est pitié comme nous connaissons mal le père de la scène. Il nous a légué plus de trente pièces : nous en avons, bon gré mal gré, adopté six. On va nous rendre *Nicomède*, délaissé depuis si longtemps. Lors de la reprise de 1861, Sarcey en demandait le maintien au répertoire. Claretie exaucera ce vœu de Sarcey. Allons-nous enfin assister à la revanche de celui des chefs-d'œuvre cornéliens qu'il nous est le plus facile de comprendre et consacrer son établissement dans la gloire ?

Pourquoi cette lamentable indifférence à l'égard d'un ouvrage si profondément moderne et si curieusement beau ? On s'étonne que les comédiens aient désappris peu à peu un des rôles les plus séduisants du vieux théâtre. Leurs ancêtres mettaient leur honneur et leur joie à jouer Nicomède. Floridor y triompha à l'Hôtel de Bourgogne. Beau gars avantageux, de tournure militaire, avec une voix et un torse de parade, il vi-

Quelques camarades dévoués et discrets, de délicats artistes en amitié, Mallarmé, Hüysmans, Léon Dierx, Catulle Mendès, Jean Marras, Guy de Maupassant, Hervieu, ingénieux à obliger avec pudeur, adoucirent sa fin. Sa dernière énergie fut dépensée à assurer le sort d'un enfant. Depuis plusieurs années une humble femme partageait son sort. N'ayant plus rien à lui donner que ce nom dont il était si vain, Villiers lui en fit présent avec son adieu. Et l'acte suprême de ce révolté fut un geste de soumission à la loi écrite. — Qui dira jamais de quel fiel fut abreuvée cette agonie ?



Un poète aimé de notre jeunesse a chanté dans une heure de beau lyrisme la mort d'un danseur, qui faisait de son tréteau banal un tremplin pour bondir dans l'infini :

Enfin, de son vil échafaud
Le clown sauta si haut, si haut !
Qu'il creva le plafond de toiles,
Au son du cor et du tambour,
Et, le cœur dévoré d'amour,
Alla rouler dans les étoiles.

La vie et l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam ressemblent à cette acrobatie sacrée. De ses premiers rêves à son dernier râle, il a été hanté par ce délire, que Banville, en un magnifique langage, nomme le « vertige du gouffre d'en haut. » Le monument qu'il voulait édifier jusqu'aux nues, sa Babel impossible, jonche le sol de débris grandioses. Nous convions à un pèlerinage vers ce temple écroulé ceux qu'attire la beauté des ruines.

AVANT LA REPRISE DE « NICOMEDE »

25 *mai* 1906.

Nous allons célébrer dans quelques jours la semaine de Corneille. Pour fêter dignement son troisième centenaire, la Comédie-Française prend le bon parti : elle jouera quelqu'une de ses tragédies abandonnées. Cet hommage-là vaut mieux que les plus belles statues et les plus éloquents discours du monde. C'est pitié comme nous connaissons mal le père de la scène. Il nous a légué plus de trente pièces : nous en avons, bon gré mal gré, adopté six. On va nous rendre *Nicomède*, délaissé depuis si longtemps. Lors de la reprise de 1861, Sarcey en demandait le maintien au répertoire. Claretie exaucera ce vœu de Sarcey. Allons-nous enfin assister à la revanche de celui des chefs-d'œuvre cornéliens qu'il nous est le plus facile de comprendre et consacrer son établissement dans la gloire ?

Pourquoi cette lamentable indifférence à l'égard d'un ouvrage si profondément moderne et si curieusement beau ? On s'étonne que les comédiens aient désappris peu à peu un des rôles les plus séduisants du vieux théâtre. Leurs ancêtres mettaient leur honneur et leur joie à jouer Nicomède. Floridor y triompha à l'Hôtel de Bourgogne. Beau gars avantageux, de tournure militaire, avec une voix et un torse de parade, il vi-

vait le rôle d'après ses souvenirs. Quand il se nommait Josias de Soulas, sieur de Prinefosse, il avait été aux Gardes ; cela ne lui nuisait point pour incarner les capitans. De Floridor à Beauvallet, en passant par Grandval, Baron et Lekain, tous les tragédiens s'essayèrent dans un emploi qui les tentait par sa difficulté. Au témoignage de Lekain « le grand Baron était le seul qui savait le sauver par ses nuances imperceptibles ». On doit croire à la sincérité d'un acteur qui parle ainsi d'un autre que lui. Lekain, qui s'acharnait sur ce rôle, eut le tort de pousser le zèle jusqu'à corriger les vers qui ne passaient pas dans sa voix. Il est à craindre que Voltaire ne lui ait pas déconseillé ce sacrilège. Une des manies de Voltaire fut de mettre en marge du style cornélien des corrections qui sentaient le régent de jésuitière. Il hésitait à placer *Nicomède* au rang des chefs-d'œuvre règlementaires. Cette pièce de demi-caractère, toute d'ironie et d'intimité, où la grandesse affectait la langue familière, le troublait dans son esthétique et dans sa grammaire de conservateur. Le dix-huitième siècle n'en raffolait pas moins de *Nicomède*. La reprise de 1756, après un oubli de quatre-vingts ans, fut éclatante. On adora tour à tour Lecouvreur et Clairon dans Laodice. M. La Harpe, non sans inquiétude, se décida à délivrer au genre humain le permis d'admirer.

Nous n'avons pas abusé de la permission. L'ombre irritable et grondeuse du père Corneille devrait nous en garder quelque rancune. Son *Nicomède* lui tenait au cœur. « Je ne veux point dissimuler que cette pièce est une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié. » Il disait encore, dans une de ces belles formules de jadis où l'orgueil

se donne l'air de saluer : « Ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main. » Il a écrit aussi quelque part, et c'est là qu'il faut chercher le secret de sa préférence : « J'ai beaucoup osé dans *Nicomède.* »

« Il est bon, déclarait-il, de hasarder un peu. » Le public lui fit même hasarder plus encore qu'il ne l'eût souhaité.

Le bruyant succès de la première représentation de *Nicomède* ne dépendit point de la seule admiration littéraire. La passion politique y fut pour beaucoup. Les Comédiens du Roi donnèrent la pièce en février 1651. Quel est le membre de la Société des auteurs qui oserait, de nos jours, tenter la fortune pendant une semaine à ce point troublée ? — Nous nous rappelons tous cette première où Delibes et Gondinet eurent à lutter contre la « Dernière heure », qui annonçait la chute de Thiers. — Les premiers spectateurs de *Nicomède* avaient d'autres soucis en tête que la Bithynie et ses destinées. Paris se régalait d'émeutes. Condé et les princes, sortis la veille de prison, rentraient triomphalement dans la ville en fête. Mazarin avait dû honteusement filer vers l'Allemagne. Les pamphlets outrageants circulaient contre Madame Anne et son faquin de cardinal consort. Appuyé sur le trône du petit roi de treize ans, Condé jouait les maires du palais. Huit jours avant, le Parlement avait exigé d'Anne d'Autriche une déclaration « excluant du pouvoir tous étrangers ou autres qui auront serment à d'autres que le Roi ». — Et l'on croit que la peur de l'influence romaine date d'hier ! — Les petits-maîtres, le verbe aussi relevé que la moustache, traînaient leurs bottes dans les appartements de la Régente.

C'est à ce public, ivre de rébellion, que Corneille soumettait sa pièce. Et quelle pièce ? L'histoire d'un jeune prince qui revient des camps pour disputer ses droits aux convoitises d'une reine usurpatrice et aux intrigues d'un diplomate étranger ; prince victorieux, beau parleur, généreux, insolent, irrésistible ; prince éperdument aimé d'une fille de sang royal capable d'organiser une sédition populaire pour délivrer son héros. Instantanément, Nicomède devint Condé pour le parterre, et Flaminius l'exécré Mazarini et Anne d'Autriche Arsinoé l'insidieuse ; et en Laodice revécut Longueville elle-même, l'Armide blonde aux yeux de turquoise. On chercha des allusions dans chaque hémistiche et toute l'humanité de la Fronde se reconnut dans ces Bithyniens. — Paris n'a jamais vraiment aimé pour elle-même la littérature.

Le bonhomme Corneille avait-il songé à se servir de ce procédé de lancement ? Il convient de n'en rien croire. Ce robin tranquille et dévot n'avait rien de frondeur. Il était alors à l'*Imitation de Jésus-Christ* bien plutôt qu'aux mazarinades. Au surplus, il avait de bonnes raisons, et de toutes récentes, pour ne pas se joindre aux ennemis de la Cour. L'année précédente, à la suite des prises d'armes de Normandie, le cardinal était venu à Rouen remettre de l'ordre et procéder à une épuration de fonctionnaires. Le sieur Bauldry, procureur des états de Normandie, compromis dans la faction Longueville, avait été destitué prestement. Or le remplaçant du magistrat disgracié n'était autre que Corneille lui-même. La lettre de cachet qui le nommait procureur-syndic honorait en lui « une personne capable, dont la fidélité et l'affection étaient con-

nues ». Inutile d'ajouter que Bauldry trouvait cette mutation nauséabonde ; il ne pouvait pourtant pas faire échec à Corneille en luttant contre lui au théâtre ! Rouen comptait des bauldryllarts passionnés qui en voulurent au remplaçant de leur bon juge. « On a donné au sieur Bauldry, disait un libelliste anonyme, un successeur qui sait fort bien faire des vers pour le théâtre, mais qu'on dit être assez mal habile pour manier les grandes affaires. Bref, il faut qu'il soit ennemi du peuple pour qu'il soit pensionnaire de M. de Mazarin ». Corneille passait aux yeux de la presse d'opposition pour un « ennemi du peuple » ; cette vague définition était déjà d'usage. Fervent mazarin ou classé comme tel, la rentrée des princes ne le réjouissait guère. Le duc de Longueville allait précisément, quelques jours après *Nicomède*, obtenir du Bloc la réintégration du martyr Bauldry. Corneille, homme d'épargne, d'ordre et de travail, chargé de famille, n'aimait pas les changements de ministère ; il ne dédaignait ni les pensions ni les charges et se plaisait à voir des gratifications répondre à la courtoisie de ses dédicaces. Conservateur par profession et par tempérament, il ne songeait aucunement, en écrivant son *Nicomède*, à divertir l'émeute. C'est en toute sincérité qu'il déclare : « Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors. » Le public voulut voir autre chose dans sa tragédie. Comme on applaudissait, Corneille se laissa faire. Il n'était pour rien dans le scandale.

Si prudent qu'il fût, et si loyaliste, et si désireux de la seule immortalité, il était de son temps et respirait le vent de son siècle. En croyant ne peindre que le cœur humain éternel,

dans le décor d'une petite cour d'Asie, il fronda, plus ou moins consciemment, parce que tout frondait dans la France d'alors. Henri Heine, qui eut dans la critique de merveilleuses intuitions, a mis bien des choses dans ce mot, si souvent cité : « En Corneille gronde la voix de la Fronde. » *Nicomède* et son auteur sont bien datés de 1651. Rien ne vaut, pour comprendre la folie qui fit de Condé et de Turenne des reîtres parricides, un voyage à la cour de Prusias.

Triste histoire, douloureuse et sotte, que celle de cette guerre de quatre ans, où l'espièglerie alla jusqu'au crime ! La troupe de cette farce tragique est composée de saltimbanques scélérats. Un Condé qui change d'étendard comme de cuirasse, agité, impulsif, emporté, absurde, condottiere aveugle de ses haines ; Mademoiselle, une Clélie au long nez qui mit du burlesque dans l'amour ; un Retz, Catilina d'alcôve, qui avec des vues de génie agissait en drôle ; cette Longueville ensorceleuse, Mélusine toquée, dont on connaît l'effronté aveu : « Je n'aime pas les jeux innocents ». — Et, dans l'autre camp, le ménage ranci de la reine espagnole et de son Arlequin en simarre, lequel s'épanouissait dans toute cette canaillerie bouffonne et les roulait tous, en demeurant, lui l'Italien, le seul bon Français de la bande. Moment terrible d'égoïsme et d'anarchie dont l'étranger s'amusait, convulsion d'un monde condamné, dernier hoquet de l'ogre féodal ! Un grand historien, Ernest Lavisse, vient d'éclairer ces masques en pleine lumière. Vilaines gens et vilaines âmes ! Mais ils sont bien amusants, les gredins. Et qu'ils s'amusaient ! Ils montrèrent à nu leurs dessous de bandits seigneuriaux, de caillettes cyniques, de prêtres athées.

d'hypocrites robins, de bourgeois gobeurs. Avec cela il eurent de l'esprit comme des démons, des gestes superbes, de la crânerie, de la grâce, et cet on ne sait quoi d'élégance magnifique, même dans les sottises, qui empêche de s'ennuyer à l'histoire de France.

Ce fut en regardant grouiller ces fantoches que Corneille créa des êtres cornéliens. Les portraits immortellement typiques ne sont peints, après tout, que d'après nature ; le chef-d'œuvre a toujours eu besoin du modèle vivant. — *Nicomède*, ce héros goguenard, qui n'est jamais plus provocateur qu'en prison et qui fait avec ses ennemis assaut d'épigrammes, il a gagné la bataille de Rocroy et ne veut pas qu'on l'oublie ; dès qu'un adversaire le défie, il le soufflette de ce souvenir. Arsinoé, mûre et belle encore, ment superbement, à la castillane, et sait sourire avec la rage au cœur. L'ambassadeur romain Flaminius, l'homme de l'influence lointaine, fait semblant de céder et attend son heure ; il sait bien qu'il reviendra de Cologne. La plus « Fronde » de tous, c'est Laodice, reine d'une Arménie de *l'Astrée*, qui s'exprime en guerrière pastorale, mettrait le feu au monde pour son beau soldat et envoie, à ses frais, la canaille hurler sous les fenêtres de Rueil et de Saint-Germain. Elle est pour princes du sang conspirateurs. Elle méprise cruellement le petit Attale, « qui tremble à voir un aigle ». Un pâle prétendant pour cette amazone ! Aux madrigaux de ce page de ruelle elle répond par des métaphores militaires. « La place est occupée », lui dit-elle. Amoureuse, lettrée et fringante, cette Laodice est une précieuse qui parle mousquetaire. Ah ! l'admirable galerie de « mauvaises têtes » ! Ils sont tous de leur époque

et de leur parti, malgré Tite-Live, Justin et Diodore, — et malgré Corneille.

Et puis, qui sait ? Corneille n'était peut-être pas si incapable de flatter le public dans ses plus coupables passions. Pour si grand qu'il fût, il était auteur. Et il était Normand aussi, le sublime Aïeul.



REVUES LITTÉRAIRES

S'il y a jamais un historien de la Presse, sa tâche sera rude. En supposant qu'il borne son enquête aux publications d'importance secondaire, il lui faudra explorer une montagne de papier noirci. Fût-il le plus intrépide des chartistes, les dix dernières années du second Empire suffiront à lasser sa patience.

Le quartier latin était alors jonché de feuilles multicolores dont le tourbillon soulevait des poussières. Après un vol rapide, elles venaient les unes après les autres s'affaisser aux pieds de M. Delesvaux. Ce magistrat repose désormais dans l'oubli ; nul homme ne fut de son vivant plus abondamment flétri en vers et en prose. C'était un personnage expéditif, peut-être un bon enfant, qui jouait son rôle avec gaillardise. Chargé de distribuer aux mutins les amendes et les mois de prison, il s'acquittait de ce sacerdoce sans scrupule ni colère. Entre lui et ses victimes, il s'était établi à la longue une sorte de cordialité. Quand il voyait revenir à la barre un de ses clients habituels, il l'accueillait d'un : « Vous, encore ! » digne d'un oncle du répertoire. Un haussement d'épaules, un soupir, un regard sur le Code, puis un bon arrêt envoyant à Sainte-Pélagie un nouveau martyr de la pensée. Cela se passait presque affectueusement. Ce n'était pas l'idéal du libéralisme, c'était surtout inélégant

et vain. Mais, à présent que les délinquants de jadis sont gendarmes à leur tour, nous pouvons reconnaître entre nous que leur supplice n'avait rien d'atroce. Le règlement faisait la part des faiblesses humaines. Le prisonnier pouvait prendre soin de sa personne. Il ne lui était pas interdit, s'il avait du linge et même s'il n'en avait point, de désigner une blanchisseuse, résidant au dehors. Celle-ci n'étant pas soumise à la formalité du serment, il lui arrivait, tout en gardant la même position sociale, de changer de personnalité. On vit ainsi certains détenus, de tempérament capricieux, ne pas conserver la même blanchisseuse pendant toute la durée de la peine. Si le condamné redoutait la solitude, on l'autorisait à recevoir dans son cachot. Les heures du châtiment se passaient à persévérer dans le crime. Et quand le captif redevenait libre, un nouveau journal était fondé.

Tandis que nos maîtres, les Alphonse Peyrat, les Nefftzer, les Delescluze, les Edouard Hervé, les Weiss, les Paradol, menaient la grande guerre stratégique, ces innombrables petits corsaires criblaient l'ennemi de leurs brûlots. Il y en eut par centaines, de ces journaux d'un jour, dans tous les tons et dans tous les styles, de violents et de perfides, de brutaux et de légers, de stupides et de plaisants. Leurs opinions oscillaient de la légitimité au blanquisme, ces deux pôles de l'opposition d'alors. Leurs rédacteurs ne se mettaient guère en frais d'imagination. On composait le numéro d'un éloge de Robespierre, d'une ode à Lincoln, de quelques anecdotes tendancieuses, d'une description des mœurs de la décadence romaine remplie d'allusions aux orgies de Compiègne et d'une ou deux chansons satiriques dans

la manière des salons orléanistes. Les malins poussaient l'ingéniosité jusqu'à se procurer une lettre de Garibaldi, généralement brève. Il n'en fallait pas davantage pour contenter un public, plus choisi que nombreux, où les académiciens du programme de Nancy coudoyaient des jacobins de stricte observance. — Ainsi allaient les choses, au temps où la Presse était bâillonnée.

Il serait amusant, et instructif aussi, d'aller dans les casiers de la Bibliothèque nationale réveiller cette collection de son sommeil. On revivrait là, en quelques heures, tout un chapitre héroï-comique de nos luttes d'antan. Ce voyage à travers le passé servirait à notre édification : il nous aiderait à comprendre tout le prix de la liberté ; et la dignité professionnelle n'y perdrait rien, s'il nous conseillait d'user avec moins de prodigalité du droit funeste et sacré de tout dire.

Mais nous demanderions vainement à ces pamphlets d'étudiants en révolte de nous renseigner sur les tendances artistiques de la jeunesse d'alors. Ces petits journaux ne se disaient littéraires que pour tourner la législation. Pour des raisons étrangères à l'art, mais qui ne manquaient pas de clairvoyance, le Parquet leur refusait ce titre ; il s'obstinait à ne voir en eux que des braconniers de la politique. L'historien que nous rêvons devra distinguer soigneusement ces prétendus « journaux littéraires » des « journaux de littérature ». Ces derniers, qui furent nombreux aussi, avec des allures plus douces et des passions moins subversives, s'adressaient à d'autres lecteurs.

Deux jeunesses, qui ne se ressemblaient que par le pittoresque du costume, se tutoyaient sans fraterniser. L'une, dont le stagiaire Gam-

betta était le Danton, plaçait au-dessus de tout le devoir civique. L'autre, résignée sinon acquise à l'Empire, avait appris de Théophile Gautier à s'absorber dans la religion de la beauté pure.

Sans prendre garde à l'ouragan
Qui fouettait mes vitres fermées,
Moi, j'ai fait *Emaux et Camées*.

Cet alexandrinisme de serre-chaude suffisait aux adeptes d'une confrérie plus éprise du rêve que de l'action. La vie quotidienne mêlait sans les confondre les serviteurs de ces dieux différents. Les deux églises se méprisaient réciproquement; ainsi qu'il convient à des églises, elles se plaisaient à s'excommunier. On échangeait les épithètes de « guillotineurs » et de « joueurs de flûtes ». Quelques rares intelligences, plus larges et plus souples, allaient d'un temple à l'autre et voulaient prêcher à la fois l'amour des belles formes et le culte de la liberté. Ces conciliateurs, selon le sort habituel des esprits équitables, étaient conspués de part et d'autre. Ceux qui sont guelfes aux gibelins et gibelins aux guelfes se voient, depuis Montaigne, « pelaudés à toutes mains ».

Le terrain d'entente était pourtant possible. Les dévots des deux autels n'avaient-ils pas dans les *Châtiments* le même bréviaire ? Le poète par excellence n'était-il pas l'exilé suprême, pour les uns la voix de Justice, pour les autres le verbe du Beau ? « Mes bonnes amies, disait un pianiste illustre, ne se disputent jamais : elles s'aiment en moi. » Moins heureux et moins sages que ces dames, les admirateurs de Victor Hugo n'arrivaient qu'à se méconnaître en lui. Vainement, de son rocher de Guernesey, le Père bénissait

du même geste la postérité de sa parole et celle de son indignation. Cet arbitrage souverain ne conciliait rien. Toutefois, on cherchait de temps à autre à se rapprocher. On consentait à relire le *Manteau impérial* à la même table du café de Madrid. Des parnassiens bons garçons convenaient que les *Propos de Labienus* étaient d'une grammaire irréprochable ; des révolutionnaires, par gentillesse, concédaient des métaphores incorrectes dans les manifestes de Ledru-Rollin. Mais ces tentatives de fusion n'aboutissaient qu'à des heurts nouveaux. En certaines circonstances, on en vint aux mains. A propos de la *Gaëtana* d'Edmond About, des horions s'échangèrent. La bataille d'*Henriette Maréchal*, où l'excellent *Pipe-en-Bois* entra dans la gloire, brouilla définitivement les deux partis. La rupture parut irrémédiable. Les deux armées couchèrent sur leurs positions : ici, ceux de la Politique, avec toutes les raideurs, toutes les injustices et toutes les violences de l'apostolat ; là, dans leur morgue aristocratique et leur dédain des contingences, ceux de la Littérature aimée pour elle-même.

⁂

Aujourd'hui, cette querelle pour et contre la doctrine de l'Art pour l'Art nous laisse indifférents. Elle figure au musée des vieilles modes entre un modèle de crinoline et la cote de Gladiateur. En son temps elle fit rage dans les compagnies intellectuelles et mit les cervelles à l'envers. Sans égaler en importance la querelle des anciens et des modernes, où se mesurèrent Boileau et Perrault, elle a droit à une page, disons à une note, dans un manuel d'histoire littéraire. Des

écrivains considérables descendirent dans la lice et rompirent des lances. Pour quelles causes combattaient-ils avec tant d'ardeur ? Nous avons cru le savoir, à l'âge où l'on ne tient pas encore à comprendre. A présent nous serions bien en peine de dire de quoi au juste il s'agissait. Peut-être, au fond, d'un désaccord, aussi vieux que l'esprit humain, entre les artistes et les apôtres : ceux-ci voulant refaire le monde et fonder le bonheur ; ceux-là acceptant l'univers tel qu'il est et ne prétendant qu'à l'embellir. Mais encore tout apôtre a-t-il besoin de se faire artiste à ses heures. la vérité n'allant pas sans quelque parure. De son côté, le poète n'est qu'un misérable jongleur de syllabes, s'il ne croit pas à la vertu des mots qu'il assemble. Il n'y avait là, en réalité, que l'antagonisme naturel entre les cafés où l'on rimait des strophes et ceux où l'on faisait des constitutions. La police impériale donnait une leçon d'impartialité en les surveillant les uns et les autres avec une égale vigilance. Ceux-là seuls furent dans le vrai qui, demandant des sonnets aux poètes et aux tribuns des révolutions, promenèrent d'un camp à l'autre leur dilettantisme. Si tout le monde faisait des vers, on ne changerait jamais le gouvernement, et l'histoire y perdrait de sa variété. Mais tout le monde ne peut pourtant pas conspirer.

Gautier ne conspirait pas. Aussi fier que quiconque, il avait son civisme à lui en célébrant Victor Hugo dans les colonnes du *Moniteur*. Et cela ne manquait pas de noblesse.



Vers 1861, un très jeune homme, récemment

arrivé de Toulouse, incarnait le type du dandy de lettres. Catulle Mendès venait de publier ses premiers vers. « Son prénom l'oblige, avait dit Sainte-Beuve, et il ne semble pas d'humeur à y déroger. » Rompu à tous les sports du style, saturé de littérature, appliqué, convaincu, volontaire, ce débutant avait un visage d'écolier et des allures de maître ; à l'âge où l'on tâtonne et bégaie, il parlait une langue impeccable et s'avançait en ligne droite dans son sillon. Voici longtemps que Mendès exerce, avec sa logique et sa vaillance, la profession, sacrée pour lui, d'écrivain ; j'ai la joie d'être son ami depuis trente ans. Je ne vois pas qu'il ait rien modifié d'essentiel aux idées de sa jeunesse. Tel il était, au lendemain de *Philoméla*, tel il persiste, fidèle à sa foi. Polémiste agressif, théoricien sévère, partial et généreux, compréhensif et intransigeant, impitoyable aux choses qu'il hait, se donnant tout entier à ce qu'il aime, capable d'embrasser son pire ennemi s'il vient d'écrire une belle page, serviteur de l'art jusqu'au fanatisme et grammairien comme on est dévot. Il est né chef d'école. Il mourra tel, conservant jusque dans la plus extrême vieillesse l'adolescence de son esprit. Au jour suprême, après avoir corrigé quelques épreuves, il rentrera comme chez lui dans l'Empyrée des bons ouvriers de la langue. A peine arrivé, il se fera présenter à Ronsard. Mais aussitôt il réunira autour de lui des ombres heureuses pour leur enseigner le contre-point du style. Il fondera une revue chez l'Eternel.

Sur la planète il en a fondé deux.

La première fois, il n'avait pas vingt ans. Ce fut la *Revue fantaisiste*, de gracieuse mémoire. C'est dans ce recueil, à couverture satinée et rose,

qu'il faut aller s'informer d'un état d'âme qui fut à cette époque lointaine celui de tout un groupe. Vous pourriez lire, les uns après les autres, tous les exemplaires de la collection, sans deviner entre les lignes qui naissait ou mourait sur les trônes en 1861, quels peuples vivaient en paix et quels en guerre, quelles découvertes modifiaient le globe, quelles révolutions changeaient les patries. Les vitres dont parle Gautier étaient closes à la vie du siècle, et les ouragans les fouettaient en vain. En leur atelier recueilli, les artisans de cette corporation fermée se livraient à des travaux subtils d'émaillage et de ciselure. Ce cénacle d'orfèvres des mots fait songer à ces cloîtres du moyen âge où les bons « escriveurs de vermillon » enluminaient des Heures, pendant que les jacques brûlaient les manoirs et les routiers les métairies. Le jeune abbé, souriant et rigide, initiait une élite de clercs à des rites savants. Quelques prieurs du voisinage, d'une sainteté plus mondaine et d'une règle moins austère, tels que Monselet et Banville, étaient seuls admis, sur leur bonne renommée, à pénétrer dans le parloir ; ils y apportaient les bruits du dehors, que l'épaisseur des tapisseries et le mystère du vitrail rendaient musicaux et lointains. Un moine, connu pour pécher avec toutes les délices du remords, Charles Baudelaire, venait y réciter ses litanies de chrétien damné. C'était, dans un entresol du passage Mirès, un oratoire de dévotion satanique, et, au milieu de la tourmente moderne, à trois mètres du boulevard, comme une petite émigration.

Mendès, aujourd'hui, est le premier à sourire au souvenir de cette attitude. Il en sourit, mais il n'en rit point. Il comprend, mieux que per-

sonne, quel service le groupe qu'il dirigeait rendit aux Lettres en résistant à la débâcle qui mettait en péril la haute poésie. Il fallait remonter un courant bourbeux. Les improvisateurs d'album, les fabulistes humanitaires, les traînards du lakisme, les Juvénals de cabaret, les prédicants et les larmoyeurs avaient troublé la source. La pureté de la langue française exigeait que l'on réagît au plus vite et rigoureusement. Elle se fit, cette réaction nécessaire, avec la raideur et les excès que les réactions comportent toujours. Il ne faut demander aux jeunes gens ni souplesse, ni mesure ; ils dédaignent les compromis de l'équité. Par dégoût des fades nourritures, ces natures ultra-délicates se mirent au régime des aromates et des poisons. Elles s'enfermèrent aux paradis artificiels d'Edgar Poë pour déguster le haschisch et fumer l'opium. Cette hygiène démoniaque pourrait être dangereuse à des hommes mûrs, leur corroder l'estomac et le cerveau. Mais à vingt ans on digère des cailloux, surtout quand ils sont de matières précieuses ; on revient frais et dispos d'une nuit de sabbat. Les Parnassiens d'avant le Parnasse respiraient à pleins poumons cette atmosphère délicieusement vénéneuse ; leur croissance intellectuelle s'en accommodait. Un seul dont nous évoquions récemment le pur et cher souvenir trop zélé, trop sincère peut-être, resta intoxiqué pour toujours.



Leur admiration pour Victor Hugo fut ce qui les sauva. Ces dédaigneux connaissaient l'humilité. Ils avaient appris dans la *Légende des Siècles* à lire et à écrire. La dévotion au Maître les défendit contre leurs outrances et leur conserva, en

dépit d'eux-mêmes, la santé du goût. Il nous paraît qu'à l'heure actuelle nos jeunes n'ont plus de ces élans de servitude volontaire. Ils nous semblent trop dépourvus de soumission. Ce sentiment un peu maussade vient à coup sûr de ce que nous sommes en train de vieillir. Les malentendus entre aînés et cadets doivent dater de l'homme des cavernes. On n'aime pas les mêmes livres que son fils, et si d'aventure on se rencontre avec lui dans une admiration commune, c'est pour des raisons si contradictoires qu'il vaut mieux des deux côtés les garder pour soi. Ceux qui firent leurs humanités au déclin du second Empire et vécurent l'année terrible à leur entrée dans la carrière ont élu leur poète préféré en Victor Hugo. Cette admiration tient en nous à des causes si profondes que nous souffrons jusqu'au malaise, de la voir moins pieuse chez les âmes nouvelles. Nous nous expliquons mal surtout qu'on veuille substituer une autre prosodie à celle où se joua souverainement une puissance verbale qui tenait du prodige. Que nous veulent ces troublantes nouveautés ? Est-ce une aberration passagère, une excentricité, une élégance, une mode d'un jour ? Est-ce au contraire une chaîne qui se brise ? Serait-ce quelque chose qui se fonde sur les ruines du temple que nous jugions éternel ? Se prépare-t-il dans la langue des vers un quatre-vingt-neuf dont nous sommes les ci-devants boudeurs et bornés ? Il est prudent de feindre de le croire, pour le cas où la postérité nous donnerait tort. L'avenir est capable de beaucoup de choses et il en a fait bien d'autres à nos pères ! En matière de progrès, quand on ne comprend pas, si la loyauté commande de le dire, la sagesse conseille de réserver à tout hasard la part de

l'Inconnu. Qui sait si les rythmes qui enchantent nos oreilles et bercent nos songes ne paraîtront pas à nos neveux des cadences de barbares? Un jour viendra peut-être où les professeurs de rhétorique citeront *Booz endormi* comme l'exemple d'une forme abolie.

En attendant cette époque heureuse où l'extrême civilisation confinera à la sauvagerie primitive, buvons nos vieux vins dans nos verres. Laissons-nous aller à croire sénilement que *Booz endormi* est un incomparable et immortel chef-d'œuvre. De notre balcon vermoulu regardons avec une curiosité bienveillante se développer l'émeute. Si c'est une révolution, on le verra bien.

N'avons-nous pas d'ailleurs, de notre côté, à confesser des repentirs ? Nos amis de la *Revue fantaisiste*, dans leur zèle jaloux, eurent aussi leurs injustices de sectaires et leurs ingratitudes d'enfants ? Captifs d'un idéal plus haut que large, garrottés dans une formule étroite, ils s'interdirent d'aller, hors des limites réglementaires, connaître la joie d'admirer. Ils mettaient de la mauvaise grâce à saluer dans Musset la plus touchante voix de douleur qui ait gémi ici-bas. Ils n'allaient pas, chez Lamartine isolé, baiser la main la plus noble qui ait porté la lyre à sept cordes. Avec Hugo dans l'Olympe et Leconte de Lisle Passage Choiseul, ils estimaient avoir assez de dieux. On n'en a jamais trop quand ils sont bons. Mais l'esprit d'éclectisme ne vient à l'homme qu'avec les cheveux gris. C'est une vertu qui s'acquiert chèrement.

***

Parmi les divinités dont le culte était célébré à la *Revue fantaisiste*, n'oublions pas la moins oubliable.

Richard Wagner venait de traverser Paris pour y connaître à la fois, selon la loi de sa destinée, l'adoration et l'anathème. *Tannhauser* était tombé avec fracas ; à la *Revue fantaisiste* on prit fait et cause pour le grand vaincu. Dans ce duel entre le génie et la foule, la jeunesse politique était restée neutre, avec une sourde hostilité. Ses préjugés l'emportaient souvent sur son intelligence et sa générosité. Le soir d'*Henriette Maréchal*, elle n'avait voulu voir dans les frères de Goncourt que les commensaux d'une princesse. Ce musicien allemand, admis aux Tuileries, n'était pour elle qu'un favori de cour, joué par ordre, sur la prière de Mme de Metternich. Les sifflets des abonnés de l'Opéra ne déplurent pas aux républicains. Il y eut toutefois d'heureuses exceptions. Quelques esprits indépendants se rencontrèrent pour comprendre qu'il venait de se commettre un assassinat de la beauté. Détail oublié, une concentration s'établit entre soldats des deux camps pour consoler par un même hommage deux illustres orgueils outragés. La chute des *Funérailles de l'honneur* avait coïncidé avec celle de *Tannhauser*. Un même banquet vengeur fut offert à Richard Wagner et à Auguste Vacquerie. Aujourd'hui on en donnerait deux, un chez Ritz, un à Courbevoie, et ce serait d'une sage hiérarchie. Mais on avait alors le banquet moins facile, et, dans l'ardeur de la lutte, on ne redoutait pas quelque confusion.

Catulle Mendès, frémissant et indigné, avait assisté, entre deux siffleurs, à cette soirée de l'Opéra qui fut peut-être la plus grosse victoire qu'ait jamais remportée la sottise. Avec une clairvoyance soudaine, il avait ouvert les yeux à ce lever d'astre. De ce jour, il servit la gloire

du musicien poète de toutes les forces de son esprit. Ce fut un vœu. Sa ferveur a résisté à tous les assauts, à l'ignorance, à la mauvaise foi, aux ricanements des niais, aux oracles des pontifes ; plus tard, à l'exubérance des admirations tardives et aux excès de zèle des ouvriers de la dernière heure. Il a prêché la bonne croisade contre l'armée des incrédules et la prêche encore, malgré la cohue des pèlerins.

Cependant, Wagner, outré, furieux, tombé du plus haut de ses espérances, saignant de toute son âme, avait quitté la ville impie, la rage au cœur. On sait comment il nous paya sa dette, dix ans plus tard. Son factum le *Siège de Paris* devait montrer ce que peut accumuler de fiel et exhaler de niaiserie la colère de Wotan. Il ne pouvait prévoir par quelles phases singulières les Français feraient passer sa gloire. La stupeur d'abord, première attitude obligée du plus routinier des publics, envers tout ce qui dérange sa quiétude. Chez nous, la peur du changement alterne avec la fureur des nouveautés. *Tannhauser* étonna, ce fut son crime. Le beau, que nous avions étourdiment insulté, nous revint quelques années plus tard, après avoir fait son tour du monde. Nos repentirs ont des sursauts qui dépassent ceux de nos injustices. Nous savons mal haïr. Quand nous aimons, c'est avec tumulte. Paris, qui avait refusé furieusement d'être wagnérien, le devint trop. Certains symptômes indiquent qu'il se prépare à ne plus l'être assez. Ceux qui sont demeurés fidèles à leur passion raisonnée de 1861 ont le droit de sourire.



La *Revue fantaisiste* vécut ce que vivent ici-

bas les commandites et les roses. Quand elle mourut d'une mort élégante, elle avait connu la faveur des lettrés, l'indifférence des acheteurs et la rigueur des lois. Une comédie, outrancière et gamine, avait choqué la chasteté de ce Parquet que le fiacre de *Madame Bovary* avait alarmé. Mendès eut l'honneur d'être traité comme Gustave Flaubert. C'était un chevron de plus. Quand on relit ce *Roman d'une nuit*, jugé attentatoire à la morale, si l'on songe à ce qui s'imprime, s'affiche et se chante de nos jours, on rend aux pudeurs de l'ancienne magistrature un hommage effaré. Nous avons progressé.

Le *Parnasse contemporain*, que Catulle Mendès et Louis-Xavier de Ricard fondèrent chez Alphonse Lemerre, ne fut ni une revue, ni un journal, mais une anthologie distribuée par fleurs. Pour suivre l'évolution de la nouvelle pléïade, il faut exhumer une autre petite feuille de cénacle, celle des *Lettres et des Arts*, que créa, en 1867, Villiers de l'Isle-Adam. Villiers rêvait toutes les majestés. Le fauteuil de directeur de journal l'amusa quelques semaines, à défaut d'un trône. Il voulut avoir aussi sa revue à lui, laquelle fut audacieuse, apostolique, ignorée, inutile et charmante. Elle lui valut quelques recrues dans le groupe de ses admirateurs, et décupla le contingent de ses créanciers.

Nous retrouvons encore les parnassiens polémistes au *Diable*, une feuille de bataille, dont les rédacteurs rendaient coup pour coup aux chroniqueurs qui les criblaient d'épigrammes. Le Parnasse était blagué ; en France, c'est presque un sacre.

La guerre éclata. Le Quatre-Septembre allégea la littérature, en lui empruntant une quantité con-

sidérable de ses sous-préfets. Pendant le siège, les poètes se métamorphosèrent en gardes nationaux. L'heure n'était pas à l'impassibilité. L'ouragan ne se contentait pas de fouetter les vitres ; il les brisait. Les défenseurs de la langue avaient cette fois le sol à défendre. On connaît la belle parole de Gautier, rentrant dans Paris : « On bat maman, j'accours ! » Ce fut un mot d'ordre.

Les Parnassiens enfouirent émaux et camées au fond d'un tiroir et s'en furent grelotter aux remparts, avec les camarades de la prose, comme de braves garçons qu'ils étaient.



Après la guerre et la Commune, Paris fut pris d'une fièvre de lecture, semblable à la folie de danser qui l'envahit au lendemain de la Terreur. Depuis le Quatre-Septembre, les journaux à grand format pullulaient. On vit dès lors une quantité considérable de jeunes hommes gagner leur vie en écrivant, phénomène extrêmement rare sous l'Empire. Le *Rappel* avait été le premier organe où la poésie et la politique s'étaient réconciliées au point de se ressembler comme deux sœurs. Victor Hugo habitait Paris ; il recevait à la même table les rimeurs et les tribuns. Des écrivains, tels que Zola, étaient courriéristes parlementaires. Faire un journal, pour ne le remplir exclusivement que de littérature, ne répondait plus à un besoin : mais c'était toujours une élégance. Les Parnassiens, de plus en plus nombreux, moins étroitement groupés, vaguaient d'un journal à l'autre, plaçant des chroniques ou des échos. La poésie pure manquait toujours d'un chez elle. Tous les hommes dont la copie était d'une utilisation difficile consti-

tuaient une faction, presque un parti, qui s'appela « les jeunes ». L'âge des jeunes variait de dix-huit à soixante ans. Les jeunes, cela ne se dit plus guère aujourd'hui. Aux environs de 1873, c'était un cri de ralliement, une devise retentissante, sinon très précise.

L'organe par excellence du parti des jeunes fut *La Renaissance* d'Emile Blémont. Joli papier, d'aspect souriant, où la prose était rhytmée, où la polémique avait des ailes, où les vers mettaient de l'espace. Tous les genres de bonne littérature y furent gracieusement hospitalisés. *La Renaissance* vécut vaillamment et dura trop peu. On y vit passer, comme des météores, les personnalités les plus diverses. Des vétérans y combattirent avec des conscrits ; les enfances de Richepin et de Bouchor y fraternisèrent avec la sagesse nestorienne de Louis Ménard. Ce fut dans la marée montante de la presse un îlot de verdure, où les liserons se mêlaient aux chênes.

En ce temps-là, les écrivains aimaient à se réunir et à deviser ensemble. On se retrouvait entre soldats du même drapeau, aux soirées de Daudet, de Banville et de Leconte de Lisle. Des rencontres, plus familières et plus libres, avaient lieu chez Mario Proth, qui donnait de la bière et des pipes, sous les lambris où s'aimèrent Racine et la Champmêlé ; chez la belle musicienne Augusta Holmès aux grâces de walkyrie ; dans le logis de cette trop bonne Nina de Villard où tant de vaincus de l'existence ont trouvé un gîte.

Catulle Mendès avait toujours vu dans ces rendez-vous périodiques une institution nécessaire aux lettres. Son petit salon de la rue de Bruxelles, égayé de kakémonos, devint un centre d'art et d'amitié. A la suite d'un dîner d'intimes, tous

les camarades venaient s'étendre sur des matelas cambodgiens pour s'occuper des intérêts de la poésie. Les bonnes veillées qu'on a connues là, dans la fumée des cigares et des théories! Je n'y puis songer, pour ma part, qu'avec attendrissement, ayant fait mes classes dans cette université sans pédagogie. Comment oublier la date solennelle où Gustave Flaubert vint en personne s'asseoir à notre tablée ? Il avait publié la veille sa *Tentation de saint Antoine*. C'était le burgrave Magnus parmi les petits comtes Gorlois. Avec sa moustache de pirate scandinave et ses gros yeux paysans, il semblait un ogre de légende. Tout en mangeant d'un air affectueux et féroce les plats d'archevêque que la géniale cuisinière de Mendès avait préparés, il disait des choses formidables. Nous recueillions, comme autant d'oracles, les propos qui tombaient de ses lèvres, anas énormes, illustres souvenirs, exaltations, anathèmes, tout le répertoire de ses joies, de ses rancœurs et de ses colères. Il nous quitta de bonne heure, nous laissant terrifiés et conquis. Et tandis qu'un de nous relisait tout haut le Dialogue du Sphinx et de la Chimère, la présence spirituelle du bon maître s'attardait à la place demeurée vide, où s'était étalé son corps de géant. Villiers, dans son coin, pleurait d'enthousiasme. On alla se coucher à l'aube grisé de style et fourbu d'admiration.



Cependant Stéphane Mallarmé répétait, chaque mercredi, en dépliant sa serviette : « Il faut absolument fonder une revue. » Mallarmé ne tirait vanité que de son esprit pratique. « Je

suis avant tout un homme d'affaires », disait-il humblement. Il partait de cet axiome primordial que tout être humain qui ne fait pas personnellement de littérature cache en son âme un désir dévorant d'être éditeur. Selon lui, il suffirait d'aborder un passant avec courtoisie et de lui parler sans réticences pour éveiller le bailleur de fonds qui dormait en lui. « Que Catulle consente à diriger la revue, disait-il ; je me charge de trouver l'éditeur. » — Et il le trouva.

Son procédé était ingénu. Il entrait dans une boutique de librairie, la première venue, saluait d'un sourire et prenait un siège, de l'air d'un homme résolu à l'occuper longuement. Après quelques considérations préalables sur l'état général des lettres françaises, il exposait à son hôte forcé les beautés morales du mécénat. La vérité nous oblige à reconnaître qu'en la plupart des cas il se heurtait à une muraille d'indifférence. Mais il avait su tout prévoir, même l'absurde hypothèse d'un refus. Si la réponse était négative il s'éloignait, dans un salut un peu froissé, et allait frapper à la porte d'en face. J'imagine que le doux vagabond d'Assise ne s'y prit pas différemment pour fonder la puissance franciscaine. De visite en visite, d'échec en échec, Stéphane parvint à découvrir un libraire de tempérament nostalgique, qui publiait des thèses d'obstétrique et préférait aller au café. Il le convainquit en quelques paroles. En partant de points de vue éloignés, ces deux natures originales arrivèrent à se rencontrer et à se comprendre : la *République des lettres* naquit de leur union.

La vie, qui m'a gâté à l'excès, m'a permis de récolter plus que ma part des honneurs de ce

monde. Rien pourtant ne m'a donné le vertige de la fortune comme le titre qui me fut conféré de secrétaire de la rédaction. Mendès poussa la bonté jusqu'à ne m'annoncer la nouvelle qu'avec ménagement. Je passais alors des journées sans joie à faire de la copie de pièces dans une étude d'avoué et je m'y montrais, je dois le dire, inférieur à ma mission. Le patron, qui était d'ailleurs un aimable homme, ne manquait pas de psychologie. « Je ne vous vois pas des nôtres », me disait-il. Je me voyais tel encore moins que lui. Ma rupture avec la basoche dépendait d'un souffle. Corriger des épreuves de sonnets au lieu de grossoyer, c'était passer de l'ergastule du suffète aux jardins de Salammbô. Je me séparai sans déchirements de la procédure, j'abandonnai gaiement cette austère nourrice : on est ingrat à vingt ans.

Je puis le dire sans nulle vanité, mon rôle s'étant borné à servir la messe : *La République des lettres* représente le type d'un genre d'imprimé qui a disparu.

Le premier numéro parut le 20 décembre 1875, date qui prit immédiatement, à mes yeux, un caractère historique. Au point de vue typographique, il était laid, ou du moins austère. Nous étions résolus à dédaigner les vains luxes qui avaient perdu nos devanciers. Mais cet exemplaire de début rachetait par ses charmes spirituels la simplicité de son aspect. Des vers inédits de Leconte de Lisle, des proses de Gustave Flaubert et de Louis Ménard, la traduction d'une ode de Swinburne, un admirable poème de Léon Dierx, et j'en passe. Avec un tel commencement, nous attendions les abonnés d'un cœur tranquille. Nous leur demandions une somme

mensuelle de soixante centimes, et l'on conviendra que c'était peu. Mais, pour ne pas enchaîner l'avenir, nous avions pris soin d'insérer sur la couverture cette note prophétique : « *La République des lettres*, assurée dès à présent d'une longue existence, pourra, dans un avenir prochain, augmenter son volume et rapprocher les époques de sa périodicité ». Nous n'avions pas fait de manifeste, mais cette simple déclaration : « La revue veut grouper, autour des personnalités illustres qui ont bien voulu lui assurer leur collaboration, les talents nouveaux déjà célèbres et les talents encore inconnus. Mais l'idée de groupe, ici, n'implique pas l'idée d'école. La communauté des travaux n'exigera pas des collaborateurs une entière conformité de tendances. Pour donner à l'ensemble de leurs œuvres un noble caractère d'unité, il suffira qu'ils aient entre eux ces points de communion : l'amour et le respect de leur art ».

On a vu de plus sots programmes. Celui-là, nous l'avons réalisé fidèlement, et après tout ce n'est pas vulgaire. Nous étions de bons camarades, de cœur fidèle et d'esprit fervent. Mendès était un chef de file accompli, le plus ponctuel et le plus laborieux des directeurs. Il ne connaissait pas de plus grande joie que d'accueillir un débutant, de lui donner confiance en lui-même. Il a armé chevalier plus d'un écuyer destiné à faire des prouesses à travers le monde. C'est chez lui, pour ne citer que celui-là, qu'a débuté Guy de Maupassant.

Les destins nous récompensèrent. De mensuels nous devînmes hebdomadaires et nous connûmes l'abonnement. Comme il ne faut jamais mentir, même quand on essaye d'écrire une page de la petite histoire, reconnaissons que le succès ne

nous vint pas uniquement du triomphe de la poésie pure.

Emile Zola publiait alors dans le *Bien public* un feuilleton nouveau, l'*Assommoir*. Les lecteurs de ce journal étaient en général de bonnes gens, sans perversité littéraire, qui préféraient l'économie politique à la psychologie. Le romancier réaliste les secouait dans leur indifférence et leur pudeur avec un sans-gêne un peu brutal. Ils patientèrent quelques jours et parlèrent ensuite de se désabonner. Le public, aujourd'hui unifié bon gré mal gré, comportait alors des castes qui avaient leurs scrupules et leurs préjugés. Pour ne pas se brouiller avec sa clientèle, le grand journal quotidien dut abandonner Coupeau et Gervaise pour revenir à Stuart Mill. Nous apprîmes la brusque interruption de l'*Assommoir* dans une chambre de Sainte-Pélagie; nous étions allés là voir Léon Cladel qui réfléchissait, sans résignation, aux dangers que présentaient encore en 1875 les opinions révolutionnaires. A cette nouvelle, nous échangeâmes, Mendès et moi, le plus astucieux des regards. De Sainte-Pélagie nous courûmes aux Batignolles où demeurait Zola. Le grand écrivain nous reçut à bras ouverts. Notre offre lui agréa de publier, contre vents et marées, la suite de son roman. Il nous fit un prix d'ami. Nous emportâmes, comme une conquête, le manuscrit inachevé encore.

C'est ainsi que notre raffinée clientèle dégusta l'*Assommoir*, chaque semaine, entre une ballade et un conte bleu. Quand nous annoncions que « l'idée de groupe n'impliquerait pas en nous l'idée d'école », on voit assez que nous disions vrai.

Au fond, nous n'aimions guère cette littéra-

mensuelle de soixante centimes, et l'on conviendra que c'était peu. Mais, pour ne pas enchaîner l'avenir, nous avions pris soin d'insérer sur la couverture cette note prophétique : « *La République des lettres*, assurée dès à présent d'une longue existence, pourra, dans un avenir prochain, augmenter son volume et rapprocher les époques de sa périodicité ». Nous n'avions pas fait de manifeste, mais cette simple déclaration : « La revue veut grouper, autour des personnalités illustres qui ont bien voulu lui assurer leur collaboration, les talents nouveaux déjà célèbres et les talents encore inconnus. Mais l'idée de groupe, ici, n'implique pas l'idée d'école. La communauté des travaux n'exigera pas des collaborateurs une entière conformité de tendances. Pour donner à l'ensemble de leurs œuvres un noble caractère d'unité, il suffira qu'ils aient entre eux ces points de communion : l'amour et le respect de leur art ».

On a vu de plus sots programmes. Celui-là, nous l'avons réalisé fidèlement, et après tout ce n'est pas vulgaire. Nous étions de bons camarades, de cœur fidèle et d'esprit fervent. Mendès était un chef de file accompli, le plus ponctuel et le plus laborieux des directeurs. Il ne connaissait pas de plus grande joie que d'accueillir un débutant, de lui donner confiance en lui-même. Il a armé chevalier plus d'un écuyer destiné à faire des prouesses à travers le monde. C'est chez lui, pour ne citer que celui-là, qu'a débuté Guy de Maupassant.

Les destins nous récompensèrent. De mensuels nous devînmes hebdomadaires et nous connûmes l'abonnement. Comme il ne faut jamais mentir, même quand on essaye d'écrire une page de la petite histoire, reconnaissons que le succès ne

nous vint pas uniquement du triomphe de la poésie pure.

Emile Zola publiait alors dans le *Bien public* un feuilleton nouveau, l'*Assommoir*. Les lecteurs de ce journal étaient en général de bonnes gens, sans perversité littéraire, qui préféraient l'économie politique à la psychologie. Le romancier réaliste les secouait dans leur indifférence et leur pudeur avec un sans-gêne un peu brutal. Ils patientèrent quelques jours et parlèrent ensuite de se désabonner. Le public, aujourd'hui unifié bon gré mal gré, comportait alors des castes qui avaient leurs scrupules et leurs préjugés. Pour ne pas se brouiller avec sa clientèle, le grand journal quotidien dut abandonner Coupeau et Gervaise pour revenir à Stuart Mill. Nous apprîmes la brusque interruption de l'*Assommoir* dans une chambre de Sainte-Pélagie; nous étions allés là voir Léon Cladel qui réfléchissait, sans résignation, aux dangers que présentaient encore en 1875 les opinions révolutionnaires. A cette nouvelle, nous échangeâmes, Mendès et moi, le plus astucieux des regards. De Sainte-Pélagie nous courûmes aux Batignolles où demeurait Zola. Le grand écrivain nous reçut à bras ouverts. Notre offre lui agréa de publier, contre vents et marées, la suite de son roman. Il nous fit un prix d'ami. Nous emportâmes, comme une conquête, le manuscrit inachevé encore.

C'est ainsi que notre raffinée clientèle dégusta l'*Assommoir*, chaque semaine, entre une ballade et un conte bleu. Quand nous annoncions que « l'idée de groupe n'impliquerait pas en nous l'idée d'école », on voit assez que nous disions vrai.

Au fond, nous n'aimions guère cette littéra-

ture aux fortes couleurs. Zola combattait dans un camp et sous un drapeau qui n'étaient pas les nôtres. Nous admirions sa puissance, la hardiesse de son intelligence et la dignité de sa vie ; il nous étonnait, nous troublait, s'imposait à nous, mais sans nous séduire. Ce n'était pas un de nos maîtres. Aussi avons-nous eu plus d'une fois, en lisant les épreuves de l'*Assommoir*, des mélancolies qui ressemblaient presque à des remords. Ce qui devait s'appeler le naturalisme allait à l'encontre de nos goûts les plus chers. Mais quoi ! nous avions tout d'abord un devoir de pilotes à remplir. Nous savions gré à ce vapeur de remorquer nos balancelles dans son sillage un peu trouble. Grâce à son concours, nous voyions arriver au quai notre cargaison de parfums, de fleurs exotiques et de fruits rares. Nous fûmes infidèles à nos dieux pour les mieux servir. C'était presque de la politique. Tous les hommes d'Etat nous comprendront.

***

La fortune est une courtisane, qui favorise l'audace et la ruse. Nous l'avions violentée, elle nous combla. La *République des lettres* put réaliser ce qui, pour une revue littéraire, représentait alors le plus lointain des rêves : elle paya la copie.

Peu. Mais enfin, elle l'a payée. Et ce fait seul suffirait à assurer sa gloire.

Nous ne reculions, pour contenter nos lecteurs, devant aucun sacrifice, surtout quand il ne nous en coûtait rien. C'est ainsi que nous avons publié, dans un numéro extraordinaire, des vers ***inédits*** de Victor Hugo : La *Sieste de Jeanne*. Le Maître ne prodiguait pas les munificences de ce genre.

On daigna même, autour de lui, s'émouvoir de cette faveur inusitée. Au fond le Père Hugo nous aimait un peu. Tout prophète qu'il fût, et sénateur, il était homme de lettres par-dessus tout. Nous dînions chez lui, le vendredi de chaque semaine. Nous jouissions autour de sa table d'une intimité que l'Empereur du Brésil vint troubler à peine. Les autres soirs, il y avait gala, et le salon de l'avenue de Clichy prenait la pompe d'une cour. Victor Hugo n'y était que roi. Visiblement il se reposait sur un trône de la tâche professionnelle accomplie dans la journée. L'exercice de la souveraineté devait faire partie de son hygiène. Mais il prenait plaisir à donner congé à sa grandeur. S'entretenir de littérature devant un petit cercle d'adeptes amusait sa vieillesse conteuse. Il nous disait de belles histoires des temps romantiques, et nous l'écoutions avec ravissement. Ce n'était pas à vrai dire un causeur, bien qu'il eût à ses moments des saillies imprévues et le mot pour rire, mais son parler d'aïeul avait une grâce sévère et une infinie majesté. Il semblait, sous ses rudes cheveux blancs de vieux matelot, quand il s'abandonnait aux confidences, les yeux mi-clos et le front penché, regarder au-dedans de lui-même. Il revivait les orages de ses traversées. Nous aimions à pousser respectueusement dans le passé la rêverie qu'il faisait tout haut. Il s'y prêtait complaisamment. Les souvenirs de théâtre étaient chez lui les plus vivaces et les plus chéris. Il en voulait, comme au premier jour, à M. de Martignac d'avoir laissé censurer un de ses drames, et l'interdiction du *Roi s'amuse* le faisait encore frémir de colère. Il n'avait pas absous Armand Carrel de sa résistance aux vérités révélées dans la *Préface de Cromwell*. A qui eût-

il consenti à pardonner, de Napoléon III ou de Nisard ? L'empereur n'avait touché qu'à l'homme : le critique avait attaqué l'écrivain. Nous avons eu, un peu pour nous seuls, ce génie qui se reposait en semblant se donner à tous.

Parfois il nous lisait des vers. Il lisait sans nuances, d'une voix grave et forte de sermonnaire irrité. En sortant, nous cherchions à nous rappeler le texte exact du nouveau poème. On y parvenait, à quelques mots près. C'était à qui arriverait le premier dans ce pieux concours de mémoire et d'adoration.

Victor Hugo poussait la bienveillance à notre égard jusqu'à nous parler de nos vers, de nos articles. Il le faisait avec précision et mettait du discernement dans l'éloge. Nous savions très bien qu'il ne nous lisait pas et laissait ce soin à l'excellente Mme Drouet, qui s'en acquittait avec patience. Mais c'était une feinte délicieuse à notre orgueil, et de la courtoisie comme en ont les dieux. — Ai-je dit que nous lui faisions, à titre exceptionnel, le service de la revue ?

Il est toujours délicat, et un peu dangereux, de se souvenir. Celui qui écrit ses mémoires d'enfant de troupe risque de prendre toutes les escarmouches auxquelles il a pris part pour autant de batailles des Pyramides. Le ridicule le guette au tournant de chacune des pages qu'il noircit. Je sais cela et je me méfie. Toutefois l'utilité du mouvement parnassien est un fait acquis à l'histoire des lettres. J'ouvre la *Littérature française*, de M. Gustave Lanson, un des livres les plus savants et les plus solides qu'ait produits la jeune Université. J'y trouve tout un chapitre intitulé : la Poésie parnassienne. J'y lis ces lignes : « Le trait commun de l'école fut le respect de

l'art, l'amour des formes pleines, expressives et belles. » J'y note encore ceci, après les réserves d'usage : « Il faut reconnaître que presque tous ont dit en perfection ce qu'ils avaient à dire. Il n'en est guère qui, grâce à la probité du métier, n'aient eu la bonne fortune de donner la forme qui dure à quelque sujet bien rencontré. » Vivent les dictionnaires et les précis pour rendre une justice sûre et tardive ! « Probité du métier, forme qui dure », voilà toute la méthode et toute la doctrine de cette phalange, dont la *République des lettres* fut le dernier bulletin. Les Parnassiens débutèrent sous les mépris d'Albert Rogat ; ils vieillissent à l'état d'auteurs cités en Sorbonne. Il y a compensation. Voici longtemps qu'ils ont renoncé à leur nom de guerre, pour n'être plus que des poètes ou des prosateurs tout court. Le respect de la langue, qu'ils professèrent à l'égal d'une religion, est une vertu qui court les rues. Tout homme qui tient une plume cherche maintenant à châtier son style : le moindre journal a de la grammaire, s'il n'a pas toujours de l'aménité. A force de taper sur leur clou de diamant, les Parnassiens l'ont planté au profond du sol. C'est un résultat. Il n'a pas été obtenu sans luttes. La dernière campagne ne fut ni la moins hardie, ni la moins vaillante. Parce que tout le monde appartient désormais au parti vainqueur, est-ce un motif d'oublier ceux qui virent clair et eurent raison les premiers ? N'est-ce qu'une coïncidence fortuite, mais quand la *République des lettres* cessa de paraître, on avait ville gagnée. Pourquoi l'illusion lui serait-elle interdite de n'avoir pas nui à la victoire ?

Elle a vécu deux ans, ce qui, pour une revue littéraire, est un exemple paradoxal de longé-

il consenti à pardonner, de Napoléon III ou de Nisard ? L'empereur n'avait touché qu'à l'homme : le critique avait attaqué l'écrivain. Nous avons eu, un peu pour nous seuls, ce génie qui se reposait en semblant se donner à tous.

Parfois il nous lisait des vers. Il lisait sans nuances, d'une voix grave et forte de sermonnaire irrité. En sortant, nous cherchions à nous rappeler le texte exact du nouveau poème. On y parvenait, à quelques mots près. C'était à qui arriverait le premier dans ce pieux concours de mémoire et d'adoration.

Victor Hugo poussait la bienveillance à notre égard jusqu'à nous parler de nos vers, de nos articles. Il le faisait avec précision et mettait du discernement dans l'éloge. Nous savions très bien qu'il ne nous lisait pas et laissait ce soin à l'excellente Mme Drouet, qui s'en acquittait avec patience. Mais c'était une feinte délicieuse à notre orgueil, et de la courtoisie comme en ont les dieux. — Ai-je dit que nous lui faisions, à titre exceptionnel, le service de la revue ?

Il est toujours délicat, et un peu dangereux, de se souvenir. Celui qui écrit ses mémoires d'enfant de troupe risque de prendre toutes les escarmouches auxquelles il a pris part pour autant de batailles des Pyramides. Le ridicule le guette au tournant de chacune des pages qu'il noircit. Je sais cela et je me méfie. Toutefois l'utilité du mouvement parnassien est un fait acquis à l'histoire des lettres. J'ouvre la *Littérature française*, de M. Gustave Lanson, un des livres les plus savants et les plus solides qu'ait produits la jeune Université. J'y trouve tout un chapitre intitulé : la Poésie parnassienne. J'y lis ces lignes :

« Le trait commun de l'école fut le respect de

l'art, l'amour des formes pleines, expressives et belles. » J'y note encore ceci, après les réserves d'usage : « Il faut reconnaître que presque tous ont dit en perfection ce qu'ils avaient à dire. Il n'en est guère qui, grâce à la probité du métier, n'aient eu la bonne fortune de donner la forme qui dure à quelque sujet bien rencontré. » Vivent les dictionnaires et les précis pour rendre une justice sûre et tardive ! « Probité du métier, forme qui dure », voilà toute la méthode et toute la doctrine de cette phalange, dont la *République des lettres* fut le dernier bulletin. Les Parnassiens débutèrent sous les mépris d'Albert Rogat ; ils vieillissent à l'état d'auteurs cités en Sorbonne. Il y a compensation. Voici longtemps qu'ils ont renoncé à leur nom de guerre, pour n'être plus que des poètes ou des prosateurs tout court. Le respect de la langue, qu'ils professèrent à l'égal d'une religion, est une vertu qui court les rues. Tout homme qui tient une plume cherche maintenant à châtier son style : le moindre journal a de la grammaire, s'il n'a pas toujours de l'aménité. A force de taper sur leur clou de diamant, les Parnassiens l'ont planté au profond du sol. C'est un résultat. Il n'a pas été obtenu sans luttes. La dernière campagne ne fut ni la moins hardie, ni la moins vaillante. Parce que tout le monde appartient désormais au parti vainqueur, est-ce un motif d'oublier ceux qui virent clair et eurent raison les premiers ? N'est-ce qu'une coïncidence fortuite, mais quand la *République des lettres* cessa de paraître, on avait ville gagnée. Pourquoi l'illusion lui serait-elle interdite de n'avoir pas nui à la victoire ?

Elle a vécu deux ans, ce qui, pour une revue littéraire, est un exemple paradoxal de longé-

vité. Elle avait eu un tirage, une clientèle et des abonnés, même en province. Elle n'a rien coûté à ses éditeurs. Les a-t-elle enrichis ? Je l'ignore, attendu qu'ils se sont gardés de le dire. On n'en voit pas d'ailleurs la nécessité.

Tout arrive, même l'improbable. Vint le jour, où il fallut fermer cette chère maison, où tant d'hôtes avaient trouvé asile. Mais nous n'avons pas péri, nous avons cessé. On ne meurt pas, disait Gœthe, on ne fait que consentir à mourir. Nous y consentîmes au moment opportun. L'autel fut désaffecté. Ses dévots se dispersèrent pour aller, chacun de son côté, suivre son destin. De toutes les statues qu'ils avaient encensées de concert, il en est une surtout qui reste debout et dont le temps caresse la patine : celle de l'amitié.



QUENTIN DE LA TOUR

(1704-1904)

Insister sur le génie de Maurice-Quentin de La our est au moins inutile. Après les trouvailles es Goncourt, après les pages si pénétrantes de aurice Barrès, au moment où M. Tourneux ous annonce un livre qui, venant de lui, ne peut re que définitif, à quoi bon accabler de prose ouvelle la gloire du plus français des peintres sychologues ? Tout est dit, ou va l'être, excel-mment, quant à la maîtrise de La Tour. Mais il sied de se taire sur l'œuvre elle-même et de la ontempler en silencieuse adoration, on ne com-entera jamais assez l'homme et sa carrière. 'est un chef-d'œuvre aussi que cette destinée.

La Tour, qui mourut à la veille de 1789, plein e jours et comblé de gloire, annonce et déjà ésume en lui le type accompli de l'artiste mo-rne, tel que la Révolution allait le rendre nor-al et tel que la société nouvelle devait le multi-ier. Au-dessus des professionnels, ses contem-rains, dont plusieurs furent ses pairs en talent, ais qui restaient, bon gré mal gré, gens de cor-ration et de hiérarchie, il nous apparaît, indé-ndant et libre, unique artisan de sa fortune, ns l'expansion d'une personnalité dominatrice. es peintres peuvent vénérer en lui, au point de e social, une sorte de Saint du Succès.

Dans la petite ville picarde où il naquit, une destinée médiocre semblait l'attendre. Son père, humble chantre à la Collégiale, était peu enclin et peu apte à lui ouvrir les grandes voies. Dès l'enfance, la vocation jaillit chez La Tour, irrésistible. A l'âge du cerf-volant et du petit-palet, il choisit la figure humaine pour jouet préféré : il crayonne des frimousses de condisciples sur la marge de ses rudiments. Il essaie de convaincre les siens et de les fléchir. Quand il comprend clairement qu'on veut l'entraver, il se révolte, s'évade. A quinze ans, il quitte Saint-Quentin et son foyer, s'en vient à Paris faire apprentissage. Un bon maître, que Mariette estimait, Spoède, recteur à l'Académie de Saint-Luc, lui enseigne les grammaires dont nul génie, fût-il suprême, ne saurait se passer. Une fois pourvu de la technique indispensable, l'apprenti n'accepte plus de leçons que de la nature. Il choisit son procédé, selon les préférences de sa virtuosité personnelle, et travaille, obstinément, sans intermédiaire entre lui et la vie. Il va gagner son pain à Londres, s'y crée une clientèle, amuse ses modèles, les contente, s'entraîne au maniement des hommes en même temps qu'à l'étude de leurs secrets d'âme et qu'aux pratiques de son art. A son retour, le malin Picard, qui sait son public de France. estime que l'exotisme est le meilleur passeport auprès d'un peuple accueillant, facile et crédule. Il se laisse croire un peintre anglais. Cependant il ne se hâte point de forcer les portes. Il ramasse ses énergies par un labeur constant, patient, tranquille. Ce n'est que vers 1737, à trente-trois ans, qu'il demande à l'Académie de l'agréer. Au Salon suivant, il débute officiellement — et triomphe.

Désormais et jusqu'au jour de sa retraite volon-

taire, il sera le portraitiste recherché, imploré, accablé d'offres, qui traite avec le modèle, de seigneur à vilain. Pour qu'un tel homme se sentît affranchi, il n'était pas besoin que la Bastille capitulât. Avec ses crayons pour armes offensives et défensives, il supprime entre lui et les grands toutes les barrières sociales. Il charme et dompte la société où il se meut.

Qu'on étudie le portrait qu'il a fixé de lui-même, s'étant observé, comme il savait le faire, jusqu'aux profondeurs, et ayant pu, à force de scruter sa physionomie, s'avouer tout entier. C'est un être de ruse heureuse, un civilisé à base de paysan, joignant à la cautèle villageoise le grand ton des compagnies, un gourmand de tous les bons fruits de l'existence, mais aussi un gourmet qui sait les cueillir, un passionné, un volontaire, violent s'il a besoin de se fâcher, gouailleur s'il faut rire, formidablement outillé pour tous les conflits, trop madré pour qu'on le dupe, trop intelligent pour être méchant, un de ces hommes, à l'esprit ouvert et au cœur large, que la vie amuse et qui veulent tout d'elle. A toutes les facultés dont dispose un tempérament semblable, ajoutez un don génial. Ce combattant est un créateur. Réfléchissez que son regard s'aiguise et que sa pénétration s'exerce sur l'humanité la plus sensible, la plus divertissante, la plus multiple qu'ait connue l'histoire. Replacez La Tour parmi la foule frémissante de ses modèles, au milieu des princes, des traitants, des petits abbés, des encyclopédistes, des muguets, des penseurs, des comédiennes et des demoiselles de la danse. Donnez-lui en outre le goût des idées générales, une méditation scientifique, une universelle curiosité à la Fontenelle, une âme libre et généreuse, le pouvoir

Dans la petite ville picarde où il naquit, une destinée médiocre semblait l'attendre. Son père, humble chantre à la Collégiale, était peu enclin et peu apte à lui ouvrir les grandes voies. Dès l'enfance, la vocation jaillit chez La Tour, irrésistible. A l'âge du cerf-volant et du petit-palet, il choisit la figure humaine pour jouet préféré : il crayonne des frimousses de condisciples sur la marge de ses rudiments. Il essaie de convaincre les siens et de les fléchir. Quand il comprend clairement qu'on veut l'entraver, il se révolte, s'évade. A quinze ans, il quitte Saint-Quentin et son foyer, s'en vient à Paris faire apprentissage. Un bon maître, que Mariette estimait, Spoède, recteur à l'Académie de Saint-Luc, lui enseigne les grammaires dont nul génie, fût-il suprême, ne saurait se passer. Une fois pourvu de la technique indispensable, l'apprenti n'accepte plus de leçons que de la nature. Il choisit son procédé, selon les préférences de sa virtuosité personnelle, et travaille, obstinément, sans intermédiaire entre lui et la vie. Il va gagner son pain à Londres, s'y crée une clientèle, amuse ses modèles, les contente, s'entraîne au maniement des hommes en même temps qu'à l'étude de leurs secrets d'âme et qu'aux pratiques de son art. A son retour, le malin Picard, qui sait son public de France, estime que l'exotisme est le meilleur passeport auprès d'un peuple accueillant, facile et crédule. Il se laisse croire un peintre anglais. Cependant il ne se hâte point de forcer les portes. Il ramasse ses énergies par un labeur constant, patient, tranquille. Ce n'est que vers 1737, à trente-trois ans, qu'il demande à l'Académie de l'agréer. Au Salon suivant, il débute officiellement — et triomphe.

Désormais et jusqu'au jour de sa retraite volon-

taire, il sera le portraitiste recherché, imploré, accablé d'offres, qui traite avec le modèle, de seigneur à vilain. Pour qu'un tel homme se sentît affranchi, il n'était pas besoin que la Bastille capitulât. Avec ses crayons pour armes offensives et défensives, il supprime entre lui et les grands toutes les barrières sociales. Il charme et dompte la société où il se meut.

Qu'on étudie le portrait qu'il a fixé de lui-même, s'étant observé, comme il savait le faire, jusqu'aux profondeurs, et ayant pu, à force de scruter sa physionomie, s'avouer tout entier. C'est un être de ruse heureuse, un civilisé à base de paysan, joignant à la cautèle villageoise le grand ton des compagnies, un gourmand de tous les bons fruits de l'existence, mais aussi un gourmet qui sait les cueillir, un passionné, un volontaire, violent s'il a besoin de se fâcher, gouailleur s'il faut rire, formidablement outillé pour tous les conflits, trop madré pour qu'on le dupe, trop intelligent pour être méchant, un de ces hommes, à l'esprit ouvert et au cœur large, que la vie amuse et qui veulent tout d'elle. A toutes les facultés dont dispose un tempérament semblable, ajoutez un don génial. Ce combattant est un créateur. Réfléchissez que son regard s'aiguise et que sa pénétration s'exerce sur l'humanité la plus sensible, la plus divertissante, la plus multiple qu'ait connue l'histoire. Replacez La Tour parmi la foule frémissante de ses modèles, au milieu des princes, des traitants, des petits abbés, des encyclopédistes, des muguets, des penseurs, des comédiennes et des demoiselles de la danse. Donnez-lui en outre le goût des idées générales, une méditation scientifique, une universelle curiosité à la Fontenelle, une âme libre et généreuse, le pouvoir

de connaître ses semblables à miracle et de leur vouloir du bien quand même. N'est-ce point là un exemplaire merveilleux de la race, et n'est-ce point là tout Quentin La Tour ?

Il incarna l'artiste vainqueur, tel qu'on l'imagine dans les ateliers, à l'âge des débuts, alors qu'on rêve de fortune et de renommée en copiant des natures mortes pour les petits marchands. Il tient de son temps, du nôtre, de celui de demain et de toujours. Ce fut un précurseur. Certes il est permis de songer à un type plus éthéré, plus pur, comme il en glisse dans l'azur des légendes. Mais chaque époque a les héros qu'elle mérite. La France de Louis XV n'offrait point à la sainteté d'atmosphère respirable. Voit-on Fra Giovanni de Fiesole aux dîners de Mme Geoffrin ? La bonne commère ne l'eût pas invité, et fort heureusement : il aurait été blagué par Marmontel et roulé par La Reynière.

Autre mérite, et non des moindres, chez La Tour : il a créé les gros prix. Il établit cette loi que l'ouvrage du génie, si on le transforme en objet de commerce, impose sa cote à la clientèle. Fastueux et libéral avec cela, bon garçon vis-à-vis de ses pareils, il prodiguait les cadeaux princiers. Il donnait ses portraits ou les vendait très cher. Pas de milieu ; on était son ami ou son chaland. Les fermiers généraux prenaient ses heures et attendaient la pose sur le seuil de son atelier. A tous il infligeait ses humeurs. Il poussa la coquetterie jusqu'à essayer son impunité sur la majesté royale, et se montra quinteux envers Louis XV, sans vraie colère, pour le principe. Le roi, bon enfant et homme d'esprit, fut plus grand seigneur encore : il céda. Mais quelle volupté d'orgueil pour le fils du chantre et quelle revanche

pour la corporation des artistes, encore intimidée et tenue à distance ! La leçon dure encore et profite toujours. Les cendres de notre contemporain Meissonier doivent tressaillir d'aise, si elles gardent conscience de ce précédent. La vie de La Tour devrait s'écrire avec ce sous-titre : « De la manière dont un grand peintre se comporte avec le reste de l'humanité. »

C'est à ce génie, si parfaitement national et représentatif entre tous, que la *Revue Bleue* veut rendre hommage. Elle me demande de battre le rappel des admirateurs de La Tour. C'est trop d'honneur qu'on me fait là. J'ose accepter, ne fût-ce que pour la joie de me sentir l'hôte de cette chère maison des bonnes lettres, où l'on me fit jadis un cordial accueil. Mais le soin d'annoncer le deuxième centenaire de La Tour revenait de droit à notre ami M. Paul Flat. Nul ne goûte le maître de Saint-Quentin avec plus de sagacité, nul ne l'aime d'une ferveur mieux avertie. Il vient, par un livre austère et tendre, *Pastel vivant*, de consacrer un autel exquis à ses mânes. On a dit ici, le mieux du monde, ce qu'il faut penser de cette noble idylle ; je n'y reviens que pour m'excuser. Au refus trop modeste de Paul Flat, je m'exécute de grand cœur et je fais l'annonce.

La *Revue Bleue* convie les admirateurs de Maurice Quentin de La Tour à célébrer son deuxième centenaire. On ne me croirait point si je n'avouais tout d'abord qu'une commission va se constituer. J'ajoute qu'il me sera précieux d'y être admis. Ce sera pour moi une sensation délicieuse et quasi néronienne de siéger dans une commission, d'interrompre au lieu de présider. Cette commission devra organiser, pour le mois de septembre prochain, une solennité aussi peu officielle que pos-

de connaître ses semblables à miracle et de leur vouloir du bien quand même. N'est-ce point là un exemplaire merveilleux de la race, et n'est-ce point là tout Quentin La Tour ?

Il incarna l'artiste vainqueur, tel qu'on l'imagine dans les ateliers, à l'âge des débuts, alors qu'on rêve de fortune et de renommée en copiant des natures mortes pour les petits marchands. Il tient de son temps, du nôtre, de celui de demain et de toujours. Ce fut un précurseur. Certes il est permis de songer à un type plus éthéré, plus pur, comme il en glisse dans l'azur des légendes. Mais chaque époque a les héros qu'elle mérite. La France de Louis XV n'offrait point à la sainteté d'atmosphère respirable. Voit-on Fra Giovanni de Fiesole aux dîners de Mme Geoffrin ? La bonne commère ne l'eût pas invité, et fort heureusement : il aurait été blagué par Marmontel et roulé par La Reynière.

Autre mérite, et non des moindres, chez La Tour : il a créé les gros prix. Il établit cette loi que l'ouvrage du génie, si on le transforme en objet de commerce, impose sa cote à la clientèle. Fastueux et libéral avec cela, bon garçon vis-à-vis de ses pareils, il prodiguait les cadeaux princiers. Il donnait ses portraits ou les vendait très cher. Pas de milieu ; on était son ami ou son chaland. Les fermiers généraux prenaient ses heures et attendaient la pose sur le seuil de son atelier. A tous il infligeait ses humeurs. Il poussa la coquetterie jusqu'à essayer son impunité sur la majesté royale, et se montra quinteux envers Louis XV, sans vraie colère, pour le principe. Le roi, bon enfant et homme d'esprit, fut plus grand seigneur encore : il céda. Mais quelle volupté d'orgueil pour le fils du chantre et quelle revanche

pour la corporation des artistes, encore intimidée et tenue à distance ! La leçon dure encore et profite toujours. Les cendres de notre contemporain Meissonier doivent tressaillir d'aise, si elles gardent conscience de ce précédent. La vie de La Tour devrait s'écrire avec ce sous-titre : « De la manière dont un grand peintre se comporte avec le reste de l'humanité. »

C'est à ce génie, si parfaitement national et représentatif entre tous, que la *Revue Bleue* veut rendre hommage. Elle me demande de battre le rappel des admirateurs de La Tour. C'est trop d'honneur qu'on me fait là. J'ose accepter, ne fût-ce que pour la joie de me sentir l'hôte de cette chère maison des bonnes lettres, où l'on me fit jadis un cordial accueil. Mais le soin d'annoncer le deuxième centenaire de La Tour revenait de droit à notre ami M. Paul Flat. Nul ne goûte le maître de Saint-Quentin avec plus de sagacité, nul ne l'aime d'une ferveur mieux avertie. Il vient, par un livre austère et tendre, *Pastel vivant*, de consacrer un autel exquis à ses mânes. On a dit ici, le mieux du monde, ce qu'il faut penser de cette noble idylle ; je n'y reviens que pour m'excuser. Au refus trop modeste de Paul Flat, je m'exécute de grand cœur et je fais l'annonce.

La *Revue Bleue* convie les admirateurs de Maurice Quentin de La Tour à célébrer son deuxième centenaire. On ne me croirait point si je n'avouais tout d'abord qu'une commission va se constituer. J'ajoute qu'il me sera précieux d'y être admis. Ce sera pour moi une sensation délicieuse et quasi néronienne de siéger dans une commission, d'interrompre au lieu de présider. Cette commission devra organiser, pour le mois de septembre prochain, une solennité aussi peu officielle que pos-

de connaître ses semblables à miracle et de leur vouloir du bien quand même. N'est-ce point là un exemplaire merveilleux de la race, et n'est-ce point là tout Quentin La Tour ?

Il incarna l'artiste vainqueur, tel qu'on l'imagine dans les ateliers, à l'âge des débuts, alors qu'on rêve de fortune et de renommée en copiant des natures mortes pour les petits marchands. Il tient de son temps, du nôtre, de celui de demain et de toujours. Ce fut un précurseur. Certes il est permis de songer à un type plus éthéré, plus pur, comme il en glisse dans l'azur des légendes. Mais chaque époque a les héros qu'elle mérite. La France de Louis XV n'offrait point à la sainteté d'atmosphère respirable. Voit-on Fra Giovanni de Fiesole aux dîners de Mme Geoffrin ? La bonne commère ne l'eût pas invité, et fort heureusement : il aurait été blagué par Marmontel et roulé par La Reynière.

Autre mérite, et non des moindres, chez La Tour : il a créé les gros prix. Il établit cette loi que l'ouvrage du génie, si on le transforme en objet de commerce, impose sa cote à la clientèle. Fastueux et libéral avec cela, bon garçon vis-à-vis de ses pareils, il prodiguait les cadeaux princiers. Il donnait ses portraits ou les vendait très cher. Pas de milieu ; on était son ami ou son chaland. Les fermiers généraux prenaient ses heures et attendaient la pose sur le seuil de son atelier. A tous il infligeait ses humeurs. Il poussa la coquetterie jusqu'à essayer son impunité sur la majesté royale, et se montra quinteux envers Louis XV, sans vraie colère, pour le principe. Le roi, bon enfant et homme d'esprit, fut plus grand seigneur encore : il céda. Mais quelle volupté d'orgueil pour le fils du chantre et quelle revanche

pour la corporation des artistes, encore intimidée et tenue à distance ! La leçon dure encore et profite toujours. Les cendres de notre contemporain Meissonier doivent tressaillir d'aise, si elles gardent conscience de ce précédent. La vie de La Tour devrait s'écrire avec ce sous-titre : « De la manière dont un grand peintre se comporte avec le reste de l'humanité. »

C'est à ce génie, si parfaitement national et représentatif entre tous, que la *Revue Bleue* veut rendre hommage. Elle me demande de battre le rappel des admirateurs de La Tour. C'est trop d'honneur qu'on me fait là. J'ose accepter, ne fût-ce que pour la joie de me sentir l'hôte de cette chère maison des bonnes lettres, où l'on me fit jadis un cordial accueil. Mais le soin d'annoncer le deuxième centenaire de La Tour revenait de droit à notre ami M. Paul Flat. Nul ne goûte le maître de Saint-Quentin avec plus de sagacité, nul ne l'aime d'une ferveur mieux avertie. Il vient, par un livre austère et tendre, *Pastel vivant*, de consacrer un autel exquis à ses mânes. On a dit ici, le mieux du monde, ce qu'il faut penser de cette noble idylle ; je n'y reviens que pour m'excuser. Au refus trop modeste de Paul Flat, je m'exécute de grand cœur et je fais l'annonce.

La *Revue Bleue* convie les admirateurs de Maurice Quentin de La Tour à célébrer son deuxième centenaire. On ne me croirait point si je n'avouais tout d'abord qu'une commission va se constituer. J'ajoute qu'il me sera précieux d'y être admis. Ce sera pour moi une sensation délicieuse et quasi néronienne de siéger dans une commission, d'interrompre au lieu de présider. Cette commission devra organiser, pour le mois de septembre prochain, une solennité aussi peu officielle que pos-

sible, mais digne de celui qu'on honore. Ce sera surtout un pèlerinage. Si je disais qu'il n'y sera pas prononcé de discours et que la journée ne se terminera pas par un banquet, on verrait en moi un mystificateur, Nous pouvons avoir toute confiance dans la municipalité et dans la population de Saint-Quentin ; elles rivaliseront de zèle pour commémorer le grand homme qui fut leur bienfaiteur. On garde le culte de La Tour en sa cité natale. Les humbles doivent être de la fête ; ils se rappellent que le bon maître, démocrate sans phrases, fit large la part des pauvres dans ses dernières volontés.

Cette cérémonie sera presque expiatoire. Nos pères, en effet, fêtèrent de façon singulière le premier centenaire. On sait cette histoire, à la fois lamentable et heureuse. Les merveilles qu'abrite aujourd'hui l'Hôtel Lécuyer avaient été léguées par La Tour à sa ville. Aux termes d'une clause de ce testament, modèle de générosité prévoyante et de bonté pratique, l'artiste autorisait son frère à vendre certaines œuvres, au mieux des intérêts de tous. Des enchères s'ouvrirent, en 1808. David, aussi terroriste en habit brodé qu'en carmagnole, gouvernait alors despotiquement la prison du goût. Les enchanteurs des fêtes galantes, les imagiers des belles aux cheveux poudrés, épuisaient les dernières rigueurs de la loi des suspects. Il y avait blocus continental contre la beauté illégale. On le fit bien voir au pauvre La Tour. Il fut traité comme le dernier des Watteau. Un de ses pastels, comme disent les commissaires-priseurs en leur langage imagé, « fit dans les trois francs ». On arrêta la vente : ce fut ainsi que l'inappréciable trésor nous resta.

Le public de 1808 se montra stupide, mais nous

ne saurions lui en avoir trop de gratitude. Sans son épaisse et fortunée sottise, il nous faudrait aller chercher à Londres, à Chicago, à Tokio même, au train où vont les choses d'Europe, ces chères effigies : les gentils abbés Hubert et Pommier, si peu fanatiques, le Rousseau, le Duclos, le Crébillon, la triomphante Camargo, la vaniteuse Favart, Mlle Fel si doucement rêveuse, et cette mutine inconnue aux joues de pêche, à laquelle Manon Lescaut ne pouvait pas ne pas ressembler, et qui a dû faire souffrir les hommes avec tant de grâce innocente.

Donc, rendez-vous, le dimanche 25 septembre, devant la statue de La Tour et au Musée Lécuyer. Profitons de ce que nous avons, avec moins d'originalité féconde, plus d'équité et de compréhension que nos pères, et sachons effacer la petite honte d'un premier centenaire, qui fut manqué.



sible, mais digne de celui qu'on honore. Ce sera surtout un pèlerinage. Si je disais qu'il n'y sera pas prononcé de discours et que la journée ne se terminera pas par un banquet, on verrait en moi un mystificateur, Nous pouvons avoir toute confiance dans la municipalité et dans la population de Saint-Quentin : elles rivaliseront de zèle pour comménmorer le grand homme qui fut leur bienfaiteur. On garde le culte de La Tour en sa cité natale. Les humbles doivent être de la fête ; ils se rappellent que le bon maître, démocrate sans phrases, fit large la part des pauvres dans ses dernières volontés.

Cette cérémonie sera presque expiatoire. Nos pères, en effet, fêtèrent de façon singulière le premier centenaire. On sait cette histoire, à la fois lamentable et heureuse. Les merveilles qu'abrite aujourd'hui l'Hôtel Lécuyer avaient été léguées par La Tour à sa ville. Aux termes d'une clause de ce testament, modèle de générosité prévoyante et de bonté pratique, l'artiste autorisait son frère à vendre certaines œuvres, au mieux des intérêts de tous. Des enchères s'ouvrirent, en 1808. David, aussi terroriste en habit brodé qu'en carmagnole, gouvernait alors despotiquement la prison du goût. Les enchanteurs des fêtes galantes, les imagiers des belles aux cheveux poudrés, épuisaient les dernières rigueurs de la loi des suspects. Il y avait blocus continental contre la beauté illégale. On le fit bien voir au pauvre La Tour. Il fut traité comme le dernier des Watteau. Un de ses pastels, comme disent les commissaires-priseurs en leur langage imagé, « fit dans les trois francs ». On arrêta la vente : ce fut ainsi que l'inappréciable trésor nous resta.

Le public de 1808 se montra stupide, mais nous

ne saurions lui en avoir trop de gratitude. Sans son épaisse et fortunée sottise, il nous faudrait aller chercher à Londres, à Chicago, à Tokio même, au train où vont les choses d'Europe, ces chères effigies : les gentils abbés Hubert et Pommier, si peu fanatiques, le Rousseau, le Duclos, le Crébillon, la triomphante Camargo, la vaniteuse Favart, Mlle Fel si doucement rêveuse, et cette mutine inconnue aux joues de pêche, à laquelle Manon Lescaut ne pouvait pas ne pas ressembler, et qui a dû faire souffrir les hommes avec tant de grâce innocente.

Donc, rendez-vous, le dimanche 25 septembre, devant la statue de La Tour et au Musée Lécuyer. Profitons de ce que nous avons, avec moins d'originalité féconde, plus d'équité et de compréhension que nos pères, et sachons effacer la petite honte d'un premier centenaire, qui fut manqué.



LE RESPECT DES MORTS

ıtre confrère M. Jean Finot nous invite, dans ɜrnier numéro de la *Revue*, à laisser en paix norts illustres. Il s'élève éloquemment contre nnibalisme spirituel qui sévit depuis quelque ɔs. Nous sommes tous plus ou moins coupa- du péché qu'il réprouve. On est curieux. Ce erait pas un crime, mais aux curiosités légi- s s'ajoute le besoin mauvais de violer les ɔes. La mode est aux cancans macabres. set, Sainte-Beuve, Hugo, George Sand vien- d'être regardés dans leurs alcôves. Pour un Pascal aurait été convaincu de faux et ɜge de faux ; il se prépare en ce moment ıe une demande de revision de son procès ; ıire Pascal ne fait que commencer. M. Finot ligne avec raison de cette course au scandale. ɜ faudrait pas le défier de demander un texte ɜlatif pour la protection des grands morts. ɔiel nous préserve d'une loi de plus ! La rme désirable ne dépend d'aucun code ; ce des mœurs intellectuelles qu'il faudrait chan- L'humanité devrait comprendre qu'elle n'a à gagner à se diminuer dans ses exem- ɾes de luxe. Le dernier venu est intéressé que les hommes de génie demeurent intacts ; ɋue la gloire d'un individu s'écroule, il y a .mage pour l'espèce entière. Nous devrions

LE RESPECT DES MORTS

Notre confrère M. Jean Finot nous invite, dans le dernier numéro de la *Revue*, à laisser en paix les morts illustres. Il s'élève éloquemment contre le cannibalisme spirituel qui sévit depuis quelque temps. Nous sommes tous plus ou moins coupables du péché qu'il réprouve. On est curieux. Ce ne serait pas un crime, mais aux curiosités légitimes s'ajoute le besoin mauvais de violer les tombes. La mode est aux cancans macabres. Musset, Sainte-Beuve, Hugo, George Sand viennent d'être regardés dans leurs alcôves. Pour un peu Pascal aurait été convaincu de faux et d'usage de faux ; il se prépare en ce moment même une demande de revision de son procès ; l'affaire Pascal ne fait que commencer. M. Finot s'indigne avec raison de cette course au scandale. Il ne faudrait pas le défier de demander un texte législatif pour la protection des grands morts. Le ciel nous préserve d'une loi de plus ! La réforme désirable ne dépend d'aucun code ; ce sont des mœurs intellectuelles qu'il faudrait changer. L'humanité devrait comprendre qu'elle n'a rien à gagner à se diminuer dans ses exemplaires de luxe. Le dernier venu est intéressé à ce que les hommes de génie demeurent intacts ; lorsque la gloire d'un individu s'écroule, il y a dommage pour l'espèce entière. Nous devrions

méditer cela, avant de nous réjouir, comme d'une conquête, de découvrir des tares dans les âmes hautes, ou des sottises dans les grands esprits. On a classé des monuments, on parle de classer les paysages ; sans recourir au zèle du Palais-Bourbon, prenons sur nous-mêmes de classer des ombres.



Celle de Jean-Jacques Rousseau ne parvient point à connaître la paix. Elle erre de l'apothéose aux gémonies, comme Rousseau vagabondait de son vivant entre la fortune et la misère. Elle souffre de la critique pathologique. Chacun de nos écrivains a auprès de cette grande mémoire un carabin psychologue qui la surveille, du coin de l'œil, comme l'interne de service au chevet d'un maniaque. La folie de Jean-Jacques a été dûment diagnostiquée ; elle a sa fiche. Nous voulons à toutes forces que le pouvoir de poésie ait pour rançon un peu de démence. Ne pas considérer l'auteur des *Confessions* comme un aliéné semblerait un déni d'admiration. Les foules, même en Occident, ont un respect attendri des égarés ; passer pour fou n'est pas une défaveur. Mais, de diagnostic en diagnostic, on arrive à exiger que chez Jean-Jacques le monomane ait été doublé d'un gredin. Et là, vraiment, il y a excès de pathologie.

Quelqu'un s'est élevé pour prendre la défense du Citoyen de Genève. Ce ne pouvait être qu'une femme. Rousseau a toujours eu de belles dames dans sa clientèle. A seize ans, il avait trouvé une bonne hôtesse pour lui enseigner l'amour et la

pharmacie. La maréchale de Luxembourg, la comtesse de Boufflers, la marquise de Créqui furent au petit soin pour son ourserie. Ces filles d'une époque galante avaient la nostalgie de la passion vraie. Elles devinaient dans ce Suisse sentimental un être bizarre, capable de prendre l'amour au sérieux. Elles lisaient, à leur toilette, des contes polissons, mais, le soir, elles cachaient sous l'oreiller l'*Héloïse*. Sans jamais pénétrer dans leur chambre, Rousseau eut le meilleur de leurs insomnies. Il s'en contentait, n'étant pas un glouton, mais un gourmet de voluptés. Il eut ainsi de jolis commerces d'amitié, un peu équivoques, qui convenaient à sa timidité de frôleur. De toutes celles qui l'aimèrent de loin, la plus touchante est cette discrète Marie-Anne de La Tour-Franqueville, que Sainte-Beuve a pieusement ressuscitée. Elle était mal mariée et vertueuse. Pour se consoler d'ignorer l'amour, elle correspondait avec le père de Julie. Elle échangea, en tout bien tout honneur, plusieurs volumes de lettres avec Rousseau quinquagénaire. Tous deux s'écrivaient sans se connaître. Marie-Anne, qui se savait jolie femme, souffrait de n'avoir pas été vue, au moins une fois, par son cher confesseur ; elle voulut qu'il eût d'elle au moins un portrait à l'encre. Une de ses lettres donne des détails sur sa personne. « J'ai, raisonnablement chaussée, quatre pieds neuf pouces et dix lignes de haut », dit-elle. Peut-on avouer quelque chose de plus chaste ? Elle ajoute toutefois, pour qu'on n'en ignore : « et de l'embonpoint tout ce qu'il faut en avoir... » Jean-Jacques n'abusa point du renseignement. Si Mme de La Tour avait envoyé cette confidence au château de Ferney, quel quatrain, à lire tout bas, elle aurait reçu du châtelain !...

Voltaire aimait les dames ; Rousseau, lui, n'aimait que l'amour.

***

Mais tout s'exaltait à son contact, et aujourd'hui encore l'amitié féminine se fait passionnée pour le servir. Une dame anglaise, Mme Frederika Macdonald, consacre sa vie à le défendre. Elle nous donne, dans la *Revue*, un chapitre du livre qu'elle publiera, dans quelques mois, pour venger Jean-Jacques des calomnies de ses détracteurs. Elle est curieuse à lire, et troublante, cette étude sur *Rousseau calomnié*. Mme Macdonald n'a pas écrit là un devoir de rhétorique, mais un rapport à la suite d'une enquête. Jusqu'ici Jean-Jacques demeurait écrasé sous le poids des *Mémoires de Mme d'Epinay*, toujours acceptés comme paroles d'Evangile. L'ingratitude du philosophe y était affirmée abondamment. A vrai dire, nous attendons encore une édition critique de ce journal en forme de roman. Mme Macdonald a voulu juger sur pièces. Elle a comparé les manuscrits des Archives et ceux de l'Arsenal, regardé les textes à la loupe, expertisé les écritures. Elle conclut que les *Mémoires de Mme d'Epinay* ont été « truqués ». Cet aimable livre serait une œuvre de rancune et de haine, savamment perpétrée pour déshonorer l'ombre de Jean-Jacques.

Alors, c'est Mme d'Epinay qu'il faudra désormais haïr ? Ce sera difficile. Une méchante femme, une menteuse, l'Emilie du portrait de Liotard, cette jolie laide aux grands yeux inquiets ! Schérer en eût pleuré, lui qui ne pleurait pas souvent ! Emilie nous plaisait, non pour avoir tenu un bureau de philosophes, mais pour avoir été

malheureuse. Son fermier général de mari était un drôle. Elle avait fait, sous le roi Louis XV, le rêve de l'amour conjugal ; M. d'Epinay mit à l'éveiller de cette chimère une obstination de goujat. Emilie confiait ses peines à une amie de cœur, cette bonne pièce de Mlle d'Ette, une joyeuse Flamande dont Diderot disait : « Son visage est comme une jatte de lait sur laquelle on a jeté des feuilles de roses. » A cette figure de François Boucher Mlle d'Ette joignait une petite âme coquine et fêtarde ; elle poussa Emilie dans les bras de Francueil : après l'époux cynique, l'amant frivole. Francueil, en vrai roué, faisait la débauche avec le mari. De déboires en déboires, Emilie finit par prendre Grimm, qui, à défaut d'élégance, apportait dans l'adultère des vertus de mari. Il faut aimer en Mme d'Epinay une des rares femmes qui ait été capable et digne de souffrir. *Res sacra miser.* Et elle aurait menti ? Ce serait grand dommage.

Mme Fredericka Macdonald désire, comme nous, tirer Mme d'Epinay de ce mauvais pas. Emilie aurait été à demi inconsciente de l'acte vilain qu'elle commettait ; elle agissait en instrument passif et les diffamateurs dirigeaient sa main.

Quels diffamateurs ? Quels sont les scélérats qu'il nous faut flétrir ? Où les victimes expiatoires à sacrifier aux mânes irrités de Jean-Jacques ?

Les coquins seraient Grimm et Diderot !

***

Si cela est vrai, on le verra bien. Mais hélas ! que gagnerons-nous au change ? Quand nous aurons été convaincus de la nécessité de mépriser

Voltaire aimait les dames ; Rousseau, lui, n'aimait que l'amour.

***

Mais tout s'exaltait à son contact, et aujourd'hui encore l'amitié féminine se fait passionnée pour le servir. Une dame anglaise, Mme Frederika Macdonald, consacre sa vie à le défendre. Elle nous donne, dans la *Revue*, un chapitre du livre qu'elle publiera, dans quelques mois, pour venger Jean-Jacques des calomnies de ses détracteurs. Elle est curieuse à lire, et troublante, cette étude sur *Rousseau calomnié*. Mme Macdonald n'a pas écrit là un devoir de rhétorique, mais un rapport à la suite d'une enquête. Jusqu'ici Jean-Jacques demeurait écrasé sous le poids des *Mémoires de Mme d'Epinay*, toujours acceptés comme paroles d'Evangile. L'ingratitude du philosophe y était affirmée abondamment. A vrai dire, nous attendons encore une édition critique de ce journal en forme de roman. Mme Macdonald a voulu juger sur pièces. Elle a comparé les manuscrits des Archives et ceux de l'Arsenal, regardé les textes à la loupe, expertisé les écritures. Elle conclut que les *Mémoires de Mme d'Epinay* ont été « truqués ». Cet aimable livre serait une œuvre de rancune et de haine, savamment perpétrée pour déshonorer l'ombre de Jean-Jacques.

Alors, c'est Mme d'Epinay qu'il faudra désormais haïr ? Ce sera difficile. Une méchante femme, une menteuse, l'Emilie du portrait de Liotard, cette jolie laide aux grands yeux inquiets ! Schérer en eût pleuré, lui qui ne pleurait pas souvent ! Emilie nous plaisait, non pour avoir tenu un bureau de philosophes, mais pour avoir été

malheureuse. Son fermier général de mari était un drôle. Elle avait fait, sous le roi Louis XV, le rêve de l'amour conjugal ; M. d'Epinay mit à l'éveiller de cette chimère une obstination de goujat. Emilie confiait ses peines à une amie de cœur, cette bonne pièce de Mlle d'Ette, une joyeuse Flamande dont Diderot disait : « Son visage est comme une jatte de lait sur laquelle on a jeté des feuilles de roses. » A cette figure de François Boucher Mlle d'Ette joignait une petite âme coquine et fêtarde ; elle poussa Emilie dans les bras de Francueil : après l'époux cynique, l'amant frivole. Francueil, en vrai roué, faisait la débauche avec le mari. De déboires en déboires, Emilie finit par prendre Grimm, qui, à défaut d'élégance, apportait dans l'adultère des vertus de mari. Il faut aimer en Mme d'Epinay une des rares femmes qui ait été capable et digne de souffrir. *Res sacra miser.* Et elle aurait menti ? Ce serait grand dommage.

Mme Fredericka Macdonald désire, comme nous, tirer Mme d'Epinay de ce mauvais pas. Emilie aurait été à demi inconsciente de l'acte vilain qu'elle commettait ; elle agissait en instrument passif et les diffamateurs dirigeaient sa main.

Quels diffamateurs ? Quels sont les scélérats qu'il nous faut flétrir ? Où les victimes expiatoires à sacrifier aux mânes irrités de Jean-Jacques ?

Les coquins seraient Grimm et Diderot !

***

Si cela est vrai, on le verra bien. Mais hélas ! que gagnerons-nous au change ? Quand nous aurons été convaincus de la nécessité de mépriser

Diderot et Grimm, en serons-nous plus avancés ? Passe encore pour Grimm, qui n'était pas quelqu'un de chez nous, encore que ce lourdaud, insistant, despotique, avantageux, paraisse mériter, jusqu'à nouvel ordre, sa solide renommée de galant homme. Mais Diderot, si vibrant, si humain, si vaste, si près de nous pour ses boulimies intellectuelles, si au-dessus de nous avec des bonhomies de confrère, va-t-il falloir le traiter comme un camarade qui n'est plus du cercle ? Maladroit, envahissant, tyrannique, d'une tendresse encombrante et fâcheuse, tant qu'on voudra ; mais faussaire et menteur, il faudra voir !

Le plus triste, c'est qu'on ne verra rien. Ces revisions de procès dont les parties et les témoins sont tous morts demeurent insolubles. Ces arrêts jaunis ne sauraient être cassés sans renvoi. Les fidèles de Diderot ne manqueront pas de répondre au mémoire de Mme Macdonald. Gare alors au dossier secret !

Vous verrez qu'en définitive, ce sera encore le pauvre Jean-Jacques qui payera les frais de cassation. La pathologie se vengera sur lui. Le plus sage serait de nous résigner à ignorer toujours qui eut raison ou qui eut tort de la coterie holbachique ou de l'hôte de l'Ermitage. Si j'osais. je hasarderais un moyen de conciliation : tous ont eu tort, tous ont menti et tous ont été d'une bonne foi parfaite. Vouloir se prononcer entre des gens de lettres qui s'étaient brouillés, n'est-ce pas défier la raison humaine ? Que le président de Montesquieu était donc inspiré par les Muses quand il disait à ses invités de la Brède : « Ne croyez pas un mot de ce que, le P. Tournemine et moi, nous dirons l'un de l'autre ; nous avons cessé de nous aimer. »

Voilà la parole humaine du psychologue et la sentence du vrai magistrat. Aimons Jean-Jacques, sans haïr pour cela Mme d'Epinay, ni Diderot, ni ce brave Grimm. Ne leur cherchons point querelle sous prétexte qu'ils nous ont ressemblé. Restons persuadés qu'ayant tous nos vices corporatifs ils furent infiniment meilleurs que nous. Lorsqu'il leur arrivait d'être en désaccord, ils se calomniaient en toute candeur. A la candeur près cette tradition ne s'est pas perdue.

Mais que devient dans tout cela le respect des morts ?.





THÉODORE DE BANVILLE

Une fresque d'Herculanum représente un jeune faune qui danse sur la corde raide en brandissant la lyre. Un souffle sacré gonfle sa nébride; il ne tient plus que par miracle au fil enguirlandé de lauriers ; en proie à la double ivresse du vin et du chant, il plane joyeusement au-dessus de la vie.

Le riche Romain qui fit décorer ainsi un panneau de sa villa devait être un gros parieur du Cirque ; tandis qu'il digérait dans l'atrium, au murmure d'une source artificielle, il préludait à sa sieste par l'illusion de son spectacle favori. L'artiste hellène qui accepta cette commande avait plus de malice et de sensibilité que son client ; en restant docile au programme, il célébra secrètement les dieux de son cœur. Sous ses doigts subtils, une imagerie bourgeoise devint le symbole du lyrisme ancestral, captif de cette civilisation parvenue qui s'amusait de lui comme d'un jouet. Cloué maintenant aux parois d'un musée, ce fragment semble une fleur de la grâce antique, desséchée dans l'herbier moderne ; il faut un effort d'intelligence et d'amour pour lui rendre un peu de l'ancien parfum.

Il peut aussi, ce fragile témoin d'autrefois, nous aider à mieux lire un chapitre récent de notre histoire littéraire. Une projection de la fresque d'Herculanum fournirait tout un commentaire

pour une causerie sur l'œuvre de Théodore de Banville. Le vulgaire, héritier du lourd propriétaire latin, serait libre de ne voir sur l'écran lumineux que le portrait d'un funambule. Les enthousiastes y trouveraient l'image d'un esprit pareil aux oiseaux. Ceux qui joignent à la piété la clairvoyance goûteraient à la fois la joie d'aimer et celle de comprendre. Tous admireraient que le hardi citharède puisse ainsi chanter et bondir sans se rompre le cou. Peu à peu, on discernerait que son délire est habilement simulé. Habitué depuis l'enfance au vertige, il se trouve aussi à l'aise sur la corde que le commun des hommes sur le plancher. Avec la pantomime du dithyrambe, il garde la tête froide et le pied sûr. N'espérez point qu'il s'envole dans l'azur : nous ne sommes plus à l'âge des prodiges. Mais ne craignez pour lui aucune chute : il est trop adroit pour tomber. Et puis — mais la courtoisie commande de ne point s'en apercevoir — entre le gouffre et lui, il y a un filet.



Rien n'était plus touchant et plus noble que l'humilité de Théodore de Banville au pied du trône de Victor Hugo. Il gardait dans le salon de la rue de Clichy la posture de libre servage que devaient observer, place Royale, Petrus Borel et Louis Bertrand. Sa dévotion était jalouse. Il souffrait jusqu'au malaise de coudoyer des profanes autour de l'autel. Quand on annonçait quelque agitateur péruvien ou le président de la commission du budget, Banville sentait la dignité du lyrisme atteinte en plein cœur. Il trouvait alors un prétexte pour se retirer de bonne

heure et partait, souriant et furieux. Mais la piété exige d'une âme fidèle qu'elle sache subir les faiblesses des dieux ; en fils exemplaire, Banville voilait la nudité du Père et respectait son égarement.

« Je suis un romantique ! » affirmait-il, et cette parole, proférée comme un cri professionnel, revenait sans cesse sur ses lèvres. On l'eût offensé, et surpris plus encore, en y contredisant. « Que suis-je donc, alors ? eût-il demandé. Si j'ai débuté alors que la bataille d'*Hernani* se perdait déjà dans une brume de légende, c'est qu'une erreur du sort m'a fait naître vingt ans trop tard. J'appartiens par mes répugnances et mes enthousiasmes à l'héroïque génération de 1830, révélatrice du vrai Beau. Mes langes ont été découpés dans le gilet rouge d'Albertus. La doctrine romantique est une vérité ; je la professe. Pour n'être venu qu'à la treizième heure, je ne suis ni le moins vaillant, ni le moins pur de ses adeptes. Au commencement était le Verbe, en lequel Hugo s'incarna. Je suis né dans cette religion, je vis pour elle et j'y veux mourir. » — Il eût dit cela joliment et avec drôlerie, sans nulle emphase et comme il savait dire, mais en séide imperturbable dans sa foi.

Elle était, cette foi, ardente et sincère, et elle agissait. Voyait-elle clair dans les sources de son zèle ? Il est permis de se le demander, maintenant que Banville habite les Champs-Elyséens et qu'on ne risque plus de le scandaliser.

Lorsqu'il publia les *Cariatides*, en 1842, il n'avait pas vingt ans. C'était le début d'un apprenti très avisé qui méritait, dès ses premières preuves, d'être inscrit au livre de maîtrise. Dans un poème liminaire, le néophyte avouait ses dieux. En

pour une causerie sur l'œuvre de Théodore de Banville. Le vulgaire, héritier du lourd propriétaire latin, serait libre de ne voir sur l'écran lumineux que le portrait d'un funambule. Les enthousiastes y trouveraient l'image d'un esprit pareil aux oiseaux. Ceux qui joignent à la piété la clairvoyance goûteraient à la fois la joie d'aimer et celle de comprendre. Tous admireraient que le hardi citharède puisse ainsi chanter et bondir sans se rompre le cou. Peu à peu, on discernerait que son délire est habilement simulé. Habitué depuis l'enfance au vertige, il se trouve aussi à l'aise sur la corde que le commun des hommes sur le plancher. Avec la pantomime du dithyrambe, il garde la tête froide et le pied sûr. N'espérez point qu'il s'envole dans l'azur : nous ne sommes plus à l'âge des prodiges. Mais ne craignez pour lui aucune chute : il est trop adroit pour tomber. Et puis — mais la courtoisie commande de ne point s'en apercevoir — entre le gouffre et lui, il y a un filet.



Rien n'était plus touchant et plus noble que l'humilité de Théodore de Banville au pied du trône de Victor Hugo. Il gardait dans le salon de la rue de Clichy la posture de libre servage que devaient observer, place Royale, Petrus Borel et Louis Bertrand. Sa dévotion était jalouse. Il souffrait jusqu'au malaise de coudoyer des profanes autour de l'autel. Quand on annonçait quelque agitateur péruvien ou le président de la commission du budget, Banville sentait la dignité du lyrisme atteinte en plein cœur. Il trouvait alors un prétexte pour se retirer de bonne

heure et partait, souriant et furieux. Mais la piété exige d'une âme fidèle qu'elle sache subir les faiblesses des dieux ; en fils exemplaire, Banville voilait la nudité du Père et respectait son égarement.

« Je suis un romantique ! » affirmait-il, et cette parole, proférée comme un cri professionnel, revenait sans cesse sur ses lèvres. On l'eût offensé, et surpris plus encore, en y contredisant. « Que suis-je donc, alors ? eût-il demandé. Si j'ai débuté alors que la bataille d'*Hernani* se perdait déjà dans une brume de légende, c'est qu'une erreur du sort m'a fait naître vingt ans trop tard. J'appartiens par mes répugnances et mes enthousiasmes à l'héroïque génération de 1830, révélatrice du vrai Beau. Mes langes ont été découpés dans le gilet rouge d'Albertus. La doctrine romantique est une vérité ; je la professe. Pour n'être venu qu'à la treizième heure, je ne suis ni le moins vaillant, ni le moins pur de ses adeptes. Au commencement était le Verbe, en lequel Hugo s'incarna. Je suis né dans cette religion, je vis pour elle et j'y veux mourir. » — Il eût dit cela joliment et avec drôlerie, sans nulle emphase et comme il savait dire, mais en séide imperturbable dans sa foi.

Elle était, cette foi, ardente et sincère, et elle agissait. Voyait-elle clair dans les sources de son zèle ? Il est permis de se le demander, maintenant que Banville habite les Champs-Elyséens et qu'on ne risque plus de le scandaliser.

Lorsqu'il publia les *Cariatides*, en 1842, il n'avait pas vingt ans. C'était le début d'un apprenti très avisé qui méritait, dès ses premières preuves, d'être inscrit au livre de maîtrise. Dans un poème liminaire, le néophyte avouait ses dieux. En

développant, au cours de mille vers, une métaphore de rhétoricien, il montrait dans la « Voie lactée » l'éternelle poésie, diverse et immuable, dont les astres sont les génies. Il en dénombrait en litanies les étoiles de toutes grandeurs, d'Orphée à Delphine de Girardin.

Rien de plus fervent, ni de plus vague que ce manifeste d'écolier. En relisant ces jeunes vers vieillis, je songeais aux pieux exercices que nous imposait l'aumônier du collège pendant la retraite de la première communion. Ces grimoires de galopins édifiés, où nous devions nous déclarer enfants de Jésus et de Marie pour toujours, s'appelaient, en langage ecclésiastique, des « diligences ». Il convenait d'y affirmer avec abondance des vertus exaltées et d'y justifier sa ferveur par des citations. Aussi les accents les plus mystiques provenaient-ils de méridionaux discoureurs qui excellaient à parler la langue de l'innocence, en attendant l'heure de la récréation pour rosser les faibles. Nous avons appris ainsi de bonne heure cette grosse vérité que le don d'exprimer l'idéal peut s'allier à un certain sens du réel. La « diligence », dont Banville égrenait à dix-huit ans le chapelet d'alexandrins, avait au moins le mérite de la sincérité. Elle témoignait d'une conception de l'humanité aussi simpliste que partiale ; dans la tourbe brutale des mortels livrée aux luttes de l'intérêt et de la force, marche à l'écart une phalange élue : celle des poètes, seuls conscients du sens secret des choses. Que ce lieu commun magnifique eût été déjà développé dans toutes les langues du globe, peu importait à Banville. Il n'avait pas la prétention de révéler une vérité, mais le besoin de l'affirmer une fois de plus pour maintenir des hiérarchies consa-

crées. Pour lui, l'espèce se divisait ainsi : d'un côté la foule, de l'autre l'élite des hommes fortunés qui parlent en vers. Il était naïvement sectaire et plein de morgue, à l'exemple d'un aimable Joas, qui avait appris son catéchisme dans les anthologies. Comme le petit roi séminariste, il eût répondu, avec insolence et tranquillité, aux majestés adoratrices des idoles :

.... il faut craindre le mien ;
Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

Si on lui avait demandé quel était son Dieu, il eût peut-être été gêné pour répondre, étant naturellement malhabile à l'expression des idées abstraites. Sa doctrine demeurait flottante encore, si déjà sa foi se montrait rigide. Il n'était bien convaincu que de la souveraineté du poète et de la sainteté de la Poésie.

Il voyait dans le don d'assembler des syllabes harmonieuses un présent providentiel et miraculeux. Certaines voix mortelles savent scander les mots : depuis qu'il y a une humanité, elle obéit au besoin mystérieux d'écouter ces voix. De ce besoin satisfait est né un art, suprême et bienfaisant, qui spiritualise et magnifie les langages. Ceux à qui la fonction de s'exprimer ainsi est commise ont par cela même des droits supérieurs et d'austères devoirs. Banville avait l'orgueil de se croire de cette race et l'humilité de ne voir en lui qu'un coryphée de l'Ode éternelle.

Ainsi pensait-il à dix-huit ans ; il est mort sexagénaire et, de sa première rime à sa dernière, il a pensé de même. Ce n'était pas chez lui vanité, mais conscience qu'il était investi, en

tant que poète, d'un caractère sacerdotal. Il n'a pas existé de curé de campagne plus solidement fortifié dans son dogme. Il a fait des vers pendant un demi-siècle sans qu'un doute vînt rider la surface de sa limpide conscience. L'idée qu'il pût y avoir une fonction plus haute que l'art des assonances et quelque chose de supérieur à un bon poème lui paraissait une injurieuse absurdité. Le plus simple et le moins pontifiant des hommes, il cachait sous d'aimables dehors tout le fanatisme de la certitude.

Pour bien comprendre cet état d'esprit, il faut aussi le situer dans le temps. Sous le régime de Juillet, si prodigue de principes égalitaires, il y avait encore des castes jalouses et fermées. Les écrivains et les artistes ne vivaient qu'entre eux. Nous nous figurons assez mal cet être légendaire que Gautier et Gérard de Nerval appelaient un bourgeois. Un vocable, qui a disparu du langage de l'invective, flétrissait du nom d' « épiciers » les dix-neuf vingtièmes de la race humaine. Ce qui constituait l'épicier n'était pas le fait de négocier certaines denrées, mais l'inaptitude congénitale à discerner le beau. Etait épicier quiconque se livrait aux besognes de l'utile et demeurait, sans en souffrir, le prisonnier des geôles du réel. Les serviteurs de l'art professaient le mépris le plus outrageant et le plus candide à l'égard des autres hommes, qui les payaient d'une haine épouvantée. Il semble bien que nous ayons changé tout cela. Aujourd'hui que l'intellectualité fait partie des élégances courantes, toute différence de langage, de costume et d'humeur a disparu entre les deux camps. L'ancien système n'est pas à regretter. Mais jadis, à vivre à l'écart et dans une atmosphère raréfiée, les hommes d'art

gagnaient en fierté et en indépendance ce qu'ils perdaient en avantages temporels. Cette attitude d'émigrés à l'intérieur leur donnait, avec la morgue des aristocraties, une conception très haute de leur noblesse. Inintelligents, farouches et bornés, ils conservaient tous leurs travers et ne dépouillaient rien de leurs vertus.

Ces préjugés de secte, Banville les avait sucés sur la montagne sainte avec le lait des chèvres sacrées. Il entrait dans la vie à l'un des moments les moins poétiques de l'histoire. La société créée par le régime censitaire n'était pas clémente aux âmes rêveuses. Que pouvait faire, sous le consulat de M. Guizot, un jeune homme qui à toute demande de certificat eût fourni cette unique réponse :

Prince, voilà tous mes secrets :
Je ne m'entends qu'à la métrique.
Fils du dieu qui lance des traits,
Je suis un poète lyrique.



Une des formules favorites de Banville était celle-ci : « Je suis poète lyrique et je vis de mon état. » Un sacerdoce d'abord, un métier ensuite, tel lui paraissait l'art des vers. Ainsi se résumaient sa doctrine et sa conception pratique de la vie. De ce que la cruauté du sort exige de tout homme qu'il gagne son pain par l'exercice de ses facultés il déduisait un raisonnement rigoureux. Il posait en principe qu'une civilisation se passerait plus aisément d'agriculteurs et de marchands que de bons joailliers des mots. Etant poète et ne sachant être rien d'autre, il devait subsister en rimant ; c'était son droit. Par contre, le devoir

lui incombait, rigoureux, de rimer excellemment. Avant tout, il faut savoir son métier ; il se vantait, avec raison, de connaître le sien à merveille. Sa fonction consistait à fournir de poèmes une humanité qui ne saurait vivre sans en entendre. — Tel était Banville économiste.

Et qu'on ne sourie pas. Si tous mettaient à se perfectionner dans leur savoir autant de conscience et de fierté, les ouvrages humains seraient sans défauts. Il avait appris toute la mathématique de son art, en travailleur opiniâtre et méticuleux. Venant après Vigny, Lamartine, Hugo, Musset, il sentait bien que le champ divin était moissonné ; il cherchait à disposer en gerbes savantes les rares épis qui se pouvaient glaner.

Varier les formes à l'infini, multiplier les rythmes, assouplir les cadences, en trouver au besoin de nouvelles, telle était la tâche qui s'imposait, selon lui, aux tard venus, continuateurs des grands aînés. Certains types avaient disparu : le rondeau, le lai, le virelai, le triolet, le chant royal, le dizain, la ballade. Il voulut remettre en honneur ces modes oubliés. Cela lui fit relire les vieux maîtres.

Une des erreurs capitales de la critique romantique, et dans laquelle tomba Sainte-Beuve, qui pour une fois faillit se tromper, avait été de rattacher l'école de 1830 à celle de Ronsard. Au Cénacle on vénérait de confiance dans la Pléiade un groupe d'artistes qui avaient échappé à l'opprobre de l'admiration de Boileau. Il nous paraît aujourd'hui que Ronsard, du Bellay, Remi Belleau, Pontus de Thyard, Jodelle, Baïf et Dorat, par la révolution qu'ils accomplirent à demi, furent les précurseurs de l'esprit classique. Mais Banville, fidèle à l'erreur commune, se fit ronsar-

disant par obédience et pour satisfaire sa haine de Malherbe. Il vit d'abord dans les hommes de la Pléiade de parfaits professeurs de métrique. Il les lut et relut, par curiosité en commençant ; peu à peu, il se fit une intelligence à l'image de la leur et découvrit en eux ses pères spirituels. C'était sa filiation véritable qu'il retrouvait ; il rentrait chez lui. La *Préface de Cromwell* lui avait été un premier catéchisme ; la *Défense et illustration de la langue française* de du Bellay et l'*Art poétique* de Ronsard devinrent ses bréviaires. L'idéal intellectuel, moral et social de la Pléiade répondait à tous les besoins de son esprit.

Celui qui est « charmé du phyltre des bonnes lettres » se doit « travailler d'être copieux en vocables ». Et surtout, comme l'enseignait Pontus : « Il faut embellir et rehausser le stile des vers. » Les mots, quels qu'ils soient, maniés par un ouvrier émérite, deviennent par la magie de leur assemblage autant de gemmes. On les cueille, ainsi que les fleurs, dans des jardins superbes ou dans d'humbles prés : « Tu pratiqueras les artisans de tous métiers, comme de marine, de vènerie, fauconnerie et principalement les artisans du feu, orfèvres, fondeurs, maréchaux, minéraliers. » Il sied de rechercher les métaphores héroïques : « Tu n'oublieras pas la piste et le battement des pieds des chevaux et représenter en tes vers la lueur et splendeur des armes frappées de la clarté du soleil. » Ces prescriptions de 1549 flattaient chez Banville une aptitude native à les comprendre et à les observer. Il voulait, lui aussi, jouer « d'une musette bien résonnante ». Cette poétique, aristocratique et corporative, était l'art de ses rêves et sa profession obligée. « Sur toutes choses, prends garde que ce genre de poème soit

lui incombait, rigoureux, de rimer excellemment. Avant tout, il faut savoir son métier ; il se vantait, avec raison, de connaître le sien à merveille. Sa fonction consistait à fournir de poèmes une humanité qui ne saurait vivre sans en entendre. — Tel était Banville économiste.

Et qu'on ne sourie pas. Si tous mettaient à se perfectionner dans leur savoir autant de conscience et de fierté, les ouvrages humains seraient sans défauts. Il avait appris toute la mathématique de son art, en travailleur opiniâtre et méticuleux. Venant après Vigny, Lamartine, Hugo, Musset, il sentait bien que le champ divin était moissonné ; il cherchait à disposer en gerbes savantes les rares épis qui se pouvaient glaner.

Varier les formes à l'infini, multiplier les rythmes, assouplir les cadences, en trouver au besoin de nouvelles, telle était la tâche qui s'imposait, selon lui, aux tard venus, continuateurs des grands aînés. Certains types avaient disparu : le rondeau, le lai, le virelai, le triolet, le chant royal, le dizain, la ballade. Il voulut remettre en honneur ces modes oubliés. Cela lui fit relire les vieux maîtres.

Une des erreurs capitales de la critique romantique, et dans laquelle tomba Sainte-Beuve, qui pour une fois faillit se tromper, avait été de rattacher l'école de 1830 à celle de Ronsard. Au Cénacle on vénérait de confiance dans la Pléiade un groupe d'artistes qui avaient échappé à l'opprobre de l'admiration de Boileau. Il nous paraît aujourd'hui que Ronsard, du Bellay, Remi Belleau, Pontus de Thyard, Jodelle, Baïf et Dorat, par la révolution qu'ils accomplirent à demi, furent les précurseurs de l'esprit classique. Mais Banville, fidèle à l'erreur commune, se fit ronsar-

disant par obédience et pour satisfaire sa haine de Malherbe. Il vit d'abord dans les hommes de la Pléiade de parfaits professeurs de métrique. Il les lut et relut, par curiosité en commençant ; peu à peu, il se fit une intelligence à l'image de la leur et découvrit en eux ses pères spirituels. C'était sa filiation véritable qu'il retrouvait ; il rentrait chez lui. La *Préface de Cromwell* lui avait été un premier catéchisme ; la *Défense et illustration de la langue française* de du Bellay et l'*Art poétique* de Ronsard devinrent ses bréviaires. L'idéal intellectuel, moral et social de la Pléiade répondait à tous les besoins de son esprit.

Celui qui est « charmé du phyltre des bonnes lettres » se doit « travailler d'être copieux en vocables ». Et surtout, comme l'enseignait Pontus : « Il faut embellir et rehausser le stile des vers. » Les mots, quels qu'ils soient, maniés par un ouvrier émérite, deviennent par la magie de leur assemblage autant de gemmes. On les cueille, ainsi que les fleurs, dans des jardins superbes ou dans d'humbles prés : « Tu pratiqueras les artisans de tous métiers, comme de marine, de vènerie, fauconnerie et principalement les artisans du feu, orfèvres, fondeurs, maréchaux, minéraliers. » Il sied de rechercher les métaphores héroïques : « Tu n'oublieras pas la piste et le battement des pieds des chevaux et représenter en tes vers la lueur et splendeur des armes frappées de la clarté du soleil. » Ces prescriptions de 1549 flattaient chez Banville une aptitude native à les comprendre et à les observer. Il voulait, lui aussi, jouer « d'une musette bien résonnante ». Cette poétique, aristocratique et corporative, était l'art de ses rêves et sa profession obligée. « Sur toutes choses, prends garde que ce genre de poème soit

éloigné du vulgaire. » N'était-ce point là l'exacte définition de ses goûts intimes ? Enfin une dernière maxime acheva sa conversion, en recommandant au poète de choisir l'antiquité pour nourrice : « Prends garde qu'il n'y ait vers où n'apparaisse quelque vestige de rare et antique érudition. »

Etre un ouvrier subtil et patient, traiter la strophe ainsi qu'un émail, choisir les vocables comme des améthystes, étaler la phrase en paillon, ne jamais laisser s'éteindre le feu, faire fleurir la couleur, ne produire que des ouvrages parfaits, illustrer la langue, adorer les dieux de l'Olympe, ciseler pour les dames des sonnets aussi précieux que des bijoux, et mériter ainsi une abbaye de la munificence d'un prince connaisseur, cette destinée d'atelier fut celle que Banville rêva toujours. L'exemple de la Pléiade lui donna, avec une prosodie et un vocabulaire, une morale et une politique, j'ai failli dire une philosophie.

Il trouva son chemin de Damas aux jardins de la Loire. Dès lors, sans y prendre garde, il tourna le dos aux maîtres du siècle et devint tout à fait le contraire d'un romantique d'orthodoxie.

Poète lyrique peut-être, mais bien autrement que ses devanciers immédiats.

Ce que les modernes appellent lyrisme, c'est l'écho, dans un mot souffrant et sonore, de la plainte infinie des âmes. L'indifférence de la nature, l'énigme de la mort, les perpétuelles défaites du juste, la face obstinément voilée du vrai, la cruauté de l'amour, l'épouvante d'un Dieu blasphémé, voilà les thèmes qui servirent à Byron, à Shelley, à Vigny, à Lamartine, à Victor Hugo, à Musset, à Henri Heine de prétextes pour

raconter leur cœur. Ils furent égoïstes, pessimistes, révoltés, chrétiens, et toutes les douleurs humaines s'abîmaient en eux. L'univers leur fut un cachot, la nature une fête insultante.

Le lyrisme des humanistes de la Renaissance cueillait des roses dans un parc, parmi des statues de dieux innocents. Il était résigné, frivole, impersonnel, et se croyait païen. Il aimait à regarder ailleurs qu'en lui-même ; il chantait en cage. Banville représenta parmi nous, à titre de phénomène attardé, les humeurs et les doctrines d'une famille d'esprits, qui différaient sur tous les points des fils douloureux du génie moderne. Chez cet affable petit homme rose qui cherchait des nymphes dans le Luxembourg, il n'y avait pas trace de satanisme et, à ceci près qu'il ne faisait peur à personne, ce doux flâneur était un revenant.

***

Comment donc concevait-il le lyrisme ? « Tu auras en premier lieu les conceptions hautes, grandes et belles, et non traînantes à terre. » Avoir des yeux pour les beaux spectacles, des oreilles pour les musiques, des sens exquis pour toutes les voluptés et célébrer la fête du monde en rythmes nombreux, afin de multiplier la joie, tel était le rôle social du poète. Et il répétait sans cesse, avec la conviction la plus sincère, cette parole qui dans sa bouche prenait un sens précis : « *C'est mon état.* »

Pensant ainsi, en toute candeur, comment n'eût-il pas vu dans Ronsard le type achevé du poète ? Auprès d'une monarchie somptueuse et lettrée, l'abbé de Saint-Cosme avait rempli

éloigné du vulgaire. » N'était-ce point là l'exacte définition de ses goûts intimes ? Enfin une dernière maxime acheva sa conversion, en recommandant au poète de choisir l'antiquité pour nourrice : « Prends garde qu'il n'y ait vers où n'apparaisse quelque vestige de rare et antique érudition. »

Etre un ouvrier subtil et patient, traiter la strophe ainsi qu'un émail, choisir les vocables comme des améthystes, étaler la phrase en paillon, ne jamais laisser s'éteindre le feu, faire fleurir la couleur, ne produire que des ouvrages parfaits, illustrer la langue, adorer les dieux de l'Olympe, ciseler pour les dames des sonnets aussi précieux que des bijoux, et mériter ainsi une abbaye de la munificence d'un prince connaisseur, cette destinée d'atelier fut celle que Banville rêva toujours. L'exemple de la Pléiade lui donna, avec une prosodie et un vocabulaire, une morale et une politique, j'ai failli dire une philosophie.

Il trouva son chemin de Damas aux jardins de la Loire. Dès lors, sans y prendre garde, il tourna le dos aux maîtres du siècle et devint tout à fait le contraire d'un romantique d'orthodoxie. Poète lyrique peut-être, mais bien autrement que ses devanciers immédiats.

Ce que les modernes appellent lyrisme, c'est l'écho, dans un mot souffrant et sonore, de la plainte infinie des âmes. L'indifférence de la nature, l'énigme de la mort, les perpétuelles défaites du juste, la face obstinément voilée du vrai, la cruauté de l'amour, l'épouvante d'un Dieu blasphémé, voilà les thèmes qui servirent à Byron, à Shelley, à Vigny, à Lamartine, à Victor Hugo, à Musset, à Henri Heine de prétextes pour

raconter leur cœur. Ils furent égoïstes, pessimistes, révoltés, chrétiens, et toutes les douleurs humaines s'abîmaient en eux. L'univers leur fut un cachot, la nature une fête insultante.

Le lyrisme des humanistes de la Renaissance cueillait des roses dans un parc, parmi des statues de dieux innocents. Il était résigné, frivole, impersonnel, et se croyait païen. Il aimait à regarder ailleurs qu'en lui-même ; il chantait en cage. Banville représenta parmi nous, à titre de phénomène attardé, les humeurs et les doctrines d'une famille d'esprits, qui différaient sur tous les points des fils douloureux du génie moderne. Chez cet affable petit homme rose qui cherchait des nymphes dans le Luxembourg, il n'y avait pas trace de satanisme et, à ceci près qu'il ne faisait peur à personne, ce doux flâneur était un revenant.

***

Comment donc concevait-il le lyrisme ? « Tu auras en premier lieu les conceptions hautes, grandes et belles, et non traînantes à terre. » Avoir des yeux pour les beaux spectacles, des oreilles pour les musiques, des sens exquis pour toutes les voluptés et célébrer la fête du monde en rythmes nombreux, afin de multiplier la joie, tel était le rôle social du poète. Et il répétait sans cesse, avec la conviction la plus sincère, cette parole qui dans sa bouche prenait un sens précis : « *C'est mon état.* »

Pensant ainsi, en toute candeur, comment n'eût-il pas vu dans Ronsard le type achevé du poète ? Auprès d'une monarchie somptueuse et lettrée, l'abbé de Saint-Cosme avait rempli

une charge publique. Le luxe des mots concourt, comme les autres luxes, à la noblesse d'une civilisation ; on comprenait cela au temps jadis. En rimant des fleuretons et des complaintes, un Crétin, un Molinet avaient illustré dans la société française la coutume de poésie. Clément Marot, sauf le tort qu'il eut de verser dans l'hérésie, avait tenu gentiment l'emploi. Mais Ronsard et ses fidèles surent donner tous les préceptes et laisser tous les exemples. Ils fournirent aux besoins d'une époque fastueuse des bergeries, des entrées, des mascarades et des carrousels. Courtisans courtisés, égaux des plus grands, nécessaires aux belles, honorablement prébendés, ils purent maintenir leur pensée dans un ciel de fête et réjouir les autres en se réjouissant. Exécuter en perfection de belles commandes, ce fut leur destin bienheureux. Et Banville, s'exaltant au souvenir des féeries passées, en vint à la glorification du rôle de poète fournisseur, que l'orgueil romantique eût considéré comme un outrage.

Mais qu'étaient donc les ancêtres légendaires, un Virgile, un Horace, un Ovide, alors qu'ils racontaient les mythes, composaient un chant séculaire à la gloire d'un règne heureux, ou dotaient d'une épopée leur patrie, sinon des poètes de cour qui vivaient fièrement de leur état ? Remontant jusqu'aux âges primitifs, Banville, à la recherche de sa généalogie, s'en fut jusqu'aux roches Phœdriades où il rencontra l'ombre de Pindare. Il se crut en pays de connaissance.

Que savait-il du vieux Dorien ? Ce que nous en savons nous-mêmes, c'est-à-dire peu de chose. Il ignorait le grec, comme un bon écolier qui a récité les *Racines* de Lancelot aux régents de son

collège. A lire les traductions de Boissonade et de Poyard, il discerna plus ou moins clairement que le père du lyrisme, affranchi des passions personnelles, nourri de fables enchantées, dédaigneux des curiosités impies qui regardent de l'autre côté du divin, résumait à certaines dates sacrées, en des communions solennelles, tous les rêves de gloire et de joie d'une humanité de héros. « Voilà mon homme ! » pensa-t-il. Il se fit de Pindare une image infidèle et vénérée, quelque chose comme le portrait d'un simple patronal sur la bannière d'une corporation. Il savait gré au chantre olympique d'avoir eu naturellement l'esprit grandiose, mythique et conservateur. L'ode pindarique, versant l'enthousiasme et la beauté dans l'âme d'un peuple, c'était la Commande sublimée.

L'illusion qu'il « pindarisait » lui était chère et c'était une entreprise hasardeuse qu'essayer de l'en guérir. Sarcey, un jour, s'en avisa étourdiment. Banville entretenait avec Sarcey des relations espacées et polies. Ils se disaient bonjour de temps en temps, du plus loin possible, simple trêve courtoise entre ces deux ennemis irréconciliables que sont la flûte et la lyre. Banville trouvait excessif qu'un même homme fût à la fois thrace et normalien. Le bon Oncle, qui n'était que prose et blasphème, ayant rencontré Banville, au stylobate odéonien, crut devoir se vanter devant lui de n'entendre rien à Pindare ; cela n'était ni pour surprendre Banville, ni pour l'affliger. Mais Sarcey, en verve de théories, se permit en outre d'accuser l'Aïeul « de n'avoir écrit que pour des cochers ». Il ne prit même pas la précaution de dire des « auriges ». Ce jour-là, l'Oncle connut le regard qu'Apollon dut jeter à Marsyas avant de l'écorcher vivant. Evidemment, la formule man-

quait d'élégance. Prompt à conclure du particulier au général, Banville demeura dès lors convaincu que l'Ecole normale était un antre de cyclopes, où des monstres borgnes et velus infligeaient aux Muses les derniers outrages.

Hélas ! Pindare exerçait facilement son « état ». Les fêtes olympiques ne pouvaient exister sans lui : l'enthousiasme d'une foule trouvait sa formule dans le lyrisme choral. Banville, lui, subissait un monde où il n'était plus de victoires agonistiques qu'à la pelouse de Longchamp. L'ode divisée en triades eût été incomprise au pesage ; le jockey de Gladiateur n'avait que faire des épinicies. Entre le lyrisme collectif et la société du suffrage universel, le divorce était sans trêve.

Essayer de les réconcilier était une erreur généreuse où pensa tomber M. Bardoux. Dans son zèle ardent pour les lettres, ce ministre tint à honneur de nommer Banville membre d'une commission chargée de préparer une glorification de la République. Banville accepta pour le principe. Il vint siéger avec une ponctualité exemplaire, autour de la table verte, parmi les organisateurs du délire public. Il entendit des conseillers municipaux développer un programme formidable : la Poésie et la Musique, conviées à des noces augustes, exprimeraient la joie d'un peuple ivre de liberté. On pressentit Banville, pour savoir s'il se chargerait de la chose. Après s'être excusé poliment, il proposa de confier à Orphée la mélodie, et le poème à Pindare. On crut qu'il se moquait : jamais il n'avait parlé plus sérieusement. Et il s'éloigna tout songeur, les yeux perdus dans le maigre azur de la rue de Grenelle, se félicitant plus que jamais

d'avoir donné au plus amoureusement ciselé de ses livres ce titre profond : *Les Exilés*.

« Ce livre, a-t-il écrit, est celui peut-être où j'ai mis le plus de moi-même et de mon âme, et s'il devait rester un livre de moi, je voudrais que ce fût celui-ci ; mais je ne me permets pas de telles ambitions, car nous aurons vécu dans un temps qui s'est médiocrement soucié de l'invincible puissance du Rythme et dans lequel ceux qui ont eu la noble ambition de vouloir enfermer leurs idées dans une forme parfaite et précise ont été des exilés. » — Banville comprenait malgré tout qu'entre lui et son temps barbare toute communion n'était que chimère :

Siècle de fer, crève de sécheresse :
Frappe et meurtris l'Ange à la blonde tresse.
Moi, je me sens le cœur d'un ouvrier
Pareil à ceux qui florissaient en Grèce.
Pourquoi je vis ? Pour l'amour du laurier !

Sa pensée fraternisait avec tous ceux que l'injure des foules a meurtris et dont la destinée terrestre ne fut qu'un morne exil. Il a traversé sans y rien comprendre ces règnes de Louis-Philippe, de Napoléon III et de M. Thiers, qui ignorèrent les Panathénées. Ce n'est pas assez de dire qu'il fut étranger à son siècle : il en était absent.

Mais à s'être banni de Florence, à n'entrevoir qu'un morceau du ciel à travers les grilles d'un cabanon, à boire le lait des juments sarmates, Ovide, le Tasse et Dante connurent les affres du désespoir. Condamné à exercer une fonction, qu'il estimait divine, comme une acrobatie démodée, Banville eut le secret d'échapper à la mélancolie. Comment fit-il pour ne point souffrir ?

Il y avait un filet, avons-nous dit. Sous sa marche vertigineuse, l'Ironie tendait sa trame légère. Il resta ainsi suspendu entre ciel et terre, ignorant du haut vol et préservé de la chute. Il devint oiseau et resta enfant. La gaieté des âmes aériennes palpitait en lui.

***

Pendant qu'il vivait ses années d'apprentissage, une révolution pacifique s'était accomplie au boulevard du Temple. Bertrand, directeur des *Funambules*, avait obtenu l'autorisation de jouer des pièces. En ces temps lointains, où de sages lois protégeaient l'art dramatique, l'administration avait le devoir d'empêcher la confusion des genres. Le gouvernement de Charles X refusa d'abord, au nom des hiérarchies nécessaires. Mais un fonctionnaire se rencontra pour sauvegarder à la fois l'ordre et la liberté. Il fut stipulé que les *Funambules* auraient licence de représenter de courtes comédies, sous cette réserve que les acteurs n'entreraient en scène qu'après avoir fait préalablement le saut périlleux.

Le nom s'est perdu de l'homme incomparable qui imagina ce compromis. Etait-ce un de ces humbles d'esprit dont l'innocence a des lueurs géniales ? ou plutôt quelque psychologue, pessimiste et profond, qui espérait ainsi rendre le simulacre des passions humaines plus conforme à leur réalité ? Condamner les personnages du drame éternel à s'avouer tout entiers en marchant sur les mains, de quel cerveau de bureaucrate sibyllin a pu surgir cet oracle ? La mémoire de cet archonte a péri, comme avorta la formule

poétique qui eût dû jaillir de cette loi féconde. Une fois de plus, ce fut une solution moyenne qui intervint misérablement. La troupe du père Bertrand eut la timidité de croire que l'obligation de faire la roue lui interdisait la pensée. On n'eut qu'une renaissance de la pantomime, au lieu du merveilleux théâtre symbolique qui avait failli naître, et dont il est permis de rêver toujours.

Cassandre, Arlequin, Léandre, Polichinelle et Colombine furent ramenés par Pierrot aux rives de la Seine. Jean-Gaspard Deburau nationalisa la farce italienne. Banville sortait du collège à l'heure où le grand mime balançait la gloire de Frédérick-Lemaire et de Rachel. Ce fut au spectacle des *Funambules*, dans le parfum des beignets frits et des oranges, qu'il compléta ses humanités. Le boulevard du Temple le consola de l'Hélicon perdu. Entre Mme Saqui, fée victorieuse de la pesanteur, et Pierrot, l'Ulysse enfariné, les nostalgies de Banville apprirent à rebondir en ironies voltigeantes. Il porta, en tunique blanche, en collerette et en escarpins, le deuil de Pindare.

Ce n'est pas manquer de respect à sa mémoire que de rappeler sa miraculeuse ressemblance physique avec le Gilles de Watteau. Ceux qui ont aimé cet homme délicieux vont le revoir à la galerie Lacaze. En ce type d'innocence malicieuse, aux yeux éblouis, qui s'amuse du monde et craint de pleurer, ils retrouvent son amical et joyeux fantôme. Les strophes des *Odes funambulesques* dansent, en se tenant par la main, autour d'un Terme couronné de pampres.

Banville a vécu en chantant, ne s'interrompant que pour lancer aux contempteurs des anciens dieux des flèches qui piquaient sans laisser

de blessures. Il a conservé, à travers les besognes du journalisme, l'âme d'un petit enfant. Ironique comme un Grec d'Aristophane, il s'est moqué de tout et de tous, sans qu'il en ait coûté une larme. Ce païen était bon chrétien. Si fervent qu'il fût de Cypris et des Charites, il pratiquait, sans en parler jamais, un catholicisme ingénu. Son Olympe de ballet faisait bon ménage avec le paradis peint de la mère de Villon. Le maître Ronsard lui avait enseigné que « les Muses, Apollon, Mercure, Pallas et autres telles déités ne nous représentent autre chose que la puissance de Dieu ». Cela mit sa conscience en repos une fois pour toutes et l'incita même à prétendre que M. Renan était un « diseur de riens ». Ce fut très peu un exégète et pas davantage un romantique pur. Son ombre, enfin satisfaite, doit glisser sur un parterre fleuri, semblable au clos d'une de ces abbayes du Vendômois où l'on célébrait Madame Vénus après avoir dévotement prié la Vierge Marie.

Nous n'empêcherons point les esprits maussades de se demander si ce parfait poète se faisait une idée complète de la Poésie. Certains prétendent que la poésie ne se résume point dans l'art des vers. Banville trouvait dans ce paradoxe un relent d'Ecole normale. Il aurait mal compris la réponse que fait Tristan au bon écuyer Kurvenal : « Va ! c'est bien autre chose que ce que tu crois ! »

VIEILLES QUERELLES

En 1755 la nation portugaise semblait heureuse sous le roi José. C'était un imbécile que ce prince. Paresseux et jouisseur, il avait du moins cette vertu professionnelle de ne pas s'occuper de son royaume. Il abandonnait le tracas des affaires à don Sébastien de Carvalho, marquis de Pombal. Un rude homme que ce ministre. Ce fut une manière de Richelieu portugais, une de ces âmes d'Etat, dans l'ancien style, où la vertu ressemblait au crime. Pombal ne craignait rien sous le ciel, pas même la Compagnie de Jésus. Rompant au besoin avec le Saint-Siège, il supprimait les « Réductions » des Petits Pères. Mais ici s'arrête la ressemblance de sa politique avec celle du Bloc. Le Grand Marquis ne considérait point que la guerre aux moines dispensât un gouvernement de gouverner. Il s'inquiétait, à ses moments perdus, de ces menus besoins des peuples : la guerre, la marine, le commerce et la police. Il maintenait même les crédits de la Censure.

Au début du ministère de Pombal, à la Toussaint de 1755, le peuple de Lisbonne, convoqué par ses associations cultuelles, se pressait dans les églises à l'heure de la grand'messe. Soudain la terre trembla pendant six secondes et le flot du Tage monta de quarante pieds. Lisbonne, Tetuan et Méquinez s'abîmèrent. Le sol fut bouleversé jusqu'à Cadix ; il y eut trente mille morts.

Tous les scélérats du royaume fondirent sur les ruines fumantes ; l'anarchie renaissait du désespoir. Le Grand Marquis ne décora personne. Il promulgua la loi martiale. Il rétablit l'ordre à coups de décrets, réédifia la ville écroulée, rendit cette cohue dolente au travail et à l'espoir. Bientôt, la population de Lisbonne s'était suffisamment ressaisie pour prendre plaisir à un autodafé.

Cependant Rousseau s'était brouillé avec Voltaire.

***

A la nouvelle du tremblement de terre de Lisbonne, toute l'Europe avait poussé le même cri d'horreur. Les professionnels de la philosophie, après le premier moment de stupeur, jugèrent que l'occasion était bonne d'argumenter pour et contre la Providence. Tout est prétexte aux disputes des sages. Nous-mêmes, au lendemain de la catastrophe du Bazar de la Charité, n'avons-nous pas vu la congrégation des Dominicains et celles des Déterministes se jeter les victimes à la tête et se gourmer sur les cendres du brasier ? On tenait alors, beaucoup plus qu'aujourd'hui, à savoir si décidément la vie est bonne. L'homme est-il l'adjudicataire d'une divine entreprise de bonheur et le gagnant d'une loterie mystérieuse ? n'est-il que la dupe éternellement bafouée d'une farce cruelle ? La sagesse moderne — moins audacieuse ou plus fatiguée ? — paraît renoncer à résoudre ce problème. A la recherche éperdue du pourquoi nous préférons l'humble examen du comment des choses. Au dix-huitième siècle, quand le néo-cartésianisme coulait à pleins bords,

toute créature intelligente se devait de chercher le mot de l'énigme et de le trouver. Nos grands-pères croyaient à la réalité sensible de la Vérité ; ce fut même pour cela que leurs fils s'entre-guillotinèrent avec ferveur.

Un versificateur anglais, un peu bossu, assez méchant homme, Alexandre Pope, que les dames appelaient « la mauvaise guêpe », avait naguère rimé un gros poème pour établir que « tout était bien ». M. de Voltaire, qui raffolait de la mauvaise littérature anglaise, admirait chez Pope l'ivresse lyrique ; sur la thèse il hasardait quelques réserves. En apprenant le désastre de Lisbonne, il estima que feu son poète favori avait abusé de la crédulité des mortels. Que peut faire un homme de lettres quand il croit avoir des griefs contre Dieu et contre un confrère ? De la copie. La Providence et feu Pope, responsables des calamités du Portugal, s'attirèrent de Voltaire un éreintement dans les formes didactiques.

Lorsqu'il connut la tragédie de Lisbonne, Voltaire venait de s'installer sur les bords du Rhône, dans ce bien de Saint-Jean qu'il appelait les Délices. Tout fraîchement installé, il s'amusait au rôle de rural, plantait des oignons et des carottes, et, pour faire damner le Conseil de Genève, donnait la comédie dans ses salons. « Heureux, déclarait-il, qui vit chez soi avec ses nièces, ses livres, ses jardins, ses vignes, ses chevaux, ses vaches, son renard et ses lapins qui se passent la patte sur le nez ! » La digne Mme Denis, criarde et boulotte, menait la maison à la cavalière, donnait la réplique aux soirées théâtrales, soignait la cuisine et, friande comme une chanoinesse, se régalait des truites du lac jusqu'à risquer d'en périr. Son oncle attelait à

quatre pour descendre en ville. Il était toutefois de méchante humeur. *L'Orphelin de la Chine* venait pourtant de réussir jusqu'à promettre douze représentations. Mais Voltaire n'entendait parler que des nombreuses versions de *la Pucelle* qui circulaient à travers l'Europe ; il lui fallait avec un peu de honte et beaucoup de peur, désavouer les copistes et désarmer les magistrats ; ajoutez à cela une crise de coliques dont Tronchin ne le sortait point. Le moment était mal choisi pour l'Architecte de l'univers d'avoir un porte-à-faux dans son bâtiment. Aux nouvelles de Lisbonne, le gentilhomme campagnard des Délices fut pris d'un accès de pessimisme aigu. Le 30 novembre, il écrit au prédicateur bernois Elie Bertrand : « Voilà un terrible argument contre l'optimisme. » A Palissot : « L'optimisme en a dans l'aile. C'est le jugement dernier ; il n'y manque que la trompette. » Et à l'ange d'Argental ce cri du cœur : « Après cela je n'ose plus me plaindre de mes coliques. » Vite, une plume, du papier, de l'encre, tout ce qu'il faut pour se livrer au démon des vers ! Ce sermon rimé le remplit d'orgueil, c'est son Petit Carême. « Tout est bien est une insulte aux douleurs de notre vie. » Le pauvre genre humain était enfin vengé en deux cents vers ! — L'intention était excellente et les deux cents vers éloquemment mauvais.



Ils furent universellement trouvés sublimes. Les pires ennemis du sieur Arouet lui eussent tout contesté, hors le don surnaturel de parler à miracle la langue des dieux. Nos raisons d'ad-

mirer Voltaire, si bonnes qu'elles soient et combien nombreuses ! le blesseraient cruellement dans son amour-propre ; elles rempliraient ses contemporains de mépris pour nous. Le meilleur de sa gloire d'alors ressemblait assez à ce qui fait chez nous le prestige de Mme la comtesse de Noailles. Voltaire, de son vivant, jouait les Orphées.

En 1756, Rousseau n'était qu'un invité des salons de la littérature, un croque-notes à peine connu pour avoir été couronné par l'Académie de Dijon. Traité de haut en bas par les millionnaires de l'incrédulité, condamné par respect humain à bouder ce Paris qu'il eût ardemment voulu conquérir, il venait d'édifier le Tout-Genève en rentrant avec quelque tapage dans la communion protestante. Cette petite crise de calvinisme l'avait mis du dernier bien avec les pasteurs. Les saints de la Réformation ne voyaient pas sans inquiétude un corrompu tel que Voltaire, échappé des coulisses et familier des saltimbanques, mener tout ce grand bruit de fête profane aux portes de la Cité du Seigneur. Ils excitèrent contre ce sectateur de Baal le zèle de néophyte dont brûlait Jean-Jacques. Celui-ci n'était pas homme à négliger la réclame d'une polémique retentissante avec le prince des lettres françaises.

A la différence de Voltaire, qui souffrait alors des intestins et de la conscience, Rousseau traversait une des rares heures de sa vie où il y eut du bien-être et de la paix. Mme d'Epinay l'avait installé récemment à l'Ermitage.

Loin des dîners de M. d'Holbach, Jean-Jacques oubliait délicieusement la couche de Thérèse en peuplant de naïades la forêt de Montmorency. Il promenait dans les bosquets d'un fer-

quatre pour descendre en ville. Il était toutefois de méchante humeur. *L'Orphelin de la Chine* venait pourtant de réussir jusqu'à promettre douze représentations. Mais Voltaire n'entendait parler que des nombreuses versions de *la Pucelle* qui circulaient à travers l'Europe ; il lui fallait avec un peu de honte et beaucoup de peur, désavouer les copistes et désarmer les magistrats ; ajoutez à cela une crise de coliques dont Tronchin ne le sortait point. Le moment était mal choisi pour l'Architecte de l'univers d'avoir un porte-à-faux dans son bâtiment. Aux nouvelles de Lisbonne, le gentilhomme campagnard des Délices fut pris d'un accès de pessimisme aigu. Le 30 novembre, il écrit au prédicateur bernois Elie Bertrand : « Voilà un terrible argument contre l'optimisme. » A Palissot : « L'optimisme en a dans l'aile. C'est le jugement dernier ; il n'y manque que la trompette. » Et à l'ange d'Argental ce cri du cœur : « Après cela je n'ose plus me plaindre de mes coliques. » Vite, une plume, du papier, de l'encre, tout ce qu'il faut pour se livrer au démon des vers ! Ce sermon rimé le remplit d'orgueil, c'est son Petit Carême. « Tout est bien est une insulte aux douleurs de notre vie. » Le pauvre genre humain était enfin vengé en deux cents vers ! — L'intention était excellente et les deux cents vers éloquemment mauvais.



Ils furent universellement trouvés sublimes. Les pires ennemis du sieur Arouet lui eussent tout contesté, hors le don surnaturel de parler à miracle la langue des dieux. Nos raisons d'ad-

mirer Voltaire, si bonnes qu'elles soient et combien nombreuses ! le blesseraient cruellement dans son amour-propre ; elles rempliraient ses contemporains de mépris pour nous. Le meilleur de sa gloire d'alors ressemblait assez à ce qui fait chez nous le prestige de Mme la comtesse de Noailles. Voltaire, de son vivant, jouait les Orphées.

En 1756, Rousseau n'était qu'un invité des salons de la littérature, un croque-notes à peine connu pour avoir été couronné par l'Académie de Dijon. Traité de haut en bas par les millionnaires de l'incrédulité, condamné par respect humain à bouder ce Paris qu'il eût ardemment voulu conquérir, il venait d'édifier le Tout-Genève en rentrant avec quelque tapage dans la communion protestante. Cette petite crise de calvinisme l'avait mis du dernier bien avec les pasteurs. Les saints de la Réformation ne voyaient pas sans inquiétude un corrompu tel que Voltaire, échappé des coulisses et familier des saltimbanques, mener tout ce grand bruit de fête profane aux portes de la Cité du Seigneur. Ils excitèrent contre ce sectateur de Baal le zèle de néophyte dont brûlait Jean-Jacques. Celui-ci n'était pas homme à négliger la réclame d'une polémique retentissante avec le prince des lettres françaises.

A la différence de Voltaire, qui souffrait alors des intestins et de la conscience, Rousseau traversait une des rares heures de sa vie où il y eut du bien-être et de la paix. Mme d'Epinay l'avait installé récemment à l'Ermitage.

Loin des dîners de M. d'Holbach, Jean-Jacques oubliait délicieusement la couche de Thérèse en peuplant de naïades la forêt de Montmorency. Il promenait dans les bosquets d'un fer-

quatre pour descendre en ville. Il était toutefois de méchante humeur. *L'Orphelin de la Chine* venait pourtant de réussir jusqu'à promettre douze représentations. Mais Voltaire n'entendait parler que des nombreuses versions de *la Pucelle* qui circulaient à travers l'Europe ; il lui fallait avec un peu de honte et beaucoup de peur, désavouer les copistes et désarmer les magistrats ; ajoutez à cela une crise de coliques dont Tronchin ne le sortait point. Le moment était mal choisi pour l'Architecte de l'univers d'avoir un porte-à-faux dans son bâtiment. Aux nouvelles de Lisbonne, le gentilhomme campagnard des Délices fut pris d'un accès de pessimisme aigu. Le 30 novembre, il écrit au prédicateur bernois Elie Bertrand : « Voilà un terrible argument contre l'optimisme. » A Palissot : « L'optimisme en a dans l'aile. C'est le jugement dernier ; il n'y manque que la trompette. » Et à l'ange d'Argental ce cri du cœur : « Après cela je n'ose plus me plaindre de mes coliques. » Vite, une plume, du papier, de l'encre, tout ce qu'il faut pour se livrer au démon des vers ! Ce sermon rimé le remplit d'orgueil, c'est son Petit Carême. « Tout est bien est une insulte aux douleurs de notre vie. » Le pauvre genre humain était enfin vengé en deux cents vers ! — L'intention était excellente et les deux cents vers éloquemment mauvais.



Ils furent universellement trouvés sublimes. Les pires ennemis du sieur Arouet lui eussent tout contesté, hors le don surnaturel de parler à miracle la langue des dieux. Nos raisons d'ad-

mirer Voltaire, si bonnes qu'elles soient et combien nombreuses ! le blesseraient cruellement dans son amour-propre ; elles rempliraient ses contemporains de mépris pour nous. Le meilleur de sa gloire d'alors ressemblait assez à ce qui fait chez nous le prestige de Mme la comtesse de Noailles. Voltaire, de son vivant, jouait les Orphées.

En 1756, Rousseau n'était qu'un invité des salons de la littérature, un croque-notes à peine connu pour avoir été couronné par l'Académie de Dijon. Traité de haut en bas par les millionnaires de l'incrédulité, condamné par respect humain à bouder ce Paris qu'il eût ardemment voulu conquérir, il venait d'édifier le Tout-Genève en rentrant avec quelque tapage dans la communion protestante. Cette petite crise de calvinisme l'avait mis du dernier bien avec les pasteurs. Les saints de la Réformation ne voyaient pas sans inquiétude un corrompu tel que Voltaire, échappé des coulisses et familier des saltimbanques, mener tout ce grand bruit de fête profane aux portes de la Cité du Seigneur. Ils excitèrent contre ce sectateur de Baal le zèle de néophyte dont brûlait Jean-Jacques. Celui-ci n'était pas homme à négliger la réclame d'une polémique retentissante avec le prince des lettres françaises.

A la différence de Voltaire, qui souffrait alors des intestins et de la conscience, Rousseau traversait une des rares heures de sa vie où il y eut du bien-être et de la paix. Mme d'Epinay l'avait installé récemment à l'Ermitage.

Loin des dîners de M. d'Holbach, Jean-Jacques oubliait délicieusement la couche de Thérèse en peuplant de naïades la forêt de Montmorency. Il promenait dans les bosquets d'un fer-

mier général ses rêveries de faune valétudinaire, sans péril pour les nymphes. Ses « sens combustibles » flambaient « dans un sérail de houris ». Cette extase de « berger extravagant » fut interrompue par l'appel sacré des pasteurs de Genève. Toutes les vieilles rancunes secrètes de Jean-Jacques à l'égard de Voltaire, l'envie du parasite contre le richard, la haine de l'obscur pour l'illustre, la gloriole surtout de se mesurer, David de la religion naturelle, contre ce Goliath du blasphème, lui dictèrent sa lettre du 18 août. Eh quoi ! ce vieil enfant gâté par toutes les fées du monde, le triomphant Arouet, admiré, célèbre, opulent, chéri des grands, caressé des belles, cet heureux insolent s'avisait de proclamer que tout allait mal ! « Je formai l'insensé projet de le faire rentrer en lui-même. » La lettre de Rousseau est bien de son encre, déclamatoire et rythmée, absurde, magnifique et sonore, avec toutes les grâces du sophisme et toutes ses pompes, un prêche de pasteur hargneux qui aurait le génie des phrases. Sous l'humilité du vilain qui ose s'adresser au Roi du beau style, on sent la griffe du plébéien frémissant de haine. Tout le douceâtre à la Robespierre est déjà là-dedans ; s'il eût reçu cette lettre vingt-cinq ans plus tard, M. de Voltaire aurait émigré.

Il le prit de très haut, refusant de faire le jeu de ce croquant qui ambitionnait des duels de princes. Justement, Voltaire n'était pas de loisir. Sa nièce Mme de Fontaine venait d'arriver aux Délices, en compagnie d'un sien amant ; il y avait fête de famille sous le toit du patriarche. Mme Denis mettait les petits plats dans les grands. Il faut croire qu'à l'exemple de sa sœur cette Mme de Fontaine aimait la table : elle con-

trista son oncle du spectacle d'une indigestion. Au défi hypocritement obséquieux de Jean-Jacques, Voltaire répondit en ces termes : « Monsieur, votre lettre est très belle. Mais j'ai chez moi une de mes nièces malades ; j'attendrai qu'elle soit guérie pour penser à vous. » — La réponse se fit attendre deux années : ce fut *Candide.*

Désormais les deux plus grands représentants de la philosophie sur la terre se haïrent jusqu'aux pires outrages. Plus poli et plus timide, Jean-Jacques se réserva le dernier mot. « Depuis lors, écrivit-il bien après dans les *Confessions*, Voltaire a publié cette réponse qu'il m'avait promise, mais qu'il ne m'a pas envoyée. Elle n'est autre que le roman de *Candide*, dont je ne puis parler, puisque je ne l'ai pas lu. » — Cela, citoyen de Genève, c'est un gros mensonge.

Des demi-dieux, assurément ! Mais tout de même, c'étaient des gens de lettres. Nous leur ressemblons à s'y méprendre, au génie près.



VÉNUS RIVIERE?

On a raconté un peu partout qu'une réplique réduite de la Vénus de Milo venait d'être découverte à Délos. Cette statue étant sans bras comme celle du Louvre, toute une théorie menaçait de se développer : la mutilation de l'œuvre typique aurait précédé son enfouissement... Déjà les curiosités s'irritaient et les gens zélés s'apprêtaient à échanger des propos amers. Hypothèses et invectives devront rester au fond des encriers. Il a bien été exhumé du sol de Délos un monument important de statuaire antique, mais cette trouvaille, qui remonte d'ailleurs à plusieurs mois, ne rappelle en rien le chef-d'œuvre du Louvre. La Vénus de Milo reste unique. Elle tient à demeurer telle. Naguère on lui cherchait un époux à travers l'Olympe : il a fallu renoncer à la marier. Résignons-nous encore à l'idée qu'elle ne veut pas de sœur. C'est une divinité sans famille.

Mais si elle n'accepte pas de parentés dans la ligne divine, elle ne manque point de parrains parmi les mortels. L'histoire de sa vie humaine est charmante. Tout récemment un savant conservateur du musée des Antiques la disait aux Amis du Louvre. Grâce à M. Etienne Michon, le premier venu est aussi renseigné que le plus érudit des archéologues sur l'entrée d'Aphrodite victorieuse dans sa seconde immortalité. On ne saurait trop remercier les savants qui consentent

ainsi à mettre le résultat de leurs recherches à la portée du pauvre monde. Nous ne pouvons guère leur témoigner notre gratitude qu'en abusant de leur générosité. Mais les piller, comme nous allons le faire, c'est, après tout, la politesse de l'ignorance.



En popularisant cette belle aventure archéologique, M. Michon fait une bonne action. Il en fait même deux. Tandis que les contemporains profitent de son enquête, les hommes d'autrefois en sortent grandis. Ce chapitre d'histoire administrative n'est pas seulement poétique : il est exemplaire. Si la France possède la plus rare des merveilles, c'est qu'elle a eu en même temps à son service beaucoup de braves gens qui firent leur devoir. Cette conquête patiente de la Vénus de Milo par les représentants de l'Etat français, c'est une revanche pour toute la corporation des fonctionnaires, cette caste omnipotente et martyrisée.

En cette année 1820, ce fut, parmi les fonctionnaires de tout ordre, à qui rivaliserait de zèle et jouerait le mieux son personnage. Pourrait-on revoir un pareil concours et aussi heureux, de bonnes volontés ? Ceux qui veulent à tout prix que leur époque soit la pire de toutes ne manqueront pas de condamner le présent, qu'ils croient connaître, au nom du passé, qu'ils ignorent. Les agents d'alors étaient-ils mieux préparés et plus sagement choisis ? A vrai dire, le métier était plus facile. Les responsabilités, moins traquées par l'opinion, y gagnaient en initiative et en conscience. Sous la Restauration, on jouissait encore des derniers avantages de la barbarie : on

pouvait négocier dans les Cyclades à l'abri des reporters et le marché de la curiosité n'existait point.

Quand le laboureur Yorgos découvrit la grotte où dormaient les débris de la Vénus, il n'y avait pas d'archéologues professionnels à Milo. Yorgos eut bien l'idée qu'il venait de découvrir quelque chose de rare, mais les Grecs des îles étaient dans ce temps-là capables encore d'une certaine candeur. Bien que subtil, le moine Œconomos, en offrant mille francs de ces marbres mutilés, ne voulait que procurer aux primats l'occasion de faire un cadeau au bey de l'arsenal de Constantinople. Quoi qu'il en soit, sans les jeunes officiers de la marine française, la possession de la Vénus nous échappait. Il nous paraît facile maintenant de comprendre la sublimité du chef-d'œuvre. On oublie dans quelles conditions lamentables ses premiers admirateurs le contemplèrent : d'un côté le buste, de l'autre la partie inférieure, dans une poussière de débris, le tout gisant sur le sol de l'étable où Yorgos avait emmagasiné ses trouvailles. Ce sont là de singuliers éléments pour une expertise.

***

L'honneur d'avoir pressenti qu'il y avait là de la beauté suprême revient tout entier à des marins : M. de Trogoff, de la corvette *Espérance*, M. Voutier, de l'*Estafette*, M. Duval d'Ailly, commandant de la *Lionne*. Bientôt arrivait à son tour, sur la *Chevrette*, l'enseigne de vaisseau Dumont d'Urville. Il eut le coup de foudre, comme un héros de Pierre Loti. Il allait conclure l'achat, au prix de *douze cents francs*. Malheu-

reusement, le commandant de la *Chevrette* n'osa point prendre cette pesanteur de marbre à son bord. Cependant Dumont d'Urville retournait en hâte à Constantinople. Il était résolu à tout tenter pour décider l'ambassadeur du Roi. Il avait pour ami le troisième secrétaire, M. de Marcellus, que passionnaient inégalement le christianisme et l'antiquité ; il le prit pour confident de ses désirs. Marcellus a raconté éloquemment dans ses *Souvenirs d'Orient* leurs longues causeries sur le Bosphore et l'ardeur énamourée de Dumont d'Urville quand il parlait de la déesse captive. Le marin montrait à son compagnon un croquis crayonné à la hâte. Où est-il, ce dessin de Dumont d'Urville ? Aurait-il péri ? Quelqu'un le possède-t-il ? Ce serait une relique à garder pieusement... Le geste brusque d'un kodak ne vaudra jamais ce salut ingénu du pèlerin moderne en face de l'antique beauté retrouvée.



Notre ambassadeur auprès de la Porte n'avait point de prétentions à l'archéologie. Charles-François Riffardeau, marquis de Rivière, ancien officier des gardes, s'entendait mieux aux complots qu'aux expertises d'art. Royaliste fougueux, émigré irréconciliable, il s'était compromis dans les affaires de Georges. Condamné à mort, gracié par le premier consul, il avait boudé l'Empire, sous la surveillance de la police. La Restauration fit de lui en quelques mois un maréchal de camp, un officier du comte d'Artois, un ambassadeur. M. de Rivière s'ennuyait fort en Turquie. Etait-ce un parfait diplomate ? Un peu raide, volontiers cassant, désœuvré, avec la nostalgie des

Tuileries, depuis surtout qu'il avait appris la mort du duc de Berry il ne cessait de solliciter son rappel. Dumont et Marcellus le persuadèrent aisément. L'idée de faire à la monarchie un cadeau seigneurial consolait l'ancien partisan de n'avoir pu offrir à son roi la dépouille du général Bonaparte. Rivière chargea Marcellus d'aller à Milo acheter la statue.

Si l'on voulait donner un nom distinctif à la Vénus, comme ont fait les Anglais pour l'Apollon Choiseul-Gouffier, peut-être serait-il équitable, ainsi que le proposerait volontiers M. Etienne Michon, de l'appeler la Vénus Rivière. C'était l'avis formel de M. de Forbin, directeur des musées royaux. Si vain que fût le grandiloquent Marcellus d'avoir été l'argonaute d'un pareil trésor, il a déclaré lui-même, en subordonné correct et en royaliste fervent :

« La plus belle statue qui soit aux musées de France est un don de cette auguste famille des Bourbons si calomniée et si généreuse : ce fut l'hommage d'un chevalier sans reproche et sans peur, qui avait voulu mourir pour ses rois. »

A parler franc, on voit mal en quoi, dans cette affaire, les Bourbons firent preuve de générosité. Le rôle de Louis XVIII fut facile ; il se borna au geste d'accepter. On dira qu'il eût pu garder la statue pour lui ; mais, croyant la monarchie éternelle, il se refusait à distinguer entre son domaine privé et celui de la France. Quant au payement, six mille francs environ, ce fut le marquis de Rivière qui l'acquitta de ses derniers.

***

Rivière fut grand seigneur jusqu'au bout. Les

Turcs firent arrêter les primats miliotes ; pour leur apprendre à mieux conserver les antiquités, on leur donna le fouet, avec une amende de sept mille piastres. Les primats fustigés demandèrent à la France de se charger de la seconde partie de leur peine. Les bureaux cherchaient anxieusement sur quels crédits ils pourraient imputer cette insolite dépense. Pour abréger leurs recherches, le marquis donna les sept mille piastres, par-dessus le marché.

Il avait le beau geste, cet émigré. Aussi songea-t-on un instant à le récompenser. Il fut même question, à la Manufacture de Sèvres, d'immortaliser sur porcelaine peinte la découverte de Milo. Comment M. de Rivière et la Vénus échappèrent-ils à ce redoutable honneur ? Les Olympiens, camarades de la déesse, veillèrent sans doute à lui épargner cette apothéose. On frappa à la Monnaie une médaille, où figurait Louis XVIII, vaguement poétisé ; sur le revers, aucune mention du véritable donateur. Il est vrai que, pendant un entr'acte du sacre de Reims, Charles X dit négligemment à son ancien camarade de Trianon : « A propos, Rivière, je t'ai fait duc ! » Mais l'Aphrodite antique n'était pour rien dans cette promotion ; il s'agissait, plus probablement, d'une ancienne dette de la Vénus de François Boucher.

L'an dernier seulement, le nom du marquis de Rivière a été gravé sur les tables de marbre, à l'entrée de la galerie d'Apollon.



Victor Hugo racontait ceci :

Il était allé un jour faire sa cour à M. de Cha-

teaubriand. Le grand vicomte accueillait avec une bienveillance marquée ce jeune rédacteur du *Conservateur littéraire*, auteur de *Moïse sur le Nil* et maître ès jeux floraux. Tout en causant avec son visiteur, Chateaubriand dépouillait son courrier :

— Tenez ! s'écria-t-il, voici qui vous intéressera, jeune poète. On m'apprend qu'il a été découvert dans une île de l'Archipel une statue de Vénus d'une parfaite beauté.

Et l'auteur des *Martyrs* transmit la lettre de M. de Marcellus à l'Enfant sublime.

C'est une scène solennelle si l'on songe à la majesté des deux interlocuteurs. Elle gagnait encore en grandeur à passer par la bouche de Hugo vieilli. N'importe ! Ce qu'il y a de plus touchant dans toute cette histoire, c'est encore le premier cri d'adoration poussé par l'enseigne de vaisseau de Trogoff dans le taudis du laboureur des Cyclades.



ALEXANDRE DUMAS

Il était impossible à Dumas fils de passer quel-
ie part inaperçu. La foule reconnaissait aus-
tôt en lui un de ceux qu'elle salue d'un geste
stinctif. Si l'on avait interrogé à son sujet un
ettré, un enfant, le premier venu : « Ce doit
re un grand homme », eût été la réponse. En
ioi ce passant était-il d'une nature supérieure,
s gens qui le coudoyaient pouvaient l'ignorer,
ais sa grandesse leur paraissait manifeste. Cet
r de domination, Dumas l'apportait partout et
ujours. Bien qu'il n'affectât aucune morgue et
: pontifiât jamais, il intimidait en dépit de
i-même. Au milieu de notre société niveleuse
bonne fille sa rencontre exigeait le recul.
.nsi que ses pairs, et plus souvent qu'eux peut-
re, il fut exploité, dupé, outragé, trahi — tu-
yé rarement. La familiarité hésitait devant un
:rsonnage dont Beyle n'aurait pas manqué de
re qu'il était « distant ». Aussi fut-il un écri-
.in admiré plutôt qu'un homme populaire. Il
'ait été mêlé à tout et livré à tous, sans jamais
confondre. Il se suffisait à lui-même. Sa médi-
tion lui faisait un refuge contre les amertumes
times et contre la cohue une solitude. Cette al-
re un peu farouche venait, je crois bien, de ce

ALEXANDRE DUMAS

:tait impossible à Dumas fils de passer quel-
part inaperçu. La foule reconnaissait aus-
en lui un de ceux qu'elle salue d'un geste
ıctif. Si l'on avait interrogé à son sujet un
:é, un enfant, le premier venu : « Ce doit
un grand homme », eût été la réponse. En
ce passant était-il d'une nature supérieure,
ens qui le coudoyaient pouvaient l'ignorer,
sa grandesse leur paraissait manifeste. Cet
e domination, Dumas l'apportait partout et
urs. Bien qu'il n'affectât aucune morgue, et
ɔntifiât jamais, il intimidait en dépit de
.ème. Au milieu de notre société niveleuse
nne fille sa rencontre exigeait le recul.
que ses pairs, et plus souvent qu'eux peut-
il fut exploité, dupé, outragé, trahi — tu-
rarement. La familiarité hésitait devant un
ınnage dont Beyle n'aurait pas manqué de
qu'il était « distant ». Aussi fut-il un écri-
admiré plutôt qu'un homme populaire. Il
été mêlé à tout et livré à tous, sans jamais
nfondre. Il se suffisait à lui-même. Sa médi-
ı lui faisait un refuge contre les amertumes
es et contre la cohue une solitude. Cette al-
un peu farouche venait, je crois bien, de ce

qu'il avait commencé par beaucoup souffri avant de parvenir à penser beaucoup.

***

Les hommes illustres qui ont écrit des *Mémo res* se sont presque tous attendris sur leur enfa ce. Au début des *Confessions*, Rousseau lui-mêı est optimiste jusqu'à l'idylle. L'histoire de s premier âge a la fraîcheur d'un conte de fée ; s parents, sa mie Jacqueline, le pasteur Lamb cier, le cousin Bernard, semblent des boı hommes de légende dorée ; Jean-Jacques a to maudit de son existence hormis son berceau. ' roué comme Marmontel, effronté dans ses ac et pleurnicheur dans son œuvre, au souvenir foyer domestique, devient poète et trouve des cents d'émotion vraie. Renan parle adorablem du pauvre nid si tiède où il fut couvé dans tendresse. Nous citerions vingt autres exempl c'est toujours la même affirmation d'un bonhe premier. Il y a une musique de chansons et caresses dans les souvenirs de chacun de no Pour la plupart des hommes, l'enfance figure l'arrière-plan du rêve, un pays bleu où l s'évade aux heures de dégoût et de colère. Da les destinées les plus grises, il y a de l'azur po commencer. Est-ce là une sage méthode d' prentissage, et devrait-on débuter par la joi On peut, sur ce point, disserter savamment. Ce fête initiale, c'est toujours autant de pris cette vieille ennemie que sera la vie ; quoi qu'o fasse ensuite, cela vous reste, et c'est quelc chose de pouvoir conserver, à tout hasard, parfum secret de contre-poison.

Cela avait manqué à Dumas. Il fit, dans

honte et les larmes, la découverte du monde. On sait l'humble roman de sa naissance : il l'a conté, avec pudeur, aux premières pages de l'*Affaire Clemenceau*. Vieille et monotone histoire de la fille-mère et du petit bâtard humilié. Le père Dumas, inconscient et farceur, capable du meilleur comme du pire, lui fit, dans un moment de distraction, présent de la vie. Il avait pour excuse d'avoir agi sans malice, étant le type du criminel innocent. Il se conduisit le mieux qu'il put : il donnait de l'argent, quand il en avait, quelquefois trop, peu à l'heure voulue. Parfois, au lendemain d'une nuit de bamboche ou de travail, il se sentait en verve d'amour paternel. Cette crise sentimentale consistait à emmener l'enfant au cabaret, puis au spectacle, pour le reconduire, un louis en poche et un jouet dans les bras, jusqu'au seuil du triste foyer. Ce devoir accompli, le brave géant fêtard disparaissait pendant plusieurs mois. Imaginez les réflexions que devait faire sous la lampe, pendant que sa mère reprisait des chemises de dentelles, un enfant songeur et sensible, qui comparait cette maman dolente à ce joyeux papa. Son cerveau n'y comprenait rien, son cœur comprenait trop. A l'âge du colin-maillard, il jouait aux questions sociales, inconsciemment.

Le père Dumas le fit instruire. Avec ce tact de potentat nègre qu'il apportait dans les circonstances délicates, il choisit le pensionnat dont la mère du petit était lingère. Le futur auteur du *Fils naturel* connut là toute la lâche sottise des heureux et épuisa leur mépris. Ceux de ses condisciples qui avaient le mot pour rire le chargeaient de leurs remontrances à sa mère au sujet de l'empois de leurs collerettes ou du repassage

de leurs cravates. A soixante ans, riche, triomphant, célèbre, magnifiquement vengé, Dumas se rappelait ces choses en pâlissant et secoué d'un frisson de rage. Quelqu'un osa un jour sonder cette plaie d'une main tremblante et fut effrayé de voir qu'elle saignait encore. « Ah ! les misérables ! » grondait Dumas, les dents serrées. Il levait le poing pour frapper; volontiers il fût allé souffleter sur son siège de magistrat, ou à son comptoir de millionnaire, l'ancien labadens dont il croyait voir encore la face ricanante. « Alors, disait-il à son interlocuteur, vous faites partie d'une association d'anciens camarades de collège ! Je vous en fais mon compliment. Moi, s'il m'arrivait d'en rencontrer un sur ma route, je lui sauterais à la gorge pour l'étrangler ! » Il coupa brusquement la conversation et se tut longtemps avec de la colère d'abord, puis une tristesse infinie dans le regard. Quand il songeait à ce passé cruel, toutes les revanches que lui avait données la vie ne lui étaient plus rien. On sentait qu'il lui restait au cœur une couche épaisse d'amertume et de la douleur extravasée.

Le secret de sa foncière mélancolie tient dans cet aveu : « J'ai vu à peu près tous les spectacles qu'un homme de mon âge peut et doit avoir vus ». Dumas avait fait le tour des choses. N'étant pas de ceux qui demandent à la théorie pure l'illusion de la paix, il ne devait presque rien aux livres. La sérénité égoïste que procure l'étude n'habitait pas en lui. Il avait chèrement acquis beaucoup de sagesse, sans devenir cet être, tranquille et un peu sec, qui s'appelle un sage. Habitué depuis le berceau, mais point résigné, à voir chez les hommes des adversaires, il gardait sa sensibilité sur le pied de guerre et

s'aventurait dans l'existence que bardé d'iro-
C'était une tentative malaisée, voire péril-
e, de glisser la main sous cette armure et de
âter le cœur ; il se prêtait mal à l'expérience.
si la foule des indifférents, incapable ou
gne de gagner sa confiance, se vengeait-elle
on impuissance à le bien connaître en le mé-
naissant. Une légende, à la fois respectueuse
nalveillante, l'enveloppait d'un prestige hos-
La vulgaire se demandait s'il était bon ;
t une question que les oisifs posent volon-
s quand il s'agit des autres. Point un bon
çon à coup sûr, ni ce qu'une formule outra-
nte nomme « un sympathique ». C'était un
nd seigneur de l'intelligence, d'une appa-
ce redoutable, qui cachait sous des façons
taines le pouvoir et le besoin d'aimer. Ayant
ervé les hommes sous tous les aspects et dans
es les postures, il persistait à leur vouloir du
n. Il avait autant de méfiance à leur égard
de zèle pour leur bonheur. Les leçons de
périence, en l'avertissant, l'avaient laissé gé-
eux et facile au pardon. C'était un misan-
ope humanitaire.



voir approché un tel homme, même à dis-
ce respectueuse, laisse un beau souvenir. En
dernières années, il ne combattait plus que
hasard. Victorieux sur tous les domaines où
vait livré bataille, le lutteur s'était apaisé.
nblé d'honneurs, il acceptait l'hommage de
temps, en homme qui a conscience de son
ite et dédaigne la comédie de l'humilité. Sa
ommée lui imposait de menues charges. On

l'accablait de fonctions semi-officielles qu'il
ceptait de la meilleure grâce du monde. Je
crois pas qu'il y ait eu dans ce siècle un
vain qui soit resté plus complètement indé
dant du pouvoir et plus indulgent à ceux qu
détiennent.

S'il avait des idées originales sur le devoi
vique, il se gardait d'une opinion polit
comme d'un bagage encombrant. Le Pre
Consul, après la débandade du Direct
Thiers, au lendemain de l'année terrible, fu
les seules individualités qu'il ait vénérée
entretenait à travers l'histoire contempo
de bonnes relations de courtoisie : « J'aim
travail, a-t-il écrit. J'aime le bon sens, j'ain
netteté du langage et de l'esprit, j'aime l'
rience, la sagesse et la philosophie de ces
mes bien équilibrés qui ont beaucoup vu, b
coup retenu, et qui, prévoyant la sottis
l'ignorance des autres, se sont tenus prêts
sauver, sans récriminations et sans espéranc
Voilà une définition du pouvoir où tous le
binets présents, passés ou futurs, peuvent s'
la consolation de se reconnaître. Les go
nants, quels qu'ils fussent, et il en avait vu
ler de toutes couleurs, lui paraissaient des
inévitables, dont on ne peut pas plus se p
que de cantonniers ou de notaires, qui font
métier maussade, difficile, nécessaire et
leux. Quand ils étaient polis et point néfast
leur en savait gré, les considérant comme
créatures passagères, en proie à la tentation
pétuelle d'abuser de leur puissance. Un
fonctionnaire lui semblait un être fragile,
cesse menacé de devenir subitement perver
dément. Tout personnage qui restait bonho

. un état satisfaisant d'équilibre mental,
t à Dumas une surprise attendrie. Un peu
hologie éloigne de l'équité, beaucoup y
. Ayant des trésors de psychologie en ré-
t ne les utilisant plus guère au théâtre,
à la fin de sa vie, en faisait bénéficier les
s de l'ordre public. Ses sentiments à leur
me paraissent assez bien définis dans
ntence de Don César de Bazan :

:es gens-là seront peut-être un jour pendus ;
donc les égards pour eux qui leur sont dus !

:retenait donc avec les autorités consti-
les relations empreintes d'une sorte de
ération cordiale. Il était au mieux avec
istres, sans qu'un changement de cabinet
eversât. On en profitait pour l'envoyer
d'eux en ambassadeur aux alentours du
et et du Jour de l'an. On le mobilisait ai-
pour la cure d'une vanité malade ou le
ment d'une misère. Il a perdu dans les
mbres plus d'une matinée, par pure obli-
Il plaidait avec chaleur la cause qui lui
nfiée, et, s'il la gagnait, ne trouvait pas
ous de lui de remercier. Sa visite laissait
de l'avoir reçu et le désir de le revoir.
re il avait la grande manière.

toutes les questions qui touchent à l'art
lettres, on lui infligeait la corvée des
sions. Il y venait siéger ponctuellement,
d'avance à ne point passionner le débat,
signé à jouer son rôle d'arbitre et à dire
t s'il y avait lieu. Dans tous ces petits
inats sur l'efficacité desquels il conser-
u d'illusions, il en était un qu'il exerçait

l'accablait de fonctions semi-officielles qu'il ceptait de la meilleure grâce du monde. Je crois pas qu'il y ait eu dans ce siècle un vain qui soit resté plus complètement indé dant du pouvoir et plus indulgent à ceux qu détiennent.

S'il avait des idées originales sur le devoi vique, il se gardait d'une opinion polit comme d'un bagage encombrant. Le Pre Consul, après la débandade du Direct Thiers, au lendemain de l'année terrible, fu les seules individualités qu'il ait vénérée entretenait à travers l'histoire contempo de bonnes relations de courtoisie : « J'aim travail, a-t-il écrit. J'aime le bon sens, j'aim netteté du langage et de l'esprit, j'aime l' rience, la sagesse et la philosophie de ces mes bien équilibrés qui ont beaucoup vu, coup retenu, et qui, prévoyant la sottis l'ignorance des autres, se sont tenus prêts sauver, sans récriminations et sans espéranc Voilà une définition du pouvoir où tous le binets présents, passés ou futurs, peuvent s' la consolation de se reconnaître. Les go nants, quels qu'ils fussent, et il en avait vu ler de toutes couleurs, lui paraissaient des inévitables, dont on ne peut pas plus se p que de cantonniers ou de notaires, qui font métier maussade, difficile, nécessaire et leux. Quand ils étaient polis et point néfast leur en savait gré, les considérant comme créatures passagères, en proie à la tentation pétuelle d'abuser de leur puissance. Un fonctionnaire lui semblait un être fragile, cesse menacé de devenir subitement perver dément. Tout personnage qui restait bonho

. un état satisfaisant d'équilibre mental, t à Dumas une surprise attendrie. Un peu :hologie éloigne de l'équité, beaucoup y . Ayant des trésors de psychologie en ré- t ne les utilisant plus guère au théâtre, à la fin de sa vie, en faisait bénéficier les s de l'ordre public. Ses sentiments à leur me paraissent assez bien définis dans ntence de Don César de Bazan :

ces gens-là seront peut-être un jour pendus ;
donc les égards pour eux qui leur sont dus !

tretenait donc avec les autorités consti- les relations empreintes d'une sorte de ération cordiale. Il était au mieux avec istres, sans qu'un changement de cabinet eversât. On en profitait pour l'envoyer d'eux en ambassadeur aux alentours du et et du Jour de l'an. On le mobilisait ai- pour la cure d'une vanité malade ou le ment d'une misère. Il a perdu dans les mbres plus d'une matinée, par pure obli- Il plaidait avec chaleur la cause qui lui nfiée, et, s'il la gagnait, ne trouvait pas ous de lui de remercier. Sa visite laissait é de l'avoir reçu et le désir de le revoir. re il avait la grande manière.

toutes les questions qui touchent à l'art lettres, on lui infligeait la corvée des ssions. Il y venait siéger ponctuellement, d'avance à ne point passionner le débat, ésigné à jouer son rôle d'arbitre et à dire t s'il y avait lieu. Dans tous ces petits rinats sur l'efficacité desquels il conser- u d'illusions, il en était un qu'il exerçait

avec un véritable plaisir. La première place lui revenait de droit dans les comités d'examen et les jurys du Conservatoire. Cette innocente magistrature l'amusait visiblement. Il ne manquait jamais une réunion, prenait des notes en toute conscience, tenait registre de ses remarques et votait scrupuleusement. Tout compte fait, il semble bien que sa participation effective aux affaires publiques se soit bornée à aider le gouvernement de son pays dans le recrutement des comédiens nationaux. Il a rempli, pendant trente ans, ce devoir social avec un zèle exemplaire. Le plaisir de se rencontrer là avec quelques-uns de ses pairs devait être pour beaucoup dans cette méritoire assiduité, et puis c'était encore quelque chose de cet art du théâtre dont la passion dominait sa vie. Toujours est-il qu'il donna une part importante de lui-même à une fonction qu'il lui était permis de considérer avec détachement. Tous les ans, au concours public, il acceptait son lot des invectives poussées par le chœur frémissant des familles et se laissait bonnement conspuer. Quand une mère venait lui demander s'il pensait que sa fille serait une Rachel, il lui répondait avec mansuétude et jugeait aussi inhumain que chimérique de la détromper. Le comédien, dès l'âge le plus tendre, est profond et fertile en ruses : un des machiavélismes en usage faubourg Poissonnière consiste à choisir subtilement pour sujets de concours des scènes empruntées au répertoire des membres du jury. Ce calcul infernal vient d'une science précoce du cœur humain; le métier n'exige-t-il pas que l'on sache tout des hommes pour mieux rendre l'infini de la passion ? Dumas écoutait avec une constance superbe les écoliers et les écolières

glapir, rugir et bégayer son œuvre. Savourait-il cet avant-goût un peu acide de l'immortalité ? Pourquoi non ? C'est un contrôle redoutable que cette revue passée, loin des prestiges de la scène, de toutes les pièces qui furent applaudies. Bien peu résistent à cette présentation sans fête, sans lumière; sans parure, qui a la brutalité d'une autopsie. Point de fards pour cacher les rides, et c'est là qu'on peut voir que la vérité seule est assez belle pour s'exhiber toute nue. Il se fait là des études cliniques sur le cadavre plus instructives que les théories; on voit la littérature étendue sur la table de dissection. Les créations de Dumas gardaient dans ce jour blafard d'hôpital les couleurs de la santé et de la vie. On s'explique qu'il ait suivi avec intérêt et avec orgueil une série d'expériences dont ses œuvres sortaient victorieuses.

A la suite de quelqu'une de ces séances, un de nous se permit de le féliciter de la solidité que son théâtre opposait toujours à cet assaut. Il n'y contredit point, n'ayant pas plus de fausse modestie que de vanité. Mais il ajouta, en toute candeur : « Ce que vous dites là est surtout vrai pour mon père. » Il y avait là une erreur de critique qui provenait du meilleur de lui-même. Le détromper eût été de l'impolitesse; on lui répondit qu'il avait raison.



Qu'on ne lui ait jamais arraché un mot amer contre le vieil enfant de génie, qui avait été son père de temps à autre, rien de plus noble et de plus logique. Il avait eu si peur jadis de demeurer sans famille qu'il se considérait comme doté,

avec un véritable plaisir. La première place revenait de droit dans les comités d'examen les jurys du Conservatoire. Cette innocente gistrature l'amusait visiblement. Il ne manq jamais une réunion, prenait des notes en t conscience, tenait registre de ses remarque votait scrupuleusement. Tout compte fait, semble bien que sa participation effective affaires publiques se soit bornée à aider le g vernement de son pays dans le recrutement comédiens nationaux. Il a rempli, pendant tr ans, ce devoir social avec un zèle exemplaire plaisir de se rencontrer là avec quelques-uns ses pairs devait être pour beaucoup dans c méritoire assiduité, et puis c'était encore q que chose de cet art du théâtre dont la pas dominait sa vie. Toujours est-il qu'il donna part importante de lui-même à une fonction lui était permis de considérer avec détachem Tous les ans, au concours public, il acceptait lot des invectives poussées par le chœur fré sant des familles et se laissait bonnement c puer. Quand une mère venait lui demander pensait que sa fille serait une Rachel, il lui pondait avec mansuétude et jugeait aussi i main que chimérique de la détromper. Le co dien, dès l'âge le plus tendre, est profond et tile en ruses : un des machiavélismes en u faubourg Poissonnière consiste à choisir su lement pour sujets de concours des scènes pruntées au répertoire des membres du jury calcul infernal vient d'une science précoce cœur humain; le métier n'exige-t-il pas que sache tout des hommes pour mieux rendre fini de la passion ? Dumas écoutait avec constance superbe les écoliers et les écoli

glapir, rugir et bégayer son œuvre. Savourait-il cet avant-goût un peu acide de l'immortalité ? Pourquoi non ? C'est un contrôle redoutable que cette revue passée, loin des prestiges de la scène, de toutes les pièces qui furent applaudies. Bien peu résistent à cette présentation sans fête, sans lumière; sans parure, qui a la brutalité d'une autopsie. Point de fards pour cacher les rides, et c'est là qu'on peut voir que la vérité seule est assez belle pour s'exhiber toute nue. Il se fait là des études cliniques sur le cadavre plus instructives que les théories; on voit la littérature étendue sur la table de dissection. Les créations de Dumas gardaient dans ce jour blafard d'hôpital les couleurs de la santé et de la vie. On s'explique qu'il ait suivi avec intérêt et avec orgueil une série d'expériences dont ses œuvres sortaient victorieuses.

A la suite de quelqu'une de ces séances, un de nous se permit de le féliciter de la solidité que son théâtre opposait toujours à cet assaut. Il n'y contredit point, n'ayant pas plus de fausse modestie que de vanité. Mais il ajouta, en toute candeur : « Ce que vous dites là est surtout vrai pour mon père. » Il y avait là une erreur de critique qui provenait du meilleur de lui-même. Le détromper eût été de l'impolitesse; on lui répondit qu'il avait raison.



Qu'on ne lui ait jamais arraché un mot amer contre le vieil enfant de génie, qui avait été son père de temps à autre, rien de plus noble et de plus logique. Il avait eu si peur jadis de demeurer sans famille qu'il se considérait comme doté,

par une grâce miraculeuse, d'une noblesse et d'un blason. Ici il voyait juste. Certes, le premier Dumas n'eut pas à se repentir d'avoir avoué et signé le second. Toutefois, il ne pouvait prévoir la rare fortune réservée à cet enfant de hasard. La paternité de ce garçon quinteux et fantasque n'eût tenté que médiocrement un bourgeois pratique. Par étourderie pure, le père Dumas fit cette fois une bonne action qui lui profita. Il se conquit un cœur pour toujours. Son fils lui voua un culte fanatique. A force d'y mettre du sien, il était parvenu à réaliser ce prodige de piété filiale de le vénérer. Il n'eût pas été d'une iniquité monstrueuse que Dumas père quittât ce monde sans avoir inspiré le respect. L'idée lui étant venue un jour de s'offrir un fils, comme on prend un numéro de loterie, il tomba sur un être d'exception qui le paya de gratitude et doubla sa gloire. C'est un bon placement que la vertu.

Mais, dans l'ardeur de son zèle, l'auteur de la *Visite de Noces* saluait dans l'auteur d'*Antony* son initiateur et son modèle. Il avait vu dans un éblouissement le feu d'artifice paternel tirer ses dernières fusées. Depuis *Henri III et sa cour*, l'ancien expéditionnaire du duc d'Orléans montrait la lanterne magique au peuple, et quelle lanterne, et avec quelle magie ! Il avait commencé par exhumer du charnier d'Anquetil quelques squelettes et par les habiller si joliment d'oripeaux, que la foule s'était rangée pour les voir passer. De cette Mi-Carême était née une révolution. Ce n'est jamais très délicat, une révolution, ni très véridique, ni très préconçue. En s'abattant sur la scène française, ce gros étourneau en chassa la poussière et fit voler en éclats

les vieux carreaux. On crut qu'une aube venait de naître : c'était du moins de l'air qui entrait. La représentation du 11 février 1829 data comme une soirée d'émeute. Du jour au lendemain le hardi manifestant se vit chef d'école et traité de nouveau Shakespeare. Il y avait tant de finesse et de malice sous cette tête folle, qu'elle n'éclata point. Le premier Dumas, une fois dégrisé, s'établit imagier populaire. Sous sa baraque de toile peinte, une histoire de France de kermesse foraine défila aux yeux écarquillés des passants. Ce cortège de masques bouleversant l'ordonnance racinienne ressemblait au passage d'un cirque au milieu des charmilles de Versailles. La bande des déguisés troublait le silence; les fanfares déchiraient l'air endormi, les chariots saccageaient les pelouses, les rouges et les ors des friperies mettaient des taches brutales sur l'automne exquis des quinconces. Les vieux Termes moussus fermaient les yeux pour ne pas voir. Mais ils étaient de mousse et de marbre, tandis que ces histrions, avec leur insolente santé canaille, parodiaient habilement les bruits de la vie.

Dumas fils se croyait le disciple de cette saturnale. Il y avait mis fin.

Quand il débuta, l'émeute était à bout de voix. Sur les prétendues ruines de la tragédie cartésienne, qu'on croyait défunte à force de pousser contre elle des cris de mort, un monument de carton doré, le mélodrame, dressait sa carcasse multicolore; mais déjà l'édifice improvisé se lézardait et le vent soufflait dans ses crevasses. Le nouveau venu comprit-il confusément que le public de sa génération désirait regarder des figures qui ne fussent plus celles d'un musée de

cire ? Se mit-il en devoir de créer un genre ? Il paraît bien que ce fut de sa part plus spontané et plus ingénu. Ayant dans ses souvenirs de boulevardier une anecdote touchante, presque un fait-divers, il la raconta tout simplement. Et il se trouva que cet apprenti de lettres venait, sans y prendre garde, de recommencer *Manon Lescaut*.

Sa *Dame aux Camélias* était vaguement un roman, peu une comédie, à peine un drame, point une œuvre d'art. Elle reçut pourtant en un soir l'étincelle vitale qui jaillit du contact de la foule avec la nouveauté dont elle a besoin. Les chefs-d'œuvre ne sont jamais annoncés d'avance, ils jaillissent du pavé.

Ce que Dumas fils devait réellement à son hérédité, c'était le génie de la scène. A défaut d'autre patrimoine, le bon matamore romantique lui avait transmis son sabre de bataille. Du premier coup, il mania ce jouet comme une épée.

Amuseur merveilleux, il pouvait fixer le caprice de la foule et s'emparer souverainement de ses plaisirs. Psychologue inquiétant, il lui était facile de montrer aux hommes un miroir cruel et divertissant de leurs sottises et de leurs misères. C'en était assez pour conquérir une place d'élite entre le puéril mélodrame et le vaudeville oiseux. Mais être applaudi ne lui suffit point. Il méditait, depuis l'enfance, sur de sombres et dangereux problèmes. Cette société, dont il avait failli n'être pas, il la jugeait injuste et frivole. En réponse à ses revendications et à ses reproches, elle lui avait répondu : « Faites-vous truand ! » — Il se fit moraliste, pour relever le défi.

« L'heure lui semblait venue de mettre la scène au service des grandes espérances de l'âme. »

Né du plus insouciant hâbleur qui ait jamais paradé sur les planches, il prit au sérieux la fête du théâtre et, nourri de mensonges, ne fut avide que de vérités.



Où donc avait-il pris une philosophie ? Partout et nulle part. Il était de « ces gens de qualité, dont parle Molière, qui savent tout sans avoir rien appris. » Sans méthode, sans critique, instruit à la diable, au hasard des livres, ayant eu les coulisses pour cabinet d'études et la rue pour Sorbonne, il s'était enseigné tout seul d'abord à regarder, puis à voir. Il pouvait faire, à ceux qui lui auraient demandé ses diplômes, la réponse d'Hilarion à Saint Antoine : « Je me suis nourri de choses amères. »

A ses facultés natives de contemplateur, il joignait une bravoure d'insurgé. Un sang guerrier coulait dans ses veines, celui de l'aïeul, le héros mulâtre, ce colosse d'épopée qui défendait un pont contre un régiment. Tenir tête à tout le monde lui paraissait une élégance héréditaire; être sifflé ne l'effrayait point. N'étant d'aucune coterie ni d'aucun cénacle, il ne redoutait point le scandale. Au risque de se blesser et de blesser les autres, il se mit à jouer avec les idées les plus meurtrières. L'homme de théâtre trouvait un délice à violenter le public et à le dompter. Des drôlesses protestèrent contre ses hardiesses « au nom de toutes les pudeurs de la femme ». Ces orages l'amusaient énormément. Il aggravait les thèses de ses pièces en des préfaces, gouailleuses et bibliques, où il parlait de changer les mœurs et de refaire les lois. La clientèle de

Scribe frissonnait sous l'averse; la critique sacerdotale se voilait la face. Une étude de J.-J. Weiss est à relire, à titre de document typique. Ce n'était pourtant pas un craintif que celui-là. Mais quoi ! ses habitudes d'esprit étaient prises, avec des enthousiasmes de titi et des préjugés de mandarin. Dumas le secouait trop rudement dans sa digestion de gavroche diplômé. Il y avait aussi une sorte de garde-champêtre de la littérature dans ce délicieux écrivain. Où classer ces pièces inattendues qui n'étaient ni la comédie de genre, ni celle de mœurs, ni celle d'intrigue, ni la larmoyante ? Weiss saisissait ces œuvres singulières en flagrant délit de vagabondage, et il verbalisait. Cependant Dumas répliquait : « En art littéraire, il n'y a pas de genres, il n'y a pas de formes, il n'y a pas de vérités, il y a ce qui dure. » — « Mais vous ne durerez pas ! » criait l'autre. Dumas répondait en haussant les épaules : « Ni vous ni moi, nous n'en savons rien. On verra plus tard. » Il dure encore, et plus tard est venu.

Le moraliste a tellement gagné sa cause que ce sont les audaces qui ont le plus vieilli dans son œuvre. Les idées pour lesquelles il bataillait, de dangereuses et de subversives, sont devenues de sagesse courante. Capus le constatait l'autre jour, avec son bon sens enjoué, les enfants sans tache originelle et les femmes sans péché n'ont qu'à bien se tenir ; ils n'ont plus l'oreille du public. Le père Duval n'oserait plus refuser son consentement au mariage de Marguerite et d'Armand ; on le blâmerait au Cercle. Les clients pour lesquels Dumas a plaidé sont désormais triomphants. Avant demain, ils abuseront de leur victoire, ce qui sera le signe évident que la

justice a passé de leur côté. Une étape du progrès se mesurerait-elle au temps que met un opprimé à devenir oppresseur ? La hardiesse aujourd'hui consisterait peut-être à remonter ce courant de laisser-faire et à réclamer des mœurs plus rudes.

Au contraire, l'auteur dramatique a conservé intact tout son pouvoir d'imposer un conte dialogué à deux mille personnes réunies sous un lustre et de leur donner quatre heures d'oubli. Nous avons adopté ses personnages; ce sont pour nous de vieilles connaissances à qui nous passons tout et que nous aimons. Les aimera-t-on demain encore ? En tout cas, nul n'enlèvera à Dumas son chapitre dans l'histoire du théâtre ni sa page dans celle des idées.

Ce serait passionnément difficile de rechercher quel fut au juste son idéal de derrière la tête et d'analyser sa philosophie. Dans ses préfaces et dans les tirades de ses raisonneurs, il affectait un ton péremptoire qui donnait l'illusion de la certitude. Au vrai, il était moins sûr qu'il voulait le paraître de posséder le mot de l'énigme. Il aimait la vérité plus qu'il ne la connaissait, et, sans espérer la trouver jamais, s'inquiétait de la trouver toujours. Sa curiosité faisait des bibles et des codes un pêle-mêle et saccageait les dogmes. On l'a vu consulter successivement des docteurs et des somnambules, des chiromanciens et des apôtres. La vérité se cache peut-être là, pensait-il. Il battait les buissons à la recherche de cette fugitive. Par instant, il entrevoyait un pan de son écharpe ou une boucle de sa chevelure. Il criait : « Je la tiens ! » Il se trompait, mais c'était tout de même quelque chose d'elle, et bien des gens n'en voient pas autant.

Convaincu de réalisme, d'immoralité et de sa-

Scribe frissonnait sous l'averse; la critique sacerdotale se voilait la face. Une étude de J.-J. Weiss est à relire, à titre de document typique. Ce n'était pourtant pas un craintif que celui-là. Mais quoi ! ses habitudes d'esprit étaient prises, avec des enthousiasmes de titi et des préjugés de mandarin. Dumas le secouait trop rudement dans sa digestion de gavroche diplômé. Il y avait aussi une sorte de garde-champêtre de la littérature dans ce délicieux écrivain. Où classer ces pièces inattendues qui n'étaient ni la comédie de genre, ni celle de mœurs, ni celle d'intrigue, ni la larmoyante ? Weiss saisissait ces œuvres singulières en flagrant délit de vagabondage, et il verbalisait. Cependant Dumas répliquait : « En art littéraire, il n'y a pas de genres, il n'y a pas de formes, il n'y a pas de vérités, il y a ce qui dure. » — « Mais vous ne durerez pas ! » criait l'autre. Dumas répondait en haussant les épaules : « Ni vous ni moi, nous n'en savons rien. On verra plus tard. » Il dure encore, et plus tard est venu.

Le moraliste a tellement gagné sa cause que ce sont les audaces qui ont le plus vieilli dans son œuvre. Les idées pour lesquelles il bataillait, de dangereuses et de subversives, sont devenues de sagesse courante. Capus le constatait l'autre jour, avec son bon sens enjoué, les enfants sans tache originelle et les femmes sans péché n'ont qu'à bien se tenir : ils n'ont plus l'oreille du public. Le père Duval n'oserait plus refuser son consentement au mariage de Marguerite et d'Armand ; on le blâmerait au Cercle. Les clients pour lesquels Dumas a plaidé sont désormais triomphants. Avant demain, ils abuseront de leur victoire, ce qui sera le signe évident que la

justice a passé de leur côté. Une étape du progrès se mesurerait-elle au temps que met un opprimé à devenir oppresseur ? La hardiesse aujourd'hui consisterait peut-être à remonter ce courant de laisser-faire et à réclamer des mœurs plus rudes.

Au contraire, l'auteur dramatique a conservé intact tout son pouvoir d'imposer un conte dialogué à deux mille personnes réunies sous un lustre et de leur donner quatre heures d'oubli. Nous avons adopté ses personnages; ce sont pour nous de vieilles connaissances à qui nous passons tout et que nous aimons. Les aimera-t-on demain encore ? En tout cas, nul n'enlèvera à Dumas son chapitre dans l'histoire du théâtre ni sa page dans celle des idées.

Ce serait passionnément difficile de rechercher quel fut au juste son idéal de derrière la tête et d'analyser sa philosophie. Dans ses préfaces et dans les tirades de ses raisonneurs, il affectait un ton péremptoire qui donnait l'illusion de la certitude. Au vrai, il était moins sûr qu'il voulait le paraître de posséder le mot de l'énigme. Il aimait la vérité plus qu'il ne la connaissait, et, sans espérer la trouver jamais, s'inquiétait de la trouver toujours. Sa curiosité faisait des bibles et des codes un pêle-mêle et saccageait les dogmes. On l'a vu consulter successivement des docteurs et des somnambules, des chiromanciens et des apôtres. La vérité se cache peut-être là, pensait-il. Il battait les buissons à la recherche de cette fugitive. Par instant, il entrevoyait un pan de son écharpe ou une boucle de sa chevelure. Il criait : « Je la tiens ! » Il se trompait, mais c'était tout de même quelque chose d'elle, et bien des gens n'en voient pas autant.

Convaincu de réalisme, d'immoralité et de sa-

tanisme, avait-il tort de se proclamer fils du romantisme, conservateur et religieux ?

Malgré son souci de simplicité, il gardait en effet du boulevard du Crime le diable au corps et le panache, le goût des intrigues enchevêtrées, les coups de pistolet, les cliquetis d'épée, les anges et les traîtres. Après tout il avait appris le métier à l'avant-scène du *Théâtre historique*, parmi les fantômes et les poisons. Le sens psychologique luttait en lui contre le double atavisme tropical et mousquetaire ; un feutre à plume et des verroteries restaient à portée de sa main et il lui arrivait parfois de s'en affubler d'un geste inconscient. Il ne comprenait pas bien le mot « réalisme » et son embarras venait sans doute de ce que ce mot ne veut probablement rien dire. Mais il n'était pas seulement un conteur romantique, puisqu'il savait créer des êtres vivants.

Qu'il aimât dans les questions morales à prendre le contre-pied des usages, à fouailler les préjugés et les fausses pudeurs, évidemment. Mais tout en errant au travers des lois, l'escopette au poing, il gardait une mentalité de gendarmerie sublime. Il voulait ouvrir quelques fenêtres dans la vieille demeure, la rendre plus habitable, plus riante et plus salubre. Quant à la démolir, il n'y songeait pas. Inconsolable de son origine équivoque, il avait la nostalgie de la vie normale, l'amour et le respect du ménage paisible et du foyer sans honte. En ce sens très élevé et très noble, c'était un bourgeois que ce révolté.

Entre lui et l'Eglise, les rapports restaient sur le pied d'une hostilité polie. Il avait grandi en dehors de tout dogme, et nulle discipline profes-

sionnelle ne pesait sur lui. Jaloux avant tout de son indépendance spirituelle, il redoutait le prêtre et l'évitait. Incapable d'une hypocrisie, même posthume, il refusa pour ses funérailles les pompes d'un culte qu'il n'observait point. Libre-penseur donc, ou, disons mieux, penseur libre — les deux locutions n'ayant pas le même sens — Dumas vécut en dehors de toutes les Eglises, aussi bien de celles qui affirment que de celles qui nient. Et pourtant tout était christianisme dans le tumulte de ses théories. — Il avait la hantise de la sainteté. Son œuvre abonde en extatiques et en bienheureux. Ses personnages parlent de Dieu à tout propos. De son temps on abusait au théâtre de l'intervention divine; ce serait aujourd'hui aussi choquant pour les âmes pieuses que pour les incrédules. Naguère encore, il était possible à Mistress Clarkson de s'écrier, en pleine Comédie-Française : « Chaque fois que je sens Dieu contre moi, je baisse la tête et je jette mon jeu. » Que vient faire l'Eternel dans les peines de cœur de cette dame cosmopolite, et est-ce sa faute à lui si elle doit renoncer à la couche d'un ingénieur ? Mais nos devanciers osaient compromettre le déisme providentiel en de singulières aventures. Ses traîtres, ses méchants sont plongés dans des vapeurs de soufre; le duc de Septmonts est moins tué par un Yankee archangélique qu'embroché par la fourche du diable. — Chrétienne, l'idée de relever la pécheresse et de l'épurer par le sacrifice. Chrétiens, les anathèmes contre les amours vénales et l'hommage à la virginité. Chrétiens, Montaiglin quand il s'interdit de punir, et Claude alors même qu'il punit. Chrétienne, Mme Aubray, immolant les préjugés de sa caste sur l'autel de la pitié et du pardon. —

tanisme, avait-il tort de se proclamer fils du romantisme, conservateur et religieux ?

Malgré son souci de simplicité, il gardait en effet du boulevard du Crime le diable au corps et le panache, le goût des intrigues enchevêtrées, les coups de pistolet, les cliquetis d'épée, les anges et les traîtres. Après tout il avait appris le métier à l'avant-scène du *Théâtre historique*, parmi les fantômes et les poisons. Le sens psychologique luttait en lui contre le double atavisme tropical et mousquetaire ; un feutre à plume et des verroteries restaient à portée de sa main et il lui arrivait parfois de s'en affubler d'un geste inconscient. Il ne comprenait pas bien le mot « réalisme » et son embarras venait sans doute de ce que ce mot ne veut probablement rien dire. Mais il n'était pas seulement un conteur romantique, puisqu'il savait créer des êtres vivants.

Qu'il aimât dans les questions morales à prendre le contre-pied des usages, à fouailler les préjugés et les fausses pudeurs, évidemment. Mais tout en errant au travers des lois, l'escopette au poing, il gardait une mentalité de gendarmerie sublime. Il voulait ouvrir quelques fenêtres dans la vieille demeure, la rendre plus habitable, plus riante et plus salubre. Quant à la démolir, il n'y songeait pas. Inconsolable de son origine équivoque, il avait la nostalgie de la vie normale, l'amour et le respect du ménage paisible et du foyer sans honte. En ce sens très élevé et très noble, c'était un bourgeois que ce révolté.

Entre lui et l'Eglise, les rapports restaient sur le pied d'une hostilité polie. Il avait grandi en dehors de tout dogme, et nulle discipline profes-

sionnelle ne pesait sur lui. Jaloux avant tout de son indépendance spirituelle, il redoutait le prêtre et l'évitait. Incapable d'une hypocrisie, même posthume, il refusa pour ses funérailles les pompes d'un culte qu'il n'observait point. Libre-penseur donc, ou, disons mieux, penseur libre — les deux locutions n'ayant pas le même sens — Dumas vécut en dehors de toutes les Eglises, aussi bien de celles qui affirment que de celles qui nient. Et pourtant tout était christianisme dans le tumulte de ses théories. — Il avait la hantise de la sainteté. Son œuvre abonde en extatiques et en bienheureux. Ses personnages parlent de Dieu à tout propos. De son temps on abusait au théâtre de l'intervention divine; ce serait aujourd'hui aussi choquant pour les âmes pieuses que pour les incrédules. Naguère encore, il était possible à Mistress Clarkson de s'écrier, en pleine Comédie-Française : « Chaque fois que je sens Dieu contre moi, je baisse la tête et je jette mon jeu. » Que vient faire l'Eternel dans les peines de cœur de cette dame cosmopolite, et est-ce sa faute à lui si elle doit renoncer à la couche d'un ingénieur ? Mais nos devanciers osaient compromettre le déisme providentiel en de singulières aventures. Ses traîtres, ses méchants sont plongés dans des vapeurs de soufre; le duc de Septmonts est moins tué par un Yankee archangélique qu'embroché par la fourche du diable. — Chrétienne, l'idée de relever la pécheresse et de l'épurer par le sacrifice. Chrétiens, les anathèmes contre les amours vénales et l'hommage à la virginité. Chrétiens, Montaiglin quand il s'interdit de punir, et Claude alors même qu'il punit. Chrétienne, Mme Aubray, immolant les préjugés de sa caste sur l'autel de la pitié et du pardon. —

Point orthodoxe, presque hérésiarque, mais brûlé du zèle apostolique et mystique jusqu'à la vision, tel fut ce braconnier des champs de l'Evangile qu'un Concile eût excommunié.



Dumas était l'homme de toutes les contradictions et de toutes les sincérités.

Un fier homme. Tout en divertissant le siècle, Il lui imposait une philosophie, changeait ses humeurs, élargissait sa morale et humanisait ses lois. Il a ennobli le plaisir et transformé le tréteau du vaudeville en chaire moderne. Ce charmeur des foules aura été un esprit conducteur. Il écrivit ces lignes, qu'on devrait graver sous sa statue : « En présence de certains progrès accomplis, j'ai le droit de me dire ce que se disent les ouvriers, en se promenant le dimanche dans les quartiers nouveaux : j'ai tout de même travaillé à ces maisons-là. »

L'humanité semble un peu moins sotte et un peu moins cruelle, depuis qu'il a pris souci de l'amuser. On rencontre son ombre, ironique et consolatrice, aux carrefours principaux des nouvelles routes. Elle est là chez elle.



EN MÉMOIRE D'HENNER

On a trop peu parlé du don magnifique fait à l'Académie des beaux-arts par le neveu et héritier d'un grand peintre. Neuf mille livres de rentes sur l'Etat français, une vraie fortune ! L'homme excellent, et profondément simple, qui vient de confier ce dépôt à l'Institut pour qu'il soit remis à la jeunesse, aurait voulu que son nom ne fût même pas prononcé. En parlant de lui, à cette place, nous risquons presque de lui déplaire. Que sa générosité passât inaperçue, rien ne répondait plus complètement à son intime désir. Toute idée de tapage et de réclame lui était odieuse. Il eût gardé l'anonymat, si l'anonymat avait été possible. Mais ne se considérant que comme un intermédiaire entre un maître illustre et les maîtres de demain, du moment qu'il devait nommer son oncle, il se nommait humblement, après lui. En instituant la fondation Jean-Jacques Henner, M. Jules Henner s'est trouvé dans l'obligation de se trahir. Il exige que nous ne voyions en lui qu'un fidéicommissaire ; à l'entendre, il n'a rien donné, il a *transmis* purement et simplement. Le vrai donateur n'est pas lui, mais l'artiste aimé dont il exécute la volonté et sert la mémoire. Encore une fois, nous désobligerions le bienfaiteur en insistant sur le bienfait. Nous n'insisterons donc pas. Mais M. Jules Henner ne peut pourtant point nous empêcher de penser

qu'il est un brave homme, et puisque nous le pensons, de le dire. Nous n'y reviendrons plus, c'est chose promise.

***

Ceux à qui nul n'interdira d'unir les noms de l'oncle et du neveu dans un même sentiment de gratitude, ce sont ces jeunes gens pour qui commence, en ce moment même, la fougueuse et dure période des concours de Rome. Les sculpteurs, les architectes, les graveurs, les musiciens savent qu'en souvenir d'Henner leurs camarades peintres jouiront désormais pendant trois ans, au retour de la Villa Médicis, d'une pension annuelle de trois mille francs. Ils n'en éprouvent que de la joie, sans l'idée même d'une jalousie quelconque. Cette vibrante et tapageuse jeunesse artistique a l'âme généreuse. Elle possède aussi un sens très fin des choses. C'est aujourd'hui le tour des peintres, mais il y aura une contagion du bien. Le mécénat, cela se gagne. Il existait déjà, pour les compositeurs de musique, une fondation semblable, et non moins belle, celle de Mme Pinette. La sculpture, l'architecture et la gravure ne sauraient manquer d'avoir leur heure. Le Prix de Rome a tant d'amis !

Car il a beaucoup d'amis, le Prix de Rome. On serait tenté de l'oublier, sous prétexte que ses ennemis — il en compte aussi — mènent le bruit d'une multitude. Les ennemis font du tapage, les amis de la besogne ; c'est dans l'ordre coutumier de la vie. La principale force des adversaires de cette vieille institution glorieuse vient de ce que, en grande majorité, ils ignorent totalement ce dont ils médisent. A condition qu'un

de ces adversaires, pris au hasard, fût de bonne foi, nous nous chargerions volontiers de le métamorphoser en un partisan chaleureux ; il suffirait qu'il consentît à venir étudier de près, avec l'un de nous, tout ce qu'il y a de fécond, d'ardent, d'héroïque dans cette belle lutte entre de jeunes âmes. La foule des indifférents ne retient qu'un nom, celui du vainqueur ; son plaisir, où il y a comme une malicieuse revanche, est de le discuter passionnément. Mais ce vainqueur, quelqu'il soit, a entraîné derrière lui toute une phalange de rivaux qui sont sortis, meilleurs et plus vaillants, de l'effort commun.

Là est le secret, quoi qu'on en dise, de l'exemplaire tenue de l'Ecole française. Qu'il y ait eu hier, qu'il surgisse encore sûrement demain de beaux tempéraments artistiques en dehors de l'armée du Concours, où est l'homme qui songerait à le nier ? *Spiritus flat ubi vult.* La distribution du génie est aux seules mains de l'Eternel. Mais que fait donc l'humanité, depuis qu'elle existe, sinon de collaborer avec le divin ? Il n'est ni vain ni impie d'aider à l'œuvre mystérieuse. On a dressé cent fois le livre d'or des artistes qui sont arrivés à l'immortalité sans passer par la route du Pincio : certes, elle est longue et elle est glorieuse. En bonne justice, voulez-vous relire la liste des talents que l'esprit de la France a prêtés à la beauté romaine et que celle-ci lui a rendus plus conscients d'eux-mêmes et plus forts ? Glorieuse aussi, cette liste-là, et combien longue ! Cherchons aussi dans la nomenclature des vaincus. Cette seconde enquête vous fera comprendre pourquoi il y a, partout, en tous pays, des peintres, des sculpteurs, des architectes, des musiciens, des graveurs, et pourquoi,

au-dessus des individualités de toutes provenances, plane cette majesté : l'art français.

Toute cette jeunesse, enthousiaste, ambitieuse, frémissante, qui vient chaque année se retremper dans ce combat magnifique et cruel, comment pourrait-on vivre de sa vie sans un sentiment de tendresse et de respect ? *L'amour sans plus du verd laurier m'agrée*, cette devise du vieux poète est vécue tous les ans par une foule. Trouve-t-on qu'il y ait danger pour les âmes de nos fils à leur conserver des luttes idéales ? Pense-t-on que ce soit corrompre la jeunesse et l'amollir que lui apprendre la marche à l'étoile ?



A les voir si vaillants, si preux, si fiers, tous, ceux qui parviennent au bout de l'étape et ceux qui tombent, il suffit, pour se prendre à les aimer, d'avoir le cœur placé au bon endroit. D'humbles amitiés leur sont venues qui ne compteront point parmi les moins nobles. Le vieux modèle Charles Dubosc avait passé soixante ans dans les ateliers. Ayant vu Géricault, Horace Vernet, Schnetz, Ary Scheffer, Delaroche, Ingres, Delacroix, il avait posé l'antique et le romantique avec une égale ferveur. Quand il mourut, en janvier 1877, il laissa un testament ainsi conçu :

« Ayant commencé à poser en 1804, à l'âge de sept ans, et ayant continué à servir de modèle jusqu'en 1862, j'ai donc passé ma vie avec les artistes les plus distingués sous tous les rapports. Je veux qu'après mon décès la petite fortune que j'ai gagnée avec eux soit consacrée à une fondation utile aux artistes. En conséquence, j'institue pour légataire universel en toute propriété l'Ins-

titut de France, Académie des beaux-arts, pour disposer de ma succession de la manière suivante : Après le payement de tous les frais et droits de mutation et autres, il sera fait emploi de tout ce qui composera ma succession en rente trois pour cent sur l'Etat, et les arrérages de cette rente seront chaque année distribués par égales portions aux jeunes peintres et aux jeunes sculpteurs reçus en loges pour le grand prix de Rome. »

Tous les ans, on remet aux logistes le cadeau de leur humble ami ; il les honore. Les trois cent quatre-vingt-quinze francs du père Dubosc rendent les escarcelles moins légères et les énergies plus joyeuses. N'est-ce pas délicieux ?

Après l'obole du modèle, voici le don princier du Maître. S'il est difficile de partir pour la Villa Médicis, il ne l'est pas moins d'en revenir. Après ces années de recueillement, au lendemain de cette halte, à l'aube de cette veillée d'armes, le soudain combat de la vie a quelque chose de farouche et d'effarant. Henner avait vécu, heure par heure, angoisse par angoisse, cette période de fièvre, d'apaisement et d'effroi qui s'écoule de l'entrée en loge au retour dans le Paris du Salon. En sa jeunesse, souvent douloureuse, tout ce drame se trouve résumé. Cette jeunesse, un pieux admirateur, M. Samuel Rocheblave, vient d'en commencer le récit dans la *Revue de l'art ancien et moderne*. En véritable historien, il laisse parler les faits, rien que les faits, les sachant assez éloquents pour se passer de commentaires. Le petit paysan venu d'Alsace avait gravi patiemment, pierre à pierre, la rude montée du Pincio. Elle lui avait pris douze années, de 1846 à 1858 ; ce ne fut qu'à près de trente ans qu'il remporta,

avec son tableau *Adam et Eve devant le corps d'Abel*, le triomphe obstinément voulu. Il faut avoir entendu le bon maître, si malicieux et si naïf à la fois, raconter les déboires et les joies de son apprentissage, dans cette langue fruste et rustique qu'il savait parler. Le sourire bonhomme et railleur relevait la moustache blanchie ; une larme tremblait au coin de cet œil bleu qui n'avait reflété jamais que de la beauté. « Quand on m'a dit que j'avais le prix, disait-il, j'ai d'abord cru que c'était une farce. Après, j'ai été rudement content ! » A ce souvenir d'orgueil et de joie en succédaient d'autres ; le départ en diligence, l'arrivée à Rome par la place du Peuple, les blagues de bienvenue, la visite à M. Schnetz, la préparation du premier envoi, les bonnes causeries disputeuses à la table où l'on doit tout mettre en commun, les amertumes et les joies, les déceptions et les espérances. Henner s'épanouissait en évoquant ces *juvenilia* des heures ensoleillées. Mais derrière son front bombé, si volontaire, se cachait une arrière-pensée très douce et très tendre. Du haut de la gloire, si chèrement conquise, il regardait les courageux petits camarades confondus dans l'assaut. Il songeait à eux, en se disant : « J'ai été ainsi. » Il a voulu leur épargner ce qu'il connaissait si bien : la première peur devant la vie.

Un testament, à quoi bon ? Cette fortune, pure entre toutes, l'épargne du génie, Henner savait en quelles mains fidèles les lois de l'hérédité devaient la déposer après sa mort. Il connaissait les siens, il les jugeait d'après lui-même. Il avait confiance dans la piété quasi filiale de celui qui devait un jour parler en son nom. On a parlé en effet. Jean-Jacques Henner ne se trompait pas.

LA RUE SANTERRE

M. Adrien Hébrard conte volontiers, comme il .it conter, l'histoire d'un bonhomme octogéıaire, qu'on se montrait, dans les faubourgs de Toulouse, pendant les dernières années du règne le Louis-Philippe. Ce vieillard, hébété et titu)ant, inspirait à la foule un attendrissement mêlé l'horreur. On l'appelait « le vieux tambour ». La radition voulait qu'il eût fait partie, le 21 janvier 1793, de l'équipe de Santerre. Etait-ce d'une exacitude absolue ? Toulouse a toujours été une ville lélicieuse qui se plaît, comme l'Athènes de jadis, entretenir des légendes plus aimables et plus raies aussi que la vérité ; on y honore la poésie plutôt que la critique des sources. Peut-être le prétendu survivant de la Terreur, qui réchauffait son agonie rhumatisante au soleil du quai le Saint-Cyprien, n'avait-il jamais vu Paris ni battu la caisse, ni rien accompli jamais que de parfaitement innocent. Bon gré mal gré, il symbolisait, en bonnet de coton, une des plus sombres tragédies de l'histoire ; il incarnait l'exécu-n de Capet. En février 1848, quand arrivèrent Toulouse les nouvelles de Paris, quelques nes gens d'opinions avancées vinrent trouver vieux tambour. Il était assis sur le pas de sa e, suivant les passants d'un œil sans regard. lqu'un, se faisant avec les deux mains un rte-voix, vociféra dans l'oreille du doux absent :

avec son tableau *Adam et Eve devant le corps d'Abel*, le triomphe obstinément voulu. Il faut avoir entendu le bon maître, si malicieux et si naïf à la fois, raconter les déboires et les joies de son apprentissage, dans cette langue fruste et rustique qu'il savait parler. Le sourire bonhomme et railleur relevait la moustache blanchie ; une larme tremblait au coin de cet œil bleu qui n'avait reflété jamais que de la beauté. « Quand on m'a dit que j'avais le prix, disait-il, j'ai d'abord cru que c'était une farce. Après, j'ai été rudement content ! » A ce souvenir d'orgueil et de joie en succédaient d'autres ; le départ en diligence, l'arrivée à Rome par la place du Peuple, les blagues de bienvenue, la visite à M. Schnetz, la préparation du premier envoi, les bonnes causeries disputeuses à la table où l'on doit tout mettre en commun, les amertumes et les joies, les déceptions et les espérances. Henner s'épanouissait en évoquant ces *juvenilia* d heures ensoleillées. Mais derrière son front bombé, si volontaire, se cachait une arrière-pensée très douce et très tendre. Du haut de la gloire, si chèrement conquise, il regardait les courageux petits camarades confondus dans l'assaut. Il songeait à eux, en se disant : « J'ai été ainsi. » Il a voulu leur épargner ce qu'il connaissait si bien : la première peur devant la vie.

Un testament, à quoi bon ? Cette fortune, pure entre toutes, l'épargne du génie, Henner savait en quelles mains fidèles les lois de l'hérédité devaient la déposer après sa mort. Il connaissait les siens, il les jugeait d'après lui-même. Il avait confiance dans la piété quasi filiale de celui qui devait un jour parler en son nom. On a parlé en effet. Jean-Jacques Henner ne se trompait pas.

LA RUE SANTERRE

Adrien Hébrard conte volontiers, comme il
onter, l'histoire d'un bonhomme octogé-
qu'on se montrait, dans les faubourgs de
use, pendant les dernières années du règne
uis-Philippe. Ce vieillard, hébété et titu-
inspirait à la foule un attendrissement mêlé
eur. On l'appelait « le vieux tambour ». La
on voulait qu'il eût fait partie, le 21 janvier
de l'équipe de Santerre. Etait-ce d'une exac-
absolue ? Toulouse a toujours été une ville
euse qui se plaît, comme l'Athènes de jadis,
etenir des légendes plus aimables et plus
aussi que la vérité ; on y honore la poésie
que la critique des sources. Peut-être le
idu survivant de la Terreur, qui réchauf-
on agonie rhumatisante au soleil du quai
int-Cyprien, n'avait-il jamais vu Paris ni
la caisse, ni rien accompli jamais que de
tement innocent. Bon gré mal gré, il sym-
it, en bonnet de coton, une des plus som-
ragédies de l'histoire ; il incarnait l'exécu-
le Capet. En février 1848, quand arrivèrent
ulouse les nouvelles de Paris, quelques
s gens d'opinions avancées vinrent trouver
ux tambour. Il était assis sur le pas de sa
suivant les passants d'un œil sans regard.
u'un, se faisant avec les deux mains un
voix, vociféra dans l'oreille du doux absent :

« Père Baptiste, nous avons la République ! » Le vieillard sembla s'éveiller de sa torpeur coutumière. Il eut un sourire d'extase et, les yeux levés au paradis du souvenir, il murmura avec une joie gentille : « Jésus ! où est la guillotine ?... » Ce fut la dernière vision du vieux tambour. Désormais, il pouvait mourir. S'il avait su le latin, il aurait cité les paroles de Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine !* Il passa de vie à trépas dans ce songe de fraternité.

***

Il serait désastreux d'apprendre que cette anecdote est irréelle, d'abord parce que M. Hébrard cesserait dès lors de la raconter ; ensuite parce qu'il faut, pour bien comprendre les passions d'autrefois, entretenir le culte des erreurs abolies. La psychologie historique est faite d'un respect, résigné et averti, à l'égard des préjugés populaires. Pourquoi le vieux tambour toulousain m'est-il revenu à la mémoire quand j'ai appris que le Conseil municipal de Paris venait de débaptiser la rue de Touat, pour lui donner le nom de rue Santerre ?

Le souvenir de Santerre, aux yeux de beaucoup de personnes très sincères, apparaît sinistre et souillé de sang. Dans l'imagerie historique, le général de la garde nationale parisienne figure au pied de l'échafaud ; c'est l'homme qui vint prendre possession du condamné royal dans la prison du Temple ; le geste qui se fixe dans ce vitrail confus qu'on appelle l'histoire, c'est le commandement brutal, donné aux tambourinaires de couvrir la voix de Louis XVI mourant. Pou les admirateurs comme pour les ennemis de

Révolution, Santerre reste l'homme de ce geste-là. C'est sa gloire et son opprobre.

Mais si vénérable que soit une erreur, il faut pourtant qu'il y ait, de temps à autre, une heure pour les reprises de la vérité. Cette question : « Santerre a-t-il commandé le roulement de tambours ? » a fait couler beaucoup d'encre. Un des écrivains qui connaissaient le mieux les hommes et les choses révolutionnaires, Louis Combes, l'a discutée jadis avec une méthode rigoureuse. Des revues spéciales l'ont souvent reprise. C'est là un de ces petits mystères historiques, irritants par leur obscurité même, dont on parlera toujours et qui jamais ne s'éclairciront. L'atmosphère du mensonge est épaisse et, quand il veut la percer, le « flambeau de l'histoire » vacille comme un lumignon. La plus récente opinion, et la plus plausible, veut que le fameux roulement ait été ordonné, non par Santerre, mais par le lieutenant général Berruyer, un vétéran de la guerre de Sept ans, qui, depuis 1792, commandait le camp sous Paris. Berruyer, le 21 janvier, avait toute la force armée sous ses ordres ; il était de service ; il a fait son métier, voilà tout. Et c'est Santerre que la postérité rend responsable, selon les lois de la justice immanente.

Pauvre Santerre ! n'en déplaise à la légende, ce fut un des hommes les plus inoffensifs de son temps. Il mérite vraiment d'être protégé contre sa propre gloire, pour avoir fait souvent du bien, et toujours le moins de mal possible, avec une fonction et dans des circonstances qui eussent néronisé bien des gens. Il faut savoir déchirer l'image d'Epinal qui le représente comme une brute débraillée et sanguinaire. C'était un bourgeois, très bourgeois, muni de bonnes études

classiques, qui aimait les chevaux et les beaux habits ; un notable commerçant libéral, d'abord orléaniste tout au plus (comme tant d'autres, comme Danton peut-être), un gros brasseur, conciliant et généreux, qui laissait facilement boire les pauvres diables et ouvrait ses magasins, les jours de disette. Pendant les émeutes du faubourg Saint-Antoine, au pillage de la maison Réveillon, il intervient comme un conciliateur ; il n'empêche rien, parce que rien ne s'empêche dans ces journées-là, mais son rôle est alors celui d'un bon patron, légitimement populaire, qui connaît les ouvriers et leur parle en ami. Au 14 Juillet, il va voir prendre la Bastille, parce qu'il est du quartier ; étant collectionneur, il met quelques clefs dans sa poche ; étant hospitalier, il recueille les prisonniers ; étant marchand de bière, il abreuve les vainqueurs à ses frais. Il est patriote, il comprend la réclame, et ne voit pas grand mal à tout cela. En quelques jours, il devient un personnage local. Ce qui le métamorphosa en héros national, ce fut son goût du cheval et son faible pour les costumes voyants. Après la mort de Mandat, la Commune le nomma commandant des gardes nationales parisiennes. C'était son rêve. Depuis longtemps, du fond de sa boutique de brasseur, il enviait les beaux officiers de Royal-Cravate, qui passaient en caracolant dans le fauboug. Il négligea ses tonneaux et devint équestre.

***

Les Parisiens l'aimaient et lui obéissaient, à leur manière, en le blaguant un peu. On l'appelait le « général mousseux » ; il laissait dire.

Dans les mauvais moments, il apparaissait entouré de son état major et faisait un speech, hué sympathiquement. On ne citerait pas une cruauté à son compte. Qu'il fût héroïque, c'est autre chose. Pendant les massacres de Septembre, il se créa un alibi ingénieux : il passait une revue à Versailles ; un général ne peut pas être partout à la fois. Qu'il ait été humain, bon garçon, point féroce, ami des solutions pacifiques, avec les meilleures intentions du monde, les témoignages contemporains le proclament. Au 20 Juin, quand les Tuileries sont envahies, il prend en pitié le petit Dauphin, qui sue à grosses gouttes sous le bonnet rouge : « Otez donc cela à cet enfant, s'écrie-t-il, vous ne voyez donc pas qu'il étouffe ! » Marie-Antoinette le récompensa d'un regard que Fersen eût payé de tout son sang. Marat n'aimait point Santerre et le dénonçait avec fureur. Il finit par être suspect et emprisonné. Enfermé aux Carmes, il consolait ses compagnons de captivité par sa bonne humeur et charmait Joséphine avec des histoires joyeuses. Ce gros vaniteux avait le cœur sur la main et point de rancune. Il épouvantait, parce qu'il avait peur. La Révolution lui coûta la fortune et ses grandeurs éphémères ne lui profitèrent point. On avait tant bu de sa bière !

Il se trouvait dans la collection Chambry une pièce curieuse qui figura, en dernier lieu, dans la collection Alfred Bovet : c'est une lettre autographe de Santerre au premier consul, datée du 16 messidor an VIII (5 juillet 1800). Ce document est bon à relire ; il nous édifie sur la mélancolie des révolutions. Santerre écrivait à Bonaparte : « Je vous ai offert en vendémaire an IV mes services ; vous ne les dédaignâtes pas. J'ai presque tout perdu au service de la République. Je ne

puis maintenant me passer de vous demander une place. L'on m'a offert le traitement de réforme. J'avais alors de la fortune, je n'ai pas cru devoir être payé sans servir. Depuis l'on m'a interdit politiquement mon habitation du faubourg Saint-Antoine, ce qui m'a ôté mes ressources commerciales. » Dans cette lettre, où il y a de la simplicité et de la détresse sans honte, l'ancien commandant de la garde nationale demandait un traitement de réforme, si on refusait de l'employer. Une note de Bourrienne renvoie cette lettre au ministre de la guerre. Carnot écrivit ces mots : « Il a été fait un rapport aux consuls sur la réforme. » Santerre obtint une pension de 3.000 francs. Oublié, malade, rongé de procès, contraint de plaider contre sa seconde femme, il mourut misérablement en 1809. Il n'y eut que très peu de monde à l'enterrement de l'ancien roi du Faubourg.

Cela vaut bien une rue, n'est-il pas vrai ? Mais, oui ou non, Santerre a t-il commandé le roulement ? Résignons-nous à ne le savoir jamais. Etant donné le caractère de l'homme, nous proposerons volontiers une solution mixte du problème. Le maréchal Soult disait : « Quand je suis dans l'opposition, je passe pour avoir vaincu Wellington à la bataille de Toulouse ; dès que j'arrive au pouvoir, c'est Wellington qui m'a battu. » De 1793 à 1809, il a été vécu par les hommes seize années qui sont des siècles. Du règne de la Commune à celui de Napoléon, il y a seize gouffres de reniements, de repentirs et d'oubli. J'imagine que, suivant les circonstances et selon ses interlocuteurs, Santerre disait tantôt avoir couvert la voix de Louis XVI, tantôt n'être pour rien dans ce geste illustre. Il ne mentait pas :

il avait dans le souvenir des précisions successives.

Santerre, c'est le bourgeois de Paris, avantageux, panachard, imprudent, prime-sautier, emballé et calculateur, aimant les décorations et les barricades, violent en paroles et débonnaire, qui parle de tout massacrer et porte son gosse sur son dos pendant les émeutes, le plus absurde et le meilleur fils du monde ! Chacun de nous, en s'examinant bien, se découvrirait quelque chose de lui.



EUGÈNE SPULLER

Alors qu'il y a reprise du vieux duel entre l'Etat français et la papauté, il n'est peut-être pas inopportun de se souvenir de Spuller. Ce n'était pas du tout, avouons-le, un esprit dans le goût du jour. A vrai dire, il n'a jamais été à la mode d'aucun temps : c'est ce qui empêchera sa mémoire de se démoder. On chercherait vainement dans sa vie d'autres aventures que celles de ses idées. Les curiosités d'outre-tombe en seraient pour leurs frais ; point d'anecdotes à glaner, nul scandale. La seule dame que Spuller ait aimée le fixa pour toujours. Il a vécu maritalement avec elle, en parfait accord, de sa vingtième année au dernier soupir. Ils n'ont jamais fait parler de leur liaison. On ne sait d'elle que son nom de famille : elle s'appelait la Vérité. Ils se tutoyaient, comme un bon ménage.

***

Il était du peuple, et peuple jusqu'aux moelles. De son enfance campagnarde, avec des dimanches vagabonds dans la grasse Bourgogne, il tenait l'endurance et la bonne humeur. Il avait fait de l'existence un de ces apprentissages rudes et salubres où l'on échange des bourrades et des amitiés. « De quoi faire, comme disait Proudhon, crever cent fois un petit bourgeois élevé genti-

ment. » Mais, dès l'enfance, notons chez lui deux traits de caractère : quand le curé passait dans le chemin creux, il ne l'accompagnait point par derrière d'une grimace mauvaise ; il ôtait sa casquette au maître d'école et dégringolait de l'arbre pour causer avec lui de la leçon d'hier. A la différence de ses condisciples, il n'avait ni peur ni méfiance de ces hommes graves. Il devait un jour faire son choix entre les deux, mais déjà il vénérait inconsciemment en eux deux magistratures spirituelles. Nous ignorons s'il a servi la messe; il l'eût fait sans hypocrisie, avec correction et gravité. A son banc de moniteur, il écoutait de toutes ses oreilles, tenait des cahiers exemplaires, faisait les belles réponses et raflait les bons points. On pressentait à Seurre que le fils du boucher deviendrait un monsieur qui lirait dans les livres. L'instituteur du bourg, Hippolyte Charlut, avait une âme chaude et l'esprit d'apostolat. Le magister et l'écolier se comprirent. Charlut soigna ce petit gars consciencieux qui était le plus sage élève de sa classe. Demeurer pendant une existence entière le plus sage de la classe, ce fut là tout Eugène Spuller.

De son origine plébéienne il garda toujours un air de terroir, l'allure paysanne et le parler brusque, avec un peu de cautèle rustique et toute la prudence des gens de la glèbe. « M. Gambetta et moi, répétait-il volontiers, nous avons la démocratie dans la tripe. » Sans être d'élégance académique, la définition mérite de rester. Spuller était des petites gens ; il aimait à se définir en parlant leur langage.

Comment son intelligence se forma-t-elle ? Etudiant en droit à Dijon, au lendemain du coup

d'Etat, il fut assidu à ces cours des facultés impériales où la science était distribuée à petites doses par des maîtres épeurés. Il fit des débauches de lectures et apprit l'histoire dans Michelet. Une mémoire merveilleuse, infaillible, comme on en a vu à très peu d'hommes, lui faisait de l'étude un plaisir. Ce cerveau, qui semblait lent, s'assimilait les nourritures intellectuelles avec une promptitude prodigieuse. A cinquante ans, il récitait, non sans coquetterie, des pages apprises par lui une fois pour toutes sur les bancs scolaires. Il était classique dans le vieux style. Les humanités l'avaient enchanté. Son premier bréviaire républicain fut le *Conciones*. Ceux qui n'avaient pas bu à cette source, ou qui s'en étaient trop tôt sevrés, lui inspiraient quelque dédain. On lui a entendu dire de plus d'un collègue de la Chambre ou du Sénat, avec une ironie apitoyée : « Cet homme-là n'a pas lu Sophocle ! » Il avait la dévotion du savoir. Dans son esprit, spacieux et pourvu de rayons comme une armoire de ferme, les notions venaient se ranger en bel ordre, ainsi que des provisions de ménage. Au fur et à mesure des besoins, il puisait dans cette réserve abondante. Ainsi nourrie, son intelligence demeura bien portante, constamment prête, résistante aux plus rudes tâches et capable de besogner sans trêve.

Orphelin, sans autre fortune qu'un diplôme, il s'en vint à Paris et se fit inscrire au barreau. Au Palais d'alors on n'avait que deux emplois de son temps : plaider ou conspirer. Spuller tenait médiocrement à plaider et les occasions de le faire ne lui furent point prodiguées. Il était républicain de sentiment et de raison depuis qu'il avait l'âge d'assembler deux idées et de sentir. Les chansons de Béranger et les discours de La-

martine avaient bercé ses enthousiasmes d'étudiant. Il conspira. Mais il répugnait à la méthode qui conduisait à passer les nuits au violon, après avoir excité au mépris de ses devoirs un sergent de ville qui n'en pouvait mais. Il n'était pas l'homme des tapages nocturnes. L'opposition au despotisme ne lui apparaissait pas comme une espièglerie, mais comme une sorte de sacerdoce. Il fallait éclairer le cachot, y faire une aube. Comment accomplir l'œuvre libératrice ? Par la parole et par la plume. La plume serait son outil. Dans un couloir du Palais, il rencontra la Parole même, incarnée dans un gros garçon exubérant qui avait l'odeur et les gestes du peuple. Spuller alla droit à Gambetta. « Que faites-vous de votre soirée ? » lui dit-il. En 1861, Gambetta n'avait pas grand'chose à faire de ses soirs, pas plus que de ses jours. Les deux nouveaux amis dînèrent ensemble ; à trois heures du matin, ils vaguaient encore bras dessus bras dessous, se grisant de projets et d'espérances. Ils ne se quittèrent plus de vingt-deux ans.

Il serait d'un lyrisme un peu puéril d'imaginer qu'à leur première rencontre ils se distribuèrent les rôles et conçurent leur avenir tout entier. Leur rêve de conjurés, bien que vaste, était confus encore. Si Gambetta n'avait déjà d'autre vocation définie que celle du premier rang, on l'aurait surpris en lui annonçant qu'avant dix ans il jouerait les Danton sous les yeux du monde. Spuller, de méditation plutôt pessimiste, croyait à la longévité de l'Empire. Cette promenade nocturne des deux stagiaires n'en est pas moins une date dans l'histoire du parti républicain. Heure solennelle où se fiancèrent la fougue et le bon sens. Peut-être n'est-il pas mauvais de rap-

peler à ces conjoints leur idylle au moment où ils font mine de divorcer.



Damiron disait de Royer-Collard qu'il avait exercé la charge de « précepteur national ». La fonction de Spuller fut de diriger un bureau de sagesse publique. Devenu ministre, il eut à cœur d'aller au pays bourguignon rendre un hommage solennel à la mémoire d'Hippolyte Charlut. « Moi aussi, je suis un vieux maître d'école ! » répétait-il ce jour-là avec complaisance. Selon lui, la démocratie, promise à la maîtrise du monde, n'était pas encore en âge de régner seule ; toutes les minorités princières ont eu besoin d'une pédagogie. La charge d'instruire cette apprentie de la souveraineté revenait de droit au journalisme de doctrine, comme à certains prélats d'autrefois les préceptorats de cour. L'école ouverte par Spuller, à peu près désaffectée aujourd'hui, ne connut jamais l'encombrement. Il eut toujours un nombre restreint d'élèves. Mais le meilleur de tous a été son chef.

« Le Chef ! » — Ceux qui n'ont pas entendu prononcer ce mot-là par Spuller ne peuvent deviner ce qu'il y mettait d'orgueil et d'humilité. Quelqu'un crut pouvoir se permettre un jour devant lui d'analyser Gambetta et de le comparer. « Sachez bien, se fit dire cet imprudent, qu'il n'existe aucune commune mesure entre M. Gambetta et les hommes dont vous me parlez là ! Entendez-vous, je dis : aucune commune mesure. C'était une créature incomparable, à laquelle personne n'a ressemblé. » Cela était dit presque rageusement, avec une sorte de piété

farouche. Etre admiré et aimé ainsi, c'est à l'honneur de l'être exceptionnel dont la séduction pouvait s'exercer jusqu'à ce degré de magie. Plus encore peut-être à l'honneur de celui qui savait mettre tant de fierté dans l'obéissance et sa joie la plus haute à servir.

On se méprendrait étrangement sur le caractère de cette amitié si l'on imputait à Spuller le rôle d'un séide et d'un subalterne. Même aux heures rayonnantes des deux dictatures, il eut toujours en face du chef non seulement son franc-parler, mais des rudesses, et des bouderies, et des coups de boutoir. Jamais une parole de courtisanerie ne sortit de sa bouche. Ces deux hommes avaient besoin l'un de l'autre; chacun d'eux ne donnait toute sa valeur qu'en s'appareillant.

On le verra bien, aux heures tragiques. Il n'y avait que trois places dans la nacelle de l'*Armand-Barbès :* celle de Gambetta, celle de l'aéronaute, plus une troisième au choix du tribun. Entre tous les amis qui le sollicitaient, Gambetta sans hésiter désigna Spuller. A l'usine de la Villette, tandis qu'on gonflait l'aérostat, un professionnel de la plaisanterie, s'étonnant de voir la corpulence de Spuller associée à cette aventure aérienne, eut ce mot : « Il fournit le lest. » Cet homme d'esprit ne savait pas si bien dire. La dictature de Gambetta était lestée : on pouvait commander le « lâchez tout ! »

Ce que fut Spuller à Tours et à Bordeaux, sans fonctions, sans titre, sans galons, sans phrases, sans chimères, sans défaillance, on commence à l'oublier parmi tant de choses que l'on oublie. Dans la tragédie de la défense nationale ce confident eut l'âme héroïque. On ne

sait pas assez non plus ce qu'il fut au lendemain de la Commune, à l'heure où il n'était pas impie de désespérer.

Nos instituteurs qui aiment les lectures politiques devraient apprendre par cœur les lettres adressées de Rome et de Sombernon par Spuller au retraité de Saint-Sébastien, qui peut-être alors doutait de tout, et de tous, et de lui-même. La mémoire de Gambetta a le rare privilège d'avoir désarmé les colères. Ce qu'il y eut en lui d'excellent appartient à tous. L'esprit de parti fait silence autour de cette figure nationalisée. Ce qui survit de Gambetta dans l'estime publique, c'est, après avoir aimé farouchement la patrie comme il faut l'aimer, d'avoir été une force de concorde. Vivre d'une vie plus large que celle d'une secte, vouloir qu'il y ait dans la politique de l'air respirable pour tous, accroître son âme avec sa fortune, ne rien haïr que la haine, situer le pouvoir sur la hauteur, voilà ce qu'il voulait; c'est là ce que nous aimons et pleurons en lui. Ce programme, qu'il nous faudra reprendre sous peine de périr, a été dicté par Spuller. Gambetta en portait en lui la vertu; mais, sans la donneur de bons conseils, qui sait si cette vertu eût jailli si haut ?

Qu'on songe un instant à la posture qu'avait Gambetta devant l'opinion publique, pendant sa retraite de Saint-Sébastien. C'est l'heure de l'ingratitude et de la calomnie. La dictature de Bordeaux est tombée de toute la hauteur de ses espérances, les ruines de Paris fument encore. Suspect aux violents, honni des conservateurs, chef sans état-major et sans armée, Gambetta a dû se mettre en sommeil. Thiers vient de le dis-

qualifier du haut de la tribune, en le traitant de fou furieux. Le vaincu a bondi sous l'injure. C'est alors qu'une lettre lui arriva de Sombornon, où il lit ces mots : « Il faut pardonner à M. Thiers. » L'ami de là-bas souffre, lui aussi, « de cette outrageante injustice ». Mais ce jeune sage de trente-trois ans a appris de bonne heure qu'il faut endurer beaucoup dans la vie publique et que l'occasion de gouverner les hommes n'a jamais le caractère d'un don gratuit. « Songe que tu as devant toi, avec un passé déjà glorieux, mais livré aux disputes des hommes, un avenir dont tu dois compte à ton parti. » Deux jours se passent, et c'est une nouvelle lettre, où il y a plus d'air encore de prophétie : « Je vais plus loin. J'estime que nous devons tenir pour avantageux le langage tenu par M. Thiers. Il nous impose la modération d'attitude et de conduite qui, suivant moi, doit être le fond, la trame même de la politique à suivre. Plus on aura été violent avec toi, plus il te sera facile d'être modéré. » Et toute cette prédication affectueuse se résume en cette phrase où ce qu'on appellera, faute de mieux, l'opportunisme, est contenu tout entier : « Il ne s'agit plus de renverser un gouvernement, il s'agit d'en fonder un. »

Spuller avait pris, à la lettre et dans son esprit, le défi de Thiers aux partis qui se disputaient la France : « Au plus sage ! » Le bon écuyer avait remis en selle le paladin désarçonné, rassemblé les tronçons de la lance et fourbi l'armure; il sondait la route d'un regard qui distinguait dans la nuit. On pouvait repartir. Plus modestement monté que son chevalier, il chemina dès lors aux côtés du maître. Il avait

mesuré l'étape et marqué le but. Il suivait. — N'est-ce là que suivre ?

***

Tant que vécut le chef, il suffit à l'orgueil de Spuller de triompher dans la gloire d'un autre. La lutte ne lui était que plaisir. Il y allait de bon cœur, ne répugnant à aucune consigne, revendiquant les corvées, recevant des coups, maugréant parfois, espérant toujours.

A la mort de Gambetta, les individualités qu'il avait groupées autour de lui, sentant qu'elles avaient perdu beaucoup de leur raison d'être, en conclurent généralement qu'elles dérogeraient désormais en se disciplinant. Spuller, lui, ne se subordonna plus, mais il se disciplina toujours. Il vécut dès lors en état de veuvage et porta un deuil qui ne drapait point. Le cœur n'y était plus. L'esprit demeura le même, avec quelque chose d'attristé et de craintif; son optimisme avait été mis au tombeau.

Il fallut alors que ce grand second rôle consentît à paraître au premier rang. La nécessité d'agir par lui-même et de combattre à visage découvert lui fut imposée, alors qu'il venait de perdre le goût amusé de l'action. Une carrière toute nouvelle commençait pour lui. En 1883, il dut, en qualité de rapporteur du budget des affaires étrangères, prendre parti dans la question de l'ambassade française auprès du Vatican. *Debater* de réunions publiques facile et disert, conférencier abondant et sûr de lui-même, Spuller avait de la tribune une peur maladive. Un spasme de timidité physique le paralysait. Ce conflit de parole, annoncé depuis quelques

jours, était presque un début pour le vétéran. L'orateur malgré lui commença d'une voix sourde, un peu étranglée : déjà quelques camaraderies bienveillantes escomptaient un désastre. Au bout de quelques minutes, il était écouté. Il parla, sans apprêts, sa langue naturelle, celle de la philosophie pratique et de l'expérience. Le contraste entre l'allure un peu empêchée de l'orateur et l'indépendance de sa thèse força l'auditoire au respect. Peu à peu, le ton s'éleva, la parole se fit libre; toute l'idée surgit dans sa sincérité courageuse. On l'acclama. Il me semble le voir encore, pendant l'ovation qui le saluait, cramponné à son banc, de l'air d'un homme qui vient de retrouver la terre ferme après une orageuse traversée. Du mal de mer il ne lui restait plus qu'un peu de pâleur. Ce succès, qui n'était que la manifestation éclatante d'un mérite dont la preuve n'était plus à fournir, sembla dans les couloirs une révélation. « Il a parlé comme un grand orateur ! » disait quelqu'un, non sans un peu de mélancolie. L'évêque Freppel ajoutait : « Et comme un homme d'Etat. » Il avait parlé surtout sous la dictée d'une grande conscience.

Il fut ministre, comme les autres. Dans les deux départements qu'il dirigea, on le regrette encore. Il faisait plutôt du pouvoir un poste d'observation. Le travail administratif, immédiat et bousculé, choquait ses habitudes d'enquête scrupuleuse et de décision réfléchie. Résoudre sur-le-champ une question, dont l'existence lui était révélée à la minute même, lui paraissait quelque chose d'absurde et d'un peu coupable. La mesquinerie du labeur quotidien répugnait à ses habitudes d'idéalisme. Une affaire administrative, c'est, dix-neuf fois sur vingt, l'aventure

d'un monsieur qui, s'étant placé au cœur de l'univers, préfère ne pas renoncer à ce poste central. L'art d'administrer consiste, ou peu s'en faut, à épuiser à l'égard de ce personnage toutes les ressources du génie de persuasion, à lui expliquer jusqu'aux dernières limites de la patience humaine les beautés de l'intérêt général, à ne se fâcher jamais contre lui, à lui sourire, puis, quand tous les procédés de mansuétude ont été reconnus vains, à l'expulser *etiam manu militari*, avec un minimum de douleur pour lui et de scandale pour le public. On voit que ce n'est pas une tâche des plus difficiles, en théorie du moins. Le bon Spuller, habitué à remuer des idées, n'aimait guère à déplacer des hommes. Il était malaisé et hasardeux de lui arracher une décision. Quand il voyait entrer dans son cabinet un chef de service armé d'un dossier menaçant, il l'accueillait d'un coup d'œil où il y avait de l'affection, de la méfiance, de la ruse et de l'ironie. « Qu'est-ce que vous avez encore là, monsieur ? » grognait-il. Il se carrait dans son fauteuil, le front plissé, les sourcils froncés sur le regard malicieux et pénétrant. On s'exécutait, un peu confus d'être métamorphosé en solliciteur. M. le ministre écoutait, cordial et gouailleur. Quand l'heure de la résolution avait sonné, il prononçait d'un ton énergique ces mots retentissants : « Nous verrons cela ! »

Après quoi, il vous invitait à dîner.

***

Le véritable fauteuil ministériel de Spuller était devant la table de rédaction de la *République française*. Pour ce grand professionnel de

la copie, les honneurs publics n'étaient qu'intermèdes et distractions. Depuis le *Nain jaune*, l'*Europe* et le *Journal de Paris*, il enseignait par la plume. Tout d'abord, il écrivit pour vivre. « Le journalisme m'a permis, très jeune, de gagner mon pain », répétait-il orgueilleusement, il avait en effet réalisé, dans la presse du second Empire, le prodige de vivre de sa prose. L'apprentissage était austère dans les journaux sans cautionnements. Sous couleur de littérature et de philosophie, il fallait prêcher la bonne doctrine au nez du parquet. A ce jeu périlleux on apprenait la prudence et la courtoisie. Spuller prit ainsi l'habitude de la polémique d'idées pures et se fit une manière qu'il lui fut impossible de modifier. De ses fréquentations intellectuelles au pays des ombres il tenait le goût des idées générales, de la recherche spéculative, des déductions bien conduites et de la belle ordonnance du discours. Il voulait à la raison raisonnante un certain langage et des allures, hors desquels il la jugeait en péril de se compromettre. Au plus fort de la lutte, il observait une tenue rigide qui détonnait dans le débraillé des conflits.

Etait-ce un écrivain que cet homme qui a tant écrit ? Eut-il un style, ou, comme on disait hier, une écriture ? Il ne se piquait pas de virtuosité dans les mots. Sa partie n'était pas celle du ténor. Il se jugeait lui-même avec une modestie confite en finesse. « M'aura-t-on assez répété, s'écriait-il, que je n'ai pas de talent ! C'est entendu, je n'en ai pas. Que veut-on que j'y fasse ? » Cela dit, il haussait ses fortes épaules et se remettait à la table de travail devant la feuille blanche qu'il couvrait, posément, patiem-

ment, de lignes sans ratures. Ce n'était pas un artiste des phrases que ce tâcheron toujours dispos. Il savait sa langue pour l'avoir apprise aux bonnes sources; il avait le sens du mot juste, la période facile, et s'il le fallait, de la chaleur; il n'a pas écrit une ligne dont il soit possible de se moquer. Mais à ce style sans reproche manquait peut-être le je ne sais quoi qui vivifie, la flamme bleue. C'était très bien, rien de moins, ni rien de plus. Il souffrait aussi peu que possible de ce verdict. Ce laboureur ne prétendait point à des succès de jardinier. Il écrivait simple, comme il vivait simple et s'habillait; il n'y avait pas plus d'épithètes rares dans son encrier que de cravates voyantes dans sa commode. Il n'eut jamais besoin d'aucun luxe.

Son mérite était impersonnel. On vit clairement quel idéal il faisait de la presse, quand se fonda la *République française*. Il insista pour que l'anonymat fût imposé aux rédacteurs de la première page. Il entendait signifier ainsi aux vanités individuelles qu'elles devaient céder le pas à l'intérêt collectif du parti. Aux époques organiques on procédait de la sorte pour élever les monuments durables, cathédrales ou doctrines. Spuller fait songer à ces artisans de l'*opus francigenum* qui ont travaillé à tous les étages de l'édifice et dont pas une pierre ne porte le nom; il a été partout et nulle part dans le chef-d'œuvre.

Il y gagna en autorité tout ce qu'il perdait en prestige. Les grandes réputations de presse ne se fondent point sans quelque tapage. Chateaubriand, Benjamin Constant, Paul-Louis Courier, Proudhon, Veuillot, Edmond About, Weiss eurent, chacun à son heure, l'art savant de scan-

daliser. L'opinion leur sut gré de l'avoir bousculée derrière l'éventail. Spuller n'avait pas ces audaces galantes. L'esprit dont il fut le plus dépourvu fut celui de la fantaisie. Sa carrière aura été sans gentillesse. C'était un rude troupier dans l'étape, et solide, et dur au mal, qui portait souvent le sac des autres. Tout le monde n'est pas dans la musique.

Nul n'était pourtant plus sensible aux beautés du style et n'admirait plus sincèrement le génie d'autrui. Au *Journal de Paris*, il avait vécu côte à côte avec cet artificier éblouissant qu'était J.-J. Weiss Autour du fardeau que portait Spuller, les métaphores de Barbey d'Aurevilly caracolaient. On vivait là dans une atmosphère saturée d'esprit français. Spuller, qui ne tirait pas de fusées, aimait à voir celles que lançaient les amis s'épanouir au ciel en grappes de lumières. Il était bon public pour les divertissements dont il n'usait pas.

Ses dons à lui, c'étaient la loyauté intellectuelle et le perpétuel effort pour comprendre. Situant naturellement les hommes et les choses dans l'histoire, il fréquentait de préférence le passé pour avoir dans l'esprit plus d'avenir. Il a réuni ses meilleures pages sous ce titre : ***Figures** disparues*. On voit bien, en les relisant, à quel point il a disparu lui-même et combien il fut un homme autrefois.



Une des premières études critiques de Spuller fut publiée en 1865, dans le *Nain jaune*, au lendemain de la mort de Dupin. L'homme qui venait de disparaître était en exécration aux ré-

publicains. Hugo, dans les *Châtiments*, l'avait couvert d'opprobre. Mais le poète avait acheté par l'exil le droit de tout dire; il ne pouvait craindre qu'une opération policière rasât son rocher. A Paris, le premier devoir d'un journaliste d'opposition était de ne pas faire supprimer son journal. Concilier l'invective et la prudence n'est pas facile à un homme de trente ans, qui a des convictions ardentes et des réserves de colère. Spuller sut prendre aussitôt le ton voulu. Ni grands mots, ni gros mots. De l'impartialité dédaigneuse avec des formules d'historien : « Plus M. Dupin montait haut, plus les forces lui manquaient. » Ces coups-là, mesurés et bien visés, portent plus sûrement que les outrages. Ce jugement dut coûter à Spuller; il ne trouvait là qu'à réprouver. Quelque envie qu'il en eût, il ne lui fut pas possible de faire la part de l'éloge. Ne pas dire quelque bien d'un ennemi, cela dut lui être cruel.

L'admiration était chez lui un besoin impérieux, irrésistible, et l'équité à l'égard des adversaires le plus élémentaire des devoirs. Ce que d'autres font par dilettantisme, il le faisait par naturelle probité. Inébranlable dans ses croyances, tranquille sur la supériorité de sa doctrine, solidement assis dans sa vérité, il s'ingéniait à rechercher dans l'autre camp les nobles mobiles et les vertus fortes. Partisan, tant qu'on voudra; sectaire, jamais. S'il rencontre chez l'adversaire des talents, des mérites, des grandeurs, la bonne foi, le sacrifice, la pauvreté fièrement consentie, l'impopularité bravée en face, le courage de heurter la foule, il s'en réjouit comme d'un accroissement de l'âme humaine dont tous se sentent augmentés. Tou-

jours, après avoir défini le désaccord et répété le cri de ralliement, il désarmera pour s'attarder dans l'éloge.

Chez Montalembert, dont un abîme le séparait, il voudra discerner « une grande âme, si noble, si sincère, si passionnée pour le bien ». Ne croyez point qu'il abdique; tournez la page, il va reprendre toute sa liberté de contradiction. Ce n'est point chez lui courtoisie bénisseuse. Le geste est instinctif : il a passé à côté de quelque chose de grand, et il a salué.

Devant Guizot il s'arrête longuement. Il prend son recul, pour contempler à distance convenable « une des plus grandes figures de la France du dix-neuvième siècle ». Lui, l'ouvrier de l'atelier populaire, il n'aura pas une parole violente contre le docteur en libéralisme qui se méfia le plus de la liberté. Il verra les fautes de Guizot, il ne fera grâce à cette mémoire d'aucune des responsabilités qu'elle encourt. Mais à sincérité égale, la vérité doit son respect aux nobles égarements. Cette fois encore il salue très bas.

Il parlera de Falloux avec plus que de l'équité. Celui-là, en quinze mois de pouvoir, pensa refaire la France. De cette œuvre, dont les assises résistent encore aux coups de pioche, Spuller déteste tout et veut tout détruire. Mais il a appris, aux dépens de son parti, à prendre la mesure d'un tel adversaire. Une foi ardente et le génie de la conduite, il connaissait trop bien le prix de ces deux vertus pour ne pas les honorer chez Falloux. Le dédain des résultats immédiats, l'art de mener à une victoire lointaine une armée qui obéit sans trop comprendre, la prescience du lendemain, la foi dans l'idée, voilà « les par-

ties supérieures de l'homme d'Etat ». Rien n'empêche Spuller d'admirer tout cela, de l'aimer presque, chez l'homme qui a conduit l'expédition romaine et conçu la loi d'enseignement. Il exalte Falloux de n'avoir voulu de la politique que sa spiritualité. Après le coup d'Etat, ne daignant point servir un régime qui dépassait ses espérances et les défigurait, M. de Falloux s'en fut aux campagnes angevines présider des comices agricoles. Ayant conjuré l'esprit révolutionnaire, il termina en agronome sa carrière de croisé satisfait. A l'estime de Spuller, Falloux n'était rien moins qu'un des criminels de l'histoire ; mais, en sondant cette profonde conscience, il n'y trouvait que désintéressement et sincérité. A voir si haute cette figure hostile, il est tenté de se réjouir. « Notre cause est bien forte, conclut-il, puisqu'elle peut résister à de tels ennemis ! » Ce mot-là trahit tout Spuller. Homme de parti, il voulait sa revanche, non pour lui-même, mais pour la cause; il n'avait pas pu cacher son admiration, mais il entendait bien montrer à tous qu'être équitable n'est pas abdiquer.

A l'autre pôle de la politique, il rencontrera le socialiste Benoît Malon, dont il réprouve et redoute les doctrines. Comment le jugera-t-il, en définitive ? « La vie intellectuelle et morale de Malon aura été un effort continu vers la vérité, et c'est ce qui la rend digne de toute estime. » S'efforcer vers la vérité, tout est là pour lui. Ce qui diminue les âmes à ses yeux, ce n'est pas de se tromper dans leur foi, c'est de ne point croire. Il croyait, avec autant de zèle que quiconque, mais il ignorait l'art d'excommunier.

Le génie sottisier de Veuillot alarmait son

amour des bonnes mœurs; toutefois il ne lui refusera pas une admiration un peu effarée. Dans Coquille, un camarade du café Procope, il vantera l'intégrité professionnelle, et chez Laurentie, « le journaliste toujours prêt ». L'homme de métier recueillait les mérites individuels pour la plus grande gloire de la profession. Il eût déploré que l'*Union* et l'*Univers* fussent rédigés négligemment; ces bons journalistes d'antan aimaient les réfutations difficiles.

Il va sans dire que ses préférences allaient aux frères d'armes, à ceux de son bord. D'abord aux alliés du collègue libéral, à un Saint-Marc Girardin, à un Sylvestre de Sacy, à un Rémusat. Son intime tendresse, il la réserve à ceux qui combattirent avec lui sous le même drapeau. Nefftzer avait fondé le journal selon son esprit et selon son cœur; c'est une oraison funèbre attendrie que lui consacra Spuller, payant la dette de la politique en même temps que celle de l'amitié. Schérer était venu de loin aux idées que Spuller professait; il avait vécu le drame du doute et souffert dans son cœur pour libérer son esprit. Cette fois le critique se fait panégyriste. « Jamais homme n'a plus aimé à s'instruire », dit Spuller pour combler la louange. Il ne pouvait rien dire de mieux sur qui que ce soit. D'Alphonse Peyrat, vétéran chevronné des vieilles batailles, il parlera avec vénération. Ici tout lui était sujet d'admiration, la haute probité, le courage tranquille, la tenue austère, le patriotisme ombrageux. Celui-là n'était pas seulement de l'armée, mais du bataillon, de la compagnie. Spuller avait appris de Peyrat à s'informer des choses religieuses et à prendre dans l'histoire de la Révolution des leçons de conduite. Tous deux

s'attardaient à relire le cours d'études historiques de Daunou. Aujourd'hui les hommes politiques fréquentent Daunou moins assidûment. Spuller voyait en lui un oracle; il eût pu dire, avec l'ancien oratorien dont l'Institut fut le dernier cloître : « Je n'ai que deux passions, la théologie et la liberté. » Daunou était un passionné de modération; avec une parfaite limpidité de conscience, il tâtonna parfois dans la mêlée des partis. Cette indécision scrupuleuse, qui fit dire à Sainte-Beuve de Daunou qu'il était « empêché et inébranlable », trouvait chez Spuller de l'indulgence. Avec ce sage à sa ressemblance, il se sentait en intimité.

Spuller avait en dilection particulière les renommées qu'il se croyait en droit de tutoyer. Toutefois il ne lui déplaisait aucunement d'admirer à distance. Les meilleurs portraits qu'il ait signés, et les plus ressemblants, sont ceux dont le modèle l'intimidait.

***

Le plus grand bourgeois de tous les siècles a posé en pied devant le peintre plébéien. Il suffisait d'avoir dîné une seule fois avec Spuller pour comprendre combien il ressemblait peu à Royer-Collard. En tant qu'hommes, ils différaient autant que la morgue diffère de la bonhomie. Quant aux idées, ils étaient séparés par toute la distance qu'il y a du Saint-Désert aux bureaux de l'Encyclopédie. Port-Royal avait enseigné à Royer-Collard qu'il faut se méfier de l'humaine nature et la garrotter solidement pour qu'elle ne s'évade point dans le péché ; Spuller

ne cessait de demander à *Pantagruel* et aux *Contes* de Voltaire le secret de pardonner aux hommes. Le savant docteur, « *belle togatus et commode* », sera ausculté par-dessus la toge par l'humble empirique qui pratiquait la clientèle des bonnes gens. Entre le vieil enfant de la Révolution et le dernier exécuteur testamentaire de Saint-Cyran, la conciliation semble impossible. Mais qu'est-ce donc que Royer-Collard, sinon le plus complet exemplaire d'un homme public qui prenait la politique au sérieux ? « Restaurer l'âme dans l'homme et le droit dans le gouvernement, telle était sa grande pensée. » Voilà la glace rompue entre Spuller et lui ; ils sont faits pour se combattre et pour se comprendre.

Spuller a dû songer plus d'une fois que c'eût été un bel emploi des soirées que d'aller passer une heure ou deux chez l'adorable duchesse de Broglie, derrière le canapé symbolique où tenait tout le parti des doctrinaires. Il les eût écoutés, en toute déférence, organiser la discipline des passions. Il eût aimé à fréquenter des personnes qui discutaient en s'appelant « monsieur. » En les quittant, suffisamment édifié, il ne fût allé qu'avec plus de plaisir fumer un bon cigare dans un café où on aurait parlé de Diderot. « Royer-Collard visait surtout à trouver une règle, ou pour mieux dire une sorte de constitution idéale du meilleur gouvernement des esprits. » De ses ancêtres, les grands solitaires, « il tenait l'amour des choses difficiles ». Spuller se sentait d'humeur à fraterniser avec lui, sans excès de familiarité. S'ils avaient été contemporains, Royer-Collard aurait fraternisé aussi avec ce républicain méditatif, comme il fraternisait, en tendant l'extrémité d'un doigt. « — Monsieur, touchez là !

eût-il daigné dire. La plupart de vos idées m'inspirent une profonde aversion, mais vous êtes de ceux qui ne prennent pas la politique pour un badinage. J'apprécie en vous cette étrangeté. Au demeurant, votre théorie sur les droits de l'Etat en matière d'enseignement n'est qu'une copie de la mienne, et vous êtes presque un de mes élèves. » — « Monsieur, vous me faites trop d'honneur ! eût répliqué Spuller, avec le salut d'un meunier devant un évêque. Si vous redoutiez moins la démocratie et hantiez un peu les réunions électorales, nous serions assez près de nous entendre. Je sais par cœur votre discours sur la loi du sacrilège. Nous pensons de même sur le Concordat. » — « En effet, monsieur, votre *République française* exprime parfois, dans une langue relâchée, ce que j'ai dit moi-même excellemment ; l'Etat reconnaît et honore tous les ministres de la religion ; il les tire de la condition commune et les élève au-dessus des soins et des besoins de la vie ; il les soumet ; il fait plus, il les engage aux lois et les contient étroitement dans la dépendance civile. Votre discours sur l'ambassade du Vatican est d'un bon citoyen. Aussi déploré-je qu'un homme de votre caractère donne dans les polissonneries voltairiennes ; vous ne seriez pas indigne de devenir chrétien. »

La seule hypothèse qu'une conversation semblable aurait pu s'engager, faillit compromettre Spuller et le brouiller avec les purs. De toutes les grandes dames d'autrefois, devant lesquelles il se tenait en posture d'hommage, nulle ne le troublait autant que l'Eglise. Il était si empressé à étudier ses gestes et si assidûment penché vers elle que la galerie des oisifs, toujours cancanière, en les voyant parfois causer dans un

coin, l'accusa d'être amoureux d'elle et de vouloir l'épouser. Jamais intentions plus droites ne furent calomniées plus étourdiment. C'est encore Royer-Collard qui disait : « Ne persécutez jamais un homme pour une opinion qu'il n'a pas : vous la lui donneriez. » Par bonheur le rationalisme de Spuller était construit sur un roc. Ni la calomnie, ni la raillerie, ni l'injure ne purent empêcher ce libre-penseur de rester lui-même en pensant librement.

Ministre des cultes à deux reprises, il se plut au commerce des hommes d'Eglise, admirant leur escrime savante, leur enviant la vertu de patienter. Son tort fut, paraît-il, d'exagérer les formules de déférence à l'égard d'une puissance qui ne dispose ni d'obus, ni de cuirassés. Mais il ne respectait tant l'Eglise que parce qu'il la redoutait comme la seule rivale dangereuse de l'esprit de la Révolution. Le premier dans les rangs républicains, il comprit le dessein du pape Léon XIII et en pénétra la profondeur. Le Vatican renonçant au jeu des restaurations monarchiques, c'était pour Spuller le signal d'un bien autre duel que celui des intrigues électorales. La lutte se précisait, dont l'enjeu suprême serait le gouvernement de la pensée. Il s'épouvantait d'admirer à ce point chez l'adversaire ce génie d'adaptation aux circonstances qu'il eût voulu infuser à son parti. Lequel des deux antagonistes capterait la force démocratique et la transformerait en lumière ? Ce problème absorba sa méditation. Pendant les dernières années de sa vie, il ne cessait de parler et d'écrire sur les questions religieuses. Comme il était poli, par vieille habitude, on le crut tiède, et parce qu'il prêchait la tactique prudente, on feignit de pen-

ser qu'il capitulait. Vint un jour où on l'exorcisa selon les règles. Il en souffrit, mais il passa outre. « Vous ne voyez donc point, gémissait-il, que l'Eglise évolue... Elle n'a vécu parmi les nations qu'à la faveur de transactions perpétuelles et de compromis toujours renouvelés. Cette incessante accommodation aux besoins des peuples est la marque de son éternelle jeunesse et l'effet des promesses divines. » Les coteries sont ainsi faites qu'elles accusent de félonie la sentinelle qui pousse le cri de vigilance. Il paraît que reconnaître le danger, c'est trahir !

Alors il voulut reprendre dans le passé l'histoire de cette politique dont il entrevoyait tout l'avenir.

Lorsque Lamennais était allé déposer au pied du trône de saint Pierre le contrat d'union entre le peuple et la papauté, les foudres sacrées repoussèrent le profanateur qui voulait planter le bonnet rouge sur la croix. Le bon camaldule, ami de son repos, qui sommeillait alors sous la tiare, vit dans cet hérésiarque un fou dangereux. Rome avait changé depuis Grégoire XVI. Pour Spuller, la politique de Léon XIII, c'était Lamennais vengé et triomphant. Le journalisme se mettait au service du dogme. Le Vatican ne parlait plus de la liberté de la presse, comme l'encyclique *Mirari vos* : « *deterrima illa ac nunquam satis execranda et detestabilis artis librariæ* ». L'engin de l'erreur était bénit pour servir aux œuvres du salut. Lamennais encore, Lamennais toujours ! Spuller voulut remuer les cendres du prophète maudit. Nous y avons gagné un beau livre.

Une figure disparue, celle-là aussi, mais qui ressuscitait.

Le solitaire de la Chênaie portait un rêve de

fraternité dans une âme furieuse. Les esprits délicats redoutaient de l'approcher. La critique pourtant si accueillante de Renan s'était écartée de lui comme d'un spectre fâcheux ; c'est avec un peu de dédain dans la miséricorde qu'elle a parlé du « sabbat de colère et d'amour » où trépigna ce supplicié de la vérité. M. Féli avait pris ici-bas de telles arrhes sur l'enfer que Renan répugnait à lui interdire le séjour des élus, mais il ne tenait pas à l'y retrouver. Ce millénaire était un homme injurieux, sans souplesse, d'une promptitude regrettable à l'anathème et en proie au perpétuel délire de la certitude ; les causeries légères étaient impossibles avec lui. On devine dans le jugement de Renan le vague effroi d'un chanoine du grand diocèse pour un mangeur de sauterelles ; il est intéressant d'écouter un instant vaticiner un visionnaire de cette espèce et tout à fait insupportable de dîner avec lui. Sans compter que ce politique insensé était médiocre théologien. Sainte-Beuve, qui aimait à épiler les fauves, a fouillé dans cette crinière comme dans celle de Proudhon. Ce cas pathologique a diverti sa curiosité de carabin ; il a diagnostiqué, avec sa sûreté coutumière, la manie prédicante et le fanatisme congénital. Mais à se sentir si différent d'un homme, Sainte-Beuve se prenait à l'aimer. Et son rapport médical conclut à ceci : « Il faut le plaindre. »

« Il faut le comprendre », vient dire à son tour Spuller, et on ne le comprend bien qu'à l'heure où nous sommes. Honneur « à ce noble et chimérique esprit ». Il entreprend un véritable pèlerinage expiatoire à ce champ hideux de la fosse commune, que dans le dernier hoquet de son orgueil Lamennais avait choisi pour Panthéon.

Le bon pèlerin retrouve la tombe oubliée sous le gazon maigre ; il s'agenouille et accomplit un à un les rites du pardon. Il se fait l'hagiographe de ce damné.

Livre austère et généreux que celui-là, où Spuller mit le meilleur de lui-même, tout son respect des hautes consciences, son culte de la ferveur spirituelle, son aptitude à comprendre le sens des credos qu'il ne disait point. Il célèbre en Lamennais un apôtre qui fut un martyr. Il s'incline devant ce front dont Lacordaire disait « qu'il était déshérité de la paix. ». Le beau moine, redevenu, lui, à jamais paisible, disait encore du tentateur de sa jeunesse : « C'était un Saül. » Il le connaissait bien, pour avoir joué de la harpe devant lui. Un Saül qui délirait dans le journalisme, et qui prophétisait au jour le jour, voilà ce que Spuller admire et plaint dans Lamennais. Il célèbre dans cet assembleur de tempêtes le plus magnifique des confrères.

***

Décidément le journalisme de Spuller n'était pas celui d'information. C'était le contraire d'un homme pressé. Dans la rue, il cheminait lentement, posément, les yeux au ciel. Cette allure de sa personne physique répondait à sa mentalité. Des aspects variés que prend aujourd'hui l'automobilisme dans les idées et dans les mœurs il n'a connu que les premiers symptômes. Cela lui avait suffi pour qu'un avenir où les intelligences et les énergies se hâteraient vers un but ignoré lui parût un incohérent cauchemar. Aujourd'hui on lui expliquerait victorieusement qu'il importe peu de n'arriver à rien, au risque de se briser

les os, pourvu qu'on ait battu le record du cent à l'heure. Mais faire de la vitesse était le genre de sport auquel son corps et son esprit étaient le moins entraînés. Il se laisserait blaguer sans confusion.

D'ailleurs, dans le particulier, il remboursait les railleurs et les payait comptant. On demandait un jour à d'Ennery pourquoi il ne mettait jamais dans ses drames l'esprit dont il égayait ses propos. « Parce que cela ferait longueur », répondit-il. Spuller eût craint, en badinant la plume à la main, de compromettre la dignité d'un apostolat. Selon lui, dans un journal digne de ce nom, la place de la plaisanterie était aux échos : pas de divertissements frivoles à la première page. Il n'en était pas moins un joyeux ironiste aux heures de récréation. Il se piquait, en Bourguignon salé, d'avoir grasse table et bonne cave ; on buvait sec et on riait large chez ce politique majestueux. Ceux qui ne l'ont pas vu dans son grenier de la rue Favart, la serviette au col, disséquer la vanité d'un important en découpant une poularde, se font de lui une trompeuse image. De l'esprit ! s'il en avait, et du meilleur, et du plus dru, avec de la gaieté jaillissante et les drôleries les moins attendues ! Ce Bourguignon, aggravé de vieux Parisien, s'était affilé le bec aux foires villageoises et aux parlottes des cafés du second Empire. Il excellait à proférer avec la gravité la plus comique des sentences abracadabrantes, dans le goût de celle-ci, par exemple : « Il a manqué à M. Guizot d'avoir été un homme de café. » Quand il ne faisait pas de doctrine, il s'exprimait en aphorismes de cette qualité. De ses propos de table on ferait un livre de chevet pour les jours de migraine.

Il avait tant vu d'événements, observé tant d'hommes et fait le tour de tant de choses ! Sous le professeur de concorde, on découvrait vite un joûteur matois, dont il eût été téméraire d'escompter l'apparente candeur. « Cet homme-là nous croirait-il plus bête que lui ? » s'écriait-il, et tandis que le petit œil taquin lançait une flamme, l'adversaire, en un tour de main, était couché à terre et peläudé. Spuller eût été redoutable s'il avait daigné l'être, mais l'offensive ne l'amusait pas. Il lui suffisait de n'être pas dupe. Ce misanthrope bon enfant, qui travaillait au bonheur des hommes, se tenait vis-à-vis de ses semblables sur le pied de la défensive affectueuse.

Il ne s'emportait que contre la haine. Les querelles de personnes, les délations scandaleuses, l'ignoble jeu des petits papiers lui soulevaient le cœur. Quand il devint de mode de se déshonorer, d'abord entre ennemis, puis entre dissidents, enfin entre frères d'armes, il eut des sursauts de dégoût et de belles colères. Fouiller dans le coffre-fort d'un adversaire ou dans son alcôve pour y chercher des armes, cela lui paraissait le suprême de la sottise et la dernière des hontes. « La haine abêtit », disait-il. Il gardait le meilleur de sa verve caustique pour ridiculiser les méchantes gens.

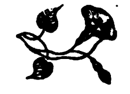
Il en parlait d'ailleurs à son aise, lui dont l'existence, toute de pauvreté, s'écoulait dans une demeure de verre. Il n'a rien possédé en propre que sa bibliothèque et sa conscience. Parfois, entre intimes, une mélancolie le prenait, à l'idée de sa vieillesse incertaine et du soir de sa vie sans repos. « Je regrette de ne pas jouir d'un petit avoir », murmurait-il alors, en se moquant

le premier de cette gentille formule paysanne. Mais ce songe d'opulence ne durait pas : il était sans vices et sans convoitises.

Nous ne lui connaissions qu'une ambition : elle n'était pas secrète, mais discrète, bien que dignement et nettement avouée. Il eût donné de grand cœur le « petit avoir » de ses rêves et toutes les dignités de la politique pour un fauteuil d'académicien. « Oui, monsieur, faisait-il avec onction ; c'est le suprême honneur. » Et pourquoi pas ? Dans son ermitage de Sombernon, il préparait silencieusement et patiemment sa candidature en écrivant des livres sévères. Quand la maladie l'envahit tout entier, il songeait à un ouvrage sur Mirabeau, à une étude sur Joseph de Maistre, au cher projet préféré d'une *Histoire du clergé français*. La mort le prit à son pupitre de rédaction. Un de ses derniers visiteurs lui parlait de guérison : « Mon ami, c'est la fin, dit-il. Je me suis efforcé toute ma vie de me conduire honnêtement. Je crois que j'ai rempli mon devoir envers mon pays et envers mes semblables. Je n'ai fait sciemment de mal à personne. Je pars tranquille. » .. Et il est parti, sans pose et sans phrases.

De tout ce qui a été écrit sur lui, ce que je préfère, c'est encore une petite brochure qu'a signée le curé de son village. L'abbé Raphaël Elie connaissait assez Spuller pour se sentir à la fois très loin et tout près de lui. Il résume ainsi son éloge : « Spuller avait la foi, l'espérance et la charité. » L'Eglise, de qui cet inébranlable philosophe n'avait jamais dépendu, lui reconnaissait les trois vertus théologales. Elle a rendu justice à ce juste. Nous ne pouvons pas être moins équitables qu'elle. Le journalisme n'a guère eu de saints,

jusqu'à présent. Il est regrettable cependant que notre confrérie n'ait point de bannière. L'effigie patronale de Spuller y figurerait avec avantage : elle serait bonne à promener, de temps à autre, pour édifier la corporation.



JEAN NAIGEON AU LUXEMBOURG

Sommes-nous vraiment à la veille de posséder un musée des artistes vivants ? Tout arrive. Personne ne regrettera le magasin encombré et incommode qu'il nous plaisait d'appeler pompeusement : le Musée du Luxembourg. A force d'ingéniosité et de dévouement, le conservateur actuel parvenait à donner à cet entrepôt l'aspect d'une collection publique. Mais l'air, l'espace, la lumière, tout y manquait. Dans la vaste maison désaffectée qu'on leur promet, les chefs-d'œuvre de l'école contemporaine vont enfin respirer à l'aise. Ils ne changeront point de climat, ils n'auront qu'un court voyage à faire, et cela encore est fort heureux. Ce que la ville des révolutions déteste le plus, c'est de changer d'habitudes. On pourra continuer à dire « le Luxembourg » dans les ateliers. Un usage, vieux de cent cinquante ans, consacre cette manière de parler. S'exprimer autrement, ce serait commettre un déni de justice. Le Luxembourg a été le berceau d'un des événements les plus considérables de notre art : la publicité des collections. C'est le père du Louvre.



La création d'un Muséum national fut une œuvre de la Révolution. Le Louvre fait partie

du Bloc. Mais toute l'histoire de France est un bloc, elle aussi. « Sachez, disait Napoléon, que depuis Clovis jusqu'au Comité de salut public, je me rends solidaire de tout. » C'est la plus profonde parole qu'il ait prononcée. En fondant le Musée de la nation, la Convention se rendait solidaire d'une des dernières pensées de la Monarchie. « J'allais le faire », eût pu dire Louis XVI. Le 10 août ne lui en laissa pas le loisir.

L'idée d'ouvrir au peuple l'accès des collections royales était dans l'air depuis longtemps. Dès 1747, un écrivain profondément oublié, ce qu'on appelait alors un libelliste, La Font de Saint-Yenne, publiait un factum : *Réflexions sur quelques causes de l'état présent de la peinture en France*. Sous ce titre hypocrite, il demandait des choses énormes. Et premièrement que le Louvre fût délivré du monde de parasites privilégiés qui grouillait dans ses murs. A la place de ce phalanstère d'artistes, La Font réclamait la création d'un musée public. Il songeait à y résèrver la part des maîtres vivants. Ce pamphlétaire ne manquait ni de bon sens ni d'ironie persuasive. « Quel motif d'émulation, s'écriait-il, serait plus piquant pour nos peintres d'à présent que l'honneur d'obtenir des places dans cette galerie royale ? Honneur d'autant plus flatteur qu'il ne serait accordé ni à la brigue, ni à la protection des grands, ni au caprice des directeurs subordonnés, ni à l'éclat passager des frivoles beautés de la mode qui excitent tous les jours les cris d'admiration des petits maîtres des deux sexes... » Ce La Font de Saint-Yenne mérite de survivre.

Ce ne fut d'abord qu'un libelle de plus. Les artistes logés au Louvre ne déménagèrent point

pour si peu. Cependant, depuis la mort de la fille du Régent, les galeries et les appartements du Luxembourg demeuraient sans hôtes. La direction des bâtiments imagina d'y rassembler un certain nombre de tableaux du Cabinet de Versailles. Cent ouvrages anciens environ constituèrent le premier des musées publics. On y était admis deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, pendant trois heures. Cette réforme, si timide qu'elle soit encore, fait honneur aux administrateurs de l'ancien régime. Ce Luxembourg entr'ouvert vécut trente ans, de 1750 à 1780. Puis le palais de Marie de Médicis fut donné en apanage au comte de Provence. Les tableaux émigrèrent alors au palais du Louvre. Déjà la Surintendance songeait vaguement à affecter la vieille demeure royale à l'installation d'un grand musée; on sait ce que dure en France une question mise à l'étude.

Vint la Révolution qui fit du Luxembourg d'abord une prison, puis le logis fastueux des cinq directeurs. En s'y installant, après Brumaire, le Sénat conservateur regretta de ne plus y trouver de peintures. Sur la demande des préteurs, le ministre Chaptal le gratifia d'une nouvelle galerie d'œuvres anciennes. Jean Naigeon, peintre, en fut nommé conservateur.

***

Vous chercheriez vainement au Louvre les ouvrages de Naigeon. Et pourtant le billet de faire part de son décès, daté de 1832, le qualifie de « peintre d'histoire ». Naigeon avait appris, dans l'atelier de David, à étaler congrûment du Plu-

tarque sur de vastes espaces. Il figure aux Salons de la « Commune générale des Arts », avec des *Fuites d'Enée* ou des *Enfances de Pyrrhus*. Le livret de 1793 définit ainsi son envoi : « Une Lacédémonienne voyant au siège d'une ville son fils aîné, qu'on avait placé dans un poste, tomber mort à ses pieds : Qu'on appelle son frère pour le remplacer ! s'écrie-t-elle. Le sujet est l'instant où le frère arrive. » Le civisme de ce tableau défiait la malveillance : nul doute que ce ne fût une noble machine, conçue selon la formule de l'héroïsme davidien. Jean Naigeon exécuta toutefois fort peu de tableaux. Nous devons admirer en lui un peintre qui renonça à la peinture, pour s'être aperçu qu'il manquait de génie. Ce trait suffirait à l'immortaliser.

Il a d'autres titres encore à notre gratitude. Au milieu du chaos des administrations révolutionnaires, Naigeon joua le rôle d'un sauveteur intrépide et clairvoyant. Nous trouvons la trace de ses vertus toutes les fois qu'il s'agit de préserver de la ruine une œuvre d'art. Ses mérites modestes, mais très réels, ont été éclipsés par la juste gloire du bon Lenoir. Mais les savants travaux de M. Louis Tuetey permettent de lui rendre justice. Le dépôt des Petits-Augustins ne fut pas le seul refuge du beau. L'histoire du dépôt de l'hôtel de Nesle n'est pas moins touchante; on y recueillait, dans les salons, les tableaux confisqués des émigrés, et les statues s'entassaient dans les jardins qui allaient de la rue de Beaune au quai Voltaire.

Ce dépôt de Nesle eut pour premier conservateur l'ex-abbé Mulot, ancien constituant. Mulot avait sollicité cette place, « par besoin d'en avoir une », dit sa lettre de candidature. Il estimait

sans doute qu'en invoquant d'autres titres il éteindrait l'éclat de celui-là. Aussi nomma-t-on Mulot sans hésiter, et tout se serait passé pour Mulot le mieux du monde s'il ne s'était avisé de justifier sa nomination. Ce zèle faillit le perdre. Il effaça sur les tableaux confiés à sa garde « les signes de la féodalité proscrits par les décrets ». Sur les meubles de Boule, il gratta les vestiges du despotisme. Il appelait cela « épurer les monuments ». Toute cette activité ne servit qu'à le faire emprisonner, un nonidi de la troisième décade de frimaire, comme « contre-révolutionnaire adroit ». Lorsque la Commission des monuments fit place à la Commission temporaire des arts, la direction de l'hôtel de Nesle fut confiée à Naigeon. Il était temps.

Là comme partout ailleurs, Naigeon fit ses preuves d'amateur éclairé et de bon serviteur du bien public. Le Consulat, qui se trompait peu sur les hommes, chargea cet ami éprouvé des belles choses d'administrer le musée annexé au Sénat. Ce second Luxembourg, organisé par Naigeon, n'était guère qu'une succursale du Louvre; on y exposa les Rubens de l'*Histoire de la Reine*, les Lesueur de la *Vie de saint Bruno*, les *Ports de France* de Vernet. Cette galerie fut fermée en 1815. A la suite de la reprise par les Alliés des tableaux de conquête, les richesses du cabinet sénatorial allèrent boucher les vides du Louvre. Le Luxembourg était dépouillé une fois de plus.

Il appartenait à la Restauration de doter Paris d'un musée des artistes vivants. Louis XVIII, ancien locataire apanagé du Luxembourg, ouvrit son logis d'autrefois à l'art moderne, pour « vivifier le quartier » et pour faire une galanterie à

Messieurs les Pairs. Et cette fois encore, Naigeon fut nommé conservateur.

A ce nouveau poste, il fit bonnement, tranquillement son devoir, en honnête serviteur qu'il était, dressé à l'obéissance et au scepticisme politique depuis les comités de la Terreur. Il réserva dans son musée la place d'honneur à son maître David. *Le Serment des Horaces* et le *Brutus* se voyaient en belle lumière, auprès de l'*Endymion*, de Girodet, et de la *Justice*, de Prud'hon. Le Roi laissait faire, David régnait toujours : du fond de son exil, le proscrit, au nom chargé de gloire et de haine, dominait l'opinion souverainement.



Le jour où l'on inaugurera le musée définitif du Luxembourg, non loin du palais qui lui fit longtemps l'aumône de quelques salles, nous verrons enfin le génie contemporain dans ses meubles. Il faudra que ce jour-là les harangues officielles réservent un paragraphe à Jean Naigeon et un encore à La Font de Saint-Yenne; et pourquoi pas un aussi à Louis XVIII qui, en régalant la Pairie, songea à vivifier le quartier ?

Naigeon, en bonne justice, aurait droit à un buste, à un médaillon tout au moins. Le sculpteur devra le faire « de chic », mais ce ne sera ni la première ni la dernière fois. Nous sommes mal renseignés sur la personne physique de Naigeon. Sa beauté morale se devine. Il incarne un type national de sagesse heureuse. Peintre médiocre, il abdiqua volontairement. Fonctionnaire, il sut satisfaire ses chefs hiérarchiques, 'epuis Chaumette jusqu'à M. de Blacas. Quand

il prit sa retraite, il obtint d'être remplacé par son fils; il suffit d'être père pour comprendre tout ce qu'il y a de fécond dans cet exemple. A vrai dire, il ne brisa jamais ses pinceaux : il s'en servait pour copier les maîtres. Il s'en servit aussi pour les restaurer diligemment, mais c'était alors chez un conservateur de peintures le plus élémentaire des devoirs. Enfin il maniait la plume au besoin. Il nous a légué des notices explicatives dont la lecture repose et édifie.

Il a parlé de Rubens et termes irréprochables. « Rubens, disait-il, possédait parfaitement toutes les parties de son art. Quand on réfléchit à l'immensité de ses travaux dans l'espace d'une vie aussi courte, il est difficile de se former l'idée d'une facilité aussi étonnante et il n'y a pas d'éloge qui puisse égaler son mérite. »

Le style, c'est l'homme. En méditant ces lignes si sages, on reconstitue Naigeon tout entier. On s'explique qu'aucun des gouvernements de la France n'ait vu dans cet esthète équilibré un citoyen dangereux. Jamais cet homme-là ne se serait syndiqué. Il n'eût pas toléré chez ses gardiens la création d'une Amicale. Tout le personnel des musées doit vénérer en lui un aïeul de légende.

HENRY CROS

Ce pauvre Henry Cros, qui vient de mourir, a quitté le monde sans faire aucun bruit. Quelques lignes de nécrologie, à la troisième page, et ce fut tout. Il appartenait à la catégorie des illustres qui demeurent inconnus. Peu de gens surent discerner en lui un type magnifiquement attardé. Il n'était en rien de son siècle et c'est là un vice qu'aucune époque ne pardonne. Nous nous souvenons tous de certains camarades de collège qu'il était obligatoire de ne point aimer. Si nous essayons aujourd'hui de deviner ce qu'on leur reprochait, nous comprenons qu'ils commettaient le crime inexpiable d'être « différents ». L'instinct égalitaire s'essaye déjà chez les écoliers. La rareté nous choque comme une sorte d'outrage aux bonnes mœurs. Henry Cros eut le malheur d'être un homme rare.

***

Il était le dernier survivant d'une trinité de bizarres et superbes esprits. Les trois Cros constituaient une confrérie dont l'histoire sera curieuse à lire, s'il se trouve quelqu'un pour l'écrire véridiquement. L'aîné, Antoine, feignait avec bonne humeur d'exercer la profession médicale. Les médecins affectaient de le renier; il leur rendait dédain pour dédain. Il tenait sur l'art de

guérir, tel que le pratiquaient les autres, des propos captieux et impies. Le seul docteur qui trouvât grâce devant lui était Piorry, à cause du plessimètre. Antoine Cros enveloppait le client d'une sorte de chemise de papier calque, sur laquelle il dessinait artistiquement l'organe affecté. Le malade obtenait ainsi une image polychrome de son mal, importante conquête sur l'inconnu. Avec cela le docteur Antoine Cros était-il un thérapeute ? Question frivole, à laquelle il ne nous appartient pas de répondre. Au moins parlait-il de toutes choses avec une éloquence persuasive. Il écrivait des vers délicieux; il était généreux, enthousiaste, affable et charmant. Nul n'expliquait plus clairement, le sourire aux lèvres, que l'œuvre humaine est à recommencer du tout au tout. Il vous faisait croire des choses énormes pendant le temps qu'il mettait à les dire.

Charles ne survit dans la mémoire des hommes que pour avoir inventé le Monologue. De toutes les choses qu'il a songé à inventer, c'est à coup sûr la moindre. Nous accordons que le *Bilboquet*, cette farce féroce, mélange d'ironie anglaise et de gaieté de faubourg parisien, a été le chef-d'œuvre d'un genre. Verlaine raffolait de cet « enfantillage angélique », *le Hareng-Saur*. Charles était poète et prosateur, parce qu'il faut, dans une société utilitaire, qu'un homme soit classé professionnellement. Mais il y avait en lui un peintre, un savant, un philosophe, un encyclopédique de la lignée d'Alberti. Il ne cessa de s'occuper des correspondances interastrales que pour créer la photographie des couleurs. Chacun sait qu'il faillit devancer Graham Bell dans l'invention du phonographe. C'était un alchimiste en veston de ve-

tours. Se jugeant capable de tout trouver, il cherchait tout.

Le malheur de ces deux hommes, comblés de dons spirituels, fut de n'avoir que du génie. Avec des facultés d'apôtre, ils furent dénués de la candeur qui doit accompagner l'apostolat. Ils rêvèrent de faire exprès les besognes de l'Inconscient. La bonhomie des prophètes leur fut étrangère.

***

La candeur, l'innocence parfaite de l'esprit, la divine enfance du cœur, tel fut le lot du troisième frère. A la différence d'Antoine et de Charles, Henry se serait contenté d'être génial en un seul genre. Devenir un artiste immortel suffisait à son humilité. Ombrageux, susceptible, bégayant, craintif, il cachait sous une timidité enfantine une âme de domination. De quel homme d'autrefois a-t-on écrit ? « Il avait trop de politesse pour en affecter les dehors. » On pourrait dire de même d'Henry Cros qu'il contenait trop d'orgueil pour en laisser rien voir. On prenait pour un humble ce passant distrait, en perpétuelle gestation du chef-d'œuvre. Ce doux effarouché, cet absent du monde se heurtait à tout et à tous, parce qu'il ne voyait ici-bas que sa pensée.

Tout d'abord il n'avait prétendu être qu'un modeleur de cire. Il aimait, d'un subtil amour d'ouvrier, la souple matière des ex-voto et des envoûtements. Les céroplastes de l'Italie l'enchantaient. Il rêvait d'adapter à nos mœurs ces médaillons de la Renaissance, où la grâce des femmes apparaît si fragile et si somptueux le costume des rois. Ces cires de la jeunesse d'Henry Cros, infi-

niment rares, sont délicieusement surannées. Il vengeait la cire des outrages que lui infligent les baraques foraines et les vitrines de coiffeur. Il fit aussi quelques portraits. Des dames, qui n'étaient pas d'autrefois, lui doivent leur image. Nous connaissons, chez un maître de l'archéologie, un petit buste, d'une grâce achevée, où Cros a fixé dans la cire la beauté d'une Parisienne au profil de reine. Ces délicates merveilles, suprême adieu d'un art abandonné, attendent encore leur place dans les grands musées.

Mais cette technique d'artisan adroit était trop facile et trop heureuse pour un amoureux d'inconnu. Les arts du feu ont des surprises, des mystères et des cruautés qui ravissent les chercheurs de l'impossible. Henry Cros se fit verrier parce que c'est un art de sorcellerie et de souffrance. Sa place naturelle était devant un fourneau, à guetter l'instant où le feu se fait créateur. Et puis la verrerie est métier de prince. Cros saluait des ancêtres dans ces souffleurs thébains des hypogées qui tiennent leurs longues cannes avec des gestes sacerdotaux. Le *vase des Vendanges*, du musée de Naples, le *vase Barberini*, du British, quelques fragments de notre cabinet des Médailles devinrent pour lui les vestiges d'un beau perdu à reconquérir. C'est peu dire qu'il se fit verrier; il se voua au bel art du verre, si décevant, mais qui permet aux gens de haute race de l'exercer sans déroger.

On lui trouva, dans une dépendance de la Manufacture de Sèvres, un coin où il put poursuivre son rêve de poète et d'ouvrier. De son modeste atelier sortirent ces poétiques ouvrages, d'une gaucherie ravissante, en pâte colorée : le buste *Corinthe*, fatal et sauvage, la *Circé*, l'*Histoire de*

l'Eau, *l'Incantation*. Ce dernier bas-relief est particulièrement cher à ceux qui ont aimé le bon Cros. Une jeune femme, qui joue de la double flûte, est agenouillée devant une urne : c'est bien sa Muse. Un serpent sort de l'urne votive; c'est bien le symbole de sa vie candide et douloureuse.



Mais souffrit-il ? Sans doute, parce qu'il considérait la Gloire, toujours en fuite devant lui, comme une proie qui lui était due. A cela près, l'espoir et la joie habitaient en lui. Parmi les plus attendris de mes souvenirs, je note les visites qu'il venait me faire, pour me tenir au courant de ses recherches. Il daignait m'honorer de sa confiance. J'ai failli, un jour, le contrister en le forçant à s'apercevoir que j'avais lu Pline l'Ancien distraitement. Il ne cessait, lui, de le relire, oubliant que Littré recommande aux esprits prudents de se méfier du vieux conteur, hâbleur et crédule. Les hommes semblables à Henry Cros n'ont que faire de la prudence. Il s'était laissé dire par Pline que Pompée avait rapporté du trésor de Mithridate six vases murrhins que Jupiter agréa dans son Capitole. Ces vases venus d'Orient luisaient d'un doux éclat et prenaient des reflets d'arc-en-ciel. Un mystère s'exhalait de leur forme et leur matière dégageait une suave odeur. Les coupes de murrhin firent les délices des Romains voluptueux. Celle de Néron valait trois cents talents. Un consulaire devint amoureux de la coupe où il buvait jusqu'à l'user de ses morsures.

Pline a tenu à donner la formule des vases murrhins. « On les croit, dit-il, formés d'une hu-

meur qui s'épaissit sous la terre par la chaleur. » Cette indication suffisait à Cros. Il me promettait de rendre les murrhins au monde moderne pour l'ouverture de l'Exposition de 1900. Il regardait si nous étions bien seuls, puis il tirait de sa poche un petit fragment de verre qu'il caressait longuement des yeux et des doigts. « Regardez, disait-il ! Voyez-vous le reflet d'arc-en-ciel ? » Je ne le voyais point, parce que le miracle ne se révèle qu'aux âmes dignes de le contempler. Mais je songeais à la douce parole du maître Renan, si indulgent aux illusions humaines : « L'homme fait la beauté de ce qu'il aime et la sainteté de ce qu'il croit. »

Cros comprenait mal les lenteurs administratives et les difficultés budgétaires. C'est ainsi qu'il lui arrivait souvent de demander, au mépris de la comptabilité-matières, des suppléments de bois pour ses fours. Telle est la misère du siècle qu'il n'y avait pas toujours du bois disponible. Il en gémissait et s'en montrait surpris. Il voyait là une marque de décadence pour la grandesse des verriers. *Ars tam nobilis*, disait le Sénat de Venise. Il était incapable de concevoir des projets inconstitutionnels, mais il regrettait les privilèges concédés aux verriers de Normandie, « de couper fougères à la faucille et abattre du vif bois tant seulement que la haye, la chastellenye, la verderie en pouvoit porter, sans faire desgat aux forests de Sa Majesté ». Ces heureux artisans étaient exempts « de toutes tailles, aydes, subsisdes d'ost, de giste et de chevaulchiées ». Je ne pouvais dispenser Cros que de la chevauchée. Comme il était bon, d'une bonté de petit enfant qui serait un mage, il m'en témoignait de la gratitude.

Il est mort sans avoir retrouvé les vases murrhins. Mais ce fut, je vous assure, une exquise créature de Dieu, un merveilleux artiste, d'une incomplète et pure grandeur, et le dernier gentilhomme verrier qu'on ait vu au pays de France.



LE MONUMENT DE SHELLEY

Une des plus belles odes du noble poète que vient de perdre l'Italie fut écrite par Giosuè Carducci, après un pèlerinage au cimetière protestant de l'Aventin : *Près de l'urne de Percy Bysshe Shelley.* « O mes strophes, volez dans les cieux vers la belle île qui resplendit sur les mers. Ile des poètes, autour de toi volent d'étranges oiseaux ! » Le chantre latin saluait ainsi la souveraineté lyrique de l'Angleterre. Avec tous les esprits supérieurs de sa génération, Carducci adorait en Shelley « le poète des poètes ». C'était de sa part un acte aussi sincère que fervent d'humilité. Chez l'Italien passionné, c'était aussi la fierté de revendiquer pour sa patrie, nourrice d'idéal, une des plus grandes âmes qui aient cherché le divin ici-bas. « L'étrange oiseau » du Nord ne vola jamais plus haut que dans le ciel latin. Anglo-Saxon, certes Shelley le fut somptueusement, au-delà même de Shakespeare, mais l'Italie eut la quintessence de sa pensée. Elle ne l'oublie point. Sa tendresse de mère adoptive veut rendre un hommage grandiose à celui qui vint se réchauffer à son soleil et s'exalter dans sa lumière. Un monument s'élèvera bientôt sur cette grève de la Spezzia où les vagues de la mer ligurienne rejetèrent le naufragé de l'infini. Le sculpteur Fontana va dresser, entre Lerici et San Terenzo,

l'image de Prométhée, gravant ces mots sur la pierre : *A Shelley le monde délivré !*

***

Audacieuse devise, et bien shelleyenne, où se résument les témérités de l'orgueil humain. Le monde est-il donc délivré ? L'heure a-t-elle sonné pour Prométhée, du repos après la tâche accomplie ? Shelley lui-même ne le voudrait pas. Ce que son Démogorgon prédisait, c'était l'œuvre éternellement reprise et jamais achevée. « Souffrir des maux que la crainte croit infinis ; pardonner des injustices plus noires que la mort ; aimer et supporter ; espérer jusqu'à ce que l'espérance crée de son propre naufrage la chose contemplée, ô Titan, voilà ta gloire ! » Mais il est profondément shelleyen d'affirmer, toujours et quand même, l'inévitable avènement du Bonheur. Ce sera la gloire du plus hautain, du plus subtil et du plus immatériel des lyriques d'avoir cru à la fondation de la justice. L'homme qui peut-être, parmi tous ceux qui ont vécu, ressembla le moins au reste des hommes eut une foi invincible en l'Humanité.

De Shelley artiste, du magicien des mots et des rythmes, nous autres Français, hélas ! nous ne saurons jamais rien que par ouï-dire. De ce génie de lumière nous n'entrevoyons que l'ombre d'une ombre. Entre nous et cette beauté suprême se dresse une infranchissable muraille. Il me souvient d'avoir écouté l'exquis enthousiaste Stéphane Mallarmé, couché dans sa yole, réciter en anglais le poème de Shelley qu'il avait en dilection particulière : *la Sensitive.* Les appels bruyants des mariniers de la Seine interrompaient cette

musique inconnue. Elle allait se perdre dans les mille bruits, indifférents ou hostiles, d'un espace qui lui était étranger. Jamais je n'ai senti à quel point la volupté verbale d'une race est, pour ceux d'une race différente, un paradis défendu. « Je n'entends point l'anglois », disait La Fontaine, qui avait en lui-même de quoi se consoler. Un admirateur de la pensée de Shelley, condamné à ne jamais percevoir l'harmonie shelleyenne, demeure inconsolable et humilié. « C'est plus sublime que tout ! » murmurait Mallarmé, abusant, avec sa grâce péremptoire, de ce qu'il savait la langue de son maître. Il fallait bien le croire sur parole, mais il était douloureusement irritant de penser qu'une joie spirituelle se trouvait derrière ces mots étranges, à portée de l'esprit et pourtant lointaine infiniment. Nous portons le poids du châtiment de Babel. La réconciliation des idiomes dans une langue unique, voilà encore une de ces délivrances que nous attendons de Prométhée.

Il l'eût fallu à Shelley, plus qu'à tout autre, ce Verbe, dégagé des prisons du langage, qui aurait permis à sa pensée de s'adresser directement à toutes les âmes. Il a dû y songer plus d'une fois, au cours du perpétuel exil qui fut sa vie. Ce qui fait la magnificence et la mélancolie de son destin, c'est ce don glorieux et cruel de paraître un étranger, une incompréhensible créature de passage, sur tous les coins de la terre où il s'arrêta.

***

Etranger toujours ! Partout absent et distant des autres, au point de leur inspirer de la haine,

lui, le messager de l'universel amour. Etranger dans sa patrie, dès le stupide collège d'Eton, où les brimades torturent son enfance. Etranger parmi les athlètes d'Oxford qui outragent en leur maladif camarade « Shelley le fou ». Etranger dans sa famille de baronnets bien portants et positifs, maudit par son père et déshérité.Etranger, ce voyant de l'avenir, contempteur des mœurs, briseur d'idoles sociales, apôtre de la communion des peuples, tombé on ne sait d'où dans la nation du monde la plus jalouse d'occuper une place à part, au centre de l'humanité. L'Angleterre rejeta avec opprobre ce blasphémateur de la Bible et du *Cant*. Elle condamna le révolté satanique à une fuite éperdue.

Elle lui a pardonné, ne voyant plus pour elle aucun péril à se repentir. Redevenue maternelle, elle accueille le banni au panthéon de ses gloires. Une vitrine de la bibliothèque bodléienne s'est changée en reliquaire pour conserver deux épaves du naufrage de l'*Ariel* : les volumes de Keats et de Sophocle ouverts à la page interrompue. Dans le collège d'Oxford où Shelley connut l'horreur d'être haï, sa frêle statue, toute blanche, dort d'un tranquille et gracieux sommeil. La piété anglaise adopte tendrement l'ancien réprouvé.

Mais voici que l'Italie réclame ses droits de consolatrice. Elle affirme une fois de plus sa noblesse de nourrice des esprits suprêmes. Elle aime à rappeler que Gœthe conçut les plus hautes idées de son *Faust* dans l'air romain. Shelley, ce Faust de tendresse, lui doit ses rares heures de paix et de liberté. Il lui doit le mirage de l'amour.

Des trois femmes qui passèrent dans la vie de Shelley, deux étaient Anglaises. Ces deux-là l'ont déçu. A vingt ans, il rencontre Harriet Wetsbrook.

;cutée, comme lui, par les siens. Elle
end du gracile éphèbe aux boucles brunes ;
)arce qu'il a pitié d'elle, il croit l'aimer. L'étu-
; ingénu et la folle fille de seize ans se jettent
)ras l'un de l'autre. Leur idylle étourdie, vite
lée de prose, se termina hideusement. Har-
:tait faible, attristée, dolente, peut-être sotte.
stence à deux leur fut un vulgaire et maus-
enfer. Mary Godwin lui apparaît alors. Elle
elle, insurgée, savante ; elle lui donne des
ez-vous sur une tombe. Il en abandonna la
re Harriet. La délaissée, de honte en honte,
alla un jour se noyer dans la Serpentine. Son
re passa plus d'une fois dans les cauchemars
és de l'inconscient bourreau. L'avait-il au
s sacrifiée à un rêve meilleur ? Mary lui fut
:ompagne patiente et un zélé secrétaire. Elle
femme néanmoins, et très dame anglaise,
nt les visites et le plaisir. « Elle ne peut,
e l'époux, supporter la solitude, ni moi la
té. » Ils vécurent froidement côte à côte. Une
fois il faillit le saisir, son impossible poème
)ur féminin. Il l'espéra du moins, ou fei-
de l'espérer, le jour où, dans l'ombre d'un
couvent de Pise, il vit luire le clair regard
ıturel de la petite contessina captive, Emi-
iviani. Adorablement belle, et malheureuse,
e et souffrante, elle lui sembla Béatrix au
du ciel. « Epouse, sœur, ange, pilote de mon
ı, dont la course a été sans étoile ! » Ce fut
ur dantesque, un chapitre de la *Vita Nuova*,
beau pour être lu. Hallucination trompeuse
pide comme le passage d'une fée. Shelley
t point l'amant d'Emilia. Peut-être craignit-
y touchant, de profaner son rêve. Elle
nt de lui que le plus éthéré de ses poèmes.

Veuve sans noces, adorée de trop loin, elle finit bourgeoisement, lamentablement, devint une Mme Biondi quelconque. Semblable à la triste Pia, du *Purgatoire*, elle s'en vint mourir de consomption dans la Maremme. *Noli me tangere.* Les amours de Shelley n'avaient rien d'humain. *Creatura angelica!* ainsi le nommait Emilia, désespérément.

***

Ce n'en fut pas moins à la périssable beauté d'une femme d'Italie qu'il dut l'illusion d'un instant d'amour. La Méditerranée, en lui accordant une mort rapide, lui épargna les tourments du doute et la tristesse de vieillir. Avant de l'engloutir, elle le berça longtemps comme un enfant. Il s'amusait d'elle, il la défiait. Le bateau, le *Don Juan*, fut le dernier jouet de sa fantaisie divinement puérile. Il allait se perdre en mer, pour la volupté de braver la tempête. A l'aurore d'une nuit d'été, lourde d'orage, on retrouva sur le sable la misérable enveloppe charnelle de « l'âme angélique ». On sait quelles funérailles, superbement païennes, lui firent ses amis. Ils brûlèrent son corps défiguré sur le rivage. Leigh Hunt répandait sur le bûcher le vin et le sel, tandis que lord Byron disait des vers. Trelawny se brûla la main pour dérober au feu le « cœur des cœurs ». Ce sacrifice panthéiste fut accompagné par les plaintes de cette mer meurtrière, dans laquelle une pensée, aussi multiple et aussi profonde qu'elle, venait de s'abîmer.

L'urne fut déposée sous un tertre de ce cimetière de la porte San Paolo, que Shelley avait élu pour dernier asile. C'est un des lieux les plus

délicieusement tristes du monde. Les hauts cyprès y voisinent avec la vieille muraille aurélienne. Quand ils frissonnent, dans un de ces soirs du printemps romain, chargés de fièvres, ils font un beau bruit d'orgue lugubre. Lorsqu'un dernier rayon vient dorer la dalle de marbre, on songe aux vers de Carducci : « O cœur des cœurs, sur cette urne qui renferme tes restes glacés, verdit, embaume et resplendit tout le printemps en fleurs. Où donc es-tu, poète du monde délivré ? »

L'âme éparse de Shelley, cette âme fluide et impondérable, qui ne fut que prêtée à la terre, flotte à travers les songes de beauté, de justice et d'amour de tous les enfants de Prométhée. Mais la vraie place de son cœur est en terre romaine. Ne l'a-t-il pas voulu ainsi ? Il savait bien que Rome est la ville « de ceux qui ne peuvent pas mourir ».



TABLE ALPHABÉTIQUE

des principaux noms de personnes contenus dans ce volume

18

E

F

G

L

M

N

O

P

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie Centrale de la Bourse
ALCAN-LÉVY, 117, rue Réaumur.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Imp. Alcan-Lévy, 117, rue Réaumur, Paris

575

